



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

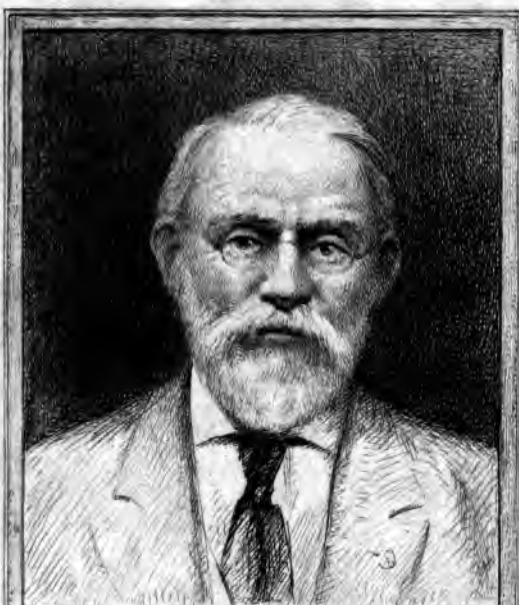
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

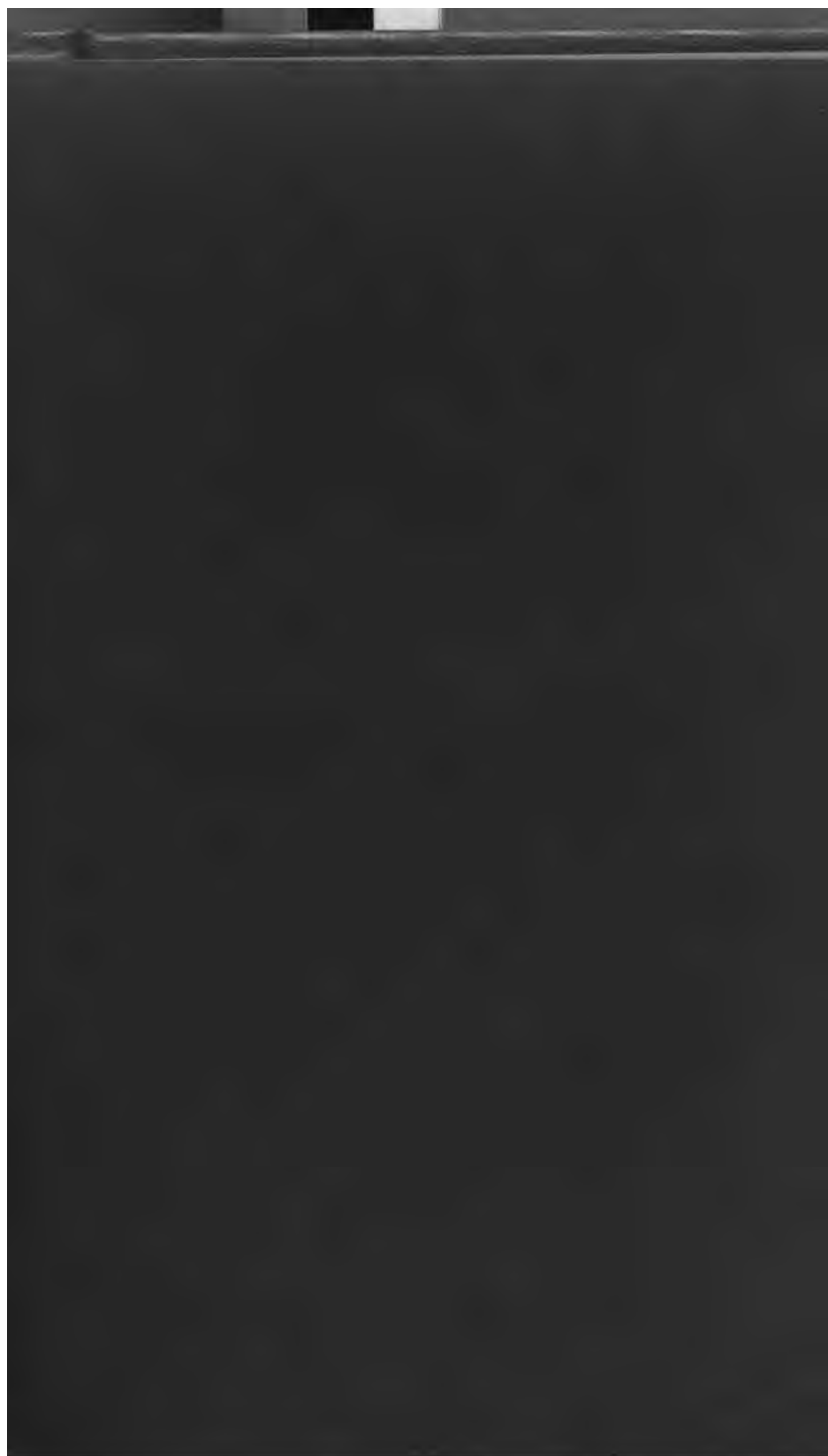
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A 491789



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

1918 MAR 11 1918





AS
162
B84

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE
DE BREST

Reconnue d'utilité publique — (Août 1880)



DEUXIÈME SÉRIE — TOME XXV

1899-1900



BREST
IMPRIMERIE A. KAIGRE, RUE DU CHATEAU, 4

1900

Dunning
Nijhoff
10-21-26
13603

LA FEMME

DANS LES ROMANS

D'ALPHONSE DAUDET

*Conférence faite à la Salle de la Bourse, le
Vendredi 26 Janvier 1900, par M. GËTT,
professeur au Lycée de Brest :*

MESDAMES, MESSIEURS,

En me présentant à vous, il me semble que je suis une sorte d'explorateur, venant de faire, à votre intention, un voyage long et périlleux, mais fort intéressant. J'ai reconnu, si vous me pardonnez cette expression de circonstance, l'œuvre si complexe et si inquiétante d'un de nos romanciers les plus aimés, pour découvrir l'idée qu'il s'est faite de la femme et de sa place dans le monde, à travers les rôles divers qu'il lui a prêtés. Je vous demande la permission de vous raconter ce que j'ai vu, de vous dire ce que j'ai éprouvé, sans me départir évidemment des ménagements que je vous dois, et je suis persuadé que ma sincérité fera excuser près de vous mon insuffisance.

D'où m'est venu la pensée de faire une pareille excu-

sion ? Des études qui me sont familières, et qui, opposant toujours l'histoire du présent à celle du passé, s'attachent à mettre en lumière tout le progrès qu'a déjà réalisé le génie humain ici-bas. Comment, à cet égard, n'eussé-je pas été frappé des différences profondes qu'a présentées la condition de la femme, selon les âges et les lieux ? Sans doute, à en croire Tacite, dans les forêts de la Germanie, sous un ciel sombre et au milieu d'une nature sauvage et cruelle, il y avait des barbares qui croyaient que leurs mères, leurs épouses, leurs filles avaient en elles quelque chose de divin. Il leur semblait qu'elles savaient l'avenir et pouvaient commander aux éléments, qu'elles versaient dans leur âme le mépris de la mort : ils les vénéraient autant qu'ils les aimaient. C'est là, dans l'antiquité, un digne hommage rendu à la femme, mais il est malheureusement trop isolé. L'homme en effet, partout ailleurs, tout en la désirant pour sa beauté, n'avait fait d'elle qu'une sorte d'esclave, et d'esclave humiliée et flétrie, enfermée dans un obscur gynécée où son âme s'étiolait. N'est-ce pas comme une tâche sombre dans les brillantes civilisations de la Grèce et de Rome ? Il eût été naturel, parmi les beaux paysages de ces terres bénies, devant la riche bordure de leurs féeriques horizons, sous l'azur velouté de leur ciel plein de caresses, de trouver sans cesse la femme, avec sa grâce céleste, le charme de sa bonté, et la puissance d'inspiration qui est en elle : on la vit à peine, tandis qu'éclatait partout l'égoïsme vaniteux et brutal de l'homme. Il fallut que la doctrine du Christ, la noble doctrine d'amour, dressât des autels à la femme, pour que l'homme lui rendît justice en faisant d'elle son égale

et sa compagne. Jusqu'à ce mémorable affranchissement, elle n'était presque rien : son rôle se réduisait à donner des fils à la cité. Depuis, si touchante par ses hautes et délicates vertus, si étonnante par une intelligence qui pénètre tout en se jouant, si intéressante jusque dans ses défaillances, elle a eu de plus en plus sa valeur propre, et a pris dans notre Europe chrétienne, à travers la nuit du Moyen-Age comme sous le soleil de la Renaissance, tellement de place, qu'elle est devenue aujourd'hui presque tout. Tantôt, gardienne obstinée de l'idéal, elle proteste victorieusement contre des théories navrantes, destructrices de tout ce qu'il y a de généreux et de grand ; tantôt elle défend les droits sacrés de la conscience, aux heures où la force prétend les anéantir, et trace à ceux qu'elle aime un fier et noble chemin qu'ils devront suivre toujours, s'ils veulent rester dignes d'elle ; tantôt, hélas ! tombée de ce rôle tutélaire, le plus souvent à cause des pièges qu'une corruption trop habile a su tendre sous ses pas, elle rend autour d'elle le mal qu'on lui a fait, et, extrême dans le vice comme dans la vertu, même partout les catastrophes et la ruine. C'est que, en haut comme en bas de la société humaine, elle est la conseillère éloquente qui met en garde contre les erreurs et les fautes, ou qui pousse au déshonneur et au crime. Où en trouverait-on d'ailleurs une preuve plus frappante, si l'on me permet cette allusion à un deuil récent, que dans le désespoir d'un grand homme d'état de l'Angleterre, lord Salisbury, privé tout à coup de la femme supérieure qui avait été la confidente de toutes ses peines, et aussitôt voulant renoncer à la vie politique, où il se sentait trop abandonné, trop faible, désormais ?

Reconnaissons-le donc en toute sincérité : la femme règne sur le monde moderne presque despotiquement, et son triomphe, c'est de faire sentir à peine le joug qu'elle impose, tant elle est aimée !

S'il en est ainsi, comment le roman, ce puissant écho des revendications, des aspirations de notre société si tourmentée, n'eût-il pas fait ressortir cette intervention constante, ce pouvoir invisible et présent, pour employer l'expression du poète, dont chaque événement contemporain porte la marque incontestable ? Comment eût-il résisté à la tentation de peindre cet être de charme et de rêve, si avisé pourtant et parfois si pratique, dont le regard trouble, dont le sourire affole, qui tient dans sa main le cœur des hommes les plus fiers, et plie à ses caprices les plus fermes volontés ? Comment enfin ne l'eût-il pas fait bénir, comme la sainte du foyer, auprès de laquelle toutes les mauvaises pensées s'envolent, ou redouter, comme la tentatrice funeste, ne poursuivant qu'une œuvre de souffrance et de boue ? Il semble même que de nos jours, reniant ses adorations de jadis, et obéissant à la tendance réaliste de toute la littérature contemporaine, le roman se laisse plutôt attirer par les faiblesses, par les vices de la femme, qu'il observe et peint avec une exactitude implacable. Que de degrés toutefois et de nuances dans ces divers et éloquents réquisitoires ! Qu'il y a loin, par exemple, entre le chaste et élégant Octave Feuillet et Paul Bourget, entre Zola et le railleur délicat et attendri que fut Alphonse Daudet, si l'on me permet de ne citer, parmi les contempteurs les plus récents de la femme, que les plus grands !

Le premier est en quelque sorte le romancier d'un monde déterminé, l'aristocratie, dont il a su reproduire les habitudes et les allures, et signaler le profond malaise et la sûre décomposition. Il a peint de fières, de nobles créatures, mais en leur opposant, ou des folles affairées qui ne prennent de la vie de Paris que les étourdissements puérils, ou des héroïnes suspectes, qui pensent, qui lisent, qui rêvent sans doute, pour ne devenir que de pures païennes, séparées parfois, comme il le dit lui-même, de la débauche par un caprice seulement, du crime par une occasion. M. Bourget excelle à décrire les raffinements du cœur dans le monde élégant et les cas de conscience amoureux, dans des pages qui ne s'adressent pas au grand public, et où les femmes qu'il met en scène portent parfois à la morale les plus avilissants défis. C'est trop souvent de la psychologie quintessenciée, où passent je ne sais quels parfums équivoques. M. Zola, impuissant à dépeindre les classes élevées de la société, dont il n'a jamais fait que la caricature dans des récits où s'étale orgueilleusement le double cynisme des mœurs et du langage, n'est tout à fait à son aise que dans les milieux les plus humbles, où il n'y a guère que des instincts puissants, mais grossiers. Il n'est attiré le plus souvent que par des laideurs, et, s'il a le don naturel de tout grossir, il semble n'en user que dans une sorte de perpétuel cauchemar, dont les âmes délicates ont vite la lassitude et le dégoût. Mais voici un talent qui a exercé sur le public, par sa souplesse et sa variété même, sa grâce pénétrante et son audacieuse puissance d'observation, une séduction universelle, celui d'Alphonse Daudet. Il a vu, comme d'autres, les laideurs de la vie,

mais un souffle de pitié passe dans toute son œuvre, et, dans ses plus cruelles études, si heureusement semées de moquerie indulgente et légère, il s'arrête toujours au point où commencerait l'ignoble et où s'effraierait le goût. C'est un dévôt de la femme, dont il a subi plus que tout autre le charme souverain, mais il ne s'illusionne pas sur son idole, et semble même, lorsqu'il la peint, partagé entre l'admiration et une sorte d'effroi, tant il sait la quantité de bonheur ou de malheur qu'elle peut apporter dans les plis de sa robe. Ses romans me paraissent constituer une date par conséquent, et une date importante, dans l'histoire de la puissance féminine ; ils la proclament, ils l'expliquent, mais n'hésitent pas à en signaler les excès. Permettez-moi donc d'en étudier avec vous les principales héroïnes, celles où la vie est le plus intense, l'âme le plus visible, et dont le rôle est le plus expressif. Comme la plupart sont nées, dans l'imagination impressionnable et curieux d'Alphonse Daudet, à la suite d'incidents, publics ou privés, bien connus, elles nous en apparaîtront avec un caractère tout spécial de vérité et d'intérêt.

Attachons-nous d'abord, si vous le voulez bien, à deux de ses premières œuvres, où il a conçu, à la façon de ses devanciers, le roman de mœurs comme une histoire de ces âmes inconnues, obscures, dont l'histoire officielle ne s'occupe pas, mais que la nature avaient richement douées pour jouir et pour souffrir, et dont l'existence, à l'égal d'un drame, a été remplie par les plus émouvantes péripéties. La première, qui a pour titre *Fromont Jeune et Risler aîné*, est une évocation du Paris qui travaille, du Paris humble, mais où les têtes des jeunes filles, si

courbées qu'elles soient sur la tâche journalière, ne s'emplissent pas moins de rêves, ne caressent pas moins d'espérances, ne construisent pas moins de projets, charmants ou coupables, que les héritières adulées de la haute bourgeoisie ou de l'aristocratie. Quelle création, inquiétante et vraie, que cette petite Chèbe, élevée dans l'étouffement des maisons pauvres, et ne désirant d'abord que faire un bon mariage, selon l'expression usitée, et avoir un salon pareil à celui qu'une invitation imprudente lui fait fréquenter de temps à autre, et d'où elle emporte une rancune amère, un ardent besoin de luxe et de revanche ! Femme d'employé, de Frantz, par exemple, si bon, si intelligent, appelé à un si honorable avenir, elle pourrait l'être ; jamais elle ne s'y décidera, du moment qu'elle croit pouvoir être épousée par le riche Georges Fromont, le patron de la grande usine dont elle voit de ses fenêtres les hautes cheminées. Ruse féminine, science innée de la coquetterie, sens de la faiblesse de l'homme, voilà les ressources sur lesquelles elle compte pour avoir raison de lui : ce n'eut pas été en vain, si d'impérieuses raisons de famille n'avaient pas contraint Georges de faire un mariage de convenance. Le dépit de Sidonie est immense, mais son ambition en est-elle étouffée ? Non. Elle se rabat sur l'associé de Georges, frère déjà grisonnant du prétendu éconduit, de Frantz, qui s'est enfui loin d'elle, jusqu'en Egypte, par désespoir de n'avoir pu toucher son cœur ; elle tourne vite la tête à ce quadragénaire timide, qui croira n'avoir jamais assez confiance en elle, et ne saura ni s'en faire aimer, ni s'en faire craindre : voilà assuré le malheur de sa vie. Elle devient en effet sa femme, mais pour vivre, hélas !

dans la maison de Georges, où demeurent les deux associés ; pour être sans cesse froissée de la distinction, de la supériorité de Claire, la femme de Georges ; pour désirer, en l'éclipsant, prendre sa revanche ; pour tomber enfin, à la première occasion, dans les bras de Georges, ce mari qui devrait être le sien ! L'aime-t-elle au moins ? Non : elle ne lui pardonne pas de l'avoir déçu. Il se ruine pour elle, sans qu'elle daigne s'en préoccuper, parce qu'elle veut être riche plus tôt, et satisfaire son goût de dépense et de luxe. Ce qu'elle savoure surtout, c'est la pensée de la trahison dont Claire est la victime, Claire à qui elle a su voler le cœur de son époux, Claire dont elle se venge délicieusement, à chaque trahison de Georges. Mais Frantz a été rappelé d'Egypte, pour défendre à cette femme indigne de déshonorer son frère, et la haine qu'il a contre elle va éclater ! Point. D'un coup de sa jupe en éventail, elle le trouble ; elle feint d'avoir été abandonnée par lui, et le lui démontre ; elle prétend n'avoir demandé au crime que l'oubli de sa passion pour lui : l'honnête homme, dupe de ce mensonge, dupe de son amour réveillé, va jusqu'à lui proposer la fuite, à elle, la femme de son frère ! La nature humaine a de ces abîmes ! Sidonie se gardera bien de le suivre, mais, sûre maintenant de l'impunité, elle poursuit sa besogne fatale de femme perverse et dominatrice : infidèle, non plus seulement à son mari, mais encore à Georges, qu'elle trompe avec le ténor Cazaboni, elle est plus cupide et plus gaspilleuse d'argent que jamais. On éprouve quelque frayeur à contempler le rayonnement de cette femme ensorceleuse et cruelle, qu'auréole l'éclat de ses diamants et de sa

beauté, et c'est avec une sorte de soulagement qu'on applaudit au bras vengeur de son mari, l'agenouillant aux pieds de Claire, sitôt qu'il a les yeux dessillés, et la laissant ensuite fuir honteusement à travers la nuit noire, sous la neige qui tombe et le vent qui fouette ses épaules nues. De la part de Risler, un doux et un naïf, devenu clairvoyant et terrible, cette brutale exécution n'étonne pas; mais on prévoit combien elle fermera au remords l'âme de Sidonie, et rendra sa chute plus profonde. Un jour viendra où le mal fait à la caisse de l'usine sera réparé, où la première fureur du mari sera éteinte, où sa solitude se peuplera des souvenirs de l'enchanteresse toujours aimée, où même le malheureux songera peut-être à pardonner : la vue subite de sa femme, chantant dans un café-concert, et la découverte d'une lettre où il trouve la preuve de la trahison de Frantz, l'acculent au suicide, et Sidonie aura pris l'honneur et la vie de tous ceux qui l'ont aimée ! On voudrait, après ce sombre drame, maudire la puissance de la femme et se révolter contre elle, mais l'art équitable du romancier, éclairé d'ailleurs par l'expérience de la vie, a pris soin de placer à côté de Sidonie, cette Claire Fromont, si noble, si miséricordieuse, si tendre ; cette Désirée Delobelle surtout, avec la pure finesse de ses traits et le timide éclat de ses yeux, avec le doux rêve d'amour dont son âme de jeune fille garde en elle le secret, avec son désespoir après la fuite de Frantz, et son suicide manqué qui la remplit de honte, et la touchante préoccupation de ses derniers moments où elle recommande à son père, si vaniteux et si lâche jusque-là, sa mère, qui s'est usée à se dévouer pour lui. Ah ! si l'on peut souffrir par la faute d'une femme

perverse, combien la femme aussi a-t-elle à se plaindre parfois de l'indifférence, de l'égoïsme de l'homme, malgré la fidélité de son amour ! Que fût devenue d'ailleurs Sidonie, sans la fréquentation funeste d'un monde pour lequel elle n'avait pas été faite et qui ne devait pas être le sien, sans son mariage disproportionné surtout ? Elle eût été probablement la femme de Frantz ; elle eût eu de beaux enfants dont la chère pensée eût rempli son cœur ; elle n'eût pas gâché une vie qui aurait pu, si aisément, être heureuse et respectée. Ce sont là les réflexions mélancoliques qu'on ne peut s'empêcher de faire, après avoir fermé ce livre si noir, si triste, si attachant pourtant. On maudit les Sidonie Risler ; on plaint les petites Chèbe d'avoir une imagination si vive et si peu surveillée, avec une si faible éducation morale, dans un Paris si plein de redoutables tentations et de mirages presque inévitables ; on s'élève enfin contre les Georges Fromont, qui apportent si peu de scrupules à ébaucher avec de petites ouvrières des romans sans danger pour eux, mais pour elles trop funestes ! Comment s'étonner que des semences de perdition fassent lever la honte et le crime ?

C'est aussi à Paris que nous suivrons Alphonse Daudet, dans son roman de *Jack*, une autre œuvre très fouillée, très profonde, mais plus triste encore. Ici, ce n'est plus une coquette altérée de vengeance et passionnée pour le luxe, qui fait souffrir, mais une mère, tendre pourtant. C'est que, lâche et avilie, elle ne s'est pas doutée des devoirs à la hauteur desquels elle devait s'élever. Rien de piquant à la fois et de douloureux, comme l'entrevue sur laquelle s'ouvre le livre, du supérieur d'une grande

maison d'éducation religieuse de Paris avec cette poupée aux beaux yeux, cette fille à cervelle d'oiseau, qui vient lui présenter son fils, victime d'une naissance irrégulière. Elle a beau faire valoir le K qui donne au nom de l'enfant un cachet d'élégance anglaise : le prêtre va commencer à faire porter à Jack, si intéressant qu'il soit, la peine d'une fatalité dont il n'est pas cause, en refusant de l'admettre au nombre de ses aristocratiques élèves. L'enfant est trop âgé pourtant, trop gênant, pour rester près de sa mère à la maison, et une domestique se chargera de le faire entrer au gymnase Moronval, une sorte d'enfer comme le charlatanisme et la cupidité savent en créer à Paris. Ida de Barancy paiera sans doute les lourds mois de pension escroqués à sa naïveté, mais ne s'occupera plus guère de son fils, prise qu'elle est d'un caprice de dévouement pour un *raté*, qui vient de l'éblouir avec des vers de mirliton, prétentieusement débités devant un auditoire de grotesques. C'est du reste une liaison où les rôles sont intervertis, puisqu'elle abandonne sa fortune à d'Argenton, auquel elle sera désormais asservie et qu'elle considérera toujours comme un génie méconnu. Ne nous y trompons pas cependant. Cette commisération pour un auteur malheureux n'est au fond qu'un prétexte d'attachement durable, auquel ce pastel rose, encadré de fanfreluches, de bouillons, de froufroutements, si je puis parler ainsi, tient d'autant plus que les années comptent double pour lui maintenant, et que son éclat commence à se ternir. Que sera l'enfant pour l'ami, le protégé de sa mère, auquel, emportée par sa passion, elle va le donner en proie ? Un embarras à écarter au plus tôt. En dépit de son frêle tempérament,

et malgré l'intervention amicale d'un médecin de campagne qui s'est attaché à lui, Jack entrera comme apprenti aux forges d'Indret, où les aventures cruelles ne lui manqueront pas. Devenu un homme, il est encouragé par le docteur Rivals, dont il aime la petite fille, à venir à Paris, pour y faire des études médicales, tout en vivant de son travail d'ouvrier, et trouve un jour, dans sa modeste chambre sa mère, qu'un gros dépit a conduit chez le fils qu'elle avait oublié. Il lui tend les bras, heureux de la posséder enfin, et s'entend raconter par elle les lâchetés de d'Argenton contre lui, sans prendre garde qu'elle est plus méprisabie de ne les avoir point empêchées, que lui de les avoir commises. Quant à elle, si elle a fui, c'est qu'elle est jalouse, et c'est à son fils qu'elle le dit ! Après de longues sorties et d'amères révoites, on devine le moment où il suffira à cette détraquée de revoir la maison où elle a vécu avec son d'Argenton, pour céder à la tentation d'aller le retrouver. Bientôt en effet la nostalgie de la boue la reprend, et elle va vivre de nouveau avec cet homme, pendant que Jack meurt à l'hôpital, en appelant sa mère, qu'il n'aura pas pu revoir une dernière fois. Ironie cruelle des choses ! Pour que cette fille, toute de surface, passive et molle, prête à la domination du premier charlatan d'amour venu, fût capable de faire souffrir un homme, il fallait que cet homme fût son fils, et que ce fils, par un hasard étrange dans un tel milieu, eût une âme généreuse, aimante ! Quel coin de rideau levé sur ces naissances irrégulières qui, d'enfants illégitimes, peuvent faire des martyrs toute leur vie, si leurs mères ne savent pas les aimer ! Mais sont-elles seules coupables, et les d'Argenton seraient-ils

possibles, si la légèreté et la corruption n'avaient pas accompli tout d'abord leur œuvre criminelle de perdition et de souillure ? Du moins, dans ce livre de souffrance et de honte, et ce sera une suprême habileté du pessimisme d'Alphonse Daudet, il y a quelques pages toutes consolantes, tout embaumées d'espérance. Jack aime Cécile Rivals, en est aimé, et l'on est tout heureux déjà de penser qu'à eux deux, appuyés l'un sur l'autre, ils pourront défier les coups de la vie. Tout est jeune et pur dans leur rêve de bonheur, comme les bois, comme les allées fraîches où ils se promènent, la main dans la main ; tout y est grave et noble, tant il y a chez la jeune fille, de maternité précoce pour son Jack, si meurtri déjà par la vie, tant l'infortuné possède la ferme volonté de devenir le mari d'une telle femme. Malheureusement il y a aussi une tache dans la naissance de Cécile, tache dont la pauvre enfant, dans sa fière pureté, ne veut pas avoir à rougir devant l' élu de son cœur, si bien qu'elle l'écarte d'elle, prétendant ne plus l'aimer ! La mesure du malheur est désormais comble pour lui, et il en meurt. Là encore c'est le crime du père qui a imprimé un stigmate sur le front de la fille innocente, et qui lui vole, ainsi qu'à son fiancé, la part de bonheur à laquelle l'un et l'autre avaient droit. C'est la vie, dit-on, mais la vie inique d'ici-bas, et c'est pour cela que, au sortir de ce livre d'un si cruel enseignement, tressaille dans beaucoup d'âmes l'espoir d'une autre existence, où chacun sera traité selon ses œuvres, et où les injustices de ce monde seront réparées.

J'ai prononcé, tout à l'heure, le mot de pessimisme à propos d'Alphonse Daudet, et rien n'était plus juste, tant

il s'est plu à entasser partout les détails sombres, les déceptions cruelles, dans les ouvrages que nous venons d'étudier. Il semble que, plus tard, dans deux romans qui leur font en quelque sorte pendant, il ait voulu corriger ce qui pouvait avoir paru excessif dans sa pensée, et ouvrir le cœur à des émotions plus douces et plus équitables : je veux parler de *Sapho* et de la *Petite Paroisse*. Ce sont des tableaux de nos misères morales, peint avec des couleurs si vives, que j'ai hésité à les mettre sous vos yeux. J'ai pensé toutefois que ce serait trahir l'œuvre d'Alphonse Daudet, que de les oublier, mais j'en ferai paraître seulement ce qu'il faudra, et autant que les convenances me le permettront.

C'est une vérité d'expérience qu'il y a dans la vie des fatalités lamentables, qui étreignent tellement certaines existences, qu'elles sont, malgré qu'elles en aient, vouées au malheur et à la honte. Il faut donc savoir, pour porter sur elles un jugement équitable, d'où elles sont venues, quels milieux elles ont traversés, ce qu'elles ont voulu enfin, en dépit de ce qu'elles ont pu. Est-ce à dire qu'à être juste et miséricordieux pour elles, on leur donnera la pureté et la grandeur des choses qui n'ont jamais été avilies, ou qu'on leur enlèvera ce qu'elles ont de corrupteur et de funeste ? Non certes. Mais s'il leur arrive de vouloir sortir de leur fange, et s'éveiller à un peu de noblesse d'âme et de générosité, pourquoi ne pas le reconnaître, et refuser de leur en savoir gré ? J'avais à faire cette remarque, avant d'aborder le sujet de *Sapho*. Dans *Jack*, avec une discrétion trop apparente pour n'avoir pas été cherchée, Alphonse Daudet n'avait pour ainsi dire rien révélé du passé d'Ida de Barancy : il

s'était contenté de montrer qu'elle était à peu près inconsciente et irresponsable. Ici, Fanny Legrand, la triste héroïne de l'œuvre, apparaît dans un jour crû, où le romancier a pris soin que rien d'elle ne nous échappât, et que nous pussions la voir et la juger en pleine connaissance de cause. Il avait son dessein. Le roman s'ouvre sur une fête parisienne, une fête travestie, où Fanny, sur la beauté de laquelle les années ont en vain passé, est séduite par la jolie figure de Gaussin d'Armandy, un jeune méridional débarqué depuis peu sur le boulevard, et l'enlève en quelque sorte aux coquetteries d'une petite actrice qui l'appelait auprès d'elle. De là une liaison, dont les liens se resserrent de plus en plus, et qui est dépeinte avec une puissance d'observation vraiment impitoyable. Mais Gaussin va être bientôt renseigné. Fanny est la fille d'un cocher ivrogne et d'une servante d'auberge, morte en lui donnant la vie. Son enfance s'est écoulée au milieu de lamentables exemples, et dans les hasards des plus tristes promiscuités. Par un de ces caprices du sort qui font éclore, parfois, des fleurs brillantes et parfumées sur des cloaques, elle est devenue belle, elle a une intelligence ouverte aux émotions de l'art, un don naturel de séduction. Hélas ! elle n'a mérité ainsi que d'être la proie, non du vice grossier, mais de la corruption élégante et raffinée. Dans le monde d'artistes et de poètes où elle a été conduite, elle s'est assez affinée pour inspirer aux uns d'admirables vers, à d'autres des statuettes exquises, à d'autres des lettres brûlantes de fièvre et de désespoir. Cette enchanteresse vaut donc mieux que sa vie, une vie de honte qu'elle n'avait pas choisie, au rebours

de la Manon tant pleurée de l'abbé Prévost, et que les cruautés de l'existence lui avaient imposée. Ne vient-elle pas d'ailleurs d'en donner une preuve frappante, à la suite de la condamnation à dix ans de réclusion d'un graveur, un ancien modèle d'atelier, qui, pour lui maintenir son luxe, avait fait de faux billets de banque ? Loin de l'abandonner en effet, elle lui a renouvelé l'aveu de son attachement en plein tribunal, après avoir prouvé qu'elle n'était pas sa complice. On la verra même plus tard recueillir son fils, un enfant qu'il lui avait recommandé, et l'entourer des soins les plus maternels. Était-elle femme à respecter son souvenir ? Non, mais comme la leçon lui a profité, et combien elle se montre désintéressée avec Gaussin, ne voulant que s'isoler avec lui dans une durable affection ! Quelle profonde tendresse elle lui montre, consentant à voir vendre son mobilier, à se charger des humbles soins du ménage, à subir le servage d'une gérance dans un hôtel meublé, pour être le moins possible à sa charge ! Comme elle gagne à être vue dans le voisinage de cette infâme Rosario Sauchez, une ancienne danseuse espagnole, qui ruine, qui bafoue, qui torture le grand musicien de Potter, si oublieux d'une épouse adorable, qu'il sacrifie à la pire des filles ! Comme elle se complairait dans cette sorte d'existence régulière qu'elle s'est ménagée, si Gaussin ne la flagellait pas d'interrogations douloureuses sur son passé, ne ressuscitait pas ses misères pour la faire souffrir ! Après de longs mois enfin d'une union où il n'y avait pour elle aucune sécurité, d'une union tourmentée par l'appréhension constante d'un prochain abandon, quand il se sépare brutalement de sa vie,

proteste-t-elle autrement que par un long cri d'amour et de douleur ? Du moins, il va épouser une pure et noble jeune fille et en finir du même coup avec son péché ! Point. Pris d'une jalousie honteuse, à la nouvelle que le graveur a été grâcié, à l'idée qu'il a pu rejoindre Fanny, il oublie ses nouveaux devoirs, court chez l'ensorceleuse, se reprend aux souvenirs du passé, et partirait avec elle à l'étranger, s'il n'en recevait pas tout à coup la plus tendre, mais la plus humiliante lettre d'abandon : c'est au forçat libéré qu'elle veut se consacrer, parce qu'il ne lui fera jamais de reproche, qu'il l'aimera sans arrière-pensée, et l'épousera. Y a-t-il un autre moyen pour elle de ne pas être séparé de son fils, du pauvre enfant que son cœur a comme adopté ? Quel sens de la vie dans cette résolution, et comme Fanny semble mériter la réhabilitation de ce triste mariage, la seule qu'elle puisse avoir ici-bas, et le bonheur de cette fausse maternité ! Alphonse Daudet a voulu donner, dans cette œuvre si osée et si attachante, une leçon de clémence en même temps qu'un avertissement. Il a rappelé à l'équité les âmes implacables, et montré qu'il ne faut jamais désespérer d'un être humain, si profond qu'ait été son avilissement. Il a prouvé que certains voisinages, certains contacts, de quelques fleurs que la passion les couvre, corrompent et dégradent toujours : si Fanny Legrand s'est reprise à quelque valeur morale près de Gaussin, ce dernier a vu sa volonté fléchir, son âme accepter toutes les compromissions, et n'a dû qu'au bon sens et à la lassitude de son ancienne compagne, de n'avoir pas consommé une suprême vilenie.

Un autre problème, bien délicat, se débat dans la

Petite Paroisse. On avait entendu Alexandre Dumas fils proférer, à propos de la trahison de la femme, son fameux et atroce : « Tue-là ! » Il invitait simplement, comme s'il s'agissait d'un principe incontesté de morale, tout mari outragé à se venger dans le sang. A son gré, ce n'était pas assez que l'homme, un vent de colère et de folie lui montant au cerveau, vît rouge et frappât, quitte à regretter sa violence toute sa vie, et il fallait encore que cette prescription fût comme un article nouveau du code, qu'on se crût tenu, à l'occasion, de mettre impitoyablement en pratique. Alphonse Daudet s'est indigné, a cru devoir au contraire demander le pardon de la femme coupable, et il n'y a rien d'ingénieux et d'émouvant comme ce qu'il raconte. Richard Fénigan, grand chasseur et pêcheur en Seine-et-Oise, au teint vif, à l'épaisse barbe brune, vivait toute l'année à la campagne, avec sa mère et sa femme, dans sa propriété des Uzelles. Il vénérât l'une à laquelle il eut été désespéré de faire la moindre peine ; il adorait l'autre, mince, pâle, aux yeux d'un gris velouté qui le ravissait. Mais l'accord régnait-il toujours entre la belle-mère et la bru ? La première, hautaine et tyrannique, très positive surtout, n'avait consenti au mariage de son fils, qu'à la condition de ne partager avec personne son autorité absolue de maîtresse de maison, et le rappelait à l'occasion ; la seconde, élevée dans un orphelinat, épousée dans un coup de passion, ne demandait pas mieux que d'aimer son mari, mais, éprise de caprice et d'indépendance, souffrait de le voir toujours la tête basse et les yeux fuyants, près de sa mère, à qui seule semblait appartenir le droit d'avoir une volonté aux Uzelles. Celle-ci opprimait, celle-là

gardait contre elle une rancune tenace, et méprisait Richard, sur lequel elle s'habitua à ne plus compter. Cette situation, on le voit, était grosse de périls, et, ce qui était pire, le berceau, paré avec ivresse par la jeune femme, contemplé souvent par les yeux humides de Madame Fénigan mère, restait toujours vide ! Au château voisin habitait le duc d'Alcantara, immensément riche, et de plus viveur et joueur comme on l'était de père en fils dans sa famille. Voir dans une chasse Lydie Fénigan, coiffée d'un chapeau tyrolien sur une cendrée de cheveux fins, et s'éprendre d'elle, avait été l'affaire d'un instant pour l'inflammable propriétaire de Grosbourg. Une habile invitation lui fournit vite le moyen de la contempler dans l'éclat d'une toilette de bal, au-devant d'une immense loge de l'opéra, et de serrer, de retenir sa petite main souple, à la fin sans force contre cette étreinte amoureuse et brutale. Mais cette entreprise n'avait pas eu de suite, et Lydie, indignée d'abord, finissait par s'étonner d'une indifférence qui lui semblait plus insultante encore que l'outrage qu'elle avait reçu, quand la nouvelle se répandit tout à coup que le général venait d'être frappé d'une attaque de paralysie ! La jeune femme n'eut plus que de la pitié pour l'infirme au teint cireux, aux mains inertes, qu'elle avait vu naguère dans son orgueil, dans sa force, en plein essor de gloire et de conquête. Ce n'était pas impunément toutefois que le pouvoir de sa beauté lui avait été révélé, et, inoccupée, lassée, comme elle l'était, dans sa maison froide et vide, n'était-il pas à craindre qu'elle cédât à l'attrait d'une passion coupable ? Cet attrait, hélas ! n'était que trop près d'elle. Par une conception qui paraît étrange tout

d'abord, mais qui est très logique, c'est le fils du général, un blondin imberbe et rose, et en même temps un frénétique et un casse-cou, qui devient le lien entre Grosbourg et les Uzelles, qui excite la jalousie clairvoyante de son père, et profite d'un départ brutalement imposé par ce dernier, pour obtenir une preuve suprême d'amour, plutôt surprise qu'accordée, dans une entrevue d'attendrissement et de pitié. Les mensonges, les dangers de toutes les situations fausses commencent dès lors pour Lydie, qui, un jour, prévoyant la découverte à bref délai de sa faute, et emportée par la folie de son sang bohémien, consent à fuir le foyer conjugal, pour suivre le plus vicieux, le plus égoïste, le moins constant des amants. Le châtiment ne va pas tarder ! Bientôt le jeune prince d'Olmütz se lasse de sa romantique bourgeoise, bientôt il l'invite à aller l'attendre dans un petit port de Bretagne où il se gardera bien de la rejoindre, bientôt il lui fait signifier, par un valet à ses gages, à la fois son abandon et l'aumône dont il veut bien l'accompagner : Lydie ne voit de refuge contre son désespoir et sa honte que dans la mort, et, au fond d'une misérable chambre d'hôtel, se tire un coup de revolver. Mais que s'était-il passé aux Uzelles ? Des scènes affreuses entre la mère et le fils, la mère humiliée, et pourtant heureuse d'être délivrée d'une bru qu'elle détestait, le fils désespéré, atrocement jaloux, se reprochant, et reprochant à sa mère de n'avoir pas su mieux se faire aimer de la fugitive, qu'il regrettera toujours. C'est ici qu'il faut mentionner la petite chapelle qui a donné son nom au roman, et qu'a élevée, en souvenir de sa femme morte après de trop tendres aventures, un doux rêveur doublé

d'un mari miséricordieux. M^{me} Fénigan, qui a vu clair dans l'âme de son fils, se laisse aller un jour, le cœur ulcéré, à entrer dans ce monument de regret et de pardon, y prie, en sort l'âme toute changée, part discrètement pour la Bretagne, soigne Lydie qu'elle trouve mourante, et console assez son désespoir et ses remords pour la décider à revenir avec elle. Richard voudrait pardonner, et ne le peut pas encore, torturé par les brûlants tableaux que son imagination ne cesse d'offrir à ses yeux. Plus il l'a retrouvée jeune et belle comme en ses meilleurs souvenirs, mais avec un attrait qu'il ne lui connaissait pas, plus il souffre, en dépit de la tendre sincérité de ses regrets : la pensée de l'autre, près d'elle, le poursuit sans cesse ! Il lui faudra les lettres navrantes de la malheureuse, pendant une absence de quelques mois qu'il a cru devoir s'imposer, pour se reprendre à croire en elle, et recommencer leur rêve d'affection et de bonheur. Juste retour des choses d'ici-bas ! Quand il revient, c'est pour apprendre la mort de son rival, qui n'aura échappé à sa vengeance que pour tomber, à l'issue d'une vulgaire escapade galantes sous une balle qui ne lui était pas destinée. Voilà les deux époux enfin réunis, et d'autant plus sûr, l'un de l'autre désormais, qu'ils ont plus souffert, plus mérité qu'entre eux l'ombre d'un vivant n'eût plus à se glisser. Combien ce dénouement diffère de la sanglante lâcheté, prescrite par Dumas fils ! Combien même il s'accorde peu avec le dédain vengeur et silencieux de Risler, dans *Fromont jeune* et *Risler aîné*, au moment où Sidonie court s'enlizer, loin du foyer conjugal, dans une vase morale qui ne rendra pas sa proie ! C'est

que tous les faits ont été soigneusement choisis, et très habilement arrangés, pour que Lydie Fénigan, si coupable qu'elle fût, bénéficiât de larges circonstances atténuantes. L'équité et l'amour ne plaident-ils pas sa cause dans le cœur de son mari, après que la colère des premiers jours s'est éteinte ? N'a-t-elle pas voulu se frapper elle-même, tant elle n'avait trouvé dans sa faute qu'amertume et que souffrance ? Sa belle-mère enfin, si longtemps son ennemie, n'est-elle pas venue lui tendre les bras, la serrer sur son cœur, pour réparer le mal qu'elle lui avait fait ? C'est une leçon de justice supérieure, mise en garde contre les entraînements d'une fureur subite, qu'a donnée encore Alphonse Daudet, dans cette œuvre de noble miséricorde, et, s'il sait de quelle misérable chair nous sommes pétris, s'il connaît toute la force des lentes tentations et des occasions rapides, il s'est peut-être souvenu aussi du pardon accordé par Jésus, dans l'Evangile, à la femme adultère, humiliée et tremblante, tandis que les Pharisiens ne savaient que la maudire. Dans cette symbolique chapelle de la *Petite Paroisse*, où viennent un à un les humbles, les doux, les justes, il y a comme un souffle de la terre de Galilée, alors qu'une ère d'amour commençait pour le monde, et que des voix, dans le ciel, souhaitaient la paix aux hommes de bonne volonté.

Nous allons voir maintenant l'audacieux romancier, s'essayant dans un genre nouveau, mêler à ses héros, plus ou moins imaginaires, des personnages qui ont réellement fait partie de notre société contemporaine. Un intérêt singulier s'attachera à ces premiers rôles de la vie politique, comme au tableau de la société qui les

a produits, qui les a portés au fait des honneurs ou écrasés. Voici d'abord le *Nabab*, où la société du second Empire, enfiévrée et surmenée, avide de vivre vite et de jouir, est peinte de main d' maître. Il n'est pas de notre sujet d'insister sur la personnalité du duc de Mora, si connue ; sur celle de Bernard Jausoulet, ce fils de revendeur de ferraille, faisant, à une table de jeu, la partie du second personnage de l'Etat ; sur celle de l'hypocrite docteur Jenkins, le fondateur d'une œuvre philanthropique, qui n'est au fond qu'une pourvoyeuse de mort. Mais tous ces hommes de passion et de proie, dont les mains puissantes sont prêtes pour tant de crimes et d'infamies, perdent de leur assurance, supplient, tremblent, quand la femme aimée, ou seulement désirée, intervient dans leur vie. Tous les contrastes éclatent dans ce beau livre. A côté de Félicia Ruys, il y a son amie, Aline Joyeuse, cette sœur aînée qui remplace la mère morte près des cadettes confiées à sa tendresse, et en a reçu le nom de *Bonne Maman* ; il y a l'économe et dévouée mère du Nabab, et son égoïste et orgueilleuse femme, et l'ancienne esclave levantine, devenue la femme du banquier Hamerlingue, qui ne se vengera jamais assez, à son gré, des insultes qu'elle a reçues ; il y a enfin la belle et infortunée compagne du docteur Jenkins, portant le nom de son faux mari avec la peur constante qu'un caprice ne le lui enlève, pour la renvoyer désespérée à son fils, respectueux et tendre pourtant. Mais, entre toutes ces femmes, il y en a une dont Alphonse Daudet a fait une étude vigoureuse, nette, fouillée sous tous ses aspects, et sur laquelle je ne saurais trop m'arrêter. Félicia Ruys, fille d'un sculpteur célèbre et d'un modèle

de rencontre, artiste elle-même, a été malheureusement élevée dans les familiarités de l'atelier, par un père qui ne voyait pas de danger pour elle à ce qu'elle s'assît entre des rapins et des cabotins. Orpheline, elle a continué de manier l'ébauchoir, mais en devenant si belle qu'elle a été obligée de se défendre contre une agression sauvage, de la part d'un ancien ami de son père, le docteur Jenkins, agression dont sa vie tout entière portera la peine. Harcelée d'idéal et désenchantée de la passion parce qu'elle en a vu, amère, bonne, on se doute assez de ce que devient cette créature à expérience prématurée, en proie à l'agonie d'une vertu qui résiste, mais contre laquelle s'acharnent toutes les attaques. Elle pourrait être une grande artiste, si elle voulait, mais la fantasque jeune fille brise à tout propos ses maquettes, et rêve. Il lui faudrait la dignité de la famille, la maternité, le repos solide que donne une belle fortune, et, au milieu de ses dégoûts, de ses tentations, tout ce qu'elle cherche, tout ce qu'elle espère, c'est de devenir la femme du Nabab, de l'ancien portefaix de la Cannebière, à l'âme si droite et si bonne en dépit de ses équivoques aventures et de sa basse extraction : tout à coup elle apprend qu'il est marié, et la voilà retombée dans le regret désœuvré de ses vœux impuissants ! Un homme cependant pourrait la sauver, c'est Paul de Géry, secrétaire du Nabab, un provincial, un bourgeois, mais d'un cœur si neuf et si loyal ! Il l'aime, mais il est dérouté en même temps que fasciné par ce type si parisien ; elle l'aime, et en trouve la preuve dans ce fait qu'elle se sent devenir meilleure : pour la purifier, pour la sauver, Paul n'a qu'un mot à dire, une déclara-

tion à faire. Mais, cet aveu attendu, il ne le fera pas, parce qu'il lui est venu de s'imaginer, tant la vie en l'air de Félicia prête à tous les soupçons, qu'il existe une liaison entre elle et le ministre à la mode. D'ailleurs la grâce pure, le modeste et charmant dévouement d'Aline Joyeuse pour tous les siens, qu'il a l'occasion de contempler souvent, l'entretiennent tout bas des bonheurs mystérieux d'un chaste foyer, d'un nid de profondes et exquises tendresses, et exerce sur lui un irrésistible attrait. Il se dégage donc, non sans effort, du charme de Félicia, et celle-ci comprend qu'il en aime une autre : l'arrêt est porté ! Sous le coup du dépit qui affole tant de femmes dans leurs espoirs déçus, tout ce que l'éducation paternelle et le coudolement du vice ont jeté, dans cette âme, de malsain et de découragé, remonte, si je puis ainsi parler, au cœur de la jeune fille, et, sans passion, dans un lamentable coup de tête, elle ne résiste plus aux désirs du duc de Mora. Elle est perdue ! Que de malheureuses femmes ont risqué ainsi toute une vie de bonheur sur une boutade, sur une rancune, pour rendre dédain pour dédain ! Or, amantes ou épouses, c'est pour elles la même chute honteuse, et par conséquent, à bref délai, la même désillusion. Félicia, devenue, elle aussi, une *ratée* de la vie, n'attend pas non plus longtemps son châtiment, car le duc, usé depuis longtemps par une vie à outrance, est bientôt fourbu, trébuche dans la tombe, malgré les soins menteurs du docteur Jenkins, son rival secret, et meurt sans un mot pour elle ! Pouvait-elle être autre chose pour lui qu'une de plus, après tant d'autres ? Cette nouvelle déception va la pousser plus bas, fanée qu'elle est pour toujours,

veuve sans deuil et sans dignité. Elle fuit Paris ; elle est déjà à Bordighiera, tout embaumée du parfum des citronniers et des violettes ; elle va partir pour Tunis, croyant pouvoir ainsi s'évader de ses souvenirs : un homme se dresse tout à coup devant elle, un homme qui l'a suivie, que rien n'a rebuté, qui implòre un peu de pardon, un peu d'espoir, Jenkins ! Le dialogue, échangé alors entre ces deux ennemis, est un des plus beaux morceaux d'observation cruelle qu'ait écrit le maître : d'un côté une passion forcenée, de l'autre une femme lasse d'elle, surtout lasse de cet homme qu'elle flagelle de son mépris. Pour finir, Alphonse Daudet ne nous apprendra-t-il pas qu'on a vu plus tard, en Algérie, Félicia au bras de Jenkins ! La logique de l'ignominie est complète. Cette créature désespérée, dans l'âme de laquelle le misérable avait tué les rêveries immaculées et les croyances protectrices, qu'il avait à tout jamais découragée, devait un jour, en pleine ruine de son bonheur, subir son avilissante tendresse, pour obtenir une tardive réhabilitation. La conclusion de cette admirable étude est noire, parce qu'elle fait encore songer à ces fatalités de la vie dont j'ai parlé plus haut, et au milieu desquelles les intentions les plus généreuses, les volontés les plus fermes se débattent en vain. Comme Phèdre, « malgré soi perfide, incestueuse », Félicia a beau avoir reçu les dons merveilleux de l'intelligence et de la beauté, avoir souhaité une existence régulière et honnête, avec un mari et des enfants, elle a en elle une tare, une sorte de péché originel, dont elle sera la victime : assez mal entrée dans la vie, mal élevée ensuite et surtout mal gardée, elle était une proie toute

désignée pour le désordre et le malheur ! Ce n'est pas sans effroi que, cette fois encore, on voit l'égoïsme sensuel et léger du père ne méconnaître les lois de la nature et de la morale, que pour leur donner l'occasion de trop cruelles et terribles revanches ! Voilà le secret de cette fatalité, contre laquelle quelques-uns s'élèvent, parce qu'ils ne la comprennent pas, mais qui, liant nécessairement les conséquences aux causes, frappe tout à coup, à travers les générations, d'innocentes victimes, qui ne peuvent échapper à ses coups !

S'il y a un spectacle bien fait pour éveiller notre mélancolie, c'est celui de ces rois tombés de leur trône, et comme échoués à Paris, dont l'histoire du XIX^e siècle a enregistré les chutes inattendues, les fuites précipitées et parfois tragiques. Passés sans transition, de l'exercice du pouvoir avec ses responsabilités, à la jouissance d'une liberté sans inquiétude et presque sans devoir, on en a vu parfois se jeter à corps perdu dans le plaisir, et oublier toute dignité dans un besoin de fêtes, d'ivresse et de vertiges. C'est le sujet d'un autre roman d'Alphonse Daudet, *les Rois en exil*. Le triste héros du livre, Christian d'Illyrie, peut faire valoir, comme excuse de ses désordres, je ne sais quel héritage de dépravation, que lui ont laissé son frère et son aïeul, et qui a fait vite de lui un boulevardier émérite : C'est, on le voit, un assez misérable représentant des familles régnantes de l'Europe. Mais à côté de lui Frédérique, sa noble femme, est demeurée fidèle à la dignité de sa race, à la tradition monarchique, foulée aux pieds par le prince viveur. Elle unit une haute bonté à une nature héroïque, et, trompée par Christian, elle oublie sa propre injure, pour

s'efforcer, généreusement, de tirer de sa déchéance l'homme qui est à la fois son mari et son roi. Impuissante, elle abandonne le malheureux à sa fange, et reporte son affection, ses espérances sur son fils, qu'elle s'imagine déjà voir saisir, d'une main ferme, le drapeau royal que son père a laissé tomber. Seule toujours, elle suit avec passion les études de l'enfant, assiste au développement de son intelligence, suppute les espérances d'énergie et de courage qu'il donne lieu de former. Elle vit en lui et pour lui. Cependant, assistée dans sa tâche par un précepteur d'un royalisme exalté, d'une admirable droiture d'âme, elle est amenée à contempler souvent les grands traits, animés de croyance et d'éloquence, de ce plébéien, qui a recueilli la tradition perdue. Frédérique lui a inspiré une adoration silencieuse, parce qu'elle est l'incarnation vivante de ses idées ; l'idéal de ses conceptions. Un jour elle lui dit : « Va-t-en ! Va-t-en ! », en voyant couler le sang de son fils, que le précepteur a blessé par mégarde en tirant à la cible. Ce tutoiement insolite est une révélation, pour elle et pour lui, des sentiments qu'elle a fini par éprouver elle-même : il s'en va pour toujours ! Leur aveu a été en même temps un serment d'éternelle séparation. Tout expliquait cet amour : l'ignominie du roi et l'isolement de la femme, l'éducation donnée en commun au petit prince, une association de sentiments et de dévouements stériles. Mais tout le condamnait aussi, quand ce n'eût été que la dignité de toute une race. La reine n'a pas hésité. Elle serrera son fils contre son cœur, son fils défiguré ; elle bannira de son âme toutes les espérances ambitieuses de jadis ; elle ne sera plus qu'une mère, une mère prête à

tous les sacrifices pour son enfant. Voilà une des plus nobles, des plus touchantes figures de femme qui aient jamais pu être rêvées, et c'est l'honneur d'Alphonse Daudet, alors que les trônes croulent partout, d'avoir dressé sur leurs ruines cette reine dépossédée, cette reine malheureuse, dans tout l'éclat de sa fière beauté, et dans toute la majesté de sa vertu triomphante ! Mais, loin d'elle sans doute, et trop près de son volage mari, il y a deux autres femmes que je ne dois pas oublier. L'une, la petite Colette de Rosen, n'est qu'une parisienne romanesque et bourgeoise, à tête de linotte, qui joue les maîtresses du roi, à la barbe d'un mari inepte et héroïque, qu'on verra du reste plus tard aller se faire tuer pour le prince qui l'a déshonoré. Daudet, se souvenant malicieusement d'une anecdote récente, a montré ce banal péché royal finissant sous un déguisement de marmiton. L'autre, Séphora, la femme de l'agent d'affaires Tom Lévis, est une créature très compliquée, troublante et fascinatrice sans doute, mais rangée, positive et surtout habile calculatrice. Elle aime à sa façon Tom Lévis, espèce de pitre madré, parce qu'il est pitre et parce qu'il est madré. Mais la diète de Leybach vient d'offrir au roi deux cents millions, pour prix de son renoncement à la couronne d'Illyrie, et il s'agit de les gruger : Séphora, dont ce candide et exotique Christian est amoureux, n'hésite pas à se charger de ce soin. Toute la coquetterie angélique, toute la séduisante fausseté d'une femme perfide et ensorceleuse, elle les prodigue à son adorateur, dont la passion est attisée de plus en plus. Mais il est obligé tout à coup de partir, pour reconquérir, malgré lui, son trône : les Lévis devront-ils renoncer aux

deux cents millions ? Séphora ne l'entend point ainsi, et, comme il faut que le roi abdique, comme elle ne saurait trop prendre d'empire sur lui dans ce dessein, dût Tom Lévis ne pas être content, elle se garde bien de se refuser encore. La partie cette fois sera-t-elle gagnée ? Non. Le roi, obéissant enfin à Frédérique, a signé, non pas son renoncement à la couronne, mais son abdication en faveur de son fils ! Puisque le plan des époux Lévis a échoué, il reste à Séphora cette revanche de cingler en pleine figure l'amant royal, agenouillé devant elle, par l'ironie canaille de ce mot : « Jobard ! » avant de retourner à son vieux mari, qu'elle n'hésite pas à lui préférer. Rien n'est saisissant comme le contraste de cette reine et de cette aventurière, l'une défendant, sinon son amour, au moins l'honneur de son époux, l'autre s'abaissant à toutes les ruses, à tous les mensonges, à toutes les hontes, pour le faire trébucher dans la boue. Rien ne montre mieux le pouvoir, bienfaisant ou funeste, de la femme contemporaine, si puissamment armée des plus généreuses vertus, ou des pires séductions. Quel soulagement toutefois, après avoir suivi d'un œil curieux, ému, les péripéties de cette lutte où tant d'intérêts graves et touchants sont en jeu, de voir la victoire appartenir enfin à la cause du bien et de l'honneur, incarnés dans une femme aussi admirable comme épouse, comme mère, que comme reine déchue ; mais supérieure au trône d'où elle était tombée !

Voici une autre histoire vraie, où les choses et les hommes de l'Académie française sont mis en vilaine posture, et qui constitue presque une œuvre de haine, *l'Immortel*. Rivalités des candidats, intrigues des salons, mésaventures des visites officielles et marchandages

déshonorant des voix, vanité ridicule ou prétentions galantes et parfois criminelles des Quarante, comique enfin de l'habit aux vertes broderies sur ces dos courbés ou ces ventres grotesques, voilà ce qui saute partout aux yeux. Il y a plus. Le secrétaire perpétuel, un homme vraiment laborieux et loyal, d'une médiocrité d'esprit sans doute regrettable, mais qui a surtout le grave tort, aux yeux d'Alphonse Daudet, d'habiter à l'Institut l'appartement de Villemain, y joue un personnage absolument ridicule, trompé et mystifié qu'il est sans cesse. Après les plus tapageuses méprises, il est acculé, lui aussi, au suicide. et, même alors, la rancune de romancier ne désarme pas devant son cadavre. Il n'est pas de mon sujet d'insister sur le caractère diffamatoire de cette œuvre sarcastique et injurieuse, mais elle contient deux figures de femme qui méritent notre attention. M^{me} Astier-Réhu, fille du vieux Jean Réhu, le doyen, vraiment entêté à vivre, de l'Académie française, n'avait accepté de se marier avec le professeur Astier, lauréat de l'Institut, que pour pouvoir quitter un grand-père à anecdotes, égoïste et dur, près duquel sa jeunesse s'étiolait. Le professeur avait été moins séduit par la beauté fine et le teint éblouissant de sa fiancée, que par l'espérance de trouver un surplus à sa maigre dot, dans une prochaine élévation à l'Académie. Elle, de son côté, n'avait pas eu besoin de beaucoup de temps pour juger quel pauvre cerveau de paysan laborieux l'Institut venait de couronner, mais, à force d'intrigues, de résignation à subir des déclarations séniles et répugnantes, de démarches suspectes, elle avait réussi à procurer à son mari la suprême distinction littéraire qu'il convoitait. On juge

aisément ce que pouvait être l'association de pareils époux. Mais un fils était venu, et, tout ce qu'il y avait de passion refoulée dans le cœur de la mère s'était reporté sur lui. Ses années de lycée, à cause d'une paresse incurable, ne furent pas fructueuses, et quand, devenu homme, il fallut bien constater qu'il n'avait rien pu réaliser de ce qu'avait rêvé pour lui l'ambition paternelle, on dut se rabattre sur l'espérance d'un riche mariage. Sa jolie figure, d'ailleurs, son soin de sa tenue, son sens pratique de la vie constituaient de sérieux appoints pour cela, mais il fallait qu'il eût les ressources nécessaires pour faire quelque figure dans le monde, et rien ne coûte à M^{me} Astier-Kéhu, en vue de les lui obtenir. Descendre à toutes les ruses pour circonvénir ce qu'elle appelait la ladrerie de son mari, le voler même, ne furent qu'un jeu pour elle, tant elle s'inquiétait peu de le mécontenter, de l'attrister, de le désespérer : elle ne l'aimait pas, tandis qu'elle aimait son fils ! Dans le monde, elle ne négligeait aucun profit, pas même les honoraires dus à une marieuse habile ; elle rendait tous les services et faisait toutes les promesses, quand un bénéfice était au bout : ce fut un véritable désespoir pour elle, un jour, d'apprendre qu'elle avait « gaffé », pour employer l'expression même de l'irrévérencieux romancier, en contre-minant avec succès une intrigue qu'avait menée discrètement son fils, et qui devait lui assurer le grand mariage souhaité. Elle ne s'embarrassait non plus d'aucun scrupule de conscience et de délicatesse, et, plus tard, quand le jeune homme sera sur le point d'épouser la vieille et compromise duchesse Padovani, quand le père se refusera à sanctionner de son

consentement ce cupide et déshonorant marché, elle sera de connivence avec son fils, contre son mari. Il y a sans doute dans cette âme une puissance merveilleuse de dévouement ; elle a les dons supérieurs de la femme, l'intelligence, la beauté, l'esprit ; le malheur, c'est qu'elle se soit enfermée dans une seule passion, au point d'avoir perdu tout sens moral et toute générosité : peut-il y avoir par exemple rien de plus abominable, pour une femme, que de laisser seul, sans secours, sans une épaule pour pleurer, le compagnon de sa vie dans l'affreux désespoir de sa dernière nuit ? Mais, contrastant avec M^{me} Astier, il y a dans cette œuvre une autre mère, une autre épouse, adorant ses charmants enfants, adorant son mari, qui est pour elle comme un dieu : c'est la femme du sculpteur Védrine, un gentilhomme dédaigneux de sa particule, un artiste auquel répugne l'esprit de suite qui mène à l'Institut. Le monde, avec son faux éclat et ses impudents mensonges, n'a aucun attrait pour cette noble femme, qui ne sait qu'aimer et donner du bonheur autour d'elle. Le génie de son mari est pour elle une sorte de dépôt sacré dont elle a la garde, et qu'elle ne laissera pas entamer par la funeste tentation d'obtenir des commandes en faisant de l'art officiel, sans originalité et sans grandeur. Elle chevauche avec les chimères de Védrine, pour mieux être sûre de ne les blesser jamais ; elle approuve tendrement tous ses projets, qu'elle sait toujours nobles et fiers, et son amour pour lui se colore des reflets d'une mystérieuse et exquise maternité : n'est-il pas, ainsi qu'il le dit lui-même avec un sourire reconnaissant, son troisième enfant ? Tel est l'art d'Alphonse Daudet. Dans ses pages les plus sombres, il sait placer, à côté des femmes qui étonnent, qui

attristent, qui désespèrent, de nobles et charmantes avocates, qui aiment, qui sont aimées, et apprennent à tout comprendre, pour tout pardonner.

Il faut être du Midi et l'avoir habité longtemps, ou du moins connaître à fond les Provençaux, pour se rendre compte de ce qu'il y a de vérité souriante dans *Numa Roumestan*, une œuvre d'imagination si outrancière en apparence, et en réalité fournissant une image si fidèle de ces bourrasques de paroles, de ces emballements de tête et de cœur, de cette vantarde et bienveillante blague, si l'on me pardonne cette expression, des gens de là-bas. Par contre il ne faut pas une grande connaissance de la comédie politique de notre temps, pour s'expliquer certaines élévations subites d'hommes médiocres. que divers intérêts ont envoyé représenter leurs concitoyens à Paris, et qui semblent y faire plus leurs affaires que celles du pays. On me pardonnera de m'arrêter un instant sur la principale figure d'homme du roman. Numa avait vingt-deux ans, quand il vint terminer à Paris, vers la fin du second Empire, son droit commencé à Aix. L'époque était propice pour toutes les ambitions, parce qu'elle faisait métier d'applaudir à toutes les réclames, tous les scandales qui paraissaient pouvoir porter atteinte à un régime compromis : l'insulte bruyante, audacieuse, sans scrupule, y préparait les plus sûres fortunes politiques. Il sut bientôt crier plus fort que ses camarades ; très débrouillard, il eut l'habileté de faire assez valoir la pauvreté de ses connaissances, pour passer des examens assez brillants ; il séduisit enfin, par une verve endiablée qui éclatait dans la monotonie mondaine, un grand avocat légitimiste, dont il devint le

quatrième secrétaire. Il gagna dans ce stage des convictions, des velléités de fortune et de gloire, et, appelé à défendre un petit journal satirique, il déploya tant d'entrain et d'insolence, qu'il passa grand homme du coup. Il se marie bientôt avec M^{lle} Rosalie Le Quesnoy, fille d'un conseiller à la Cour d'appel de Paris, acquiert un renom d'avocat de plus en plus grand, et se fait une situation politique à part dans le parti légitimiste : à la chute de l'empire, nommé député par trois départements, il est de ceux où l'on voit poindre le futur ministre. Je ne le suivrai pas dans sa vie politique, et me contenterai d'ajouter que, chargé bientôt du portefeuille de l'Instruction publique, c'est dans ces hautes fonctions qu'il achève de révéler son tempérament intellectuel et moral. A-t-il subi l'influence, le prestige de la femme, dans la brillante carrière qu'il a fournie ? Oui certes, et nous allons le constater. M^{lle} Rosalie Le Quesnoy, avec ses cheveux fins, son pur regard, son sourire hautain, la svelte envolée de son corps virginal, était une enchantresse qui possédait, par surcroît, une âme droite et généreuse, ouvertes à toutes les nobles émotions. Elle était un peu repliée sur elle-même, ayant la pudeur de sa beauté et de son charme, mais elle avait été vite conquise par les accents d'honnêteté en révolte de l'avocat provençal, par l'éblouissement chaud de sa parole jeune et ardente, et, devenue sa femme, voyait luire en elle, avec un profond bonheur, l'espoir d'une prochaine maternité. Mais elle est frappée tout à coup, en plein rêve, par une odieuse réalité, une trahison conjugale qu'elle a surprise ; et, de plus, quand elle a fini de pleurer sur la trahison de l'ami, de l'époux, ses larmes redoublent à la

pensée de l'enfant attendu, que la douleur de la mère a foudroyé. Elle pardonnera dans un sentiment de pitié, devant des remords dont elle ne peut suspecter la sincérité, mais l'amour est parti de son âme, où le remplacera désormais un dévouement sans réserve, une sorte de maternelle protection. Son mari n'était-il pas un jour tout près de consommer la défection politique que des intérêts mesquins et maladroits lui conseillaient ? Que fait la jeune femme, désespérée de cette nouvelle lâcheté ? Elle trouve dans son esprit les judicieuses raisons qui éclairent, dans son cœur les sentiments qui font rougir, elle rappelle maints détails expressifs des conversations qu'elle a entendues, elle plaide avec sa chaude sincérité d'âme, et Numa troublé, ravi, se laisse convaincre : la cause de l'honneur est gagnée ! Une autre fois, son doux visage rougissant d'indignation généreuse, elle saura défendre près de lui un honnête homme qu'il allait sacrifier à une nullité hypocrite, trop recommandée à sa bienveillance par un étalage de belles grimaces. Victorieuse encore, et toute reconnaissante, c'est avec un sourire des anciens jours, avec une flamme dans les yeux comme autrefois, qu'elle le quitte tout ému, et, sachant qu'il faut se contenter ici-bas de l'à peu près des choses pour trouver quelque bonheur, elle goûte une joie profonde à régner sur la chère conscience de son mari. Mais une autre femme, la petite Bachellery, une débutante des Bouffes, s'est glissée entre lui et elle ; ce ministre de l'Instruction publique, qui chante au pied levé, tandis qu'on l'attend au Conseil, le duo de Magali avec une diva de petit théâtre, a oublié ses remords, ses promesses, dans le sillage jeune et coquet d'une enfant déjà

perfide et corrompue : M^m Roumestan a la preuve lamentable d'une trahison nouvelle, que, cette fois, elle ne voudra pas pardonner. Il faudra la pensée de l'enfant qui va naître, et assouvir son cœur de consolation et de rêves, l'aveu de la fragilité de son propre père, fait à voix basse par sa mère résignée, la rupture subite des liens criminels de Numa, dégrisé cruellement de sa folie, la supplication enfin de sa propre sœur, adorée et mourante, pour la décider à retirer une scandaleuse demande de divorce. Mais, lorsque l'enfant sera venu, et qu'elle se sera fait comme un bouclier de la chère créature qu'elle serre en travers de sa poitrine, elle ne pourra pas s'empêcher de répéter un à un, en entendant les réjouissances publiques, les mots désillusionnés de ce proverbe provençal où toute une race s'est peinte : « Joie de rue, douleur de maison ! » Est-ce à dire pourtant que la jeune mère, si blessé que soit son cœur, et dans quelque catastrophe que l'idéal ait sombré en elle, trahira jamais son devoir ? Loin de moi cette pensée. L'honneur des femmes comme M^m Roumestan, comme la reine Frédérique, c'est de ne pas déchoir, c'est de faire épauler l'âme de leur fils dans une pure atmosphère de dévouement et de vertu, c'est enfin de conserver un refuge tendre et respecté à l'époux, tôt ou tard assagi et repentant.

Il y a quelques années un riche lord, tout à coup défiguré par une cruelle maladie, et épris d'une femme à qui son mal avait inspiré une invincible répugnance, se tua de désespoir, et ce suicide fit quelque bruit dans la haute société de Londres. Alphonse Daudet s'est-il souvenu de ce drame dans l'*Évangéliste* ? A coup sûr. Que

de fois d'ailleurs dans les grandes villes, à Paris surtout, se trouve-t-on arrêté par quelques pâles jeunes filles, au costume laid et presque ridicule, aux yeux brillant d'une flamme étrange, qui murmurent à l'oreille des versets de la Bible, qui invitent au repentir et à la pénitence, et que ni moqueries, ni insultes ne rebutent. Il y a en elles une exaltation qui les rend indifférentes à tout ce qui n'est pas leur apostolat, si bien qu'on les croirait volontiers atteintes d'une idée fixe, et s'acheminant vers une sombre folie. Ce sont les soldats de l'armée du salut. Le romancier a été frappé de ce fanatisme, si peu d'accord avec l'indifférence contemporaine, en a recherché les causes, et, en le peignant dans son œuvre nouvelle, en a tiré les effets les plus saisissants. Voici une jeune personne bien raisonnable, et visiblement prédestinée aux joies maternelles, Eline Ebsen. Elle ressent une vive tendresse pour une charmante fillette, dont le père, M. Lorie, ancien sous-préfet du Seize-Mai, a perdu sa femme dans les circonstances les plus touchantes. Pour servir de mère à la petite orpheline, elle consent même à épouser ce dernier, qui est muettement épris, depuis longtemps, de son frais visage et de sa douce voix. Elle est protestante, il est catholique, mais leurs cœurs sont au-dessus de cette différence de religion, et ils ne songent qu'à assurer le bonheur de leur enfant. Tout à coup la jeune fille, qui plaisantait jadis le rigorisme outrancier des livres d'heures dont on lui avait demandé la traduction, est prise par la terrible névrose du prosélytisme, et signifie à Lorie qu'elle ne l'épousera pas, si son fils fait sa première communion à l'église catholique. C'est qu'avec une perfidie familière, enveloppante, autoritaire, une femme, d'un charme

redoutable d'oraison, d'une puissante imagination mystique, l'a attirée, fascinée, convertie en Christ, et commence à tuer en elle les affections de ce monde, pour en faire une apôtre dont le zèle ne connaîtra aucun obstacle. Elle n'y réussira que trop, puisque Eline perdra successivement sa tendresse pour la fille de Lorie, pour Lorie lui-même, son amour enfin pour sa propre mère, toute désespérée, et d'un œil sec partira à travers le monde pour conquérir des âmes, selon l'ordre impérieux qui lui en a été donné. Qu'est-ce donc que cette souveraine à laquelle elle a soumis à ce point son âme, et d'où vient l'autorité qu'elle s'est arrogée ? Jeanne Chatelus, à dix-huit ans, troublante et jolie, les cheveux noirs à plat sur un front saillant, était restée assombrie par les idées de mort, de châtement, de péché originel, dont un zèle piétiste avait nourri son enfance. En compagnie de vieilles dévotes, anglaises, genevoises, elle organisait des réunions de prière, où le rêve de l'apostolat de la femme reparaisait sans cesse. Elle s'était éprise cependant d'un jeune étudiant en théologie, qui se destinait à évangéliser les Bassoutos, et l'un et l'autre s'étaient juré de s'unir, pour répandre ensemble la gloire et la parole du vrai Dieu dans le monde. Mais le père de Jeanne fut ruiné, et les projets de mariage du futur pasteur changèrent du même coup. Atteinte en plein cœur, la jeune fille fut prise d'un écœurement profond, mais n'en sentit que brûler davantage son zèle mystique sous son front d'illuminée. Dans son âme toutefois les sentiments humains perdirent ce que gagna Jésus, elle maudit l'amour, et sur ses lèvres il n'y eut plus de place que pour les textes désespérés, les formules

de malédiction et de châtement. Toute sa conduite s'en ressentit. Il lui fallait de l'argent, pour conquérir et soulever le monde : elle consent à épouser un homme immensément riche, mais atteint d'un cancer héréditaire, qui lui rongerait la joue, et que cachait un éternel bandeau noir. N'est-elle pas sûre de sa beauté, de la fièvre qu'elle allumera dans les veines de ce mari, dont elle veut faire son esclave, mais qu'elle rejettera impitoyablement loin d'elle, sitôt qu'il ne pourra plus se soustraire à sa domination ? Le juif Authman la laisse puiser à pleines mains dans ses coffres-forts, et ne demande qu'à être toujours accueilli dans ce sanctuaire nuptial, dont le souvenir le hante sans cesse, mais son amour si sincère, si humilié, ne trouve plus grâce devant les renoncements, et la froideur d'âme de l'hallucinée, et il comprend qu'il n'a plus qu'à mourir ! Couché sur les rails d'une voie ferrée, il attend là, sa joue contre le fer, jusqu'à ce que l'express du soir, l'écrasant en passant, rende sa femme veuve ! Plus que jamais, dès lors, celle-ci se considérera comme l'intermédiaire du Christ, mais intermédiaire autocratique, insinuante ou cruelle, fermée à tout ce qui n'est pas son œuvre, et se gardant de tout préjugé qui en compromettrait le succès. Là où prière, jeûne, chants, homélies enfiévrées seront sans effet, il faudra faire intervenir la morphine ! Plus que jamais elle sera une mangeuse d'âmes, si l'on pardonne ce mot, froide comme la goule des cimetières, et semant l'intimidation et la terreur autour d'elle, tant elle ne distingue plus Christ d'elle-même. Le fanatisme, cet excès, cette corruption du sentiment religieux, est né dans cette âme de femme d'une cruelle déception, d'un

besoin de refuge contre d'éternels regrets ; il s'est nourri des nobles ardeurs qui étaient en elle, et qui l'eussent rendue capable, si elle avait été aimée de l'homme de son choix, de tous les dévouements et de toutes les générosités ; il a fini par pétrifier son cœur, et par faire d'elle un bourreau. Quelle éloquente leçon dans cette œuvre admirable de l'*Évangéliste* ! Comme elle assigne à la femme sa véritable place, à côté d'un mari, entre de chers berceaux, loin de tout ce qui dessèche l'âme en l'enorgueillissant, loin surtout de ces cris de malédiction et de colère qui déshonorent bien des lèvres sacrées, et auxquels répugne sa nature, si noble et si aimante ! A Jeanne Chatelus, je vous demande la permission d'opposer cette pure et héroïque Antigone de Sophocle, qui, placée entre une sorte d'excommunication impitoyable, et un devoir de fidélité et de pitié, n'hésite pas, au péril de sa vie, à écouter, à suivre l'inspiration de son cœur, en s'écriant qu'elle ne savait s'unir qu'à l'amour, et non à la haine ! Mais Antigone était fiancée à Hémon, dont elle devait évoquer si tendrement le souvenir, en allant à la mort, tandis que Jeanne Chatelus n'est qu'une damnée de l'amour, haineuse du paradis dont elle a été chassée !

J'eusse voulu vous entretenir, un peu au long, de la dernière œuvre d'Alphonse Daudet, *Soutien de famille*, mais de nombreux défauts, à mon gré, se mêlent aux beautés qu'elle présente. C'est une sorte de pamphlet, trop écrit sous l'impression de nos dernières luttes politiques, et n'offrant pas toute la sérénité et la profondeur qu'on doit trouver dans une œuvre d'art. C'est de l'actualité aiguë en quelque sorte, ou forcée, si bien que les caractères de femme qu'on y trouve manquent de vrai-

semblance, ou offrent trop peu d'intérêt. Je n'insisterai pas non plus sur une sorte de nouvelle, *Rose et Ninette*, où Alphonse Daudet semble avoir moins voulu faire la peinture, que la charge d'un ménage divorcé : la femme, heureuse dans une nouvelle union, se sert des deux filles qu'elle a eues dans son premier mariage, pour taquiner, tourmenter, blesser l'homme dont une simple incompatibilité d'humeur l'a fait s'éloigner. Rien n'y est assez creusé, assez vrai, allais-je dire, et un pareil sujet méritait une étude plus profonde et plus saisissante. J'aime mieux vous laisser sous l'impression des romans si fouillés, si vivants, que vous m'avez permis d'examiner avec vous.

C'est le moment de conclure. Il vous a semblé sans doute, comme à moi, que le maître n'a donné, dans son œuvre, une place si prépondérante à la femme, n'a mis près d'elle des personnages d'homme si pâles, d'une volonté si faible la plupart du temps, que parce qu'il a voulu, en faisant pleinement ressortir les importantes facultés qui sont en elles, expliquer le secret de son empire. Vision juste des choses, finesse, énergie, voilà ce qui distingue la plupart des héroïnes auxquelles nous nous sommes attachés : elles savent ce qu'elles veulent, et en poursuivent l'exécution avec une ténacité, une souplesse de ressources que nous ne saurions trop reconnaître. Que dire de leur puissance de séduction, lorsqu'elles ont reçu le don de la beauté et de la grâce, de la vivacité de leur imagination, du charme de leur bonté, si vite émue par la vue de la misère et de la souffrance ? Que dire de leur élévation morale, quand, exposées à tant de pièges, elles se gardent pures et respectées ? Dans le

voisinage de la reine Frédérique, ou de Rosalie Roumestan par exemple, ne semble-t-il pas qu'on soit dans une atmosphère cornélienne, mais où la vertu s'admire moins elle-même, parle moins, agit davantage ? Voilà bien un être supérieur, appelé, par son intelligence et son cœur, à remplir près de l'homme un rôle de plus en plus considérable de conseil et de soutien, mais surtout digne de cette sublime prérogative qui lui appartient, celle de donner la vie. Tout en elle se rapporte à cette faculté merveilleuse, tout en dérive. Il faut qu'elle prévienne et prépare ; qu'elle pressente le danger et défende contre lui ; qu'elle ait dans ses regards, dans ses paroles, quand on souffre autour d'elle, le divin dictame qui console et qui ranime ; que parfois même elle reçoive des avertissements prophétiques, si l'intérêt d'un enfant, d'un mari est menacé, puise dans sa tendresse ce je ne sais quoi de divin que les Germains avaient su voir en elle. Alphonse Daudet a merveilleusement vu tout cela, et l'a merveilleusement aussi mis en lumière.

Mais il a vu de plus que cet instinct de maternité, de bonté, de pitié que possèdent toutes les femmes, peut devenir pour quelques-unes une cause de déchéance et de chute, et que l'homme, qui le sait trop, en abuse.

Dans le duel qui s'engage entre sa convoitise et la vertu qu'il prétend flétrir, que de fois il fait parade d'une prétendue souffrance ! Que de fois il implore une compassion trop facile à émouvoir, quitte à s'éloigner ensuite, dédaigneux et parfois insultant ! La femme est bien là une victime, atteinte sans doute dans son honneur et sa réputation, mais plus encore dans sa sincérité généreuse, dans sa noblesse de cœur, dans son amour pour ce qui

est beau et bon. C'est un véritable assassinat moral ! Comment s'indigner dès lors de ce qu'il peut y avoir parfois de bassesse, de perfidie, de cruauté, dans un cœur de femme ? Comment même ne pas s'étonner qu'il éprouve si rarement le besoin de se venger, de rendre coup pour coup, corruption pour corruption ? Félicia Ruys par exemple, armée comme elle l'était de sa beauté et de son charme tout puissant, ne pouvait-elle pas démasquer Jenkins, signaler son crime ? Elle n'a pas voulu le faire. A lire le récit de tout ce qu'une Rosario Sanchez a fait subir au musicien de Potter, on rougit de honte pour lui, d'indignation contre elle, et à bon droit. Mais cette femme, avilie et avilissante, avant d'être devenue ce qu'elle est, avait été pure, avait peut-être fait de chastes rêves de dévouement et de bonheur ! De quel nom désigner l'homme odieux qui a osé souiller l'être de grâce et de tendresse qu'elle était alors ? D'ailleurs Alphonse Daudet, si plein de respect pour la femme restée digne de ce nom, n'a que de la pitié pour les infortunées que des fatalités de famille et de milieux ont précipitées dans la honte, avant qu'elles eussent pu seulement savoir tout ce qu'elle contenait d'humiliation et de souffrance. Nous l'avons assez vu à propos de Sapho. Mais quel vif sentiment il a aussi des blessures, des souffrances que la vie de tous les jours, jusque dans ses plus humbles détails, peut apporter à une femme ; des funestes conseils qu'elle en reçoit ; des tentations qui s'empressent autour d'elle pour trouver l'heure d'en abuser ! Il ne dissimule ni les noirceurs, ni les perfidies auxquelles elle peut descendre, mais comme il nous amène vite, dans un sentiment d'équité suprême, à les comprendre, sinon pour la justifier, du

moins pour lui tenir moins rigueur ! Comme il découvre en elle des qualités que sa faute n'a pas pu détruire ! Comme il en pare son repentir, et la jette aux bras de son époux, pleurante, mais pardonnée ! L'amour enfin que la femme éprouve, l'amour qui lui est rendu, voilà le secret de sa force, voilà aussi le secret de sa bonté, parce que c'est celui de son bonheur. Plus elle est restée pure et noble, en face d'une déception cruelle, moins elle se résigne, et c'est alors, ainsi que nous l'avons vu à propos de Jeanne Chatelus, que son âme risque de se troubler, son jugement de se fausser, son cœur de mourir, sous le coup qui l'a frappé. De la colère donc, de la haine pour elle, nous n'en aurons jamais ; nous la plaindrons seulement ; nous nous attristerons que, appelée à être si belle, si bonne, elle soit devenue, à cause même de sa nature supérieure, si laide et si mauvaise !

Heureusement ce ne sont là que de très rares exceptions, et nous ne trouvons guère autour de nous que des femmes dignes de notre respect et de notre amour. Quelques-unes mêmes, par leur haute intelligence et leur puissance d'inspiration généreuse, exercent près de nous un rôle tutélaire dont nous sentons tout le prix, et pour lequel nous ne saurions assez les bénir. Mais que l'homme veille, autant qu'il est en lui, à rester digne de sa mère, de son épouse, de sa fille ; qu'il écarte de leur regard tout ce qui souille, quand ce ne serait que ces honteux dessins que le mercantilisme contemporain étale dans toutes les rues ; qu'il laisse leur âme fleurir dans l'atmosphère de tendre vénération qu'il leur faut pour qu'elles soient les anges du foyer : le bonheur et le repos de sa vie sont à ce prix !

Remercions donc le charmant esprit, l'âme généreuse d'Alphonse Daudet, de nous avoir fait mieux connaître, mieux comprendre, et parfois admirer et aimer davantage la femme, dont il nous a montré tant de vivantes et diverses images. C'est une consolation qu'il nous a donnée, au milieu des misères présentes, et, dans ce pays de France où est née Jeanne d'Arc, c'est aussi une espérance !

Brest, 26 Janvier 1900.

ERNEST GÛETT. .



L'INDUSTRIE DE LA GUTTA-PERCHA

EN INDO-CHINE

A l'heure où l'on procède avec une fiévreuse activité en France à pourvoir nos colonies des câbles qui leur manquaient totalement jusqu'à ce jour pour entretenir avec la métropole des relations sans contrôle étranger, il m'a paru opportun de livrer à la publicité cette modeste étude sur la gutta-percha, fruit de nombreuses observations faites en cours de mission sur le sol indo-chinois et de renseignements statistiques pris aux sources les plus autorisées.

Cette question n'a jamais été complètement dégagée des limbes nuageux où l'ont circonscrite par une obstruction systématique à toute tentative de répansion, les Anglais si intéressés à se l'approprier toute entière et à enserrer ainsi notre planète dans cette chaîne d'acier dont « chaque anneau sonne encore si clair » dit un homme d'Etat britannique dans son récent discours au trône.

Je n'ai pas la prétention de soulever en entier le voile qui abrite les manœuvres de nos adversaires, mais je veux tout au moins jeter un peu de clarté sur leurs agissements, et préciser les formidables ressources dont ils ont disposé jusqu'à ce jour pour conserver le monopole de la production universelle de cette denrée précieuse, si haut cotée par l'industrie européenne.

Aussi me faut-il relater tous les efforts faits dans nos possessions extrême-orientales pour tenter de secouer le joug commercial que nous subissions avec la plus grande contrainte.

Soucieux comme tous ceux qui s'y sont employés dans cet ordre d'idée de conduire nos capitaux français vers cette veine productive, j'ai tout de suite couru aux premières expériences faites dans ce sens pour les suivre pas à pas jusqu'à ce jour.

Ce qu'il y avait lieu de rechercher, de prime abord, ce sont surtout les conditions dans lesquelles les commerçants d'outre-Manche ont pu se procurer les grandes quantités de gomme qu'ils détiennent en ce moment et les moyens qu'ils ont mis en œuvre dans le passé, pour s'en assurer la vente : moyens qu'il nous faudrait aussi employer pour, sinon nous substituer à eux, du moins nous permettre de nous passer de leurs offices intéressés dans l'avenir.

Ces moyens sont de plusieurs sortes :

1° La Sélection, •

2° Le choix des terrains de culture et les observations qui sont du ressort de l'agronomie et qui s'y rattachent indissolublement : chimie de la terre, flore ordinaire des milieux, climatologie, surtout les conditions hygrométriques dans lesquelles progressent le mieux les plantes à gutta et altitude à laquelle on les rencontre d'ordinaire dans les contrées productrices,

3° Préparation des produits par les Indigènes et améliorations qu'on peut y apporter par de nouveaux procédés,

4° Traitements chimiques de divers ordres et compa-

raison de leur rendement avec celui obtenu par les moyens mécaniques,

5° Production générale de chaque produit dans le passé, dans le présent, et supputations faites pour l'avenir en adoptant tel ou tel moyen de répansion des arbres à gutta,

Et enfin 6° Plan de campagne à adopter dans notre colonie de l'Indo-Chine.

Telles sont les questions que je vais, le plus clairement possible, essayer de développer ci-après et sur lesquelles l'attention du lecteur devra se concentrer toute entière, car là est, et notre administration cochinchinoise l'a bien compris quand elle a instituée une Commission de la Gutta-Percha permanente, la clef de la question, que l'on croit malheureusement avancer en France en se livrant exclusivement à des manipulations plus ou moins savantes faisant négliger tout d'abord l'idée importante du peuplement de nos forêts en sujets producteurs, et n'ayant procuré pour le moment que des déboires à leurs innovateurs, tel le traitement par le toluène pratiqué à Sumatra par le neveu de M. Serullas, qui ne sauvegarde pas la gutta des pertes provenant de l'oxydation. (1)

Plus tard, quand notre domaine colonial sera en mesure de nous fournir des produits de toutes les qualités, car il est essentiel de noter que toutes les qualités sont bonnes et sont à exploiter ; *leurs propriétés souvent différentes, permettant de leur donner diverses utilisations* ; plus tard, dis-je, nous pourrons alors rechercher les moyens les plus pratiques de nous procurer la gutta-

(1) Rapport de M. Jacquey, Inspecteur d'Agriculture,

percha dans les divers sujets que nous aurons sous la main ; moyens qui à mon avis, et cela sera une surprise pour tous, différeront entre eux, selon l'épaisseur, la taille et le rendement normal de l'écorce et des feuilles lactificères, les unes s'accommodant plus facilement du traitement chimique et les autres du traitement mécanique, c'est le cas pour les feuilles de nos " dichopsis " qui sont en apparence suffisamment grandes et robustes pour supporter la pression directe.

En entrant en matière, je n'entreprendrai pas de faire l'historique de la gutta-percha qui est aujourd'hui du domaine public depuis son introduction en Europe en 1843 par le docteur Montgomerie qui la rencontra dans les îles de la Sonde ; mais il m'est indispensable de relater les faits d'ordre local, en Indo-Chine, qui ont présidé aux premiers essais tentés pour sa recherche dans nos possessions.

L'honneur d'avoir signalé la première sapotacée commerciale en Cochinchine, revient tout entier à M. Pierre, alors directeur du jardin botanique de Saïgon, qui possédait dans son herbier la plante qui nous occupe, sous le nom de « Bassia. »

Hance et Hoocher avaient déjà décrit cette plante en 1847, dans le « *Journal of Botany* », sous le nom de « *Dichopsis Krantziana*. »

Pierre, en publiant dans le « *Bulletin du Comice agricole* » de Cochinchine les caractères botaniques du type de cette plante qu'il avait reconnue en Binh-Thuan en 1865 et dans ses pérégrinations au Cambodge, lui attribua le nom d'*Isonandra Krantzii*, l'épithète d'*Isonandra* était à la mode à cette époque.

Aujourd'hui que le vent est aux « *Paladium* », notre botaniste cochinchinois l'a revêtu d'une troisième étiquette : « *Paladium Krantzium* » (1).

C'est à son dire un arbre de 30 à 35 mètres, j'en ai rencontré pour mon compte dans les montagnes de l'Éléphant des variétés qui atteignaient près du double de cette altitude.

Ces géants sont cependant plus rares, les branches n'y commençaient qu'à une cinquantaine de mètres, et le fût à la base un diamètre d'un mètre cinquante au moins.

Voici comment M. Beauvisage s'exprime sur le compte de cette sapotacée (*Contribution à l'étude de la gutta-percha, Paris, 1881, page 42*) :

« Les fleurs ont un réceptacle à peu près plan et plus
» légèrement concave, le calice est double, construit le
» plus souvent sur le type 3 redoublé. Les sépales
» externes sont triangulaires, équilatéraux, presque plans,
» épais, coriaces, rugueux à l'extérieur, lisses à l'inté-
» rieur, donnant au sommet du bouton par leur réunion
» avant l'anthèse, l'aspect d'une pyramide triangulaire,
» légèrement imbriqués ou subvalvaires ; l'un d'eux
» paraît situé directement en haut, les deux autres sur
» les côtés. Les trois sépales intérieurs, alternes avec
» les précédents, sont ovales arrondis, très concaves,
» coriaces et très épais au milieu, surtout à leur base
» mince et scarieuse sur les bords.

» La corolle, à peine gamopétale, se compose de six

(1) La distribution des organes sur le type de 3, font bien de cette plante un *Paladium*, d'après les dernières données de la classification botanique si compliquée d'aujourd'hui, qui comporte de multiples détails complémentaires.

» divisions presque entièrement distinctes, orbiculaires,
» concaves, assez épaisses, amincies sur les bords, tor-
» dues « dextrorsum » dans la préfloraison, alternes
» avec six pétales. Le tube de la corolle est réduit à un
» simple anneau sur lequel s'insèrent les étamines.
» Celles-ci sont au nombre de douze, disposées sur deux
» rangs ; elles ont des filets très courts, élargis à leur
» base, insérés par leur sommet subulé au quart inférieur
» de la hauteur de la face interne du connectif ; leurs
» anthères sont ovales, lancéoles, aiguës, extorses, cou-
» vertes sur leur face externe d'un duvet fin et serré.
» Les six étamines externes, plus grandes, sont opposées
» aux lobes de la corolle ; les six étamines internes,
» alternes avec les précédentes, sont entièrement recou-
» vertes par elles dans le bouton.

» L'ovaire très petit semble presque immergé dans
» le réceptacle ; il se compose de 6 loges. Chacune
» de ces loges contient un ovule court, incomplètement
» anatrope, ascendant à mycrophyle en bas et au de-
» hors. L'ovaire est surmonté d'un style gros, court,
» cylindrique à sommet obtus.

» Le fruit charnu, réduit par avortement à une seule
» loge monosperme. La graine est ovoïde et munie d'un
» tégument crustacé. »

J'ajouterai à cette description que l'arbre a un fût cylindrique depuis la naissance des branches jusqu'aux contreforts de la base qui sont parfois tellement développées qu'on peut y tailler des roues de charrettes à buffles. L'écorce épaisse, charnue, rose vif est composée de fibres nerveuses rigides soutenant le tissu vasculaire composé de canaux étranglés sur tout leur parcours de

façon à former des cellules lactificifères distinctes, laissant exuder à l'incision un latex couleur blanc crème, épais, onctueux, doux au goût, qui a la saveur de la noisette avec quelque peu d'astringence âpre.

L'extérieur de l'écorce est gris et strié, recouvert par places de parasites, lichens de deux sortes, presque symétriquement dessinés, surtout chez les jeunes sujets.

Ces lichens aux « thalles » plats et collés étroitement à l'écorce ont des « gonidies » différemment colorées qui donnent aux plaques rondes, les couleurs jaunes d'or, ou gris verdâtre ; je cite ces détails parce qu'ils sont une sorte de signature pour les « *Dichopsis* » en question.

Le bois est blanc rosé ou légèrement brunâtre à fibres longues fines, grain moyennement serré, les cellules de l'« Endoderme » et des faisceaux libero-ligneux, ressortant en plus foncé sur la couleur uniforme de l'aubier.

Cœur aussi plus foncé avec parenchyme médullaire presque nul.

La feuille simple, un peu coriace, obovale ou abcordée moyennement pétiolée à sommet arrondi ou acuminé, atténuée plus ou moins à la base, couleur vert clair, de grande taille (20 à 25 centimètres) avec 8 à 12 centimètres dans la plus grande largeur ; limbe épais ; nervure centrale rigide et forte ; nervures latérales généralement alternes et très saillantes de 8 à 16 environ, régulièrement placées, presque droites et légèrement inclinées vers le haut surtout sur les bords ; nervures intermédiaires nombreuses et assez symétriquement disposées.

Le dessous de la feuille est recouvert d'une pubescence brunâtre très soyeuse, plus ou moins accusée.

Ces feuilles sont généralement disposées en faisceau au sommet des rameaux qui portent de nombreux stigmates de feuilles tombées.

Elles rappellent celle des sujets connus au Jardin des Plantes de Paris sous les noms de « *Bassia Frazeri* et *Bassia Blancoi* de Candolle. »

Un M. Lefaucheur s'intéressant à la question, en fit rechercher des plants dans le Haut Mey-Kong en 1872 ; on ignore si le produit qui en fut ramené était bien celui de l'arbre décrit, ou d'une autre sapotacée ; mal extrait et manipulé sans doute, il n'offrit pas grand intérêt.

En 1873, un commerçant du Cambodge, M. Ogliastro en acheta à un chinois pour la valeur d'une piastre 1/2 ; on ne put bien vérifier ce latex mal concrété par l'indigène.

Depuis cette époque jusqu'en 1885, on semblait avoir abandonné la question, quand une sorte d'aventurier devenu assez célèbre depuis, M. de Mayrena vint la remettre sur le tapis ; il se chargeait, disait-il, de démontrer l'existence dans notre colonie de l'arbre à gutta de Sumatra et demandait pour cela au Conseil Colonial une somme assez ronde qui fut du reste votée au sein de cette assemblée.

De passage au jardin botannique de Saïgon, à cette époque, je fus appelé à documenter une commission formée à cet effet et présidée par un de nos plus fins administrateurs, botaniste et chimiste, M. Lacôte.

Ce dernier put heureusement vérifier les notes de M. Pierre que je parvins à réunir sur ce chapitre, et mis en présence du pseudo « *Isonandra sumatranien*, » il

reconnut l'arbre déjà signalé par notre botaniste cochinois.

Il est inutile de dire que l'affaire en resta là ; cependant en homme expérimenté, M. Lacôte fit adopter par la Commission qu'il présidait, des résolutions qui auraient pu avoir pour la colonie des conséquences avantageuses, si l'administration de cette époque avait montré plus d'esprit de suite dans les idées.

Une pépinière de cette sapotacée fut plantée par ses soins, livrée à l'entretien d'un annamite, mis lui-même sous la surveillance d'un sergent européen de tirailleurs, M. Abadie aujourd'hui fonctionnaire des douanes.

Mais une question d'ordre budgétaire infime, rendit inutiles les efforts entrepris ; on cessa un jour de payer le journalier chargé d'entretenir cette pépinière, malgré les avertissements répétés du sous-officier commis à sa surveillance et l'exploitation demeura abandonnée depuis lors.

Le malheur est que cette dernière tentative ayant échoué, une légende prit créance dans le public, c'est que la gutta cochinchinoise ne valait pas la peine d'être exploitée. On ne saurait croire, ce que les jugements de ce genre sont bien accueillis dans le public qui semblent réellement avoir à tâche de frapper d'interdit tout ce qui provient de notre sol si fertile et si diversement varié dans ses appropriations.

Et pourtant durant ce temps les Anglais ne restaient pas inactifs, et faisaient rechercher notre gomme, laquelle se répandait au Siam par les côtes cambodgiennes dépourvues de postes de douanes et se payait à Bangkok et à Chantaboun, dans les environs de cent piastres le

picul (1) : j'en ai reçu les attestations les plus formelles, au cours de ma dernière mission dans ces contrées à la recherche du « *Palaquium gutta*. »

Stimulés par l'avantage que l'on pouvait retirer de ce genre de commerce, plusieurs planteurs du Cambodge, que je cite plus loin, essayèrent une concurrence timide qui se trouve consacrée par la présence dans les statistiques de l'époque d'un stock de gutta-percha cambodgienne expédiée directement en Europe par Saïgon.

Celle de 1891 accuse un chiffre de 2,800 francs d'exportation française entre autres.

Les Anglais, qui dominaient le marché, sentant le péril, se mirent aussitôt en campagne et bientôt on ne proposa plus à nos compatriotes qu'un prix dérisoire de leur produit, ce qui arrêta le cours de l'exploitation ; d'autant mieux que l'érection de nouveaux postes de douanes sur le golfe de Siam venait, regrettable coïncidence, contrarier l'exploitation de la gomme locale.

Cependant, depuis quelques années, la presse locale ne cessait de jeter l'alarme sur la situation qui nous était faite par nos ennemis séculaires, possesseurs de tous les câbles reliant nos colonies à la métropole, situation dont présentement, mieux encore que dans le passé, nous sentons le réel danger.

L'administration cochinchinoise forma, au commencement de 1891, une commission à laquelle je fus adjoint le 17 juin suivant par le gouverneur général.

Après quelques actes préliminaires intéressants, cette commission décida, en 1898, que le Directeur du jardin

(1) Mesure de 65 kilos environ.

botanique et l'Inspecteur d'agriculture seraient chargés d'aller étudier la question sur place, le premier, M. Haffner, dans les forêts du Cambodge et de l'Est, et le second, M. Jacquey, dans les Détroits.

Ce dernier rapporta de Singapore cinq cents pieds de « *Palaquium gutta* » qui furent disséminés sur les plantations cochinchinoises où ils végètent pour la plupart en ce moment. Soit que le choix des terrains n'ait pas été sûr, soit que l'indifférence des préposés aux soins habituels tende à faire périliter ces essais nouveaux et à les rendre infructueux, leur croissance ne sembla pas se faire rapidement, au gré des colons (1).

L'année suivante, l'assemblée décida en outre, sur certains indices permettant de concevoir l'idée que l'Isonandra de Hoocher pouvait se rencontrer dans certaines zones de nos possessions, que j'irais à la découverte dans les îles du Golfe de Siam et sur la côte.

Mes recherches furent vaines, cependant je ne pus, par suite du mauvais état de la mer qui fit refuser aux patrons de la chaloupe des douanes de m'y transporter, visiter les groupes d'îles de Poulo-Dama, de Poulo-Panjang. Ces dernières étant le principal objectif, le point important reste donc encore à éclaircir.

Je dois consigner cependant ici un fait digne d'être mentionné : je rencontrai dans les Îles, un nouvel arbre que les particularités de son fruit que je pus seul vérifier me fit soupçonner un Bassia, ses feuilles et son port rappellent ceux du « *Palaquium Treubii* ».

(1) La croissance des sapotacées est très lente, aussi nous ne relatons que pour mémoire les doléances des colons.

Sur ces entrefaites un ancien colon de Sumatra, M. Bracquehais, inspecteur d'agriculture du Cambodge, en mission, que je rencontrai à Phuquôc, y relevait un arbre dont il concréta du latex et qu'il affirme être l'arbre à gutta-percha des Iles de la Sonde, cet arbre était sans doute mon pseudo Bassia (1), la mort de ce fonctionnaire avec lequel je ne pus m'entendre dans la suite est venue contrarier cette nouvelle découverte qui reste donc en suspens jusqu'à plus ample vérification ; je n'avais pu pour ma part en recueillir des fleurs, les fruits eux-mêmes étaient rares.

Tel est dans les grandes lignes avec l'application du procédé chimique de MM. Lourme et Lefevre (2), le sommaire des travaux de cette commission qui fut dissoute le 3 août 1895, jour de mon départ en congé en France.

J'avais précédemment comme appoint à la découverte de ces Messieurs, résolu le problème d'élever de beaucoup la valeur du produit de notre sapotacée cambodgienne par une épuration méthodique et raisonnée qui trouvera sa place dans le corps du rapport final qui sert d'appendice à ce travail.

Voilà enfin exactement le point où en sont les choses en Indo-Chine sur le compte de cette gutta-percha dont on va expérimenter les propriétés électriques au laboratoire parisien des postes et télégraphes, dès qu'un cable

(1) Les indigènes de cette ile m'ont assuré était le « Cay Chô, » sapotacée voisine du « Dichopsis Krantziana. »

(2) Ce procédé consiste à traiter la gomme par l'éther sulfurique à froid.

d'un kilomètre de long en sera formé et livré à l'immersion pendant une année.

SÉLECTION

Nos maîtres et nos initiateurs dans cette question de la Gutta-Percha qui reste encore leur domaine, malgré le concours que leur donnent en ce moment la science et l'industrie française entrées désormais dans la voie de l'exploitation et du traitement chimique des gommés, j'ai désigné les Anglais et les Hollandais, signalèrent dès 1857 à Singapore la disparition du dernier arbre type des sapotacées, l'« *Isonandra Gutta* », on mettait cette disparition sur le compte du procédé par trop sommaire des Malais, l'abatage des arbres pour en extraire tout le latex.

Cependant guidés par les travaux des savants qui le plus particulièrement s'attachèrent à la question : W. Burck, Murton, J. Brooke, Hoocher, J. Collins, Teysmann, Motley, S. Wray, J.-R. Jakson, Lobb, Oxley, etc., etc., on les vit faire jaillir bientôt dans les plantations des Détroits, des espèces nouvelles, procédant plus ou moins du type primitif et que je vais énumérer ici par ordre de sélection autant que possible.

Ce sont les espèces, qui multipliées aujourd'hui dans le plus grand secret dans des pépinières et des terrains défendus par des mesures rigoureuses des incursions profanes, M. Jacquy a pu s'en convaincre au cours de sa dernière mission, fournissent les produits les plus haut-cotés sur la place de Singapore seul marché réel.

Ces espèces amenées pour la plupart de Sumatra et

de Bornéo, sont encore, au dire de M. Jouffroy d'abbans consul français des Détroits, l'objet d'un grand commerce parallèle dans les archipels de Rhio et de Lingga (détroit de la Sonde) à Sarawack (Bornéo) et dans la péninsule de Malacca, province de Wellesly, Pérak et Pahang.

Mais ces produits prennent invariablement le chemin de Singapore dès leur livraison par les chinois spécialistes ; seules les feuilles pressées, en ballots de 150 à 200 kilog., sont expédiées en Belgique et en France, où elles arrivent hors d'état d'offrir un rendement sérieux à l'Industrie, ce qui tend naturellement à maintenir les cours en hausse constante et fait l'affaire des centralisateurs de Singapore.

Voici cette énumération succincte :

Isonandra gutta (Hooker)

Palaquium gutta (Burck)

Dichopsis gutta (Benth et Hookf)

Semble être le « getah tuban » de Sumatra ; quinze à vingt mètres au maximum feuilles alternes moyennement pétiolées, obovales, brièvement acuminées, entières, atténuées à la base. d'un beau vert dessus, mordorées dessous grâce à une pubescence roussâtre très accentuée, donnent de vingt à trente nervures latérales peu saillantes, régulières, taille normale sur le sujet adulte douze centimètres environ. Fleurs axillaires, fasciculées. Calices à six sépales. Etamines douze doublement verticillées. Ovaires à six loges, fruit coriace biloculaire monosperme bacciforme et ovoïde.

Dichopsis oblongifolia (Burck)

Isonandra oblongifolia (Vriese)

Palaquium oblongifolia (Pierre)

Cette plante très voisine de la précédente, s'en distingue par une appellation bien indicatrice (Balam temboga, ou cuivre jaune à cause de la pubescence plus claire de ses feuilles.

(Il serait curieux de constater un jour qu'elle se rapproche, sinon s'identifie, avec celle rencontrée par M. Braquehais et moi, car la pubescence de notre arbre est également claire, jaunâtre plutôt que brune). Ses rameaux bruns sont duvetés brun, les feuilles brièvement pétiolées sont lancéolées, obovales, très acuminées pubescentes en dessous, très atténuées à la base, taille normale sujet adulte douze centimètres environ, les baliveaux portent des feuilles plus grandes du double ainsi du reste que les pousses.

Nervures latérales nombreuses, peu apparentes, fleurs axillaires, fasciculées, brièvement pédonculées.

Calice campanulé à six divisions bisériées, étamines douze, doublement verticillées, baie charnue couronnée du calice persistant, assez grosse, duvetée pluriloculaire réduite par avortement, graines dures et brillantes oblongues.

L'écorce, lactifère, est très rouge par la forte proportion de tanin qu'elle contient.

Palaquium Malaccense (Pierre)

Originaire de Malacca, c'est celle exploitée à Pérak. Feuille elliptique longuement pétiolée, très nervée latéralement; fleurs en fascicules peu nombreuses, briève-

ment pédonculées ; calice à six, sept sépales libres atténués au sommet ; corolle à six, sept. lobes arrondis, ciliés ; étamines douze à quatorze, à anthères elliptiques poilues.

Palaquium Borneense (Pierre)

Arbre élevé ; rameaux duvetés roux ; feuilles subcoriaces, obovales elliptiques, vertes en dessus et à pubescence jaune dessous, quinze à vingt nervures latérales ; fleurs axillaires fasciculées, peu nombreuses, brièvement pédonculées ; calice à lobes ovales ; corolle à lobes lancéoles plus longs que le tube : étamines douze en deux verticilles ; ovaire duveté subglobuleux, fruit bacciforme, généralement pluriseminé jusqu'à trois, à hile développé ; cette plante trouvée par Teysmann à Bornéo, semble une variété du premier ou du deuxième type.

Palaquium Treubii (Burck)

Plante originaire de Banka, a les feuilles très pétiolées et le limbe sobrement nervé.

Palaquium Parvifolium (Burck)

Variété du précédent.

Palaquium Callophyllum (Pierre)

Isonandra Callophylla (T. et B.)

Dc Chrysonata et costata (Vriese)

Dichopsis Callophylla (Bent et Hook)

Grands arbres à feuilles coriaces, obovales, vertes dessus et jaune dessous par pubescence, brièvement acuminée, dix à douze nervures saillantes : fleurs axillaires à pédoncule grêle, fasciculées ; calice ovoïde campanulé, à divisions ovales obtuses.

Etamines, douze ; ovaire globuleux duveté ; fruit bacciforme charnu globuleux à calice persistant ; semence à tégument brillant, procédant du type oblongifolium dont il semble être une variété.

Palaquium formosum (Pierre)

Se rapporte au précédent.

Palaquium princeps (Pierre)

Variété probable.

Palaquium javense (Burckel)

Celui que j'ai vérifié dans les serres du Jardin des Plantes de Paris a douze à quinze nervures aux feuilles vertes en dessus et munies d'une légère pubescence, jaunâtre au-dessous ; il se rapproche aussi comme aspect de l'arbre nouveau que j'ai cité plus haut, à cause de certains détails, notamment l'acumen prononcé du sommet et le peu d'atténuation de la base du limbe.

Payena Leerii (Bent et Hooker)

Azaola Leerii (T. et B.)

Keratophorus Leerii (Hassk)

Ceratophorus Leerii (Miq.)

Payena Croixiana (Pierre)

Isonandra Benjaminum (Vriese)

Ces diverses dénominations semblent désigner un même arbre à feuilles obovales acuminées, très peu pubescentes en dessous, à pétiole mince ; fleurs en fascicules terminaux, corolle octolobée dépassant le calice ; seize étamines ; ovaire duveteux à dix, douze loges monospermes, fruit cône, charnu, couronné du style persistant

unisémisé, à graine tégumentée brun; on trouve ce type à Sumatra, à Malaca, à Bornéo, à Amboïne, etc.; un pied s'en trouve au jardin botanique de Saïgon, il y aurait peut-être lieu de planter en Cochinchine cette plante productive d'une deuxième qualité de gutta, car le climat semble lui convenir.

Les « Palaquium » portent à Sumatra les noms indigènes de :

Njatoeh Balam Temboga.

- *Sirah.*
- *Merah.*
- *Soesoën.*
- *Pérang.*
- *Abang.*

Les « Payena » y sont connus sous les noms de :

Njatoeh Balam Baringin.

- *Waringin.*
- *Soendai.*
- *Pipis.*
- *Tandjaeng.*
- *Tjabée.*
- *Tandock.*
- *Troenk.*
- *Soeité.*

A Bornéo les « Palaquium » se nomment *Ka Malam Paddi* et *Njatoeh Balam Doerian.*

Les « Payena » s'appellent à Bornéo *Njatoeh Ka-Malan ranas.*

Il est à remarquer que les « Palaquium », fournisseurs de la meilleure qualité de gutta-percha, présentent géné-

ralement comme sceau de leur supériorité un duvet mordoré, brillant, à l'envers des feuilles d'un beau vert, c'est sur ces derniers surtout que se portent les expériences faites à Singapore.

Les autres qualités servent surtout à frauder le produit de ce type riche; aussi c'est lui qui devra dans l'avenir peupler nos réserves de l'Annam et des îles du golfe de Siam, dans les zones où la terre a une composition chimique se rapprochant le plus de celle d'où on extrait d'ordinaire cet arbre.

Les conditions hygrométriques sont excellentes en ce pays humide, on sait que les expériences tentées par les Anglais à Ceylan, pays sec, n'ont pas abouti suffisamment.

Obligé de mentionner ici le « *Mimusops Balata* » qui commence à se faire apprécier sur le marché, je rappellerai qu'en 1897, j'ai fait à la *Société des Etudes Indo-Chinoises*, à Saïgon, une communication importante qui a eu le malheur d'être peu écoutée; on a le tort, dans notre colonie, de négliger les sujets qui semblent être de second plan, pour se jeter aussitôt sur les sujets de premier ordre, sans supputer les chances de succès que l'on a devant soi. Or, en 1899, nous en sommes encore à rechercher les terrains qui dans nos possessions conviendraient le mieux à la culture du *Palaquium gutta*. En Guyane, fidèles à la même erreur, nous laissons perdre une source de revenus que nous possédons dans nos forêts, alors que Hollandais, Anglais, Portugais et Brésiliens retirent un bénéfice énorme de l'exploitation du Balata.

Il faut lire l'intéressant rapport qu'a écrit sur cette

question M. le professeur Henri Lecomte pour se bien rendre à l'évidence qu'aucun effort sérieux n'a été fait pour sortir de cette coupable inaction; en effet, alors que le résultat de l'exploitation dans notre colonie est à peu près nul, les Guyanes anglaise et hollandaise ont exporté, depuis 1881, la première une moyenne annuelle de quatre-vingts tonnes et la seconde de cent tonnes environ.

Eh bien ces chiffres ne sont, paraît-il, pas assez éloquents pour faire sortir les colons français de leur apathie.

En Cochinchine, quand j'ai annoncé que le Balata qui depuis l'exposition universelle de 1855 était connu en Europe, commençait à y être coté comme bonne qualité et que j'ai observé que les variétés locales connues sous le nom de « Cay-viê't », similaires du Balata, auraient également des chances de se faire apprécier, mes indications sont tombées dans l'oreille de sourds volontaires. Seul un industriel de Bienhòa a eu le mérite de s'attacher à la question et d'essayer d'en tirer parti en cachette; du reste, les éléments d'association qu'il adjoignit à son produit, provenant d'une diptérocarpée, le « Ven Ven » (*anisoptera sepulchrorum*), sa mixture ne put se faire apprécier, ce qui ne serait pas arrivé s'il avait traité chacune des gommes séparément, et M. Pelleau ne fut pas pris au sérieux, il y aurait eu tout au plus à tirer des enseignements de sa méthode de manipulation qui est purement Malaise, dit-il.

Les expériences faites sur la gomme de M. Pelleau par un distingué chimiste de notre corps médical, M. Etchegarray, ont, du reste, révélé que le produit présenté par l'industriel, tout en n'étant pas de très bonne qualité, pouvait réaliser, dans l'application galvanoplastique, des

finesses de détails inconnues jusqu'alors, ce qui est déjà un succès à enregistrer par notre compatriote.

Le latex des cay-viêt m'a paru très aqueux dans l'écorce, mais dans la feuille, au contraire, sa densité s'accroît, et comme l'extraction de la gutta des feuilles est à l'ordre du jour, on aurait pu, ce me semble, tenter de propager ces espèces intéressantes des *Mimusops* exploitées ailleurs concurremment avec les « *Chrysophyllum* » et les « *Sideroxylon* », que nous possédons aussi dans notre domaine colonial.

Notre consul de Singapore n'informe-t-il pas officiellement le gouvernement, que les Chinois des îles Malaises ne dédaignent pas d'incorporer le suc de toutes les plantes lactescentes au suc provenant des arbres considérés comme producteurs ordinaires ? Imitons donc nos voisins puisque cela leur profite et ne négligeons ni « cay-viêt », ni « cay-gia », ni « mit-naï », qui contiennent tous une bonne proportion de gutta.

CHOIX DES TERRAINS DE CULTURE CLIMATOLOGIE

L'opinion des voyageurs varie assez sur l'habitat ordinaire des plantes à gutta-percha : les uns, comme MM. Oxley et Lobb, prétendent avoir rencontré la *Palaquium gutta* dans les terrains alluvionnaires à Singapore. Les autres, au contraire, comme Hoocker, Teysmann, Serullas, Treubb, Raoul, Murton, etc., etc., sont d'accord pour leur attribuer une altitude moyenne, celle des collines servant de contrefort à de plus hautes montagnes.

Pour ma part, tous les sujets que j'ai observés, m'ont paru plus vivaces, plus robustes et plus riches en écorce et en feuillage, partant en latex, sur les premières pentes des régions montagneuses, telles que les chaînes de l'Éléphant et d'Annam et sur les collines boisées des îles du golfe de Siam, j'en ai même rencontré des sujets sur les plages schisteuses du golfe, à la limite de la forêt, ces arbres me paraissent très vigoureux ; de cela on peut déduire que le sol purement alluvionnaire ne saurait leur convenir aussi bien que celui de sédiment.

M. Oxley, lui-même, revenant sur son premier dire, déclare ailleurs que ces plantes poussent à Bornéo dans de toutes autres conditions. De M. Seligmann - lui auquel le Gouvernement a fait la partie belle en lui attribuant la mission de recherches des terrains propres à la culture des arbres à gutta, dont il a été investi je ne veux retenir que la description qu'il fait des contrées productrices des îles de la Sonde, dans laquelle il me semble reconnaître les côtes cambodgiennes et certains terrains du Haut-Donnaï, région de Triau, je la livre ici textuellement :

« Les îles de la Sonde, d'origine éruptive et renfermant encore plusieurs volcans en activité, présentent, en raison de cette nature, deux sortes de terrains bien distincts. Au centre est une région montagneuse quelquefois très élevée ; les rivières recevant à l'époque des pluies une masse d'eau énorme, descendant avec impétuosité, ravinent profondément les bords des vallées supérieures et se chargent d'une quantité considérable de limon qu'elles déposent plus loin lorsque leur cours est ralenti. Ainsi se forme, au pied des montagnes,

» une ceinture de terres basses qui s'élargit tous les
» jours. De ces alluvions, les plus récentes sont encore
» noyées à demi... Au delà des dépôts plus anciens déjà
» asséchés par le soleil, forment un sol ferme mais abso-
» lument plat, peu élevé et souvent inondé par les crues
» des rivières. »

Je crois devoir arrêter là cette description dont la suite, mentionnant les terres plus élevées où surplombent les parties rocheuses, corrobore encore l'opinion qu'on se fait de toute la côte cambodgienne avec son sous-sol plat et argileux, d'origine Plutonienne ou Neptunienne rappelant les pluies de cendres volcaniques qui inondèrent jadis cette région et recouvert aujourd'hui d'une couche alluvionnaire presque invariable de soixante-quinze centimètres, d'où émergent les montagnes élevées, squelette des anciens volcans, souvent séparées entre elles par des forêts épaisses de palétuviers inondés en tous temps.

C'est sur les flancs de ces éminences, dont la flore a des analogies frappantes avec celle des îles de la Sonde, au dire de M. Crozat de Fleury et de quelques autres voyageurs, que poussent nos *Palaquium*, nos *Dichopsis*, nos *Bassia* et nos *Mimusops* indo-chinois.

La terre elle-même, sous sa couche d'humus, ferro argileuse et souvent peroydée, a donné à l'analyse des résultats presque identiques, au Cambodge et dans le voisinage du jardin d'essai du docteur Yersin, en Annam.

Restent les conditions climatiques et l'hygrométrie ordinaire de l'atmosphère; si l'on veut se reporter au tableau suivant, on verra que la ressemblance du climat est encore plus saisissante.

Chute des pluies en millimètres pendant les huit derniers mois

	Pennang	Singapore	Padang	Buitenzorg	Saïgon
Mai	176	189	397	363	041
Juin	145	168	327	326	272
Juillet	152	168	263	203	174
Août	163	171	386	249	228
Septembre	215	207	390	236	305
Octobre	257	172	400	242	233
Novembre	368	281	587	331	067
Décembre	214	260	462	285	050
	1.690	1.616	3.212	2.235	1.370

On peut observer ci-dessus que, la moyenne de la chute des pluies dans une période de huit mois se rapprocherait à Saïgon de la moyenne d'une période correspondante à Penang et Singapore, deux des principaux centres producteurs, mais il est à remarquer ici que la saison dite sèche, n'existe pas à proprement parler dans la région montagneuse de nos possessions; les nuages arrêtés par la végétation sur les flancs des éminences, se condensent à peu près tous les matins, et il en résulte qu'il pleut régulièrement pendant toute l'année.

Quoique la chute des pluies y soit bien moins forte au cours de la saison sèche, elle élève cependant d'autant la proportion générale de l'humidité et la fait se rapprocher de celle de Padang et de Buitenzorg. Comme on le voit, ces chiffres qui ont leur éloquence, expliquent la similitude de notre végétation indo-chinoise avec celle des îles de la Sonde et nous offrent des garanties solides dans l'hypothèse d'un essai de transplantation des arbres à gutta malais sur notre sol colonial.

Faut-il aussi mentionner la température, dont la moyenne annuelle est de 26°,7 à Saïgon, c'est-à-dire à peu près la même que dans les détroits ; elle est à Penang de 26°,8, à Singapore 26°,6, à Padang 26°,6 et à Palembang 27°.

La pression barométrique y oscille également toute l'année autour de 0,76 centimètres à zéro. Ces conditions précisent bien l'aire où doivent être tentées ces cultures. Ce sont donc des conditions climatiques et géologiques presque identiques dans lesquelles vivent les sapotacées des îles de la Sonde et celles de la basse Indo-Chine, aussi on peut s'étonner que M. Seligmann-lui n'ait pas, lors de son séjour en Indo-Chine, arrêté son choix d'une façon précise sur l'un de ces terrains dont la seule vue aurait dû le frapper par l'uniformité des sites et de la flore avec ceux des pays parcourus précédemment ; il formule au contraire l'idée que « toute entreprise d'acclimatation en Cochinchine renferme en elle-même un élément aléatoire qui fait que l'on ne saurait répondre de la réussite. »

Quand l'amiral Roze décida, en 1865, l'institution d'un comité chargé de s'occuper des questions qui intéressent

l'agriculture et l'industrie en Cochinchine (1), il prenait une mesure destinée dans l'avenir à mettre en relief toutes les ressources du pays, mais il n'avait pas prévu que toutes les expériences, faites en terrain impropre, les fonctionnaires chargés de ces détails n'ayant qu'un choix très limité à faire dans les terrains bas occupés par nous, seraient considérées comme définitives, sans cela il eût réservé l'idée d'essais nouveaux à entreprendre dans les zones montagneuses plus favorisées, dès que notre politique d'apaisement nous aurait procuré l'accès des régions vraiment riches de ce mystérieux pays. Mais il n'en a pas été ainsi, et les dires pessimistes de nos voisins intéressés aidant, une stagnation réelle de trente années a été le résultat de cette regrettable imprévoyance. Cependant il n'y a pas à désespérer, et le succès qu'obtiennent déjà les hardis pionniers de notre culture des terrains élevés, en des entreprises considérées de prime abord comme devant nécessairement avorter, tuent peu à peu les légendes et la contrainte pénible où est resté si longtemps ce riche pays, et les capitaux affluant, on verra bientôt éclore chaque jour des ressources nouvelles et imprévues.

Telles sont les surprises que pourront réserver dans l'avenir à nos voisins des détroits, les tentatives heureuses qui y seront entreprises sur le compte de la gutta-percha, et je ne pense pas, avec M. Seligmann-lui, qu'il soit nécessairement indispensable de supprimer le hasard

(1) Cette Commission, connue sous le nom de « Comice agricole et industriel de Cochinchine », est devenue aujourd'hui la « Société des Etudes indo-chinoises de Saïgon. »

et d'assurer le succès en créant un établissement dans un « pays de production actuelle où la présence spontanée des arbres à gutta est la plus sûre preuve qu'ils peuvent y prospérer. »

A Thuduc, aux environs de Saïgon, les pieds de gutta plantés cependant dans des conditions toutes différentes de leur habitat habituel, semblent venir très bien, et il en est de même de celles confiées à M. Guéry, planteur au Gô-vap ; ces plantes sont des *Palaquium* de la première qualité, issus de Singapore, on peut citer encore ici les essais tentés à la Martinique sous les instigations de M. Lecomte et qui ont un plein succès.

D'autre part, nous apprenons qu'en 1889, M. Humblot, résident de la Grande Comore, possesseur de trois pieds étiques de *Palaquium*, en plaça un sur le bord du littoral, le second à deux cent cinquante mètres d'altitude et le troisième à cinq cents mètres. A part le premier qui est resté chétif, les autres sont en bonne voie de développement, surtout le second, démontrant ainsi que ces plantes, plus vivaces qu'on veut bien le dire, peuvent progresser sous des latitudes et dans des conditions de température et d'hygrométrie toutes différentes que celles des régions d'origine ; tel est aussi le cas des Antilles situées vers le 16° de latitude nord et où les plants importés récemment semblent s'acclimater.

N'hésitons donc pas un instant à planter des *Palaquium gutta*, des *P. Oblongifolium* et des *Payena* dans toutes les forêts où les terrains seront après analyse reconnus propices, et abattons les arbres qui pourraient entraver leur développement ne laissant subsister que ceux qui peuvent les abriter utilement : le gouvernement hollan-

dais a employé à cet effet des *Albizzia moluccana* dans la province de Preanger (Java), or nos forêts ne manquent pas de ces légumineuses mimosées dont le feuillage ténu peut procurer une ombre discrète aux jeunes plants ; utilisons aussi, pour le surplus, l'expérience faite par nos voisins, nous nous en trouverons bien sans doute en Indo-Chine.

RÉCOLTE

En Malaisie, dit-on, les indigènes abattent invariablement l'arbre à gutta pour en extraire tout le latex.

Ceci est une mauvaise combinaison, autant que j'ai pu en juger à Phuquoc, où j'ai trouvé des arbres abattus par les Annamites ou les Chinois dans ces conditions ; après en avoir sectionné le tronc à la hauteur des branches, nos indigènes inexpérimentés avaient incinéré le milieu du fût pour faire « suer » les deux sections extrêmes.

De la sorte, peu de latex s'écoulait en raison de la disposition spéciale des cellules lactificères ; d'ailleurs il est reconnu qu'à Sumatra le rendement d'un arbre abattu n'équivaut pas à celui des feuilles prises séparément, ni à celui obtenu par incision rationnelle de l'écorce ; or, comme d'après M. Jungfleisch, le bois lui-même, ainsi probablement que les racines, ayant un rendement équivalent, c'est une perte sèche des trois quarts au moins sans compter la déperdition provenant d'un système défectueux d'incision, que subissent les exploitants, car ces derniers n'ont pas, chez eux, fait entrer dans la pratique les presses portatives employées à la Guyane, lesquelles permettent d'exprimer de l'écorce après coup,

une nouvelle récolte de latex. Cependant je ne puis croire que ce mode d'extraction soit absolu : en effet, un ex-colon de Poulo-Penang m'a indiqué le moyen courant employé dans ce pays par les récolteurs de gutta.

Ce moyen consiste à pratiquer dans l'écorce une incision ovale et à fixer dans cette incision un bambou de grosseur correspondante, taillé en biseau et percé de trous à sa partie supérieure, laquelle serait garnie de coton fin pour isoler les bords et forcer le jet continu du latex à s'écouler dans le tube de bois sans subir l'injure immédiate de l'air extérieur tendant à l'épaissir et par suite à entraver l'écoulement.

Cette description semblerait indiquer que le procédé est appliqué sur des arbres à tubes laticifères continus, n'appartenant pas par conséquent à la famille, ordinairement productrice, des sapotacées.

De plus, le même individu qui s'est jadis livré à ce genre d'industrie, m'a déclaré que les arbres traités de la sorte ne dépassaient pas une altitude de cinq ou six mètres au maximum, ce qui détermine bien une autre origine, toutes nos sapotacées tropicales étant de grande taille.

Les feuilles de cet arbre seraient aussi, d'après lui, traitées par ébullition. Je donne ces détails pour ce qu'ils ont de valeur.

A la Guyane, on laisse le latex s'épaissir naturellement à la surface, puis, au fur et à mesure, on en enlève la sorte de galette obtenue chaque jour et on la met à sécher sur une corde où elle achève de se concréter.

En Cochinchine, l'inexpérience écarte encore dans l'application du procédé propre à l'extraction de l'huile

du Cay-Dau et qui est employé le cas échéant par les insulaires de Phuquoc, car j'ai relevé plusieurs « Dichopsis » entaillés de cette manière.

Au Cambodge, au contraire, l'indigène, plus ou moins mâtiné de Malais, en a pris beaucoup de connaissances, en ce qui concerne la flore sylvestre dont il sait mieux tirer parti, aussi les saignées qu'il pratique dans nos « Dichopsis » sont judicieusement faites en zigzag de la base du tronc au sommet, de petits nœuds de bambous taillés en biseau sont introduits à mesure à tous les points où le latex s'écoule et leur contenu est réuni ensuite dans un nœud de bambou plus gros qui sert de récipient collecteur.

Les bambous qui servent pour cette opération, sont ceux trouvés dans la forêt même et on ne peut mieux appropriés à ce genre de travail : très légers, atteignant souvent dix à treize centimètres de diamètre, très creux, à nœuds fort distants, ils appartiennent à la variété appelée en annamite « Tre Lô Xanh » et en cambodgien « Thu pòc » ; ces bambous, très droits, sont dépourvus d'épines, très résistants, malgré la cavité intérieure considérable et le peu d'épaisseur des cloisons.

Ce sont eux qui servent aussi à l'indigène à graver le long des gros fûts dépourvus de branches et impossibles à embrasser à cause de leur volume. Pour cela les Cambodgiens les relient entre eux à l'aide de lianes, et s'en font, en les rapprochant du tronc exploité, des gradins permettant de pratiquer l'incision jusqu'à une hauteur de plusieurs mètres.

Par ce moyen, on possède dans l'espace d'une heure et demie à deux heures, deux ou trois litres de latex

donnant de trente à soixante pour cent de gomme, suivant la saison ; durant la saison sèche, celui-là est bien plus épais. En mai, dès la montée de la sève, il devient plus aqueux et par suite, de moins bonne qualité.

Il doit donc être, autant que possible, exploité de décembre à avril : cette période correspondant avec la disparition presque totale de cette sangsue de terre, dite de Java, dont la saignée est encore moins dangereuse que ses suites venimeuses et qui infeste nos forêts dès l'ouverture de la saison des pluies, il y a un intérêt majeur à agir dans cet intervalle.

Les Cambodgiens laissent après coup reposer et se reconstituer l'arbre incisé de trois à cinq années, suivant la vitalité de son écorce.

Hors cette méthode si simple, qui me paraît la plus rationnelle en l'espèce, je ne saurais préconiser ni celle de la Malaisie, ni celle des Guyanes, qui consistent toutes deux à pratiquer sur le tronc abattu des incisions annulaires de trente à trente centimètres ; ni même celle de M. Th. Rousseau, qui déclare que le meilleur moyen consisterait à enlever et à laisser alternativement des rectangles d'écorce égaux en surface et de presser ensuite l'écorce détaillée pour en exprimer tout le latex qu'elle renferme.

Celui de M. Hayes, agent général des cultures de l'Administration pénitentiaire, me paraît meilleur, parce qu'il est presque identique à celui pratiqué chez nous ; il recommande d'enlever d'abord les mousses, ce qui va de soi, puis de pratiquer une entaille verticale ; sur cette entaille, qui sert de collecteur, viennent aboutir d'autres entailles dirigées obliquement de haut en bas, et espa-

cées de 0^m30 à 0^m35 les unes des autres environ. Au bas de l'incision verticale un récipient est disposé pour recevoir le latex. Il conseille aussi le « gemmage à temps », se rencontrant ainsi avec les Cambodgiens. M. H. Lecomte, qui relate le fait dans son ouvrage sur la gutta, semble aussi de cet avis.

Mais dans l'avenir, ces méthodes diverses paraissent dans une certaine mesure devoir être abandonnées pour l'exploitation des feuilles, laquelle elle-même n'est pas sans obstacle à cause de la hauteur considérable où il faudra aller les chercher ; j'ai déjà dit que le tronc cylindrique de ces arbres ne porte de branches qu'aux deux tiers environ de sa hauteur et que le fût atteint, et parfois dépasse un mètre cinquante de diamètre. La nouvelle exploitation ne sera vraiment pratique que chez les jeunes sujets dont les feuilles sont du reste plus grasses et plus grandes.

Les feuilles de nos arbres sont particulièrement intéressantes à ce sujet. L'obtention de la gomme nécessite une deuxième opération qui n'est pas la moins délicate.

En Malaisie, d'après Burck qui a, à son dire, réalisé lui-même toutes ces expériences, on jetterait le latex épaissi et mélangé de fragments d'écorce dans un pot rempli d'eau chaude, il ne dit pas à quelle température, mais celle-ci ne doit pas être bien forte, car elle permet de pétrir la gomme à la main ; il ne dit pas non plus à quel moment cela se fait, et d'enlever les corps étrangers qui y sont associés.

Faut-il croire qu'il parle du latex concrété naturellement par dessiccation ou obtenu par une cuisson préalable ? Il ajoute que cette opération peut être pratiquée plu-

sieurs fois. J'avoue regretter ce manque de clarté dans la description de l'éminent voyageur.

D'après les Chinois que j'ai interrogés, ces opérations seraient activées à l'aide de certains ferments végétaux que je cite plus loin : ceci est très compréhensible car la gutta qui provient de cette manipulation est fort supérieure comme proportion à ses éléments d'association qui sont, comme on le sait, deux résines, « l'albane » et la « fluviaville », de la « caséine » et un acide végétal dont il serait peut-être intéressant de connaître le rôle exact dans la coagulation.

Les Cambodgiens, eux, emploient invariablement la cuisson, sans adjonction d'eau qui n'a que faire, ce me semble, dans semblable préparation, le latex étant par lui-même suffisamment aqueux.

L'opération doit se faire sur un feu très doux, je pense que si on substituait le bain-marie à l'action immédiate de la flamme, le produit obtenu serait autrement pur et homogène. Dans le cours de ma mission, je ne possédais pas de bassine assez grande pour expérimenter ce nouveau procédé qui aurait eu pour résultat d'éviter le carbonnement partiel de la gomme, et par suite son altération qui est toujours plus ou moins considérable.

Le lavage qui vient immédiatement après, et que je décris dans le rapport administratif qui clôt cette étude, se fait à grande eau. Aussitôt après durcissement, il y aurait intérêt à recouvrir d'eau le produit concrété pour l'isoler de l'action corruptrice de l'air extérieur. Le produit que j'ai déjà perfectionné par une judicieuse épuration, atteindrait alors une qualité vraiment supérieure à celle qu'il a montrée à l'analyse après une préparation sommaire.

J'ai reconnu en outre que la qualité ne pouvait que s'accroître par une malaxation très longue dans l'eau bouillante, les prix bien plus élevés attribués à de la gomme traitée ainsi qu'on m'a faits à Singapore en font foi.

Il y a donc lieu d'observer un soin méticuleux dans la préparation de la gomme et de prendre toutes les précautions qui sont certainement en usage dans la Malaisie pour conserver ses vertus au produit obtenu.

Il est important de noter ici que la proportion de gomme sèche varie sur tous les latex. M. Jeoffroy a obtenu 44 p. % sur du Balatra traité selon la méthode guyanaise, M. H. Lecomte 30 p. % et M. Bleckrod 14,28 p. %. Il semblerait que ce produit serait alors moins riche que celui de nos arbres cambodgiens.

Il est vrai que les *Mimusops*, congénères du *Balata*, que j'ai vérifiés en Cochinchine, m'ont donné un rendement inférieur aux premiers arbres qui sont des variétés de *Palaquium Krantzianum* de Pierre, plus ou moins.

TRAITEMENT CHIMIQUE

C'est seulement dans ces dernières années que furent mis à l'essai les traitements chimiques destinés à isoler industriellement la gutta proprement dite des autres corps qui s'y associent.

En 1892, M. D. Rigole proposa le sulfure de carbone délaissé aujourd'hui pour le traitement des feuilles.

M^{ms}. Serullas et Jungfleisch, presque au même moment, mirent en avant leur méthode de traitement par le toluène, qui leur parût être le meilleur dissolvant et le

plus facile à séparer ensuite, ce qui le rendait économique. Voici comment M. Jungfleisch applique désormais le procédé.

Les feuilles sont pulvérisées assez finement puis mises en suspension dans le toluène ; la bouillie fine ainsi obtenue est ensuite digérée au bain-marie : on précipite la dissolution par des agitations et des chauffages successifs, on filtre et on épuise.

Pour se débarrasser du dissolvant, M. Jungfleisch se sert de la vapeur d'eau à 100° qu'il fait passer dans la solution maintenue à cette température, le toluène est entraîné par la vapeur d'eau. La gutta est actuellement précipitée par lui par l'acétone qui sert du reste également à cet effet dans le procédé du Docteur Ramsay, où l'huile de résine est employée comme dissolvant.

MM Obach et Siemens ont préconisé tour à tour l'emploi de l'essence de pétrole bouillante et la benzoline, la gutta étant ensuite précipitée par refroidissement à 15°.

On ne pourra réellement expérimenter chez nous ces procédés avec fruit que quand on aura réuni en un même lieu un certain nombre de sujets permettant d'installer une industrie toute entière dans le voisinage. Il en est de même du procédé mécanique de M. Ledeboër quel qu'il soit ; en attendant, le Directeur de l'« *Eastern Extension Asia and Australia Telegraph Co* » déclare qu'il a employé le produit de couleur verdâtre que lui a livré cet innovateur, pour joindre les câbles, opération qui nécessite la première qualité, et que sa tentative a été couronnée d'un plein succès.

M. Ledeboër, né à Rotterdam en 1847, ex-officier de la marine royale néerlandaise, a pris la nationalité fran-

çaise pour arriver à appliquer son système à Paris, sur les feuilles des sapotacées.

Il fera mieux, à mon avis, de s'établir sur un lieu de production où il aura à sa disposition des feuilles vertes en abondance, à Kampôt, par exemple. Il y aurait peut-être aussi avantage à soumettre les feuilles grasses de nos arbres, ainsi du reste que de l'écorce, à l'action de la presse hydraulique, puisque les moyens chimiques détériorent plus ou moins la gutta (1), à moins que le procédé de dissolution de MM. Lourme et Lefevre par l'éther sulfurique à froid n'ait pas les mêmes inconvénients que les autres réactifs, ce qui peut encore se démontrer peut-être.

Resterait aussi le cas où l'application aux feuilles de ce procédé n'aurait pas le côté pratique qu'il a en traitant directement la gomme en petite quantité, car il faut tout prévoir pour l'avenir, en matière d'industrie privée.

Les expériences devant porter sur des quantités énormes de feuilles, la proportion équivalente d'éther à engager dans l'opération serait peut-être telle, qu'elle ferait reculer l'industriel qui subirait, malgré la rentrée en possession possible du dissolvant, une déperdition coûteuse par la seule évaporation de ce corps volatil.

Il y aurait encore à compter avec d'autres obstacles, notamment les droits considérables qui frappent ce produit à l'entrée en Indo-Chine, d'après le nouveau tarif des douanes et le prix élevé des appareils compliqués qu'il faudrait sans doute employer dans la circonstance.

Le procédé d'extraction par compression violente,

(1) Je préconisais ce mode d'extraction dans la *Semaine coloniale* du 21 mai 1897.

séparant la matière fibreuse de celle gommeuse, semblerait alors, momentanément, le plus simple ; les gommés ainsi obtenues seraient aussitôt adressées à la métropole dans des pots hermétiques comme cela a lieu pour nos laques et nos vernis, et traitées ensuite dans les laboratoires pour être livrées aussitôt à la fabrication des câbles et à l'immersion.

On ne saurait prendre trop de précautions avec un produit si facilement altérable.

Ainsi me paraissent les plus profitables, les conditions dans lesquelles nous pourrions livrer nos produits quand l'Indo-Chine sera plantée d'arbres à gutta malais, en groupement compact.

PRODUCTION

Le commerce de la gutta-percha comprend quatre branches aujourd'hui :

1° La vente de la gomme, partie la plus importante et la plus étendue ;

2° La vente des feuilles sèches qui sont embarquées pour l'Europe en ballots comprimés : ce commerce s'éteindra quand les usines seront installées sur les lieux mêmes ;

3° La vente des jeunes plants ;

Et enfin 4° la vente des graines, car il est avéré aujourd'hui que, quoique les semences perdent rapidement leurs facultés germinatives, des semis peuvent en être fait avec succès ; tels sont les essais qui sont en cours à Buitenzorg, dans le *Kulture Thuim* de Tjikeumenh, où la plupart des plants qui y progressent actuellement et qui

sont nombreux, proviennent des graines de deux pieds, seuls survivants d'un grand nombre de *Palaquium* amenés de Singapore à Batavia en 1847 (1).

On voit que ces expériences ne sont pas sans réserver des avatars à ceux qui les font ; mais il n'y a pas lieu de se désespérer pour cela.

D'autre part, la *Semaine Horticole belge* nous apprend que le docteur Treubb, d'après un rapport de M. Jouffroy d'Abbans, aurait récemment réussi de nouveaux semis dans ce même jardin.

Un bon choix de terrain doit être décisif pour ce mode de reproduction qui doit remplacer dans l'avenir le marcottage si en faveur en ce moment et si considéré d'abord par Treubb lui-même comme le meilleur moyen de répansion avec le bouturage, avant le succès de ses semis.

La gomme, plus ou moins associée à d'autres substances similaires, arrive à Singapore qui, comme je l'ai dit, est le seul marché important, car l'on ne peut citer le marché de Balata, des Guyanes, comme tel.

Là, elle est reçue par plusieurs maisons anglaises, allemandes, hollandaises, autrichiennes ou françaises : parmi ces dernières, la maison des frères Es-Chasseriau est la plus importante ; mais il ne faut pas croire que chacune de ces maisons se réserve pour sa nationalité.

(1) Ce qui précipite la germination des graines, c'est certainement l'humidité, aussi, il me semble qu'en utilisant les propriétés du carbure de calcium ou de tout autre corps avide d'humidité, on pourrait conserver les graines intactes dans des caisses où elles seraient enfermées dès leur maturité, et même les faire voyager.

La stratification serait même peut-être suffisante dans ce dernier cas.

La plus grande partie de la gutta brute qui s'y entrepone, est dirigée sur Londres, les statistiques prises à bonne source, que je donne plus loin, le démontrent péremptoirement.

Cette gomme est reçue à l'arrivée par des experts qui l'estiment au jugé, grâce à une grande expérience, et en soldent le montant au collecteur asiatique.

De la sorte, et depuis 1844 jusqu'en 1896, il a été exploité en Europe, d'après les *Straits settlements government gazette*, les quantités suivantes :

De 1844 à 1853 inclus,	75.506 cwt.
De 1854 à 1863 —	159.130 —
De 1864 à 1873 —	269.414 —
De 1874 à 1883 —	475.526 —
Et enfin de 1894 à 1896 —	154.372 —

Soit un total de 1.133.948 cwt. ou quintaux. .

A raison de 50 kg. 802 l'un, cela fait donc l'énorme chiffre de : cinquante-sept millions six cent six mille huit cent vingt-six tonnes deux cent quatre-vingt-seize kilogrammes.

Dans les 12 dernières années, c'est-à-dire de 1885 à 1896, 470.779 cwt. ont pris le chemin de l'Angleterre.

54.215 —	seulement celui de la France.
47.151 —	— de l'Allemagne.
4.022 —	— de la Hollande.
11.272 —	— de l'Italie.
37.894 —	— des Etats-Unis de l'Amérique.
et 4.341 —	— des autres contrées de l'Asie.

Cette énorme disproportion entre la quantité exportée en Angleterre (près des cinq sixièmes), et celle minime répandue dans les autres pays, explique cet accaparement des câbles transatlantiques qui pèse si péniblement dans les circonstances actuelles, et pour la sécurité à venir de nos colonies, sur notre politique européenne.

Ai-je donc raison de répéter à mon pays, comme un autre « Delenda Carthago » : « Il faut à tout prix cesser d'être tributaire des Anglais. »

Voici maintenant un tableau du Dr Obach donnant la quantité et la valeur de la gutta brute importée à Singapore et sa provenance :

		cwts	£.
PÉNINSULE MALAISE	Penang.	3.023	27.930
	Perak	»	»
	Schlangor.	142	690
	Songey-Ujong	23	138
	Malacca	95	532
	Johor	81	688
	Rhio	17	99
	Pahang.	652	3.751
	Tringganu.	603	3.554
	Kilantan	118	762
	Patany.	»	»
	Singora.	»	»
	Est de la Péninsule	1.373	8.047
		Malaise. . . . 4.760 cwts	38.124 £.

		cwts	£.
	Nord de Bornéo anglais.	1.045	5.905
JAVA et SUMATRA BORNEO, CÉLÈBES, etc.	{ Brunéi.	15	97
	{ Labnan.	325	2.017
	{ Sarawak	3.217	24.506
	{ Bornéo.	13.102	115.410
	{ Iles Natuna	1	4
	{ Célèbes.	2	13
	{ Archipel Sulu.	4	26
	{ Sumatra	18.330	92.610
	{ Java.	»	»
	{ Bali.	65	437
	Autres îles Néerlandaises.	107	880
	Cochinchine	7	62
		36.220 cwts	241.967 £.

Soit, au total, 40,980 cwts, représentant une valeur de 280,091 £.

Cette statistique, qui reste muette sur les produits venant du Siam, pour les causes que j'ai mentionnées plus haut, signale cependant une importation de provenance cochinchinoise, et est, à ce sujet, très instructive, car elle donne la cote moyenne de toutes les gutta importées à Singapore des différentes contrées qui alimentent cet important centre.

Or, on y découvre qu'un « cwt » de gutta cochinchinoise s'est payé sur le pied de 8 £ 85, alors que celui de gutta de la Péninsule Malaise n'a atteint que le prix de 8 £. 08, celui de Bornéo et des Célèbes 8 £. 03, et celui de Java et de Sumatra 5 £. 07.

Ces chiffres n'ont-ils pas leur éloquence, et n'infirmement-ils pas tous les bruits pessimistes qui courent sur la soi-disant mauvaise qualité de notre gomme Indo-Chinoise.

Je sais que l'on attribue au produit du « *Palaquium gutta* » de la Péninsule Malaise, un rendement atteignant parfois 65.7 pour cent de gutta pure, comme dans l'analyse de Ridley citée par Obach, et 43 pour cent d'après Hugh Law à celui de « *Payena Leerü* », ces deux sujets étant considérés comme donnant les deux premières qualités de gutta, mais le rendement de la gutta ramenée à Saïgon à la fin de ma dernière mission et sommairement préparée, a cependant révélé 43.07 pour cent à l'analyse faite au laboratoire de Saïgon par M. Lefevre, aussi je ne serais pas étonné d'apprendre un jour que du nouveau produit épuré avec soin, selon ma méthode et issu de notre *Palaquium Krantzianum*, ait donné à l'analyse un rendement presque équivalent à celui de l'arbre type de Singapore. Qu'on ne se récrie pas devant l'énoncé d'une possibilité pareille, car je lis dans la *Semaine Horticole* du 23 décembre dernier, au titre « Notes coloniales », qu'il résultait d'une analyse faite au laboratoire des Postes et Télégraphes de Paris, que le latex de l'arbre du Cambodge, considéré de prime abord comme n'offrant que du produit défectueux, venait de donner 81,09 de gutta.

Devant une affirmation aussi nette, j'ai dû demander au Directeur de l'organe horticole bruxellois, un supplément d'information, alléguant qu'une proportion aussi forte devait provenir d'une erreur d'évaluation et qu'elle

ne correspondait pas avec celles obtenues précédemment sur tous les sujets livrés à l'épreuve (1).

Il faut conclure cependant de tout ceci, que la question de la préparation de la gomme a son importance et ne doit pas être laissée au hasard des manipulations toujours imparfaites d'individus inexpérimentés. Il y a toute une pratique à inculquer à nos collecteurs indigènes.

Les jeunes plants recueillis par les coureurs de bois malais, et livrés aux commerçants de Singapore, sont vendus par ceux-ci à raison d'une piastre l'un ; c'est une ressource qui profite, paraît-il, beaucoup aux maisons françaises et anglaises qui en font le commerce et au premier rang desquelles est celle des Es-Chasseriau, déjà citée, qui a fourni à M. Jacquey les cinq cents plants qu'il était chargé de ramener.

Quant aux graines, il est impossible de s'en procurer sur place, le Gouvernement des Détroits se les réservant sans doute pour le peuplement de son domaine particulier.

Le mieux est donc de s'en tenir aux jeunes baliveaux que l'on peut rencontrer ; ces derniers doivent avoir au moins de 0^m.30 à 0^m.35 de hauteur et être expédiés en tubes de bambou dans des serres Ward bien conditionnées.

Ainsi, comme le voyage n'est pas long de Singapore à notre colonie, on a des chances de recevoir des plants vigoureux et bien portants si l'on a pris toutes les précautions d'usage pour les isoler de l'air salin et si une lumière suffisante leur a été ménagée.

(1) J'ai appris par la suite qu'il s'agissait en effet de gutta traitée chimiquement.

PLAN DE CAMPAGNE

Les contreforts de la chaîne annamitique dans l'Est, les régions forestières d'altitude moyenne, des arrondissements de Tay-Ninh, de Bienhòa et du bas Cambodge, qui possèdent un sol ferro-argilo-silicieux, où domine une terre brune et grasse, comme celle d'au-dessus les rapides de Trian, par exemple, me paraissent les plus propres à recevoir la culture des arbres à gutta-percha, à l'Ouest, toutes les grandes îles du golfe de Siam et la côte qui leur fait face, plus ou moins ondulée, et où poussent déjà spontanément nos sapotacées, sont également susceptibles d'être utilisées ; mais, pour des causes d'ordre géologique, les environs d'Hatien, où surgissent les calcaires, devront être délaissés ; d'ailleurs ces régions, ainsi que toute la partie qui se prolonge dans la mer pour former le cap de la Table, sont dépourvues de sapotacées en ce moment ; c'est seulement vers Kampôt et à Phuquôc que l'on rencontre les premiers sujets intéressants. Dans l'hypothèse d'une installation provisoire, à titre d'essai, je conseillerai de l'établir le long du cours de la rivière de Bienhòa, à cause de la proximité de Saïgon, de la rapidité des moyens de communication, et de la surveillance qui serait facile à exercer le cas échéant.

A Phuquôc, pour placer les deux jardins d'essai dans des conditions différentes d'exposition, je conseillerai d'utiliser les régions boisées et ondulées qui s'étendent du village populeux de « Duong-Dong », à « Mui-Mât-qui », d'une part, et les collines circonscrites par le « Xôm Cua-Can » et « Nui Khu Tuong », de l'autre.

Toute la région nord me paraît aussi favorable, surtout le « Rach Trâm », l'île de « Phu Du Lôn » (île du Milieu), mais cette partie manque à peu près de population.

Les pépinières devront être situées sous des *Albizzia* où l'herbe ne pousse pas, les jeunes plants avides d'humidité conservent ainsi toute celle qui se répand entre le feuillage grêle de l'arbre protecteur. Les Cay-saô pourront peut-être se faire accepter pour la même raison, malgré leur feuillage touffu.

Quand les pivots seront assez forts, les jeunes plants devront être transportés dans une terre grasse, silico-argileuse, suffisamment molle par une constante humidité et dans les conditions suivantes :

Les *Palaquium gutta* à $4^m 1/2 \times 4^m 1/2$ ou $5^m,00 \times 5^m,00$ en quinconce.

P. Borneense à 4×4 ou $4 1/2 \times 4 1/2$ en quinconce.

P. Parvifolium Treubii à 4×4 . d°

P. Treubii 3×3 . d°

P. Krantzianum 5×5 ou $5 1/2 \times 5 1/2$. d°

Payena Leerii 3×3 ou $3 1/2 \times 3 1/2$. d°

Mimusops (Viêt). 4×4 . d°

Parmi tous ces arbres, on dit que celui qui se ferme le mieux (en hollandais *Ges'oten*), c'est-à-dire dont les branches se rejoignent le plus vite, est le P. Treubii Parvifolium; dans cet état les herbes ne poussent plus sous les branches, économisant ainsi une main-d'œuvre considérable à l'agriculteur qui peut alors cesser de s'en occuper et porter ailleurs ses efforts. Arrivé à ce point, c'est-à-dire vers cinq ans, les arbres ont six mètres de

haut et constituant un véritable bois touffu, formant voûte, idéal du reboisement.

C'est ainsi qu'ils poussent à Java, sur les rives de la rivière Lalang (Palembang). Vers treize ans la taille de ces arbres a doublé au moins (expériences faites dans la régence de Preanger); ils occupent alors une superficie individuelle de $5^m \times 5^m$, les branches sont presque horizontales.

La floraison a lieu vers le mois de décembre ou de janvier, les fruits mûrissent de février à mai; les graines recueillies sont semées aussitôt en pépinières et transplantées au commencement de la mousson de suroît : il leur faut de l'eau durant l'autre saison; cela aura également lieu en Cochinchine, où les saisons correspondent avec celles de Java.

Dans certains districts, on intercale des *Manihot Glaziovii* avec les *Payena* : on s'assure ainsi une récolte de caoutchouc entre temps.

Il est à retenir que Java, où réussissent aujourd'hui si bien ces cultures, n'est pas un pays de production spontanée, tous les sujets exploités en ce moment y ont été exportés de Sumatra, de Bornéo et de la Péninsule Malaise. Le tableau ci-dessous comporte les dépenses probables, pour une exploitation progressive de mille hectares, en admettant que la moyenne annuelle de défrichement atteigne cent hectares.

Le personnel asiatique à y employer étant presque entièrement d'origine chinoise ou malaise, les Chinois de Haï-nan, bons agriculteurs et dont l'expérience est faite en Cochinchine, me semblent indiqués dans la circonstance; on pourra y adjoindre quelques Malais de Sumatra pour leur servir d'éducateurs.

	1 ^{re} ANNÉE	2 ^e ANNÉE	3 ^e ANNÉE	4 ^e ANNÉE	5 ^e ANNÉE	6 ^e ANNÉE	7 ^e ANNÉE	8 ^e ANNÉE	9 ^e ANNÉE	10 ^e ANNÉE	
1 Frais d'études, voyages, etc.	3.000	1.500	1.500	1.500	1.500	1.500	1.500	1.500	1.500	1.500	3.000 ^r
2 Bâtimens (entreten.)	7.500	1.500	1.500	1.500	1.500	1.500	1.500	1.500	1.500	1.500	21.000
3 Pépinières	1.800	1.800	1.800	1.800	1.800	1.800	1.800	1.800	1.800	1.800	17.000
4 Matériel outils.	3.000	1.000	1.000	1.000	1.000	1.000	1.000	1.000	1.000	1.000	12.000
5 Défrichement de 100 hectares tous les ans.	140.000	100.000	100.000	100.000	100.000	100.000	100.000	100.000	100.000	100.000	1.040.000
6 Personnel } Directeur Européen	10.000	10.000	10.000	10.000	10.000	12.000	12.000	12.000	15.000	15.000	116.000
} 2 surveillans indigènes	3.000	3.000	3.000	3.000	3.000	3.500	3.500	3.500	4.000	4.000	33.500
} Coolies serviteurs et caporaux.	1.440	2.160	2.160	2.160	2.160	2.160	2.160	2.160	2.160	2.160	20.880
7 Impôts	648	720	720	720	720	720	720	720	720	720	7.128
8 Capitalisation des coolies	1.000	1.000	1.000	1.000	1.000	1.000	1.000	1.000	1.000	1.000	10.000
9 Dépenses imprévues	171.388	121.180	121.180	121.180	121.180	123.680	123.680	123.680	132.680	133.680	1.299.508 ^r
Rapport	120.000	20.000	120.000	120.000	120.000	120.000	120.000	120.000	120.000	120.000	450.000
Profit de la 10 ^e année.	125.000	130.000	135.000	140.000	145.000	150.000	155.000	160.000	165.000	170.000	2.375.000 ^r
											1.075.492 ^r

Ce tableau est dressé à l'aide d'un devis publié par le *Indische Mercuur*, le 24 juin 1899. Les diverses données sont appropriées aux ressources de l'Inde-Chine, aussi les différences d'évaluation sont assez notables, surtout en ce qui concerne la main-d'œuvre; ces évaluations sont faites en francs.

Comme on le voit ci-dessus, le capital se trouve largement doublé en dix ans, époque à laquelle commencent seulement à produire d'une façon satisfaisante les arbres à gutta.

Il est vrai que j'ai admis en principe qu'un essai de ce genre engagerait l'Administration à exonérer d'impôt le concessionnaire, pendant les huit années non productives de son exploitation, et cela n'a rien que de raisonnable, attendu qu'elle délivre à peu près gratuitement des permis de coupe dans ses forêts domaniales : la demande de concession en cette occurrence n'est, en réalité, qu'une demande de permis de coupe sous une autre forme.

Elle pourrait seulement faire quelques réserves pour une partie des essences classées.

D'autre part, on voit figurer à ce tableau, pour contrebalancer les frais de défrichement, un *quantum* annuel assez élevé comme vente de bois ; mais si l'on veut bien considérer que les frais de défrichement sont, dans l'usage, largement couverts par le produit du bois abattu qui procure même un bénéfice appréciable, *raison d'être des marchands de bois*, on verra que j'y ai laissé une marge considérable ; en effet, il est de 20,000 francs inférieur au prix de la main-d'œuvre, cela pour donner plus d'élasticité au bilan des fonds engagés, et parer aux dépenses aléatoires qui ne manquent pas de se produire au cours de toute exploitation.

Devant des garanties de succès aussi formelles, une conclusion s'impose : l'établissement immédiat de culture d'essai dans notre colonie de Cochinchine, où les crédits nécessaires devront être inscrits au budget.

C'est par ce seul moyen que nous arriverons à y attirer

les capitaux de la métropole qui se dirigent avec une regrettable facilité vers les contrées étrangères et ne se décident que très rarement à se risquer dans nos propres colonies.

Sinon, avant peu, la place sera occupée par nos concurrents ; car si les derniers événements qui ont trait à la présence d'une gutta commerciale dans les forêts de la Cochinchine et du Cambodge, ont eu peu de retentissement dans notre pays, cependant intéressé plus que tout autre à la question, ils sont autrement commentés dans les cercles hollandais, anglais et belges, et je ne serais pas étonné que, dans un avenir très rapproché, des ouvertures soient faites dans ce sens au gouvernement français par des maisons étrangères, c'est donc à nous de parer d'ores et déjà à toute éventualité pour ne pas être un jour expropriés de notre propre domaine.

Brest, le 10 Janvier 1900.

LAURENT LÉON.

APPENDICE

Rapport de LAURENT LÉON, chargé de mission par le Gouvernement de l'Indo-Chine, « Commission de la Gutta-Percha. »

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT, MESSIEURS,

» Chargé par vous de rechercher dans les îles du golfe de Siam et les littoraux montagneux du Cambodge, l'Isonandra de Hoocker (*Palaquium gutta*). je suis parti de Saïgon le 11 mars 1899, à bord du *Donnaï*, accompagné de M. Richard, garde-forestier, mon adjoint ; notre arrivée à Hon-Chong s'effectua deux jours après. Faute de bonne entente avec le service des Douanes, nous n'avons pu profiter que très peu de ses chaloupes de mer et la plus grande partie de la route a été faite par nous à pied et en bateaux indigènes.

» La mort de M. Richard est survenue un mois après, par suite de fatigues.

» J'avais dû demander son rappel dans l'intervalle, en raison de son état fiévreux et débilité.

» Continuant seul mes investigations, je visitai successivement les îles Pirates, les Balua, l'île de Phuquôc, l'île du Pic, l'île à l'Eau, l'île du Milieu et la côte qui la regarde, les îles de la Baie et les montagnes du littoral voisin ; l'île des Palétuviers, Hon-dô-Moï, Saracen, la grande Côrong, les îles de Samit, la côte frontière et

enfin la chaîne de l'Eléphant en partie, à partir de Kampôt et passant par Veal Renh, Sree Umbell et Compong Sôm ; j'ai aussi pénétré au cœur du massif, à six jours de marche, soit à un jour du fameux lac sans fond alimentant les nombreux « Preak » qui font, de toute la côte du Cambodge, y compris la baie de Compong-Sôm un véritable delta. J'ai eu aussi la curiosité de dépasser la frontière du Siam dans sa partie que l'érection du poste siamois actuel en terrain cambodgien fera sans doute contester, avant qu'il soit longtemps ; je voulais vérifier l'identité de sa flore sylvestre, qui ne diffère en rien du reste de celle d'en deçà.

» Avec la méthode que j'avais mise en pratique et qui consiste à frapper indistinctement tous les arbres qui se trouvaient sur mon passage, pour reconnaître ceux lactescents et les vérifier aussitôt, je crois pouvoir affirmer que le « *Palaquium gutta* » est absent de cette zone.

» Par contre, j'ai eu lieu d'observer, entre les espèces déjà signalées par les voyageurs, les « cay-gia », « mit-nai », « viêt », « giai-gui », vên-vên », etc., quelques nouveaux sujets qui m'ont paru mériter une mention, quand elle n'aurait pour but que de tenir en garde, dans l'avenir, contre leur exploitation dont un rendement sérieux serait plus que problématique ; ils mentent généralement à leur belle apparence et à la beauté superficielle de leur latex.

» En effet, le premier d'entre eux, le « Khna Pnum », que j'hésite encore à placer parmi les « *Cinchona* » faute de caractères suffisamment probants, malgré la propriété fébrifuge de son écorce et l'aspect général de l'arbre, promettait, par l'abondance de son latex très épais, de

donner une bonne proportion de gutta, il n'en a été révélé que treize pour cent à l'analyse; il y a donc lieu de délaisser cet arbre.

» Le second, le « Khna », proprement dit, est de la famille des sapotacées et se rapproche des *Mimusops*, mais son fruit oblong et pulpeux à semence pierreuse allongée comme celle des dattes, en fait plutôt un « *Bassia* »; son latex m'a paru trop aqueux pour pouvoir être utilisé pratiquement. Les autres sujets sont le « *Snaï* », 'petit arbuste touffu qui a le port des *Rhamnées* le « *Ahm Dahll* », arbre à feuilles opposées comme chez les *Garciniées*, dont il affecte l'aspect par la disposition régulière de ses branches, sans cependant en porter le fruit caractéristique.

» Que l'on ne s'étonne pas de trouver de la gutta dans des plantes si disparates; à Bornéo, M. Jacquet (1) le mentionne dans son rapport sur les contrées malaises, les Chinois exploitent pour cet objet, cumulativement avec les sapotacées, *Euphorbiacées*, *Ficacées*, *Apocynées*, etc., enfin tous les arbres à suc lactescent qui semblent produire une matière analogue au caoutchouc et les confondent dans le commerce. Pour ma part, j'ai eu l'occasion d'extraire et de travailler le suc abondant de l'*Antiaxis Toxicaria*; la gomme en a bonne apparence et doit contenir une certaine proportion de gutta; mais, je le répète, je ne cite ces arbres que pour mé-

(1) M. Jacquet, inspecteur d'agriculture en Cochinchine, fut chargé, l'année précédente, d'une mission dans les îles de la Sonde, en vue d'acheter des pieds de *Palaquium*: MM. Es-Chasseriaux, industriels de Singapore, lui en fournirent cinq cents pour le compte de la « Commission de la Gutta-Percha ».

moire : ils ne peuvent, à mon avis, que servir à sophistique, la gutta-percha proprement dite.

» A côté de ces plantes se signale, par sa haute taille, l'épaisseur et la proportion considérable du latex qu'il fournit, le « *Dichopsis Krantziana* » de Hance, décrit par Hoocher, je crois, dans le « *Journal of Botany* » de 1847 (tome VI, page 464), puis repris par M. Pierre, sous le nom de P^m Krantziana et enfin vérifié de nouveau par MM. Langleber et Haffner (1) dans un de ses types. Le sujet décrit par Pierre au *Bulletin du Comice Agricole de Cochinchine* et reproduit récemment par la Société des Etudes Indo-Chinoises, s'identifie-t-il exactement avec celui cité dans l'organe anglais ?

» On ne saurait, à mon humble avis l'admettre sans contrôle sérieux en raison des différentes formes qu'il revêt dans l'ensemble aux îles et sur la côte, surtout à Phuquôc et dans la Chaîne de l'Eléphant, où les types sont nettement tranchés entre eux.

» Dans un rapport publié en 1825, dans nos « *Excursions et Reconnaissances*, Burck, de retour de ses recherches d'arbres à gutta-percha, reconnaît la difficulté qu'il y a à identifier ces arbres d'une façon absolue : la hauteur des premières branches sur ceux qui ont la moindre altitude en tant qu'adultes étant encore considérable.

» Les fruits et les fleurs, chose presque exceptionnelle en ces pays tropicaux, n'apparaissent que successivement sur les rameaux et la petitesse de ces dernières les rendent complètement invisibles du sol.

(1) M. Beauvisage en a fait une description complète.

» Ici, un autre facteur est venu contrarier mes vérifications : la floraison était encore à venir à mon arrivée dans les lieux d'habitat, ou s'était effectuée précédemment.

» Le même botaniste tenant en garde contre toute détermination prématurée, ajoute qu'il serait bien risqué de juger ces plantes d'après leur port et leur ensemble, les feuilles de tous les *Dichopsis* étant identiques à la vue.

» En effet, en Indo-Chine, quand on relève les autres caractères généraux de ces plantes pris extérieurement, on constate que la couleur et le grain de l'écorce, le groupement des rameaux, la taille de l'arbre semblent différer notablement.

» Si l'on observe le bois lui-même dans ses sections de branches ou de tronc, la disposition des fibres, la nuance du liber et du cœur varient beaucoup, ce qui tendrait à faire croire à plusieurs variétés, sinon d'espèces de ces sapotacées, croyance que vient encore fortifier la nature différente des plantes parasites qui affectionnent leur écorce.

» Quoique cela, toute appréciation définitive doit être réservée avant vérification des caractères botaniques des fleurs et des fruits qu'il sera indispensable d'obtenir par la suite, avec leurs points différentiels, pour arriver à un classement judicieux de ces *Dichopsis* qui végètent dans un désordre véritable et éviter les obscurités qui, d'après M. Beauvisage, entourent d'ordinaire tout ce qui touche aux arbres à gutta-percha.

» Cependant la particularité la plus apparente chez ces sapotacées, c'est d'avoir un suc abondant et épais exsudant des cellules d'une écorce plus ou moins carminée et

charnue, car les fibres lacticifères ne sont pas des tubes continus comme chez les euphorbiacées, les apocynées, etc., mais bien des vaisseaux composés d'articles juxtaposés et accolés. Après manipulation, le latex solidifié se ressentant de son lieu d'origine, reste généralement plus ou moins rosé si l'on a pas le soin de le dépouiller des parcelles fibreuses et tannifères de l'écorce qu'il a entraînées et d'où il tire sa coloration.

» Lavé à fond, il est d'un blanc grisâtre, extensible et peu élastique, présentant sous la dent la même impression d'adhérence partielle des guttas commerciales des Indes Orientales.

» L'analyse seule en révèle les différences, le *quantum* de gomme et, partant, du gutta, est moindre, ce qui le placerait dans la cote commerciale au-dessous de ces derniers : cependant je crois qu'il ne serait pas bien prudent de prendre à la lettre les analyses chimiques que donnent les publications intéressées des commerçants de Singapore, nous avons maintes preuves de leur parti pris, sinon de leur mauvaise foi.

» J'ai eu, en cette circonstance, l'idée d'envoyer à leur estimation un seul et même produit, celui qui a déjà été apprécié à Saïgon par tous les connaisseurs, et reconnu par eux unanimement comme valant sur la place, en Europe, de six à sept francs le kilogramme ; cependant j'ai divisé le bloc en deux parties, l'une qui est restée brute après lavage à froid, et l'autre qui a de nouveau été soumise par mes soins à une ébullition prolongée qui lui a enlevé une grande partie de ses tares et l'a rendue fibreuse et résistante.

» Ils n'ont pas hésité à estimer au même taux que pré-

cédemment le produit qu'ils ont reconnu être celui du *Dichopsis Krantziana*, mais devant la supériorité évidente du second, ils ont dû se trouver embarrassés, et, sans analyse préalable, évidemment, après les seules épreuves d'usage à première vue, la réponse devant être donnée par télégramme aussitôt réception, ils ont presque triplé, d'un seul coup, le prix d'estimation qui restait encore faible; quoique cela, peu auparavant, cette gomme travaillée a révélé, à l'analyse, de 37 à 43 % de gutta maximum de rendement du *Payena Leerii*, deuxième qualité de gutta sur le marché anglais. Leur mauvaise foi ne pouvait se montrer plus éclatante, faisons-en notre profit à l'avenir et contentons-nous de l'appréciation des compatriotes compétents qui n'ont, jusqu'à ce jour, cessé de nous encourager à persister dans nos recherches des arbres à gutta indo-chinois et dont l'estimation a toujours été raisonnable.

» En effet, en 1894, M. Vandelet (1) s'est vu coter vingt-cinq francs le kilogramme du produit de son *Dichopsis*, chiffre qui indiquerait, s'il n'est pas exagéré, que son échantillon faisait prime sur la place de Paris.

» M. Kieffer (2), qui en a longtemps fait commerce à Kampôt, trouvait preneur du sien à Singapore à raison de quatre francs le kilogramme, alors qu'il le payait lui-même tout au plus de douze à quinze piastres le picul aux Cambodgiens mais moins discret sans doute que les commerçants de Singapore, il en a fait connaître la provenance et, dès ce jour, victime d'une cabale, il ne lui

(1) Planteur de Pnum-Penh.

(2) Planteur à Kampôt et à Kép.

en a plus été offert qu'un prix dérisoire. La déloyauté des Anglais en cette matière avait encore une fois de plus eu raison d'une tentative égarée de concurrence.

» Une autre raison qui devrait nous empêcher d'être dupes de la réclame faite autour de la gutta soi-disant du *Palaquium oblongifolium* (Balam Temboga, « cuivre rouge »), alors que ce dernier ne semble en être que l'étiquette, c'est le genre de manipulation en usage chez les indigènes de la Malaisie, qui reste encore un secret pour tous à l'heure présente, et qui comporte la dérésination partielle et l'enlevage des impuretés par un traitement chimique dont les agents, pour être pris directement dans la nature, n'en auraient pas moins une action violente sur la gomme : les Chinois et les Siamois, qui ont parcouru la Malaisie m'ont cité l'urine entr'autres ingrédients : sans doute à cause de la proportion d'ammoniaque qu'elle contient, et le jus de citron.

» Il résulterait donc de cela que le produit livré au commerce, et qui aurait un rendement de gutta supérieur, aurait perdu, par les réactifs, une partie considérable des résines qui préexistent dans sa synthèse, l'albane et la fluviaville, et serait, en quelque sorte, déjà purifiée par les opérations préliminaires des indigènes.

» Malgré l'absence de traitement de ce genre, notre gomme indo-chinoise a trouvé un certain temps preneur à Bangkok où elle se rendait par la route du littoral qui mène, disent les Chinois, de la baie de « Kompong Sôm » à « Chantaboun » en trois jours et demi environ. Le village de « Nam Quan » en entrepose encore à cet effet, et à « Sree Umbell » même, on m'a cité un Chinois qui en possédait un peu ; cependant les indices que j'ai pu

recueillir chez les Chinois et les Siamois qui ont fait jadis ce commerce, me permettent d'établir que les transactions se sont bien ralenties de ce côté depuis l'installation des postes de douanes de « Sree Umbell » et de « Samit », à cause des droits de sortie considérables dont sont frappés ces produits. Les exploitants de jadis trouvent aujourd'hui plus commode de ramasser les fruits béciques du « Lui-Hoi » (Tambayang, en cambodgien Samrang), qui s'achètent toujours par les pharmacies chinoises et d'extraire la sève du « Vang Nua » ou gomme gutte dont le picul se vend couramment sur place soixante dollars.

» Cependant tous les Dichopsis que l'on rencontre à flanc de montagne sont incisés et témoignent par leurs nombreux stigmates d'une exploitation régulière dans le passé, confirmant ainsi les dires du Huyen Phûoc d'Hatien, qui a passé trois années dans ces régions en compagnie du docteur Néis, et qui m'a affirmé que de 1880 à 1883, la gutta cambodgienne se payait, à Bangkok, dans les environs de cent piastres le picul, pour le compte de nos concurrents de Singapore (à cette époque la piastre était au taux de 5 fr. 35), lesquels commerçants après manipulation nouvelle, déguisant tout à fait le produit, le passaient pour de la gutta malaise. Ce chiffre m'a été confirmé depuis par un métis sino-siamois qui m'a été fort utile dans la baie de « Compong Sôm ».

» Il est bon ici que j'éclaircisse un point que les dénominations multipliées qu'attribuent les Annamites aux sapotacées ont laissé obscur, ces dénominations variant avec les types et les milieux sont ici « Chay », « Chô », etc., et là-bas « Sang », « Sang-yê », « Sang-dê », « Sang-Biê ».

» Jusqu'à présent les gommages de provenance cambodgienne nous sont parvenues sous le nom générique de « Thior » que leur a donné M. Pierre dans la description qui en a paru dans le *Bulletin du Comice agricole*.

» Eh bien ! « Thior » ne représente pas plus dans l'esprit des Cambodgiens un arbre spécial, que le nom de « Njatoeh Balam » précise un type de plante à gutta pour les Malais.

» « Thior », ou plutôt pour être fidèle à la phonétique cambodgienne « Dam Thiohl » veut dire arbre à suc.

» Le nom spécial que donnent les Khmers au « Chay » annamite ou Dichopsis de Hance et Hoocker est, en réalité, « Dam Thiohl méan. » C'est donc sur cet arbre seul et sur son latex que vont porter les renseignements qui suivent.

» Je m'écartais un peu du but de ma mission qui se limitait à la recherche du *Laquium gutta* de Hoocker en me livrant à ces études parallèles sur nos Dichopsis ; mais les derniers travaux de MM. Lourme et Lefevre, résolvant la question du dérésinage par l'éther à froid avec récupération de l'agent chimique, me faisait un devoir d'essayer de compléter leurs travaux pratiques et de rendre commerciale à première vue la gomme locale en la débarrassant d'autant d'impuretés et de résine que possible avant traitement définitif, et surtout pour faciliter ce dernier.

» Je me mis donc à étudier d'abord le procédé d'extraction en vigueur chez les Cambodgiens, lequel comporte l'incision en zig-zag de bas en haut et sur une seule face du tronc, et non en angle renversé comme le dit improprement M. Pierre. Ceci a sa raison d'être, en effet, au

contact de l'air, les vaisseaux lactificères ont une tendance à s'obstruer par coagulation du latex ; il y a donc lieu de maintenir un courant constant dans les conduits creusés dans l'écorce de l'arbre très gros en général ; cette disposition en ligne brisée des incisions aide singulièrement la poussée continue venant du sommet au fur et à mesure, car l'opérateur s'élève toujours sur son échafaudage de bambous ou de baliveaux rassemblés par des lianes et trace dans l'écorce, avec le plus de symétrie possible, à l'aide d'un coupe-coupe et d'un marteau, la suite de ce canal d'où un flux nouveau, jaillissant constamment, favorise le mouvement du latex qui s'accumule à la base du tronc dans un gros bambou taillé en sifflet, enfoncé dans l'écorce et bien protégé de la chute des débris végétaux et des poussières de toute sorte, par une grande feuille quelconque l'obturant partiellement.

» Parfois, par suite d'excès d'exsudation ou mauvaise façon des incisions, des courants latéraux se forment, il y est appliqué aussitôt de nouveaux bambous qui recueillent le suc égaré, puis sont vidés dans le grand récipient, à la fin de l'opération, qui, si elle a été bien conduite, donne, au bout de deux heures, environ de deux à trois kilos d'un latex contenant peu d'impuretés. Comme deux hommes suffisent pour ce travail, c'est donc un kilogramme et demi par jour et par homme sur lesquels on peut compter tout au plus, car, en raison de son indolence, il ne faut pas demander davantage à un Cambodgien ; pourtant il serait facile, en y tenant la main, de doubler ou de tripler même le rendement, mais il faudrait pour cela exiger fermement un travail suivi de

— III —

l'indigène que ce surmenage relatif dégoûterait, plutôt que fatiguerait à la longue.

» Il est bon de se livrer aussitôt après, si cela se peut, au travail de la cuisson dans un lieu choisi à l'avance, car l'influence néfaste de l'air sur le latex est rapide, témoin l'assertion de M. Langleber qui, ayant apporté en Europe du produit sain, l'a trouvé sésinifié en presque totalité à son arrivée à destination.

» Avant cependant de décrire ce travail, il me faut entrer dans quelques détails préliminaires qui ont leur valeur en la circonstance.

» La résine est, comme on le sait, insoluble dans l'eau, et c'est cette donnée chimique qui a empêché jusqu'à ce jour de concevoir le dérésinage préparatoire à l'eau froide.

» J'avais retrouvé cet écueil au cours de mes premières expériences et, désespérant de pouvoir résoudre ce point chimiquement, je me mis à envisager plus simplement la question ; je n'avais, en somme, qu'à raisonner les actes probables des premiers Malais qui avaient utilisés la gutta-percha et qui ne connaissaient évidemment pas la chimie ; cela me conduisit, après réflexion, à penser qu'un peu plus de prestesse, d'intelligence et de vigueur dans les lavages du produit, devaient amener un meilleur résultat.

» Je m'établis donc près d'un torrent pour réaliser ma cuisine industrielle, je choisis un espace assez grand où l'eau coulait rapidement dans les rochers, n'ayant pas à me préoccuper de son degré de transparence qui dans les torrents est uniforme ; je fabriquai quelques ustensiles bien polis, et enfin, je m'arrangeai de façon à ce que

toutes les conditions d'une propreté scrupuleuse fussent observées dans la manipulation ; la suite fera connaître de quelle utilité ont été tous ces détails préliminaires.

» Je reviens à la première opération qui suit l'extraction du latex, c'est-à-dire la cuisson.

» Celle-ci se fait de la façon suivante : le latex est versé en entier et sans adjonction d'eau, dans une bassine de cuivre ou de fer émaillé, autant que possible, qui est placée sur un feu facile à modérer, mais suffisant pour en amener l'ébullition. Quand celle-ci a lieu, le latex tend en se soulevant à déborder de la bassine, qui à cet effet doit être choisie assez profonde ; une grande cuvette m'a suffi en la circonstance.

Dès ce moment, on peut commencer à enrouler la gomme, qui file comme du fromage dans un potage (je ne puis trouver de meilleure comparaison), à l'enrouler, dis-je, autour d'un bâtonnet assez long ; les fils en sont rassemblés à mesure à l'aide d'une autre palette que manie un aide et qui va les chercher au fond de la bassine. Cette opération nécessite une grande célérité, car les matières aqueuses s'évaporant très vite, le reste de la gomme se charbonnerait au contact du métal surchauffé, amenant un sérieux déchet.

» En même temps on crève avec les palettes les bulles pleines de résine fondue, laquelle, tout en se dissociant dans une certaine mesure durant l'ébullition, tend cependant à suivre la gomme homogène en son mouvement ascensionnel, et à former des cellules dans la masse concrétée.

» Quand la gomme se trouve en entier rassemblée en fuseau autour du bâtonnet, on l'enlève prestement et on

la livre au courant de l'eau en l'étirant très rapidement et en la tordant pour la mettre en contact avec le liquide qui blanchit instantanément, raison pour laquelle il faut agir en remontant le courant, afin de retrouver à mesure de l'eau pure.

» Rassemblant de temps à autre les bouts de cette sorte de câble que l'on obtient, on le tord de nouveau jusqu'à ce que la presque solidification du produit amène son obstacle, ce qui survient à mesure que la température s'abaisse dans la gomme. Si cette opération est vivement menée, les impuretés disparaissent en grande partie et le dérésinage partiel s'obtient facilement. Aussitôt que je commençai de la sorte mon premier lavage, je fus frappé d'un détail si simple que je m'étonnai qu'il ne me fût pas plus tôt venu à l'idée, les résines s'incorporant très bien aux matières aqueuses dans le latex primitif.

» La résine est en effet insoluble dans l'eau, mais à l'état de fusion, ses parcelles y restent en suspens tant qu'un abaissement suffisant de température et une évaporation progressive n'arrivent pas à la figer ; c'est ce qu'expliquait la coloration blanche de l'eau lors des lavages, que j'attribuai d'abord à une déperdition du latex lui-même.

» J'acquis la certitude, après avoir laissé évaporer de ce produit et l'avoir soumis à certaines vérifications, que c'était entièrement de la résine et non de la gomme qui s'était distraite de la combinaison.

» Il résultait donc de ce fait que toute la résine qui est incorporée à la gomme n'entre pas dans la synthèse primitive du latex avec l'albane et la fluviaville, et serait d'origine accidentelle, probablement l'oxydation en pré-

sence de l'air qui, comme je l'ai dit plus haut, coagule presque instantanément le produit. Je n'avais plus qu'à tirer parti de cette observation et à prendre dans l'avenir telles mesures que comportait la situation, pour préserver des injures de l'air le produit de ma méthode expéditive avant le deuxième traitement auquel je devais le soumettre, traitement qui me fut suggéré par la texture poreuse des guttas du commerce, qui semblent indiquer qu'elles sont bouillies après lavage.

» A cet effet, je couvris d'eau mon produit jusqu'à la nouvelle épreuve qui consiste à faire subir à la gomme, aussitôt après refroidissement, une ébullition prolongée, au cours de laquelle, quand son ramollissement est à point et qu'elle prend l'aspect spongieux des guttas que je cite, en la pressant et la malaxant constamment, on en expurge peu à peu de la résine et des impuretés. Durant cette opération on écume de temps à autre la surface de l'eau qui est, du reste, à mesure qu'elle s'évapore, remplacée par de l'eau bouillante prise dans un récipient voisin.

» Quand l'eau ne rend plus de résidus et que la gutta semble s'être bien homogénéisée, on laisse tomber la température, puis on lave et on malaxe encore le produit jusqu'à ce qu'il devienne de nouveau dense et dur avant refroidissement total. Je pense qu'en cet état, il serait encore bon de le soumettre à une forte pression qui le rendrait plus facile à conserver.

» C'est du produit traité de cette manière qui a circonvenu nos voisins de Singapore, ainsi que je l'ai dit au début.

» Si l'on peut, dès à présent, plier l'indigène à ces

pratiques laborieuses, on verra bientôt une nouvelle branche commerciale se fonder dans les pays forestiers, car je ne doute pas que nos *Dichopsis* affectionnent autant les montagnes de l'est jusqu'en Annam et aussi au Laos que les littoraux du golfe de Siam et des Iles.

» Partant, une vaste réserve s'offre à nous pour l'exploitation commerciale de la gutta dont nous arriverons peu à peu, je l'espère, à pénétrer les secrets.

» Pour le moment, sans exclure le *Palaquium gutta* qui a, je le pense, des chances de progresser dans l'habitat de nos sujets indo-chinois, le climat y étant conforme à celui de Sumatra, l'air aussi hygrométrique et la terre même offrant à l'analyse une composition à peu près identique dans certains terrains, il suffira de prendre des mesures de protection le plus tôt possible dans les grandes îles de Co-rong, Saracen, Phuquôc, sur les littoraux montagneux du Cambodge et dans les contrées de l'est et du nord de la Cochinchine; de défendre l'abatage des « chay » et d'en délivrer les nombreux baliveaux des plantes des autres espèces qui les enserrant et les étouffent; de coordonner et de régler le gemmage qui ne devra se faire que tous les cinq ans par exemple, pour donner à l'arbre le temps de récupérer sa puissance sécrétive amoindrie par l'incision périodique; d'établir également par la suite des réserves à Côt-Khut, Cochang qui, se trouvant dans la sphère d'influence de nos possessions, devront être occupées par nous ainsi que toute la région montagnaise et le littoral qui nous séparent de Chantaboun, espace à peu près désert, à l'exception du poste siamois installé depuis les dernières opérations militaires en face de Côt-Samit, par les autorités de ce

pays et toléré à tort par nous en plein territoire cambodgien.

» De faire aussi rechercher en Annam et au Laos les régions sapotifères, pour les soumettre à un régime de protection forestière spécial. De tenir la main à ce que les agents engagé dans cette surveillance approvisionnent nos jardins botaniques Indo-Chinois, des fleurs, des fruits et des feuilles de toutes les plantes lactescentes sans exception, afin que nous puissions arriver à une détermination exacte de chacune d'elles et en dresser un tableau glossologique qui interdise enfin toute confusion possible, chose qui n'a jamais été faite, même à Sumatra, appelé cependant « Poloe Pertjah », « îles des perchas » par les asiatiques.

» De former progressivement des équipes éducatrices prises chez les Chinois et les Malais des îles de la Sonde et y ayant déjà exercé cette industrie, qui initieront les populations forestières de notre pays Indo-Chinois aux procédés d'extraction et de manipulation préparatoire nécessaire pour rendre commerciaux des produits encore non reconnus tels par nous et exploités dans les possessions néerlandaises.

» Le décès de M. Bracquehais (1) qui avait, dit-il, relevé à Phuquôc la présence du Palaquium le plus répandu à Sumatra et qui aurait pu apporter un appoint sérieux à nos données présentes, vu sa connaissance parfaite de l'industrie qu'il avait exercée pendant plusieurs années dans cette île, nous ramène à nos incerti-

(1) Inspecteur d'agriculture au Cambodge, chargé d'une mission de recherche des terrains propres à la culture du cacaoyer, que je rencontrai dans cette île.

tudes premières au sujet de l'exploitation rationnelle de nos sapotacées ; mais il est à ma connaissance que dans l'Administration Cochinchinoise, d'autres Européens sont au courant de la question : il y aura lieu de faire appel à leurs lumières ; je les désignerai pour cela en temps opportun.

» Enfin, on devra surtout n'accueillir qu'avec la plus grande réserve les renseignements la plupart du temps erronés et tendancieux donnés à nos agents politiques dans les milieux étrangers, par des concurrents intéressés à la non réussite de nos projets et d'entrer dans cette voie d'exploitation industrielle avec le seul concours de nos savants nationaux et des Français établis aux Indes Hollandaises et Anglaises qu'il faudra appeler sur notre domaine colonial quand l'heure en sera venue, leur offrant toutes les garanties sérieuses de sécurité et de protection commerciale sans lesquelles ils ne se décideraient jamais à abandonner des pays où ils jouissent des mêmes droits que tous les autres Européens sans exception.

» Ceux-là apporteront avec eux la prospérité des régions où ils trafiquent actuellement, car il est un fait indéniable, c'est que l'industrie de la gutta-percha est, chez nos voisins, presque entièrement entre les mains de nos nationaux, qui gardent cependant pour eux leurs secrets.

» Si ensuite, comme je l'espère, les expériences d'électricité auxquelles on va soumettre notre gutta au laboratoire métropolitain, sont reconnues concluantes, il sera temps de prendre des mesures plus étendues pour la protection et l'exploitation de nos produits et de dresser un plan de campagne dont je tracerai ailleurs les grandes

lignes en tenant compte des découvertes nouvelles sur le traitement des feuilles préconisé par M. Serullas, Jungfleisch et Ledebour, dans des méthodes différentes sur l'application desquelles je reviendrai sans doute, la taille et la consistance gommeuse des feuilles de nos *Dichopsis* nous permettant de fonder de belles espérances sur leur traitement mécanique surtout (1).

» L'Asiatique que nous avons sous la main pour cette besogne est naturellement paresseux ou indifférent, mais l'intérêt stimule; quand on lui opposera des étrangers spécialistes, et qu'il verra une source de fortune s'échapper ainsi de ses mains, il fera peut-être l'effort de sortir de son apathie et prendra le courant, sinon il n'y aura pas à hésiter, les Chinois de Sumatra et de Bornéo sont à deux pas et le flux de l'immigration des naturels d'Hainan va en grossissant; il faudra radicalement supprimer l'indigène dans le pays de production et le porter sur d'autres terrains, pour le remplacer par le Chinois, selon l'heureuse expression de M. Paul Bert, par « substitution moléculaire »; les terres vacantes ne font pas défaut dans nos possessions.

» Alors surgiront en Cochinchine même ces gens cités plus haut, que l'on ignore et qui ont étudié la question sérieusement et pratiquement; ils sauront conduire la besogne.

» Puis enfin, le voile qui a entouré et qui entoure encore l'industrie de la gutta-percha, aussi importante pour

(1) En 1897, dans une monographie des sapotacées indo-chinoises, publiée dans la *Semaine coloniale*, et lue en séance de la « Société des Etudes Indo-Chinoises », je préconisais le traitement des feuilles par compression.

nous que celle du charbon, car elle est appelée à nous conserver l'Indo-Chine, ce voile, dis-je, tombera.

» Et les pessimistes qui, devant le spectacle de vos modestes efforts, Messieurs, avançant lentement mais sûrement la résolution du problème, ne se sont aucunement émus de vos progrès et même ont opposé l'ironie la plus décevante à votre généreux entêtement à vouloir leur fortune, réveillés tout à coup par le bruit de votre succès définitif, se faisant entendre du fond de notre vieille France, se lèveront à leur tour comme un seul homme et s'attelleront d'eux-mêmes à l'« Idée nouvelle », cette ensorceleuse qui fait oublier tout, fatigues, privations, humiliations et déboires de toute sorte, quand elle aisse seulement entrevoir dans le lointain le plus nuageux, l'ombre vague d'un résultat.

Saïgon, le 26 Juillet 1899.

LAURENT LÉON.

L'ART A BREST

AU XVIII^e SIÈCLE

JACQUES-ANDRÉ PORTAIL

Dessinateur du Roy

Première Conférence

MESDAMES, MESSIEURS,

Le règne de Louis XIV finissait, voilant déjà les gloires et les splendeurs de son aurore par les tristesses des derniers jours, lorsque Jacques-André Portail naquit à Brest, côté de Recouvrance, le 4 septembre 1695, du mariage de Jacques Portail, architecte, originaire du Puy en Velay, avec Agnès Glérand de Beauvais.

C'était donc à l'extrémité de la vieille Armorique, sur une terre âpre et rude, aux paysages austères et grandioses, sur cette pointe de rochers battue par les flots de l'immense océan, que venait au monde un des plus délicieux maîtres du XVIII^e siècle, peintre des exquises mondanités de la cour, et des délicats marivaudages d'une des époques les plus élégantes et les plus raffinées de notre histoire.

Comment se forma cette gloire brestoise, ce dessinateur aux sanguines d'un charme si vivant ? Par quelles suites de travaux devint-il « ce prestigieux manieur de » crayon, tour à tour précis et fondu, ce coloriste du » rouge et de la pierre d'Italie, ce voisin immédiat de » Watteau dans les faveurs du public des grandes ventes » et dont les amateurs couvrent d'or les moindres productions » (1). Comment parvint-il à acquérir ce talent aimable, délicat, fin et spirituel, c'est ce que nous allons essayer de comprendre et d'expliquer.

~~~~~

Chose étrange ! Jusqu'à l'an dernier, Portail était resté ignoré de la plupart de ses compatriotes. Les érudits seuls connaissaient son nom et quelques-unes de ses œuvres ; sur la foi de l'historien Levot, ils le croyaient Nantais et plus âgé de dix ans.

L'an dernier, M. Henry de Chennevières, l'habile et savant critique d'art, fit dans la *Gazette des Beaux-Arts* une étude magistrale sur l'illustre dessinateur, dont des ventes retentissantes venaient de mettre les œuvres en vedette. Il en faisait une gloire brestoise.

J'eus le bonheur de lire un compte rendu de ce remarquable travail.

Surpris par cette révélation, j'écrivis à M. de Chennevières.

Celui-ci me retourna la copie du procès-verbal d'admission de Jacques-André Portail à l'Académie des Beaux-Arts, où il déclare lui-même, dans une pièce signée de sa main, être né à Brest en 1695.

---

(1) H. de Chennevières.

Le temps me manquait alors pour faire des recherches complètes.

Je communiquai mes renseignements à M. le docteur Marion, bibliothécaire de la ville de Brest, qui possède à fond la clef des biographies brestoises.

M. Marion se livra à de laborieuses recherches. Il reconnut que M. Levot avait été trompé par l'âge qu'il donnait à Portail mourant, et que par suite il avait compulsé des registres paroissiaux de dix ans antérieurs à ceux qui pouvaient lui révéler la vérité. Et enfin il découvrit les actes de mariage et de naissance des Portail.

En réalité, Jacques Portail, architecte, s'était marié à Recouvrance, qu'il habitait depuis deux ans, le 15 février 1694. Il était alors employé à la construction de la porte du Conquet et aux travaux considérables qui s'exécutaient à Brest à cette époque.

M. Marion croit qu'il demeurait au n° 20 de la rue de la Porte, où naquit, le 4 septembre 1695, son fils aîné Jacques-André.

Sur la porte d'entrée de cette maison, bâtie vers 1693, se trouve appliquée une tête de léopard héraldique, aujourd'hui vermoulue, et qui paraît contemporaine de cette demeure.

Or, dit M. Marion, d'après les nobiliaires, la famille Portail portait dans ses armes des léopards et des lions léopardés.

Cette maison devint quelques années plus tard la propriété de la célèbre Louise de Penancoët, duchesse de Portsmouth.

Deux ans après, le 5 novembre 1697, naquirent à Brest

deux autres enfants jumeaux de Jacques Portail, nommés Marie et Nicolas.

L'architecte avait quitté Recouvrance, attiré de l'autre côté de la Penfeld, par le développement considérable des constructions des fortifications et des édifices publics qui s'y élevaient.

En effet, Colbert avait repris l'œuvre de Richelieu, négligée pendant quelques années, et fortifié dans ses desseins par la royale volonté de Louis XIV, il voulait doter la France d'un arsenal sans rival au monde et d'une marine de premier ordre, capable de lutter victorieusement sur toutes les mers.

Malgré les désastres de la fin du règne de Louis XIV, malgré les malheurs du règne de Louis XV, une activité considérable régna constamment pendant près d'un siècle, sur les chantiers de Brest.

En 1680, la ville concentrée autour du Château et augmentée du bourg de Recouvrance, n'atteignait pas en population 10,000 habitants, dont 3,500 ouvriers. Elle se limitait sur la rive gauche de la Penfeld à la rue devenue depuis rue Du Couëdic.

Louis XIV rendit plusieurs édits pour attirer sur les travaux de nombreux ouvriers et des habitants dans la ville et il fit même venir de Hollande et de Suède en 1689 2,000 charpentiers, voiliers, maîtres en constructions navales et autres gens de métier avec leurs familles, pour peupler l'arsenal et donner aux travaux une plus vive impulsion.

Beaucoup de bourgeois et de maîtres ès arts ou notables commerçants obéirent aux appels du roi, et il est probable que c'est ainsi que Jacques Portail vint,



comme beaucoup d'autres, s'établir à Brest, où il devait facilement trouver à exercer ses talents.

A cette époque, en effet, se construisirent la machine à mâter (1684), l'hôpital Saint-Louis (1685 à 1694), béni solennellement en 1687 par l'évêque de Léon, et la Penfeld se creusait et se bordait de quais immenses.

En 1683, l'illustre Vauban dressait un plan d'agrandissement de la ville et un projet de défenses et de fortifications pour l'arsenal.

En même temps s'édifiait la corderie basse (1686-1706), et l'ingénieur de Sainte-Colombe élevait, sur les dessins de Vauban, l'enceinte bastionnée dont la plus grande partie existe encore aujourd'hui.

Cependant les cales de constructions se dressaient peu à peu et, à peine terminées, recevaient les ossatures de nombreux navires.

Comme on le voit, il y avait là un vaste champ d'action pour les ingénieurs des constructions navales, les architectes et les officiers du génie militaire. Mais l'art y avait aussi une place considérable.

En principe, Louis XIV voulait faire grand, il désirait que le premier arsenal du royaume fût aussi superbe que redoutable ; les premiers plans comportaient une magnificence que la nécessité de réduire les dépenses imposées par les projets primitifs, limita aux grandes lignes ; et l'on ne peut se refuser de reconnaître que l'ensemble des constructions faites dans l'arsenal de Brest, pendant le XVII<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle, présente dans leur simplicité même une imposante grandeur.

Nous pouvons ajouter que les portes de l'arsenal, aujourd'hui disparues, étaient de véritables arcs de

triomphe et que la maison du roy qui bordait le quai de Brest avait le faste d'un palais.

Mais c'est surtout à bord des navires que se déployait le luxe royal. L'architecture navale au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècles avait pour supports les beaux-arts, les arts divins de la peinture et de la sculpture.

Des constructeurs tels que Hubac, Pangalo et Sané s'appliquaient à donner aux vaisseaux de guerre des formes non moins gracieuses qu'offensives en même temps que Puget, Lange, Verdignier, Caffieri et leurs émules moins célèbres, ornaient les proues et les galeries extérieures de ces grandes figures historiques ou allégoriques, inspiratrices de sentiments élevés, même pour les natures les plus rudes et les plus incultes.

Des peintres éminents ou distingués, Laroze (1) entre autres, prodiguaient dans les intérieurs, appartements des chefs et salles des conseils, de somptueux ou de riants paysages.

Pour favoriser le sentiment artistique dans les constructions navales et donner une haute direction à la décoration de ses vaisseaux, Louis XIV mit à la tête de cet important service l'illustre académicien Charles Lebrun, son peintre favori, le décorateur des galeries de Versailles et de celle d'Apollon au Louvre, le peintre des victoires et des triomphes d'Alexandre.

Inspecteur général, Lebrun avait pour attribution le contrôle de toute la décoration des vaisseaux du roi.

Il eut pour collaborateurs et successeurs Berain

---

(1) La cale Laroze tient son nom du célèbre artiste.

(1638-1711) et le sculpteur célèbre Girardin, également académicien (1628-1715).

C'est à la collaboration de ces trois grands artistes que l'on dut la décoration si admirée de la poupe, des galeries et de la poulaine du vaisseau la *Couronne*, le plus beau du monde, disait-on alors.

---

Le développement considérable donné à la marine par le grand roi, le rôle glorieux rempli sur les mers par les flottes françaises, le prestige du commandement de ses superbes vaisseaux avaient attiré dans les rangs des officiers de la marine royale, non seulement de glorieux corsaires, vrais loups de mer intrépides, terreur des ennemis, mais encore et surtout l'élite de la noblesse des Flandres, de la Bretagne, de la Vendée et de la Provence ; les noms les plus illustres de ces provinces s'unissaient dans les fastes maritimes à ceux des Jean-Bart, des Duguay-Trouin, des Tourville, des d'Estrées et des Duquesne ; l'école des gardes-marine créée à Brest en 1669 comptait dans ces rangs 150 gentilshommes sur 200 élèves.

Ces grands seigneurs apportaient à leurs bords les goûts fins et artistiques de Versailles, ils aimaient comme Louis XIV et sa cour le luxe et les arts, et ils favorisaient de toute leur influence tout ce qui pouvait augmenter la pompe de leurs navires et la splendeur de leurs arsenaux.

L'architecte Jacques Portail arrivait donc à Brest à une époque propice. Il était d'un siècle pétri d'art dans tous ses métiers et dans toutes ses corporations ; il était de l'école des « Soufflot, des Chalgrin, des Louis et des

» Wailly, dont les dessins d'architecture peuplés de  
» coquettes figurines et de groupes élégants nous sont  
» parvenus comme des chefs-d'œuvre du genre. » (H. de  
CHENNEVIÈRES).

Par suite, il était profondément versé dans les arts du dessin et il possédait à fond la science de la perspective qu'il devait enseigner avec tant de succès à ses deux fils, Jacques-André et Nicolas, dont il voulait faire des architectes comme leur père.

En dehors de tous les travaux auxquels l'appelait sa profession, dans une ville où tous les édifices publics s'élevaient à la fois, Jacques Portail pouvait donc trouver un intérêt puissant à étudier les décorations navales et à voir se fonder sous ses yeux cette remarquable école de sculpture du port de Brest, qui devait fournir à notre marine tant d'artistes dont le talent n'était surpassé que par la modestie.

Malheureusement, les chefs-d'œuvre sortis de ces ateliers ont disparu en grand nombre dans les tempêtes ou dans les combats, et le temps, aussi funeste que les hommes pour les statues et les sculptures en bois, n'a pas épargné ceux que les flots ou la mitraille avaient respectés.

Bien des noms illustres ont passé par cette école, noms que nous croyons devoir joindre à celui de Portail pour l'honneur de la cité brestoise.

Citons en premier lieu les Hubac et les Ozanne chez lesquels le génie de l'artiste accompagnait heureusement celui du constructeur.

Les derniers, Nicolas, premier dessinateur de la marine, membre de l'Académie de Brest et en même temps ingénieur des constructions navales, et Pierre,

maître à dessiner des gardes de marine du port de Brest, ingénieur constructeur des flottes du roi, sont particulièrement connus dans la ville de Brest, dont ils étaient les enfants.

Leur crayon nous a légué une représentation aussi complète que possible de la marine française pendant la dernière moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et les premières années du XIX<sup>e</sup>.

Beaucoup de leurs compatriotes en possèdent des lavis ou des dessins ; beaucoup connaissent leur œuvre, car il a été étudié magistralement dans un bel ouvrage, richement illustré, dû aux savantes et laborieuses recherches du docteur Charles Auffret, si compétent en matière d'art.

Après les Ozanne, citons toute la tribu des Caffieri dont le chef, Philippe Caffieri, sculpteur ingénieur et dessinateur des vaisseaux du roy, devint sous Louis XIV inspecteur général de la marine.

Il eut pour principal élève son fils François-Charles Caffieri, mort à Brest, le 27 avril 1729, sculpteur des vaisseaux du roy.

Leurs principaux successeurs furent Lubet et Collet, chefs de l'atelier de sculpture du port de Brest, tous les deux artistes du plus haut mérite.

Collet, élève de Cosyevox, Coustou et Bouchardon, était premier prix de l'Académie des Beaux-Arts.

Au rétablissement du Culte, sous l'Empire, puis ensuite sous la Restauration, il fut chargé de réparer une partie des ruines accumulées dans l'église Saint-Louis de Brest par les émeutes de la Révolution.

Il serait trop long d'énumérer toutes ses œuvres mari-

times, et de citer toutes les sculptures et toutes les statues dont il décora les flancs, la poupe et la proue des vaisseaux. Le musée nautique de l'arsenal de Brest conserve religieusement plusieurs de ses statues, dont la composition et l'exécution sont également remarquables.

La ville lui doit les deux images actuelles de saint Louis et de Charlemagne, dans l'église Saint-Louis, les anges adorateurs si souvent imités depuis, les cariatides de l'orgue et la chaire de la même église, à la place des œuvres d'art disparues en 1793.

Il travailla également à la restauration du superbe maître-autel de la principale paroisse de Brest, autel dont le corps est sculpté dans un seul bloc de marbre rouge et dont les quatre colonnes monolithes et antiques font un monument des plus imposants.

La construction de cet autel fournit une page importante de l'histoire de l'art à Brest au XVIII<sup>e</sup> siècle, et il n'est pas sans intérêt de rappeler dans cette étude l'origine des colonnes offertes par le roi Louis XV, lors de l'édification de l'église, à un sanctuaire portant son nom.



Louis XIV avait obtenu du grand Seigneur un certain nombre de marbres antiques pour les constructions royales de Versailles. Parmi eux se trouvaient plusieurs colonnes monolithes en superbe marbre rouge cipolin, provenant des ruines d'un temple gréco-romain, situé sur la côte d'Afrique à Leptis Magna (Lebedah, Tripolitaine).

La *Diépoise*, commandée par le capitaine La Mothe Louvard, amena ces colonnes à Brest, le 26 avril 1689.

De là, il dut les conduire au Havre, pour leur faire remonter la Seine jusqu'à Paris.

Quatre d'entre elles, non utilisées, furent déposées et oubliées à Honfleur. Sur la demande de l'intendant Bigot de la Mothe, M. de Maurepas les céda à la ville de Brest pour contribuer à la décoration de l'église Saint-Louis, en construction, et le 13 avril 1742, la gabarre la *Colombe* les débarquait sur les quais du port militaire.

Le célèbre ingénieur Frézier, dont une de nos rues porte le nom, les utilisa dans un projet de maître-autel. Le roi fournit le marbre rouge et le bronze nécessaires à l'exécution non seulement de ce monument, mais encore à la construction des fonts baptismaux, et l'entrepreneur Jaffrey fut chargé de la direction des travaux.

A l'origine, l'autel était décoré par un tabernacle du même marbre, dont le style s'harmonisait parfaitement avec le reste et la décoration du sanctuaire. Ce tabernacle, disparu pendant la Révolution, a été malheureusement remplacé depuis par un autre de métal doré dont la pauvreté des faces rectangulaires n'est dissimulée que par de maigres pilastres.

Les colonnes, d'une seule pièce et de 7<sup>m</sup>20 de hauteur, reposaient sur des piédestaux également en marbre. Elles soutenaient une riche corniche semi-circulaire supportant elle-même une Gloire surmontée d'un gracieux baldaquin.

L'ornementation du chœur se complétait par six superbes chandeliers, deux grands candélabres et un magnifique lutrin en bronze doré dus à un célèbre fondeur ornementaliste de Paris, signés par Leclerc, rue de la Ferronnerie, et datés de 1759.

Une superbe grille et une rampe de communion en fer forgé et ouvré, dont le métal avait été donné par la marine, clôturaient le chœur et au centre de la grille de communion rayonnaient sur les deux vantaux de la porte les étoiles et les écussons d'or de la croix de saint Louis.

En 1793, l'église fut dévastée et sacrifiée aux fureurs démagogiques. Jean-Bon-Saint-André décida qu'elle serait transformée en hôpital militaire et divisée dans ce but en plusieurs étages.

Une partie de l'autel et les colonnes échappèrent à la destruction générale par l'adroit stratagème de l'entrepreneur chargé du travail.

Il objecta que les escaliers indispensables exigeaient de forts points d'appui, les colonnes pouvaient en servir et Jean-Bon-Saint-André se rendit à ces raisons.

C'est au dévouement courageux du même entrepreneur que l'on dut la conservation de l'orgue et des boiseries de la sacristie.

Les chandeliers du maître-autel, le lutrin et les candélabres furent achetés par M. Le Beurrier, fondeur à Brest. Celui-ci, au lieu de les détruire, suivant les conventions, les cacha soigneusement dans ses caves, et il les rendit à la fabrique, le 4 janvier 1804, au prix dont il les avait payés. Le reste fut impitoyablement détruit, les statues, les peintures du plafond, les tableaux, les verrières, les confessionaux, les ornements sacrés et notamment la chaire, dont la délicatesse et l'élégance des sculptures rivalisaient avec celles des chaires de Quimper et de Saint-Thégonnec, tout disparut, brisé ou brûlé ! On ne respecta même pas le tombeau et les



restes de l'illustre Du Couëdic, mort glorieusement dans sa victoire.

Au rétablissement du Culte, tout était à refaire. C'est alors que Napoléon chargea Collet de sculpter les deux statues de Charlemagne et de saint Louis que nous possédons aujourd'hui. Ce n'est du reste que petit à petit et graduellement, qu'on est arrivé de nos jours à réparer tous ces désastres et à remplacer, par des œuvres nouvelles, toutes les destructions antérieures.



Il y avait donc à Brest, au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, un grand centre à la fois maritime, intellectuel et artistique, dont devait sortir, cinquante ans plus tard, l'Académie de Marine de Brest.

Dans un pareil milieu, Jacques Portail trouvait facilement, non seulement à perfectionner ses connaissances et ses talents professionnels, mais encore à satisfaire ses goûts artistiques ; il peignait et il dessinait avec habileté, et quelques-unes de ses œuvres furent plus tard attribuées à ses fils Jacques-André ou Nicolas, tellement il y avait de points communs dans les productions du père et des enfants.

Cependant, vers 1705, ayant sans doute terminé tous les grands travaux qui l'avaient attiré à Brest, Jacques Portail quitta cette ville pour se fixer à Nantes, où il allait remplir les fonctions d'architecte-voyer.

Il guida ses deux fils vers la même carrière et c'est sous la direction de son père, qu'il aidait dans ses travaux, que Jacques-André s'initia à l'art de construire.

Mais, tout en dessinant des plans et des détails

d'édifice, il laissait son crayon fixer sur des albums de croquis les spectacles ou les personnages qui frappaient sa jeune imagination d'artiste.

Dix dessins de la collection du marquis de Chennevières, exécutés par Portail sur les chemins de la Bretagne, nous montrent à quel degré était déjà parvenu dès sa jeunesse son talent de dessinateur.

« D'une pierre noire, fine et molleuse, ces croquis » représentent des cours de ferme, des chariots attelés, » des paysages, des constructions. Visiblement, l'œil » est sûr et frais, la main souple et variée, le détail des » plans, l'assiette des façades des maisons, tout indique » un dessinateur précis et pittoresque et cherchant d'ins- » tinct l'union du rendu et de l'impression. » (1)

Ces croquis se répandirent, et sa valeur artistique le fit bientôt d'autant plus connaître dans Nantes, qu'outre » l'habitude du crayon, Portail devait assurément pra- » tiquer l'aquarelle, la peinture des fleurs et des natures » mortes, et sa future et si remarquable habileté en ce » genre ne put certes lui venir que d'une préparation de » vieille date. » (2)

Aussi, nous ne devons pas être surpris si, vers 1725, à l'âge de trente ans, il fut choisi par la municipalité nantaise pour remplir une mission artistique à Paris, s'y perfectionner dans la peinture et le dessin, et en même temps, surveiller la gravure d'une de ses œuvres, le portrait de Gérard Mellier, maire éminent de la ville de

---

(1) H. de Chennevières.

(2) H. de Chennevières.

Nantes, très versé dans les choses de l'art, et qui les avait en haute estime.

Il était muni de puissantes recommandations auprès de MM. Ory et Fulvy, maîtres des requêtes au Conseil d'Etat, grands amateurs tous les deux, et qui allaient bientôt apprécier quelles brillantes promesses devait tenir le talent naissant du jeune brestois.

---

En vivant quelques années à Paris, Portail allait trouver sa voie et s'imprégner fortement de l'esprit et du goût de son siècle, le dix-huitième siècle, le siècle de Watteau et de M<sup>me</sup> de Pompadour, le siècle de Trianon et de Marivaux.

A d'autres époques, l'art français avait produit des œuvres plus grandioses, il n'en avait jamais créé de plus aimables, de plus élégantes, de plus délicates ; jamais l'esprit français ne parut, dans le livre ou la conversation, plus fin, plus étincelant ; jamais il n'a d'un plus vif éclat rayonné au delà des frontières.

Les mœurs elles-mêmes étaient alors, dans toutes les classes, non pas plus pures certes qu'en aucun temps, mais plus polies, plus humaines et plus douces, elles reflétaient l'élégance des pastels de La Tour, et les précieuses délicatesses de la comédie de Marivaux.

Aussi, qui n'a pas vécu à cette époque, disait Talleyrand vieilli, n'a pas connu la douceur de vivre.

Au moment où le jeune Portail arrivait à Paris, trois noms triomphaient dans la peinture : Watteau, qui venait de mourir en 1721, âgé seulement de 37 ans, Chardin

(1699-1779), dans tout le premier éclat de sa renommée et Boucher, qui commençait sa réputation.

Les deux premiers eurent sur le talent du jeune Breton une influence prépondérante. Il est donc essentiel de définir leur œuvre ; écoutons pour cela les frères de Goncourt :

« Vatteau renouvela la grâce. Ce n'est plus chez lui  
» la grâce antique, charme rigoureux et solide, perfection du marbre de la Galathée, séduction toute plastique et gloire matérielle des Vénus.

» La grâce de Vatteau, c'est la grâce même. Elle est  
» le rien qui habille la femme d'un agrément, d'une coquetterie, d'un beau au delà du beau physique. Elle  
» est cette chose subtile qui semble le sourire de la ligne, l'âme de la forme, la physionomie spirituelle de la matière.

» Il connaît toutes les séductions de la femme au repos ; la langueur, la paresse, l'abandon, les airs penchés, la coquetterie des gestes, la mimique même de la grâce. Et cette grâce, si Vatteau l'anime, s'il la délie du repos et de l'immobilité, s'il la fait agissante et remuée, il semble qu'elle s'agite sur un rythme, et que sa marche balancée soit une danse menée par une harmonie.

» Une création, toute une création de poème et de rêve sortie de sa tête remplit son œuvre de l'élégance d'une vie surnaturelle. De la fantaisie de sa cervelle, de son caprice d'art, de son génie tout neuf, une féerie, mille féeries se sont envolées.

» Le peintre a tiré des visions enchantées de son imagination, un monde idéal et au-dessus de son temps ; il

» a bâti un de ces royaumes shakespeariens, une de ces  
» patries amoureuses et lumineuses, un de ces paradis  
» galants que les Polyphile bâtissaient sur le nuage du  
» songe, pour la joie délicate des vivants poétiques. »

Voilà Watteau ; qu'était Chardin ?

Si Watteau est le peintre de la fantaisie amoureuse, Chardin est à la fois le peintre des mœurs bourgeoises et le grand peintre des natures mortes. Né en 1699, un peu plus jeune que Portail, il prend à tâche de reproduire pour la postérité les scènes animées et vivantes de la bourgeoisie française au XVIII<sup>e</sup> siècle.

« Il transfigure les choses sans intérêt par la magie  
» du rendu. Dans ses œuvres, chaque fruit a la saveur  
» de ses couleurs, le duvet de sa peau, la pulpe de sa  
» chair. Les fruits, les fleurs, les accessoires, nul ne les a  
» peint comme lui. Nul n'a rendu comme lui la vie inani-  
» mée des choses. Voyez ses soupières de Saxe à fleu-  
» rettes, ses massives argenteries, ses bocaux d'olives,  
» ses bouteilles trapues, remuant dans leurs flancs l'or  
» des liqueurs, ou les lueurs de sang du vin.

» Chardin fait tout ce qu'il veut. Dans ses tableaux  
» d'animaux quel maître n'égale-t-il pas ? Rien n'humilie  
» ses pinceaux. Il touche au garde-manger du peuple. Il  
» peint le vieux chaudron, le poivrier, l'égrugeoir en  
» bois avec son pilon, les meubles les plus humbles. Un  
» gobelet d'argent et quelques fruits c'est un admirable  
» tableau de lui.

» Sous son pinceau, les fleurs se lèvent de la toile, le  
» dessin feuillu de l'œillet, le cœur de la fleur, son  
» ombre tendre, son chiffonnage, son décliquetage, tout  
» s'assemble et s'épanouit. »

« Après avoir ainsi triomphé dans la nature morte,  
» Chardin s'essaye dans les scènes de la bourgeoisie  
» modeste et honnête : des enfants qui jouent, une mère  
» qui montre à broder à sa fillette, il ne lui en faut pas  
» plus pour produire un chef-d'œuvre de vérité et sou-  
» vent d'émotion intime et saine. Le succès de la pein-  
» ture familière et domestique abandonnée en France  
» depuis Abraham Bosse et les Le Nain décidait la  
» fortune du nom de Chardin. La gravure lui donnait la  
» popularité, elle répandait l'image et le bruit de son  
» talent au delà du public des expositions, dans toute  
» l'immense clientèle du goût de Paris, par toute cette  
» Europe du XVIII<sup>e</sup> siècle, si remplie de notre art, si  
» amoureuse de notre génie.

» Aucune de ses natures mortes n'avait obtenu cette  
» vulgarisation. Mais aussitôt que paraissent ses petites  
» œuvres, les graveurs se les disputent et consacrent son  
» génie.

» Le peintre de la bourgeoisie et de ses humbles  
» vertus rivalise en succès avec le peintre des fêtes  
» galantes. »

Combien Portail possède dans son genre de qualités de Chardin ? Combien ses natures mortes sont vraies, sincères et pleines de relief et de couleur. Il les présente sous une forme plus modeste, des dessins, des miniatures, des aquarelles, mais lui aussi avec quelques fruits ou quelques fleurs dans un panier et un gobelet étincelant d'argent, il sait faire une petite merveille.

Quant à Watteau, il lui emprunte la fantaisie, l'élégance et le rêve ; il fixe dans la réalité les brillantes visions du maître. Il fait descendre des nuées les Cydalises et les

Eglé pour les incarner dans les gracieuses mondaines de Trianon et de Versailles. Il nous montre dans toute leur élégance, dans tout leur raffinement mêlé d'ironie douce et de tendresse contenue les ingénues des fausses confidences ou du jeu de l'amour et du hasard. Et quels cavaliers les escortent, quelle distinction, quel bon ton exquis les accompagnent ! Si Chardin reste le peintre de l'humble bourgeoisie, Portail est celui des élégances et des mondanités de la noblesse. De ses feuillets enchanteurs s'exhale je ne sais quoi de fin, de distingué imprégné d'un vague et délicieux parfum d'iris et de poudre à la Maréchale.

---

Si par le merveilleux de son rendu, la perfection de ses perspectives, la saveur de son coup de crayon, l'élégance et la grâce de ses petites compositions, Jacques-André Portail excite l'admiration des artistes et des amateurs, il n'intéresse pas moins vivement les historiens et les poètes par les précieux documents qu'il nous apporte sur les mœurs, les costumes, les formes, les élégances et les architectures de la première partie du règne de Louis XV.

D'une part, son pinceau, par de ravissantes aquarelles et des gouaches qui valent des tableaux, nous montre, dans le double goût de précision technique et d'agrément pittoresque de l'époque, l'aspect brillant et majestueux de tous les châteaux et de toutes les maisons de plaisance du Roy.

Aidé de nombreux dessinateurs qu'il dirige dans leurs

travaux, André Portail a mis quatre années laborieuses à parfaire ce recueil.

Versailles, Triancn, Marly, Meudon, Fontainebleau, etc., apparaissent dans ses albums, sous la douce lumière d'un beau jour de printemps ou d'automne. On y revoit dans tout l'éclat de la magnificence royale, les magnifiques frondaisons des bois, les grands édifices, les riches galeries, les pièces d'eaux, les blanches statues, le bosquet d'A pollon, les cascades, les arbres et les charmillcs qui abritent de leurs ombrages les belles promeneuses de la cour, le tapis vert et les gazons que foulent leur<sup>s</sup> jolis pieds.

On sent qu'il se passionna pour ce travail et qu'en dirigeant le bureau des dessinateurs du roi, il créa un genre inédit ; et l'on comprend pourquoi les perspectives dont il s'est réservé spécialement l'exécution peuvent servir à ses successeurs de piquants et sûrs modèles.

Il y a là, en effet, une collection unique qui nous rappelle, avec tous les prestiges de la couleur, de la transparence et de la lumière, les royales architectures de la vieille France, les monuments du grand siècle, les élégantes bagatelles du règne de Louis XV et qui fait revivre à chaque feuille les souvenirs charmants ou terribles que nous a légués l'histoire de ces édifices et de ces palais.

D'autre part, pendant qu'il peint ou fait peindre ces somptueux asiles, son crayon alerte en saisit les habitants. Il les fait revivre par de magiques instantanés dans lesquels s'associent délicieusement le blanc, le rouge et le noir.

Par lui, nous savons aujourd'hui comment, en 1746, s'habille un homme de cour, comment il se tient, com-



ment il se présente. Il nous montre la capricieuse beauté du jour avec l'élégant cavalier de son choix. Nous voyons la grande dame en déshabillé, en toilette, dans toutes les circonstances de sa vie privée et de sa vie de cour. Nous contemplons ses parures. Nous admirons l'abondance des soies, des dentelles et des velours, l'élégance des lignes, la légèreté des teintes, l'aspect fin et délicat de l'ensemble.

Dans cette curieuse galerie, nous retrouvons tous les personnages de Dancourt et de Marivaux, tous aimables et séduisants. Que de gracieuses jeunes filles, tantôt simples, occupées dans leur intérieur; tantôt parées à la mode du jour, poudrées, fardées, en fontanges, en paniers, assises, debout ou jouant du clavecin. Que de jeunes seigneurs en déshabillé, jouant aux cartes ou faisant de la musique; ou bien en habits de cour, paraissant, causant et escortant leurs belles.

Toute la vie privée et publique de la noblesse française se peint dans ces inimitables sanguines.



Il nous reste encore environ 150 de ces dessins, répartis dans de riches collections ou dans les musées. Beaucoup d'autres ont disparu, répandus et dispersés au hasard par la générosité et l'insouciance de l'auteur qui ne paraissait pas y attacher d'importance.

Remarquez bien, en effet, mesdames et messieurs, que c'est sans le vouloir qu'il est devenu peintre, dessinateur du roi, garde des tableaux des musées de la couronne et enfin organisateur des premières expositions de peinture.

C'est aussi sans le savoir et inconsciemment, pour ainsi dire, qu'il est devenu illustre.

Ainsi qu'il l'a écrit lui-même, il ne songeait qu'à être ingénieur architecte, comme son père et son frère Nicolas-François. C'était une profession de famille que l'on se transmettait de père en fils. Et s'il n'avait pas été découvert, et enlevé à la province par le surintendant des beaux-arts Orry de Vignory, il aurait passé sa vie probablement inconnu en dehors de Nantes, et il serait mort ignoré, bâtisseur de pignons sur rue, constructeur de ponts ou défricheur de chaussées, ne dessinant que dans ses loisirs et par manière de passe-temps.

Ainsi vécurent son père et son frère Nicolas-François. Ce dernier se fixa à Nantes, et il y devint, à la mort de son père, le premier architecte-voyer de la ville. Il s'y maria, et il épousa en 1733 Perrine Séheult, dont il eut de nombreux enfants. Il travailla beaucoup et mourut le 30 janvier 1767, à l'âge de 70 ans, huit ans après son aîné.

Comme architecte, Nicolas n'était pas sans mérite. Il dressa un grand plan colorié de la ville de Nantes. Il fit les projets nécessaires à la Mormoie et enfin il contribua à la création du quartier de l'île Feydeau, dans laquelle il construisit plusieurs hôtels importants.

Cependant, sans son frère, son nom serait aujourd'hui tombé dans l'oubli.

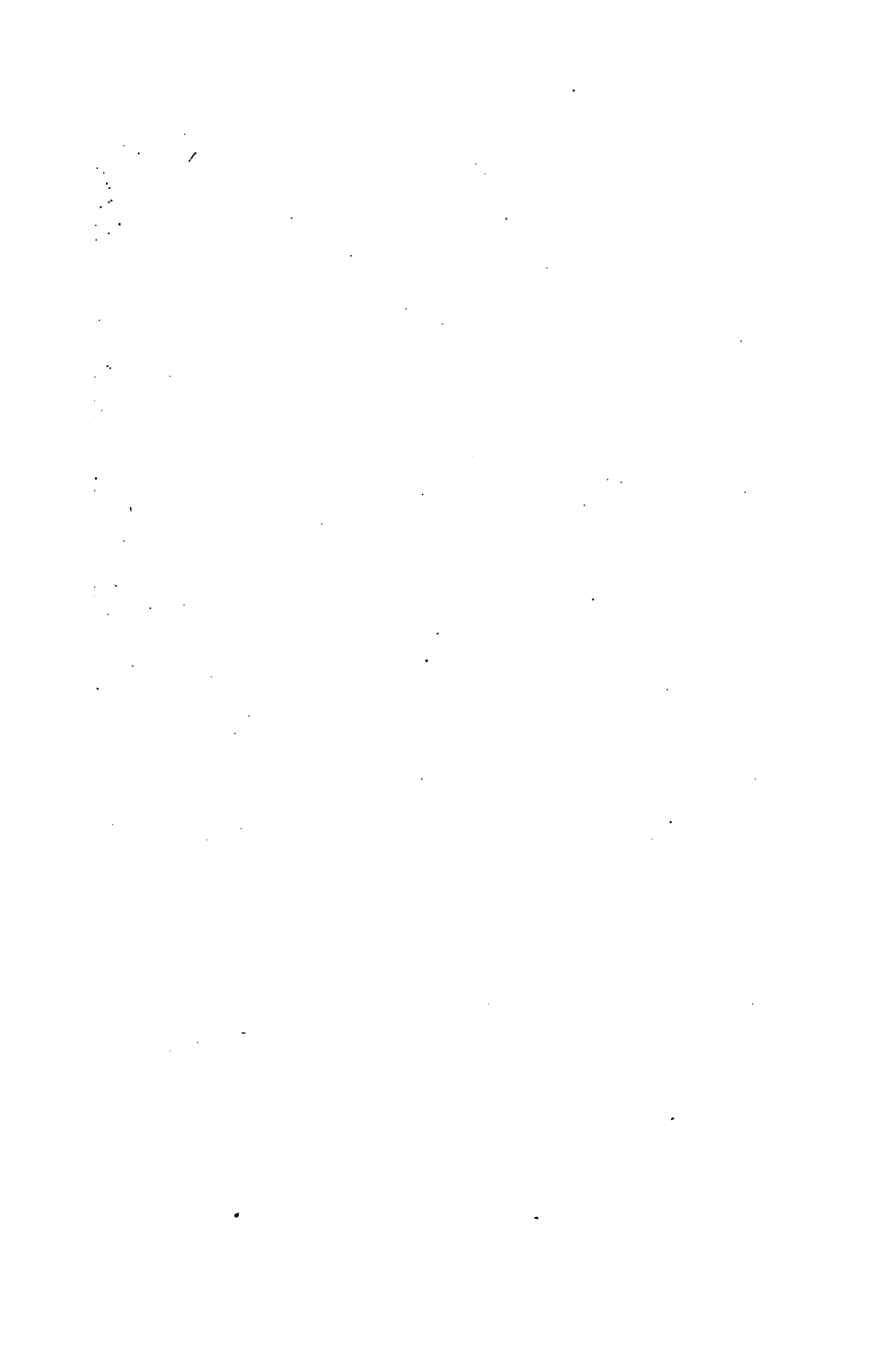
Des trois Portail, Jacques-André seul a conquis une gloire solide qui s'accroît tous les jours. Il est maintenant un des favoris les plus recherchés des grandes ventes artistiques. Il y tient une grande place, à côté des Lancret, des Fragonard, des Nattier, des Saint-Aubin,

des Watteau même, par des dessins du plus bel accent et d'incomparables croquis.

Il nous reste à étudier complètement sa vie et son œuvre. Ce sera, si vous le voulez bien, l'objet d'une seconde conférence.

Je termine donc celle-ci, mesdames et messieurs, en vous remerciant de l'aimable empressement avec lequel vous avez répondu à l'appel de la Société académique et de toute l'attention que vous avez bien voulu m'accorder.

~~~~~



L'ART A BREST

AU XVIII^e SIÈCLE

JACQUES-ANDRÉ PORTAIL

Dessinateur du Roy

Deuxième Conférence

MESDAMES, MESSIEURS,

Dans ma précédente conférence, j'ai eu l'honneur de vous présenter Jacques-André Portail, garde des tableaux du roi Louis XV.

Vous savez donc déjà qu'il était né à Brest en 1695, que son père, architecte ingénieur, avait exercé sa profession dans cette ville pendant une douzaine d'années, et que c'est grâce à l'éducation paternelle, que notre jeune Brestois, favorisé par ses qualités naturelles, parvint à acquérir une valeur artistique et un talent qui devaient faire de lui un des plus délicieux maîtres du XVIII^e siècle.

Vous savez également que peintre distingué de natures mortes, paysagiste et aquarelliste supérieur, Portail se recommande avant tout de nos jours aux amateurs qui recherchent ses œuvres, par ses incomparables dessins aux trois couleurs.

Il a su, par son habileté prestigieuse à manier le crayon, par le sentiment délicat et l'élégance qui règnent dans ses œuvres, nous faire revivre dans tout leur éclat les merveilleuses fantaisies du règne de Louis XV et rivaliser ainsi avec Watteau, Nattier et Lancret. Il montre dans ses dessins, avec une sûreté de coup d'œil incomparable et un véritable génie pour saisir les attitudes, une précision et une douceur qui en font de petites merveilles de poésie, de vérité et de charme pénétrant.

Cependant, ce n'est pas au début de sa carrière que ses contemporains surent apprécier ce magicien de la sanguine et de la pierre noire. Tout d'abord à Nantes, sa science profonde de la perspective, son talent de paysagiste, son habileté dans le lavis et l'aquarelle lui firent entreprendre une série d'ouvrages par lesquels sa réputation locale se fonda et grandit tous les jours, dans le monde des connaisseurs.

Ses ruines, ses paysages, ses vues monumentales d'après nature dans lesquelles il utilisait si habilement ses connaissances en architecture, le placèrent bientôt au premier rang des artistes de la ville.

Pour justifier ce succès, il suffit d'examiner une de ses premières œuvres connues ; la vue perspective à l'encre de Chine de la ville de Nantes prise du côté de la Motte-Saint-André. Ce dessin d'une facture et d'une mise à point remarquables montre l'aspect de la cathédrale, des fossés et des murs de la ville, ainsi que du château avant l'établissement du cours Saint-Pierre. Il appartient

aujourd'hui aux archives municipales de la ville de Nantes.

Aussi était-il tout naturel que patronné par de telles œuvres, Portail fut désigné pour une mission artistique à Paris.

Au moment où il arrivait ainsi dans la capitale, commençait le règne de la marquise de Pompadour (1721-1764).

La belle favorite exerça, comme on le sait, une immense influence sur l'art de son temps. Elle inspira et baptisa un style, représenté en peinture, en gravure et en sculpture par Carle Vanloo, Cochin et Bouchardon, intronisant partout le joli à la place du beau, et inculquant à tous le goût du luxe dans les modes, dans l'ameublement, dans les habitudes de la vie.

Et même, voulant donner aux grands l'exemple et l'impulsion, elle fit de son hôtel une merveille dont l'élégante distribution, la riche décoration et surtout les délicieux accessoires rivalisaient avec l'hôtel de Villars, célèbre dans toute l'Europe.

La formule décorative qu'on appelle communément le Style Rocaille, avait produit dans les premières années du XVIII^e siècle de charmantes créations où la fantaisie la plus libre s'épanouissait sans perdre la mesure. Depuis la fin de la Renaissance, le principe de la symétrie régnait despotiquement ; il s'était fait, sous Louis XV, contre ce despotisme, une révolution qui fut bienfaisante jusqu'au jour où elle méconnut sa raison d'être et

sembla s'affranchir de toute loi. L'idée de s'inspirer, en architecture et en décoration, des accidents de la nature avait été une idée féconde que la favorite voulut faire sienne et diriger.

La jolie Antoinette Poisson, devenue Madame Le Normand d'Étiolles, puis créée par le roi marquise de Pompadour, se piquait de compétence artistique et prétendait régner sur les arts et les modes. Intelligente, vive, spirituelle et ambitieuse, elle voulait se mettre en état de dominer le goût de l'époque.

Pour cela elle travailla beaucoup et ne négligea aucun effort. Elle avait appris le chant avec Jéliotte, la danse avec Guibaudet, la déclamation avec Crébillon, et elle maniait le burin avec habileté.

Elle avait choisi pour guide un des artistes les plus compétents et les plus avisés du royaume, le graveur Charles-Nicolas Cochin.

Cochin était habile, intelligent et fort spirituel, qualité nécessaire dans un temps où l'on dépensait tant d'esprit pour parvenir. Dessinateur, graveur, écrivain à ses heures et de la meilleure veine, Cochin menait sa fortune en homme de cour. Il avait gagné la confiance de Madame de Pompadour et obtenu chez elle ses « entrances », comme il le disait. Il lui enseignait l'eau forte en même temps que Boucher le dessin et Gay le travail du touret.

C'est sous ses auspices qu'elle parvint à prendre la direction du mouvement artistique auquel elle donna un nom en créant un style, le style Pompadour, qui a produit en particulier la place Stanislas à Nancy et les superbes grilles qui l'encadrent.

De son vivant même, elle baptisa non seulement les

élégances et les coquetteries, le déshabillé galant qu'elle imagina, le nœud d'épée qu'elle refaisait au maréchal de Saxe, mais elle baptisa encore toute la main-d'œuvre du temps, tout le mobilier et tous les accessoires d'une civilisation exquise et raffinée.

Elle dirigea toutes les fantaisies, tout le beau et tout le joli, tous les charmes et toutes les recherches du siècle.

Les rocailles, les chinoiseries, les tasses de Sèvres, la riche orfèvrerie contournée, les élégants cartels encadrant les glaces incrustées, les lustres de Bohême, les portraits au pastel, les torchères, les médaillons, les fontaines, les portes, les grilles, les meubles, les panneaux sculptés et les trophées se recommandent encore d'elle comme de la suprême patronne du luxe et du goût.

C'est pourquoi, tout en s'imprégnant fortement de Watteau et de Chardin, Portail devait-il subir, comme tous ses contemporains, l'influence du style Pompadour, tout au moins dans les accessoires et dans les costumes, d'autant plus que sa nature et ses goûts le portaient à rechercher les milieux les plus élégants et les plus polis.

Et puis, la marquise de Pompadour était maîtresse absolue à la direction des beaux-arts et des bâtiments dont elle avait fait son domaine. Elle en renvoya Orry de Vignory, qui manquait de complaisance, pour lui substituer en 1745 un oncle par alliance, Le Normant de Tournehem, auquel elle donna plus tard comme successeur son propre frère, le marquis de Marigny et de Mesnars.

Elle régnait le plus souvent avec goût, mais parfois aussi avec les caprices de la jolie femme.

» ture et dorure qui se font dans les cabinets de S. M.
» à Versailles. » Voilà donc Portail logé à Versailles dans l'hôtel même de la surintendance; on lui donne alors 1600 livres comme dessinateur et 1500 livres pour ses fonctions de garde des tableaux du Roi. Ce n'est pas le Pactole, mais il est probable que ses travaux personnels améliorent sensiblement sa situation, car il a la vogue et sa réputation grandit tous les jours.

Du reste, il est dans son élément, il manie des chefs-d'œuvre; il parcourt sans cesse les galeries de Versailles et du Louvre. Il choisit tous les ans parmi les tableaux qui les garnissent ceux qui doivent par un ingénieux roulement décorer à leur tour les appartements de la famille royale.

En même temps, il a sous ses ordres un grand atelier au nombreux personnel de peintres et de dessinateurs. « Il fait reproduire d'après les effigies consacrées de » Belle, des Vanloo, de Nattier, de Tocqué, les portraits » officiels du Roi, de la Reine, du Dauphin, de mesdames » de France et même des ministres à destination des » cours étrangères, des municipalités ou des familles » aimées de la cour. Des doreurs de cadre et sans doute » d'appartements, des modeleurs et stucateurs pour les » menues restaurations, pour les moulages ou les ornements travaillent également sous ses yeux. »

Il dirige les copies des tableaux des vieux maîtres et les peintures décoratives des châteaux royaux.

Il en peint lui-même et son œuvre nous offre d'excellentes reproductions des Carrache, du Caravage de Lemoine et de de Troy. Il compose également avec succès, « et il convient de citer notamment cinq tableaux

» de ruines avec port de mer et trois paysages composés
» pour l'appartement de la Dauphine au château de
» Fontainebleau. »

Il ne néglige pas pour cela la miniature et la peinture de fleurs. Il y consacre les loisirs que lui laisse sa charge. Ses œuvres éveillent l'attention des amateurs et il arrive bientôt à exposer avec succès aux salons de 1747, 1750 et 1751.

En même temps, son érudition, l'intérêt de sa conversation lui attirent de nombreux visiteurs épris comme lui d'art; il est tout heureux de leur faire partager son admiration pour les vieux maîtres.

« A Versailles, raconte Marmontel, au-dessus de mon
» logement de la surintendance étaient les tableaux du
» roi. C'était dans mes délassements ma promenade du
» matin; j'y passais des heures entières, avec le
» bonhomme Portail, digne gardien de ce trésor, à
» causer avec lui sur le génie et la manière des diffé-
» rentes écoles et le caractère distinctif des grands
» peintres »

Et ce ne sont pas seulement les artistes et les philosophes que séduisent ses brillantes causeries, son accueil si affable et sa délicate urbanité.

Des grands seigneurs et de grandes dames lui font visite et le prennent pour guide dans leurs recherches ou leurs études artistiques. Son atelier reçoit tous les jours les princes et les jeunes princesses. Il leur donne ses croquis, il les dirige dans leurs copies; quelquefois même il en fait le portrait, soit au crayon, et à la sanguine, soit à la miniature. De là le portrait de Louis XV, miniature coloriée sur vélin, celui de M^{me} Elisabeth de

France, duchesse de Parme, sous la figure de l'aurore et ses nombreux portraits à l'aquarelle en miniature, ou aux trois crayons cités par M. le marquis de Surgères.

Il est dans sa tâche d'un dévouement absolu, d'une compétence hors ligne et d'une activité infatigable. Aussi on en use et on en abuse ; et il n'est pas extraordinaire qu'il se plaigne quelque peu dans sa supplique de 1756 au marquis de Marigny, surintendant des Beaux-Arts et frère de Madame de Pompadour, supplique dont nous extrayons les lignes suivantes :

« En 1740, le sieur Coustellier à qui le duc d'Antin » avait donné la garde des plans des maisons royales » demanda sa retraite et que ses appointements lui » fussent conservés en pension. M. Orry lui accorda les » deux demandes et me donna dès lors la garde de ces » plans, dont il me fit remettre le dépôt.

» En 1743, M. Orry m'ordonna de travailler à l'inventaire général des tableaux de la couronne afin de » mettre cette partie en règle, ce qui ne s'est fait » qu'avec bien des soins, des voyages et des frais. »

« En 1746, M. de Tournehem me donna l'ordre d'établir un bureau de dessinateurs pour réduire en recueil » portatif tous les plans et dessins des châteaux, maisons » et jardins appartenant au roy, ouvrage qui a exigé, » pendant quatre ans, bien des détails, des soins et de » l'application et dont j'attends aujourd'hui la récompense. »

Que de multiples occupations ! D'une part il collabore au premier catalogue raisonné des tableaux de Sa Majesté, source du futur catalogue des musées de France ; d'autre part il compose avec ses dessinateurs un magnifique

album à la fois précis et pittoresque pour conserver à la postérité l'image et le souvenir des châteaux et des domaines de la couronne. Je vous ai déjà parlé de cette belle œuvre dont certaines planches sont entièrement de Portail. Parmi elles, on peut admirer au musée de Versailles deux gouaches superbes, dues au pinceau même du maître et représentant dans de merveilleuses perspectives, et avec une exactitude absolue la pièce d'eau des Suisses et le bassin de Neptune en 1746.

Ces œuvres contribuèrent certainement à fixer sa réputation et à le faire admettre à l'Académie de peinture dont il fut reçu membre le 24 septembre 1746. « Attendu, dit le procès-verbal de la réception, qu'ayant » fait voir ses dessins et les autres ouvrages de sa composition, la compagnie, par estime pour ses talents et » en considération des soins qu'il se donna pour l'Académie dans les différentes expositions ordonnées par » Sa Majesté a agréé sa présentation et l'a reçu dans la » même séance académicien. »

Cette nomination, il faut bien le dire, ne fut pas exempte de critiques. Elle souleva la verve des envieux qui cherchèrent à en diminuer l'éclat. Le rapporteur de l'Académie déclara lui-même qu'elle ne tirait pas à conséquence. On en chercha des causes étrangères au talent du peintre. On insinua que sa grâce physique, la noblesse de ses traits, sa facilité d'élocution et ses allures courtoises avaient dû y contribuer autant que ses mérites artistiques appuyés par ses succès à la cour.

C'est sous cette impression sans doute que l'abbé d'Expilly dans la notice qu'il lui consacra mêla quelques épines aux fleurs dont il le couvrait.

« Portail, dit-il, fut admiré au centre du bon goût.
» Tous les seigneurs amateurs, ainsi que les grands
» artistes cherchèrent à enrichir leurs collections de ses
» vues et dessins admirables.

» Outre cela, ajoute-t-il, Portail avait tous les dons
» extérieurs qui préviennent, une figure noble et gra-
» cieuse, le talent de se bien exprimer et surtout celui
» de faire sa cour aux grands.

» Aussi, réussit-il parfaitement à Versailles, où ces
» qualités furent toujours absolument nécessaires. »

Que de perfidie dans cette dernière phrase !

Tout cela est bien humain et de tous les siècles, aussi
bien du XIX^e que du XVIII^e.

« Aussi conclut-il, il eut souvent les honneurs de voir
» son cabinet et son atelier remplis de princes et de
» princesses et des plus grands seigneurs de la cour qui
» se faisaient un plaisir de l'aller voir travailler, comme
» le Titien que Charles-Quint se plaisait à voir peindre. »

La postérité se charge aujourd'hui de venger Portail
de cette malveillance de certains de ses contemporains
et elle commença vite pour lui, puisque lorsqu'il mourût
le 4 novembre 1759, à l'âge de 64 ans, sans avoir été
marié, le roi fit immédiatement acheter au prix de 80.000
livres, la plus grande partie de ses portefeuilles de des-
sins et croquis pour en enrichir ses collections.



L'Académie des Beaux-Arts, en accueillant Portail
dans son sein, avait certainement obéi à la tradition, en
même temps qu'à l'intérêt. Il succédait en effet à l'acadé-
micien Stiémart, qui possédait avant lui la garde des

tableaux du roi, et l'illustre assemblée tenait à continuer au nouveau directeur des musées de la couronne la confiance qu'elle accordait à son prédécesseur, confiance que Portail méritait amplement.

« Où trouver en effet meilleure garantie de la présentation des œuvres modernes, sinon chez l'homme dont le maniement et le classement des vieilles peintures développaient le talent de la mise en valeur et des combinaisons décoratives. » (1)

Du reste, il devait dans ce poste de garde des tableaux du roy, rendre à l'art même de très grands services et justifier à ce point de vue le choix de l'Académie.

Grâce à lui, on pût établir la provenance et l'origine du célèbre tableau du Corrège représentant la Vierge, l'enfant Jésus et la Madeleine en compagnie de saint Jérôme. Ce tableau, ainsi que le prouva Portail avait été offert au roi Louis XIV par le comte de Rencin.

En 1748, il provoqua la réparation de la sainte famille de Jacopo Palma, dit le Vecchio achetée par Louis XIV aux héritiers du cardinal Mazarin et placée par le roi dans son cabinet à Versailles.

Il signala également le fâcheux état du fameux saint Michel de Raphaël, peint en 1518 pour le pape Léon X et offert par ce pontife à François I^{er}. Ce tableau excitait à un si haut degré l'admiration de Louis XIV que ce monarque l'avait fait placer à Versailles, juste au-dessus du trône.

Grâce à Portail, ce chef-d'œuvre restauré à temps a été conservé à la France. Et l'on possède encore, à

(1) H. de Chennevières.

l'Académie des Beaux-Arts, le procès-verbal, dressé le 10 janvier 1751 portant les signatures de Coypel, Carles van Loo, Lépicié et Portail démontrant au roi la nécessité d'une restauration et d'un rentoillement urgents. (l'église Saint-Louis de Brest possède une copie de cette toile, autel des Anges, côté de l'Épître).

Parmi tous les titres que Portail offrait à son choix, l'Académie préféra celui de peintre de fleurs, consacrant pour ainsi dire à l'avance le jugement si exact que l'un de ses contemporains Bachaumont devait porter sur l'une des faces du talent de l'artiste brestois.

« Monsieur Portail, dit-il, garde des tableaux du Roy
» à Versailles, possède les talents les plus aimables et
» les plus singuliers; il a beaucoup voyagé, il se desti-
» nait au génie et à l'architecture, il s'est tourné du côté
» de la miniature; il dessine également bien la figure, le
» portrait, l'architecture, le paysage, les fleurs, les
» fruits, les animaux, les oiseaux et tout ce qu'on appelle
» les choses naturelles, le tout d'après nature, qu'il
» imite parfaitement et qu'il embellit. Il ne travaille
» guère qu'en petit, il emploie dans son travail les
» crayons de mine de plomb, la pierre noire, la sanguine,
» la craie, la plume, l'encre de Chine et les couleurs en
» détrempe; ses ouvrages sont dessinés, pointillés,
» hachés, lavés et peints; de tout ce différent travail
» il en résulte les choses les plus aimables.

» S'il peint des fruits, ils ont cette fleur, cette espèce
» de duvet qu'on leur ôte quand on les manie, il repré-
» sente le luisant qu'ont les plumes des oiseaux et le
» caractère du poil des animaux, il ne manque à ses
» fleurs que l'odeur. Il faut avoir pour produire de

» pareilles choses, la plus grande patience, le plus grand
» talent, la plus grande propreté et la plus grande
» légèreté de main et surtout le goût le plus fin et le
» plus sûr.

» Ses compositions sont charmantes, élégantes, volup-
» tueuses, il groupe à merveille ; ses fonds sont de la
» plus grande suavité : ordinairement pour former ses
» principales lumières, il laisse paraître le fond du papier
» qui est blanc. »

Mais ce que ne dit pas assez Bachaumont, ce qui rend
Portail incomparable, c'est cette science, cet art du
croquis à plusieurs crayons par lesquels en quelques
touches de blanc, de noir et de rouge, il jette sur le
papier les plus délicieux paysages et les scènes les plus
exquises des comédies de mœurs raffinées et mondaines
qui se déroulent autour de lui.

Il dessine en se jouant, faisant des chefs-d'œuvre sans
y songer, comme M. Jourdain de la prose. S'il l'ignore ;
on le sait à la cour, à la ville, dans les salons et chez les
artistes et le directeur de l'Académie française à Rome,
Natoire, peut écrire avec raison : « Nous venons de
» rouler autour de Rome où nous avons vu les plus beaux
» endroits qui se puissent imaginer pour le paysage. Je
» vous attendais pour les dessiner avec M. Portail, qui
» trouverait là de quoi garnir ses portefeuilles. »

Portail n'avait pas besoin d'aller en Italie pour garnir
ses portefeuilles ; les plus séduisants paysages ne
valaient pas à ses yeux le magique spectacle de Ver-
sailles. Là, devant lui, se montraient tous les jours, dans
l'infini variété des circonstances la cour la plus brillante,
la plus polie, la plus spirituelle et la plus raffinée du
monde.

Le roi, la reine, les princes du sang, les prélats, les ambassadeurs, les grandes dames, les marquis à grands fracas, les belles ambitieuses, les favorites, les grands seigneurs, les petits maîtres, les jeunes filles, les valets de cour; Cydalise et Laurette, Dorante et Sylvie, Lisette et Frontin, tous défilent devant son crayon, non seulement dans la pompe officielle et triomphante des grands jours, mais encore dans l'intimité gracieuse et le sans-façon d'une politesse exquise et familière.

Il voit, il écoute, il saisit tout. Les conversations galantes, les bals, les fêtes champêtres, les divertissements et les scènes quotidiennes de la vie élégante sont pour lui autant de tableaux tout trouvés, d'autant plus tentants qu'ils sont plus inédits.

Versailles et la cour n'ont pas de secrets pour lui. Il y était admis et reçu partout. Pour tous il était devenu le bonhomme Portail à l'humeur pacifique, au bon vouloir serein et spirituel, à la malice douce et indulgente.

C'est bien avec une telle physionomie que nous le montrent son portrait dessiné par Frédou et son portrait peint par lui-même au musée de Versailles.

Les élégants et les raffinés, de jeunes et de jolies femmes fréquentent son atelier et lui servent de modèles et en même temps ils le consultent et il leur donne de ses dessins. « De 1740 à 1760, la famille royale fut une » véritable pépinière d'art; la reine Marie Leczinska, le » Dauphin, la Dauphine, mesdames de France, tous » peignent ou dessinent et fréquentes sont les notes » d'archives, adressées à la surintendance, pour mettre » à la disposition de l'une ou l'autre des princesses, les » tableaux de maîtres dont elles désirent tirer copie.

» Portail avait là forcément des rencontres de service (1)
» et des relations fréquentes. »

Et quels précieux modèles ! « Age unique dans l'histoire du goût humain, dit M. de Chennevières, où un bel homme de la cour, une dame du palais de la reine étaient d'indéfinissables chefs-d'œuvre d'esprit et de grâce décorative ! Si notre œil à nous, s'éprend tellement de ces merveilleuses figures dont l'ombre seule nous est parvenue, combien plus les contemporains devaient-ils se mirer passionnément dans ces quintessences suprêmes de leur élégance à eux. Portail était le mieux placé pour voir et pour crayonner. De là, cette série de sanguines, consacrées la plupart aux silhouettes les plus diverses de Versailles. »

« Ni Lancret, ni Pater n'auraient mieux fait ? leurs fantaisies, leurs arrangements n'auraient atteint ni la simplicité du réel ni la vérité vive de la vision de Portail, et si Watteau eut vécu assez pour le connaître, il l'aurait nommé son correspondant à la cour. Époque deux fois heureuse, où la réalité, non contente d'être une féerie des yeux dépassait encore le rêve lui-même. »

« Et plus Portail suivait franchement les données du vrai, plus il dessinait des personnages de plein rêve. Sans avoir toujours le délié de la facture des deux élèves de Watteau, il procède par traits de crayon ingénieux et grâs, avec des reprises plus cernées aux visages, s'il lui plaît de préciser. Rarement il y met de l'accentuation de main, il agit à fleur de papier. » C'est leste, enlevé, pimpant et gracieux tout à la fois.

Et ces petits chefs-d'œuvre, Portail les prodiguait

(1) H. de Chennevières.

sans compter, le plus souvent il les donnait ou tout au moins il se les laissait ravir. C'est ainsi que Charles de Silvestre, professeur des enfants de France g'ana sa superbe collection de sanguines, aujourd'hui dispersée et dont la valeur actuelle est inestimable.

Il ne faisait guère payer, et avec quelle modération, Dieu le sait que les commandes, paysages, vues ou portraits qui lui étaient directement adressées.

Monsieur le marquis de Surgères dans la notice qu'il a publiée sur Portail énumère une liste cataloguée d'environ deux cents des œuvres connues de Portail avec la provenance et le dernier prix obtenu dans les ventes successives où elles ont paru.

Je vous ferai grâce de cette liste, très intéressante à parcourir, mais qui serait mal placée ici.

Je me bornerai à vous dire qu'elle comprend onze portraits, pour la plupart miniatures ou aquarelles, vingt-deux paysages ou vues, quelques sujets pieux aux trois crayons, une trentaine de natures mortes, fleurs, fruits, animaux, la plupart à l'aquarelle et dont un certain nombre figurèrent avec succès aux expositions de l'époque ; le reste se compose de sujets divers renfermant de nombreuses scènes de la vie élégante et mondaine, parmi lesquelles les inimitables sanguines qui font aujourd'hui la principale gloire de leur auteur.

Monsieur le marquis de Surgères signale en même temps le reçu d'une somme de 112 livres, signé de Portail, et prix d'un dessin qui lui est commandé, représentant une fête galante dans le parc de monsieur le directeur général Orry, comte de Vignory.

Il serait curieux de savoir ce que ce même dessin serait

vendu aujourd'hui. Cela nous permettrait de mesurer le chemin parcouru et de constater combien la réputation de Portail a été grandissante avec les années.

Il est du reste facile de s'en convaincre en suivant par ordre chronologique la suite des ventes qui mirent ses œuvres en évidence.

A sa mort (1759), rien ne paraît rester de lui, ses productions sont concentrées chez de fins amateurs ou chez quelques collectionneurs jaloux et le roi se réserve tout ce qui est disponible.

Il semble avoir disparu et être perdu pour le public. Tout à coup la vente du marquis de Marigny, vient vingt-trois ans après (1782), le révéler de nouveau au monde des arts.

Abel-François Poisson, successivement sieur de Vaudières, marquis de Marigny et de Menars, avait, grâce à la protection de sa sœur, la marquise de Pompadour, obtenu du roi Louis XV la succession d'Orry et de Tournehem et il était devenu directeur et ordonnateur des bâtiments, jardins, académies et manufactures royales et comme tel, chef direct de Portail.

Ce fut un homme de bonne volonté qui, parti de très bas, se maintint avec modestie et fermeté, au rang très haut où l'avait porté un caprice du sort. Il sut grandir avec sa fonction. Son entrée en charge semblait d'un roué, son gouvernement artistique fut d'un homme de bien. Les témoignages contemporains lui sont favorables.

Homme de labeur et de goût, il s'était livré aux études les plus complètes et les plus sérieuses pour se former et se mettre à la hauteur de sa charge.

Ce petit marquis d'avant-hier, comme l'appelaient les

envieux par un malicieux jeu de mots, était le contraire d'un sot. Il avait grandi dans un monde mêlé, mais où l'on bavardait volontiers sur les questions d'art.

Il possédait quelques-unes des étonnantes facultés d'assimilation de sa sœur, la belle marquise, si richement douée, et il fit en 1749 à 51 un voyage en Italie, resté célèbre, où sous la direction de Cochin il étudia à fond, les chefs-d'œuvre de la péninsule.

Il acquit ainsi, écrivait Cochin, une véritable connaissance des arts et une autorité considérable.

Marigny appréciait particulièrement Portail. Héritier de madame de Pompadour, il avait fondu, dans une collection sans égale, son propre fonds avec les merveilles du cabinet de la jolie protectrice des arts.

Il y avait là, dit le catalogue, comme œuvres de Portail, un choix exquis de trente-sept miniatures, représentant les plus illustres et les plus jolies personnes de la cour de Versailles, puis seize natures mortes, vingt-trois dessins au crayon, dix-sept paysages et vues à la pierre noire. On se les disputa et les études de sanguine ne furent ni les moins convoitées, ni les moins payées.

Cependant, arrivèrent bientôt après la Révolution, puis l'Empire. Le goût public fut alors transformé. Les grâces légères, les folies champêtres et amoureuses de Watteau, les bergères et les amours poudrés de Boucher, les élégantes fantaisies des Natoire, des Lancret, des Vanloo, des Saint-Aubin s'envolèrent, chassés par les Romains casqués de David et les savantes et froides anatomies de son école. Vénus devint maussade et Cupidon pédant. Une austère antiquité toute de convention vint remplacer les joyeuses pasquinades et les voyages à Cythère.

Il semble que l'œuvre de Portail devait dire alors adieu à la vogue.

Et pourtant, lorsqu'en 1811, eut lieu la vente de la collection d'Augustin de Silvestre, fils et successeur dans son emploi à la cour de Charles Silvestre, maître à dessiner des enfants de France, les sanguines du maître breton conservèrent leur attrait passé auprès des acheteurs qui se les disputèrent à coups d'enchères. C'est à peine si les héritiers d'Augustin qui y tenaient purent s'en réserver un lot réduit.

Ce choix exquis d'œuvres ravissantes fut dispersé à la mort de leur dernier propriétaire, le baron de Silvestre, en 1852, enlevés de haute lutte par de fins amateurs, jaloux d'en posséder quelqu'une.

A partir de ce moment, à chaque occasion les Portail augmentent de valeur. En 1859, à Versailles, la vente de la Tombe, en 1864 à Rennes, la vente Aussant consacrèrent glorieusement la réputation du maître.

Cette dernière, par sa nature, mérite quelques mots. Le docteur Aussant, directeur de l'Ecole de médecine de Rennes, un passionné de la Bretagne, avait rassemblé avec une patience, une habileté et un goût hors lignes, une importante et superbe collection des meilleurs artistes de la province et de portraits authentiques de Bretons illustres. Il y avait là un choix superbe de Portail, occasion unique que les musées de Rennes et de Brest, indifférents ou ignorants, laissèrent échapper.

Les Goncourt, plus avisés, surent y acquérir la plus belle sanguine de la vente, portrait d'un artiste, pur chef-d'œuvre de goût, d'élégance et de vérité ; aujourd'hui au musée du Louvre. Ils firent ce jour-là à Portail

un succès retentissant que devaient compléter les ventes ultérieures et en particulier la vente Josse (1894) et celles des collections Bournouville, de la Béraudière et Lion. Aussi le *Concert*, beau dessin au crayon noir et la sanguine, originaire du cabinet Silvestre, fut-il vendu 3,000 francs le 17 avril 1883.

Le sujet est des plus gracieux : Une jeune et jolie femme est à genoux sur une chaise, elle tient ouvert un livre de musique dans lequel lit un jeune seigneur jouant de la flûte. A droite, se tient debout une jeune fille semblant écouter et un second seigneur qui regarde. Ces quatre personnages sont les portraits d'une famille noble de l'époque.

Dans l'année même qui finit (1899), s'est dispersée au vent des enchères publiques, une grande collection, la collection Mülbacher, lentement amassée, en vingt-sept ans d'efforts ininterrompus, d'érudites et patientes recherches et la plus complète peut-être de toutes celles où s'est manifesté dans la diversité et le charme de ses dons l'art brillant, l'art léger, l'art spirituel et galant du XVIII^e siècle.

A côté de Fragonard, Nattier, Vatteau, Boucher, Saint-Aubin et autres maîtres exquis, brillait là Portail avec de remarquables études et des sanguines d'une rare fermeté. Aussi furent-elles énergiquement disputées.

Voici quelques-uns des prix atteints :

Les deux Négrillons, provenant de la collection Goncourt, 7,900 fr.; la *Lingère* et le *Gentilhomme*, 9,100 fr.; un *Portrait de jeune fille*, pierre d'Italie et sanguine, véritable merveille, 7,100 fr.; une *Etude d'officier*, 3,500 fr.; la *Récitation*, dessin, 3,500 fr. également.

Les deux Négrillons constituent une des meilleures

compositions du maître. Ils sont en grand costume de porte-queue et coiffés du casque à la Moresque, orné de panaches ; ils causent, accoudés à une table de toilette sur laquelle sont posés un pot à l'eau et une cuvette, du plus pur style Pompadour.

Au Louvre, se trouve un autre chef-d'œuvre : la dame aux grands paniers, acheté également à la collection des Goncourt.

Assise sur une chaise, une canne à la main, une noble et gracieuse élégante, cause, la tête retournée, avec un gentilhomme appuyé au dossier. Ce dessin sanguine et pierre noire mêlées est superbe et d'une facture merveilleuse.

Mentionnons également : « à l'Eglise », sanguine et pierre d'Italie, simple feuille de 0^m32 sur 0^m27 vendu 5,000 fr. à la vente Josse, en 1894. Et que d'autres dessins à citer. Ce serait trop long et monotone. Aussi nous en laissons beaucoup de côté, beaucoup et des meilleurs.

Pendant, il nous est impossible d'oublier parmi eux le chef-d'œuvre entre tous du maître : *Le Duo*, dessin aux deux crayons, vendu 20,000 francs et provenant de la collection Decloux.

Il a la dimension d'une feuille de papier ordinaire, mais quelle merveille ! Une jeune femme joue du clavier accompagnant un jeune chanteur qui s'apprête à tourner les feuilles du cahier de musique. Ce n'est rien et c'est adorable.

« La pierre noire et la pierre rouge, dit M. de Chen-nevières, y donnent une saveur de coloris dont se lustre, s'échauffe et s'illumine, ce feuillet admirable. » Est-il possible d'être plus inexprimable de grâce supé-

» riure et de charme d'harmonie. C'est bien un duo, en
» effet, mais c'est surtout le duo de l'indicible délicatesse
» de vision et de l'indicible délicatesse de rendu. »

Que dire de plus ? Tout Portail est jugé en ces quelques mots et je m'y arrête.



J'espère, Mesdames et Messieurs, être arrivé dans cette simple étude à vous faire apprécier et l'homme et l'artiste.

Vous les connaissez maintenant.

En résumé, l'homme était serviable, doux, bon, austère et laborieux. Simple et distingué de manières, il apportait dans ses fonctions délicates un tact exquis ; il sut amortir les susceptibilités et éluder les exigences des artistes. Aussi fût-il en même temps un des premiers et des plus habiles organisateurs de ces salons de peinture qui allaient créer la critique artistique en France, et qui préludaient alors à nos grandes expositions modernes.

Quant à l'artiste, il avait la science et il avait le charme. Modeste et sans grande ambition, il arriva comme en se jouant à la renommée.

Aujourd'hui son crayon magique fait revivre pour nous toute la galanterie, toute la distinction et toute l'élégance d'un siècle disparu.

Aussi la ville de Brest doit-elle être fière de le compter au nombre de ses enfants.

Un jour peut-être son nom illustrera une de nos rues, et peut-être aussi une de ses œuvres gracieuses s'épanouira-t-elle parmi les plus attrayantes de notre musée.

Brest, novembre 1899.

A. DE LORME.

BIBLIOGRAPHIE BRETONNE

VERS LE CRUCIFIX

POÈME PAR F. MÉNÉTRIER

Agrégé de l'Université

Le livre s'ouvre par un prologue : l'Athée devant le Crucifix. L'inspiration en est toute chrétienne. Le poète y expose les raisons de sa foi, il répond triomphalement aux objections et aux affirmations de l'athée.

C'est du reste l'athée qui le provoque.

Je chantais, quand je vis venir à moi l'athée.
Il me dit : O poète épris du firmament,
Lis-tu sur les frontons de la cime lactée,
Le nom de l'ouvrier qui fit le monument?

Pour moi cette étendue effrayante est muette,
Et tout me semble vide en ces brasiers de feu ;
Mais toi, vis-tu jamais en relevant la tête
Les étoiles tourner autour du doigt de Dieu?

L'athée expose les causes de son incrédulité, les raisons de ses négations. Il entonne même triomphalement l'hymne de la Matière.

Prosternez-vous! je suis la matière éternelle
J'emporte le passé sur le bout de mon aile;
Je marche à l'avenir sans trouble et sans émoi;
Le troupeau des ans fuit, bondissant devant moi;

Toujours la borne tombe, et l'horizon recule,
Et le matin se lève après le crépuscule.
Je n'ai pas d'origine et je n'ai pas de fin ;
Je suis ! j'étais hier et je serai demain ! *etc.*

Prosternez-vous, je suis la matière inflexible,
Qui part au but ainsi que la flèche à la cible.
Et n'ayant pas d'amour, je n'ai pas de pitié ;
Ce qui s'oppose à moi je l'écrase du pié.

*Mais le poète n'est pas ébranlé, il croit avec ferveur à
la source consciente et divine de toute la Création.*

L'univers obéit à la cause première,
Qui modèle les corps et taille le granit ;
Et comme le rayon s'attache à la lumière,
Tout être contingent s'attache à l'Infini.

Ce qui naît, se transforme et passe, est dans les ombres ;
Il faut que l'absolu, roi de l'illimité,
Tienne au-dessus des temps, comme au-dessus des nombres,
La chaîne en diamant de la causalité.

De l'incommensurable elle pend sur la terre,
Et Celui qui la tient ne subit pas de loi,
Il est, parce qu'il a sa raison d'être en soi,
Et j'affirme qu'il vit, car il est nécessaire !

*La discussion se prolonge dans une centaine de beaux
vers. Mais conclut le poète que devient le progrès humain,
à quoi aboutissent toutes les civilisations quand l'idée de
Dieu fait défaut ?*

La science n'a pas rendu irrationnelle ou inutile l'idée

d'un Créateur et d'une Providence, et seule elle est incapable de fonder une morale.

Progrès matériel, tu n'es que décadence,
Si l'homme sacrilège, abjurant sa croyance,
Esclave de la chair contre Dieu révolté
S'achemine au néant sous un ciel sans clarté.

Et ce dominateur a beau lever la tête ;
Il porte en chancelant le poids de sa conquête ;
Car l'industrie a fait de ce monde un enfer,
Et mis sur notre épaule une chape de fer.

Entends-tu haleter, au fond d'une fournaise,
Un monstre de métal aux narines de braise,
Qui tour à tour gémit, rugit, souffle la mort ?
Il mange du charbon, mais il vomit de l'or ;
Et pour cacher le ciel à la terre embrumée,
Il jette à tous les vents son crêpe de fumée.

A ses pieds on se presse, on s'écrase, on se bat,
Pour ramasser un peu de cet or, qui tomba.
Chacun voulant sa part, le crime se déchaîne
Et lève ses deux bras, l'égoïsme et la haine.



Cependant, toutes les civilisations s'écroulent sous le souffle destructeur de l'athéisme et de l'impiété.

Sous la nue où déjà gronde le cataclysme,
Le monde aveuglé marche au sombre nihilisme.

Mais ajoute le poète :

Sur le sol ébranlé, vois-tu ce monument,
Debout dans l'effroyable et morne éboulement?
Une croix au sommet, resplendit dans les ombres,
Et son reflet voltige au loin sur les décombres;
Une aurore éternelle argente ses vitraux;
Sur l'autel lumineux où flamboie un calice,
Sont gravés ces deux mots : *Amour* et *Sacrifice* :
La prière et l'encens montent sous les arceaux,
Et les dalles de marbre ont le roc pour assise.

O matérialiste, à genoux : *c'est l'Eglise*.

Viens avec moi, bravant sarcasmes et défis,
Courber ton front hautain devant le Crucifix!

Sur ce vers, finit la préface; acte d'affirmation et de foi, mais en même temps, hymne d'humilité, de reconnaissance et d'amour.

Alors, commence véritablement le poème, divisé en trois parties.

La Faute originelle. — L'Humanité déchue et la Rédemption.

Au début de la première partie, l'auteur nous montre Dieu et les esprits. Au delà de l'espace infini, Dieu plane sur l'univers qu'il embrasse et domine de son regard.

Il n'a point d'avenir, il n'a point de passé;
Sur l'espace et les temps son visage est dressé.
Causalité première, il s'engendre lui-même,
Et sur son front royal il met le diadème,

Car il est l'Incrée, comme il est l'Absolu ;
Qui donc entravera ce qu'il a résolu ?
En son immense empire il n'est pas de frontière,
Et du jour éternel, il a daté son ère.

Il est Celui qui vit dans la stabilité,
Avec le même geste et la même attitude,
Et qui possède en soi, sans l'avoir emprunté,
L'être dans son essence et dans sa plénitude.

- *Au-dessous de Dieu, planent les purs esprits qu'il a créés, les anges adorateurs éternels de sa toute-puissance infinie.*

Ils brillent, plus nombreux, les anges du Seigneur,
Que les sables mouvants rejetés à la côte,
Ou que les grains d'étoile aux mains du grand semeur †

L'auteur en a la vision, il la décrit, il répète leurs chants immortels.

Et il conclut :

Voilà ce que je vis dans la lueur du rêve,
Et ce que j'entendis voltiger sur la grève,
Où rayonne et sourit l'Infini dévoilé,
Une nuit que j'allais sous le Ciel étoilé.

Cependant, après avoir créé la Matière et l'Esprit,

Dieu fait du limon l'homme, esprit et matière
Abrégé de son œuvre et synthèse du tout.

Il le comble de grâces et de perfections, mais il le crée libre et responsable, afin d'être plus grand. Lucifer est

jaloux. il se révolte. Tel est le sujet du second chant :
La Chute des Anges.

Au front des bataillons se dressa Lucifer.
Un casque de lumière illuminait sa face ;
L'étoile du matin brillait sur sa cuirasse.
Farouche, d'une main il tenait sans plier
L'orbe de l'Univers ainsi qu'un bouclier,
De l'autre main, le glaive aigu de la comète.
Il prit pour braver Dieu la voix de la tempête.

*La lutte est inutile, maudit et foudroyé, Satan est
précipité dans les abîmes éternels.*

Sous les flots ténébreux d'un océan profond,
Se creuse un précipice effroyable et sans fond,
Où dans un infernal fracas d'aérolithes,
S'engouffre le Dragon avec ses satellites.

Dans les plaines du Sud — la pointe en bas — je vois
Le glaive de Satan. Sa hautaine poignée,
Aux clous de diamants, brille comme un trophée.

En ce glaive maudit j'ai reconnu la Croix.

*Le chant qui suit est consacré à l'Eden. Dieu a place
dans ce merveilleux séjour l'homme et sa compagne Mais
Satan vaincu guette sa vengeance.*

Sur un fond de vieil or, je vois le vert Eden :
Des champs de fleurs, des bois mystérieux et calmes,
Où rêve le silence endormi sous les palmes ;

De grands lis étoilés, des lotus rougissants,
Dont l'aube épanouit les formes délicates ;
Une plaine odorante, où l'arbre de l'encens
Frémit en agitant son manteau d'aromates ;
Des jardins enchanteurs pleins d'ombre et de sommeil,
Une île d'émeraude aux plages de soleil ;
Enfin, surnaturelle en son éclat d'opale,
Ève, éblouissement de blancheur idéale.

L'homme est debout près d'elle. Il se tourne à demi
Vers la femme, et levant sa main que l'aube argente,
Il montre l'Éternel en repos sous sa tente.
— Devant l'homme et la femme un tigre est endormi.

*Alors le poète raconte la tentation, la résistance d'Ève
au serpent, sa faiblesse impuissante à vaincre la curiosité
féminine excitée. Elle cède, elle mange le fruit défendu.*

O femme, qu'as-tu fait? (*s'écrie Adam*).

— J'ai mangé de la pomme,
Sur l'avis du serpent. Je frissonne et j'ai peur.
Elle qui semblait douce a laissé dans mon cœur
Une étrange amertume.

— O femme infortunée,
Tu viens de transgresser la loi de l'Éternel ;
Il punira de mort cet acte criminel ;
Mais je partagerai ta sombre destinée :
Puisque tu dois mourir, la vie est un fardeau ;
Ensemble nous irons dans le même tombeau.
Il n'est pas de bonheur que sans toi je ressente ;
Que faire d'un Eden où tu serais absente ?
Donne ce fruit, je vais manger l'autre moitié,
Mais que du triste Adam le Seigneur ait pitié !

*Alors éclate la malédiction divine, elle remplit le chant
suivant :*

Jusqu'à la fin du temps tu seras la chimère,
L'être incompréhensible égaré sur la terre.

*Mais bientôt après retentit la voix miséricordieuse du
Rédempteur :*

Ecoutez — une voix mélodieuse et grave
Parle dans l'Infini : « Je suis le Fils de Dieu,
Coéternel au Père dans une même essence,
Et je règne avec lui dans la magnificence. »

L'appel lointain de l'homme est monté jusqu'à Nous,
Et sa contrition fléchit notre courroux.

Apparais à ma voix, ô Vierge immaculée,
Etoile du matin sur la sombre vallée,
Rayon pur et candide où le Ciel respandit,
Rose mystique éclore aux plaines de lumière,
Arche de l'alliance au-dessus de la nuit !

L'ombre de l'Esprit-Saint voltigera, légère,
Au front de l'épousée, et je naîtrai sur terre,
Afin d'arracher l'homme au joug de Bélial,
En gravissant le long chemin du sacrifice ;
Et par amour, j'irai de moi-même au supplice,
Etant seul assez grand pour expier le mal.

Nous voilà arrivés à la deuxième partie du poème :
L'Humanité déchue.

*Satan poursuit de sa haine, l'homme devenu mortel,
l'homme écrasé et vaincu ; il le suit sur la terre, pour*

l'entraîner au vice et le perdre une seconde fois en l'engloutissant avec lui dans les profondeurs éternelles.

Il le pousse au mal, il lui inspire le crime et l'idolâtrie. Sous son impulsion, se construisent les grandes cités criminelles et corrompues ! Ninive, Babylone et Tyr ! L'auteur nous en fait une peinture magistrale, une brillante restitution de ces civilisations disparues, laissant après elles le souvenir de leur horrible et sanglante grandeur.

Nous sommes en premier lieu à Ninive : Ninive représente la cruauté sanguinaire et orientale.

Aux jardins du harem, en un bleu demi-jour
Où jaillissent les flots cristallins du Khoussour,
Les cascades d'argent sur les marbres sonores,
Dans les palmiers d'azur et les hauts sycomores,
Où sourit doucement l'œil voilé du soleil,
Qui semble lourd d'ivresse et chargé de sommeil,
Sous le feuillage ombreux d'une forêt magique,
Salmanazar, coiffé de la mître conique,
Et le cou cerclé d'or comme un Dieu de l'Elam,
Aussi beau qu'Adonis, plus somptueux qu'Hiram,
Tout à coup surgissant debout sur les terrasses,
En manteau de turquoise, étoilé de rosaces,
Barbe et cheveux tressés et parfumés de nard,
Le visage et les doigts teints de sang ou de fard,
Pour invoquer les dieux suivant les anciens rites,
Lève sa coupe d'or parmi ses favorites.

Mais l'heure de la colère divine est arrivée, Ninive frappée à mort disparaît pour toujours :

Tombez, ô monuments ; tombez, palais de boue,
Comme les fruits trop murs d'un figuier qu'on secoue !

Cité de Bélial, tu n'es plus qu'un tombeau,
Où les fleuves lâchés vont prendre leur niveau
Sur ton emplacement, vide d'architecture.
Le Tigre et le grand Zab ont lavé la souillure.

*Après Ninive, nous visitons Tyr, la seconde capitale
de Satan :*

Là-bas, où le soleil tombe, une ville altière
Sous sa robe de pourpre et ses bijoux de verre,
Dont l'éclat resplendit comme un métal ardent,
Pose un pied chaussé d'or sur la mer d'occident.
Les enfants de Cédar, les vierges de Palmyre,
Ont parfumé son corps de cinname et de myrrhe ;
Sa noire chevelure et ses doigts d'ambre clair
Sont chargés de l'arôme enivrant du désert ;
Sur les mille trépieds d'où la vapeur s'envole,
Tout l'encens de Saba fume devant l'idole.

*Tyr, fière de son opulence, de ses flottes, de ses
richesses, brave la colère céleste et se vante de sa puis-
sance supérieure à celle de Dieu :*

Elle dit, — et soudain, un seul coup de tonnerre
Balafra jusqu'au sol le rempart centenaire ;
La main de Jéhovah s'est étendue ; — et Tyr,
Baissant la tête, alla lourdement s'engloutir.
Le monument d'orgueil s'est écroulé sans lutte :
Jusqu'à Jérusalem a retenti la chute.

O cité de Mammon, couverte de Palais,
Tu n'es plus qu'un rocher, où sèchent des filets

*Il nous reste à voir Babylone la luxurieuse, la préférée,
la digne fille de Lucifer. Le poète nous y conduit :*

La grande courtisane, en son lit parfumée,
Se couche dans la plaine où passent les armées,
Et trempant dans l'Euphrate un de ses deux pieds nus,
Impassible, s'accoude aux jardins suspendus.
Elle rêve, indolente, aux bords des flots limpides,
Sous le poids des colliers et des périscélides ;
Le bandeau pectoral, sous les seins ajusté,
Et les bracelets d'or parent sa nudité.

*Et l'impudique Babylone règne triomphale sur l'Asie
tous princes et peuples viennent s'abreuver à sa coupe
impie ; chaque soir, elle s'endort dans le crime et tous les
vices veillent à son chevet.*

Fille de la luxure, ô mère de la mort,
C'est toi qui sais dompter le superbe et le fort.
Gloires, vertus, tout vient s'engloutir dans ta fange.
Mais pendant que tu ris de tes crimes — l'Archange,
Suprême exécuteur des éternels décrets,
A poussé les trois cris : *Mane, Thécel, Pharès !*
Au milieu du silence universel, le glaive
Qui frissonne à son poing formidable, se lève
Et s'abat tout à coup, cinglant comme une faux.

Soudain la courtisane, avec tous ses bijoux
Roule au bord de l'Euphrate...

Et dans la boue impure

Le corps blême et souillé reste sans sépulture.
Les hommes effrayés ont fui jusqu'à Gezer,
En laissant les oiseaux se souler de sa chair.

Il reste un peu de sable, et pour marquer la place,
Une ondulation, qui lentement s'efface...

Mais on ne voit jamais sur ce morne tableau,
La tente de l'Arabe et son parc à troupeau ;
Là pullulent l'orfraie et la Stryge endormies,
Les dragons infernaux accouplés aux lamies ;
Et du sol rougeoyant surgit le Scorpion ;
Sur un tertre s'assied la Désolation ;
Le Pélican gémit sur un fût de colonne

O peuples, accourez : ici fut Babylone !



*A côté de ces trois villes, il en est une quatrième, celle
là bénie du Seigneur, qui la choisit pour y placer son
temple et son arche d'alliance, la grande Jérusalem,
la ville sacrée.*

*Mais l'ingrate a parjuré son Dieu et souillé le Saint
des Saints, aussi Jéhovah la frappe-t-il !*

*Le poète nous redit dans de beaux vers la vision
d'Eséchiél. Il sanglote avec Jérémie qui adresse au Sei-
gneur les plaintes de Jérusalem repentie :*

Mon cri monte vers toi ; je veux que tu l'écoutes !
Toi qui m'avais aimée et choisie entre toutes,
Me laisses-tu mourir sans l'avoir écouté ?

Oses-tu me chasser, oses-tu me maudire ?
Oh ! souviens-toi du temps où, les doigts pleins de myrrhe,
J'allais, cueillant des lys, sur les monts de Béther.

L'encens flottait dans l'air et la figue était mûre ;
En ces temps, tu m'aimais, en ces temps j'étais pure,
Et, la main dans la main, nous venions du désert.

Le jardin d'Eugaddi n'est plus que cendre morte,
La poussière s'envole et la bise l'emporte ;
Puis tout s'efface, hélas ! comme en un vieux tableau.

O Seigneur, j'ai péché comme les vierges folles,
Dont le cœur va s'offrir à toutes les idoles ;
C'est pourquoi maintenant je pleure en mon tombeau.

Mais mon Sauveur est là, qui me voit triste et nue ;
Calme, dans le Scheol j'attendrai sa venue,
Pour sortir du sépulcre à la voix du Seigneur.

Plus haute et plus sereine en ma beauté nouvelle,
J'aurai les nations à l'ombre de mon aile ;
Mon immortel époux sera le Rédempteur.

La troisième partie du poème chante la Rédemption.

La grande pitié, dont les misères des hommes ont rempli le cœur du Fils de Dieu, a touché l'Eternel. Il leur a donné Jésus : le Sauveur s'est fait homme et il est descendu sur la terre.

« Etant seul assez grand pour expier le Mal. »

Le poète nous fait entendre la grande voix de l'Evangile. Jésus nous apparaît avec son cortège de malades et de déshérités.

En ce temps-là, Jésus passait en Galilée
Toute misère était guérie ou consolée.

Et le chant se termine ainsi.

Depuis dix-neuf cents ans, l'humanité fragile,
Fait son pèlerinage, à l'ombre de sa main ;
Elle écoute ; — meurtrie et lasse du chemin,
Le grand cri de pitié qui remplit l'Evangile.

*Jésus enseigne sa morale sublime avec la simplicité
évangélique.*

Aimez vos ennemis et soyez bons pour eux ;
Ce'ui qui fait le mal est le plus malheureux.
A la haine opposez l'amour et la prière,
Afin d'être ici-bas les fils du divin Père,
Qui laisse son soleil au bon comme au méchant.

.

Les hommes vous diront : œil pour œil, dent pour dent !
Moi je dis : Tends la joue à la main qui se lève ;
Si l'on prend ta tunique, offre aussi ton manteau.
— Car la perfection par la bonté s'achève :
Le mot d'amour, contient toute la loi d'en haut !

Coupables repentants, venus sous ma tutelle,
Vivez dans l'innocence et la félicité,
Ma parole est écrite aux cieux ; en vérité,
Celui qui croit au Fils a la Vie éternelle

*Mais il faut que les prophéties soient accomplies, il
faut que la divine victime soit immolée pour le salut des
hommes.*

*Nous accompagnons donc, conduits par le poète, Jésus
au jardin des Oliviers ;*

Les apôtres pensifs suivaient le divin Maître,
Et tous baissaient la tête en songeant à Judas,
Car le doigt de Jésus avait montré le traître.
— L'écho ne répétait que le bruit de leurs pas ;
Nul souffle ne flottait sur la campagne immense ;
Jérusalem semblait dormir dans le silence ;
La nuit était sereine et le Ciel était bleu.

Les anges inclinés regardaient l'Homme-Dieu,
Le Fils de l'Eternel, marcher vers l'agonie
Et l'infamant supplice — Et la troupe infinie,
Tressaillant de terreur, pencha plus bas le front,
Quand Jésus traversa le torrent de Cédron.

Et l'horrible agonie du Christ commence :

Et lui le Rédempteur, chargé du poids d'un monde,
Lui l'Innocent, sur qui le bras et le courroux
Vengeur s'appesantit, — ploya les deux genoux ;
Et près d'un olivier lugubre et solitaire,
Le Fils de Dieu tomba, la face sur la terre . . .

.....

Enfin — Pour la troisième fois passa la coupe amère,
Et Jésus prosterné répéta sa prière :
« Oh ! l'horrible calice ! Et cependant, s'il faut
» Que je le boive, et si vous le voulez, Très-Haut,
» S'il le faut, ô mon Dieu, pour sauver l'âme humaine,
» Que votre volonté soit faite, et non la mienne ! »

*Jésus est livré, il comparait devant Caïphe, devant
Hérode et devant Pilate, et le drame de la Passion se
déroule. Aucune douleur, aucun outrage ne sont épargnés*

au Christ. Pierre lui-même le renie. Cette foule immense qu'il a comblé de ses bénédictions et de ses miracles, cette foule ingrate veut sa mort.

« Qu'il soit crucifié ! »

L'Homme-Dieu sans colère

Voyait battre à ses pieds la vague populaire ;
Mais sa stature était plus haute que le flot.

Pilate intimidé fit apporter de l'eau ;
Il se lava les mains devant la populace,
Et dit : « Prenez-le donc ! ma patience est lasse ;
Mais j'atteste les dieux que je suis innocent
De sa mort. » Tous les juifs crièrent : « Que son sang
» Retombe donc sur nous et nos enfants ! » — Terrible,
Un nuage s'ouvrit, laissant passer un bras,
Qui marqua sur le front d'un signe indestructible
De réprobation — la race de Judas.
Qu'elle aille, vagabonde et vile, sur la terre !

Jésus, portant sa croix, monta vers le Calvaire.

Le Golgotha et l'Ascension terminent l'ouvrage. Il se dégage de ce dernier chant une imposante grandeur et une émotion profonde ; il faudrait le lire tout entier, car il est superbe.

Je me bornerai à vous en citer quelques vers.

Tout d'abord, immense douleur des Esprits du Ciel !

Les anges, à genoux et la tête inclinée,
Écoutaient frissonnants une voix désolée,
Un douloureux sanglot monter du Golgotha,
Si triste que le Ciel lui-même s'attrista.

.
Les anges adoraient, penchés dans la lumière,
Le corps pâle et sanglant dressé sur le Calvaire.
Et tous les séraphins priaient : « Adonaï !
» Fais-nous un chœur de chair pour souffrir avec lui. »

*Et le Christ appelle son père, il pleure ses douleurs, il
pleure les péchés des hommes !*

Comme la cire, hélas ! tout mon cœur a fondu ;
Sur la mort et la nuit je me vois suspendu,
Et dans ma gorge en feu ma langue s'est séchée ;
A mon palais aride elle s'est attachée.

Elohi ! Elohi ! Lamma Sabachtani !
Tu t'es voilé la tête au fond de l'Infini.

- Il laissa retomber son front lourd vers la terre ;
• Mais au pied de la Croix, dans l'ombre, il vit sa Mère.
Tous deux se contemplaient silencieusement ;
L'un souffrait pour Adam, l'autre souffrait pour Ève ;
Elle avait sous le pied la tête du serpent,
Mais le cœur de la Mère était percé d'un glaive.

.
Mais l'Homme-Dieu souffrait avec elle, et plus qu'elle ;
Car il portait en lui la douleur maternelle,
Grandie à l'infini par sa divinité,
Et toutes les douleurs et toutes les épreuves
De notre misérable et triste humanité ;
Comme la vaste mer, absorbant tous les fleuves,
Ne fait qu'une marée avec tous leurs flots,
L'âme du Rédempteur engloutit tous les maux.

J'ai soif ! gémit le Christ. — Et sa tête penchée,
Annonçait l'agonie. . . Un soldat lui tendit
L'éponge de vinaigre, et quand il l'eut touchée
Des lèvres, le Sauveur, élevant la voix dit :
« Le mal est expié ! Père ! pardonne,
» Car tout est consommé. Dans tes mains j'abandonne
» Mon âme ! »

Alors poussant un suprême sanglot,
Il expira.

*Les anges qui l'écoutaient à genoux, se lèvent et
chantent d'une seule voix l'éternel alleluia :*

L'axe oscillant du monde a marqué la cadence.

Le Mal est expié ! l'Eglise est fondée.

Une immense clarté brille sur le Calvaire,
Le vieil Adam déchu marche vers la lumière.
Océan, terre et cieux, chantez l'alleluia !

*Le Rédempteur a terminé son œuvre, il est temps qu'il
remonte là-haut.*

Archanges, Séraphins, sur deux lignes de feu,
Qui partaient de la terre et montaient jusqu'à Dieu,
Comme une immense échelle au travers de la nue,
Laissaient passer entr'eux une large avenue,
Un chemin triomphal où les enfants du Ciel
Effeuillaient des soleils et semaient des étoiles.

Le Père et l'Esprit-Saint, sur le trône éternel
Assis, apparaissaient radieux et sans voiles,
Auréolés de gloire et vêtus de clarté,
De vaste solitude et d'immobilité.

Au-dessous d'eux tournait le firmament rapide,
Et sur le triple trône une place était vide.

O moment solennel ! l'Homme Dieu se leva
Du sépulcre, les yeux fixés sur Jéhovah,
Son corps humain, plus beau que les plus beaux archanges
Plana sur Béthanie et sur Gethsémani ;
Puis entre les deux rangs des célestes phalanges,
Plus prompt que la pensée, il franchit l'infini
Du Ciel, éblouissant sillage de lumière.

Et Jésus-Christ s'assit à la droite du Père.

*Tel est ce livre que le poète écrit certainement avec
son âme.*

*Il est pénétré du plus pur esprit de l'Evangile dont il
a le charme, la simplicité et la grandeur.*

*L'auteur l'a sans doute écrit pour ceux qui croient et
plus encore pour ceux qui doutent et cherchent la vérité,
d'un cœur simple et de bonne foi.*

Allez au Christ, leur dit-il :

Depuis dix-neuf cents ans, l'humanité fragile
Fait son pèlerinage, à l'ombre de sa main ;
Elle écoute — meurtrie et lasse du chemin, —
Le grand cri de pitié qui remplit l'Evangile.

*C'est pourquoi, ému par ce grand cri de pitié, l'auteur
s'adresse même à ceux qui fuient la foi. A chacun d'eux,
il fait cet appel qui termine sa préface :*

Viens avec moi, bravant sarcasmes et défis,
Courber ton front hautain au pied du Crucifix.

12 mars 1900.

A. DE LORME.



AUX SOLDATS
ET
MARINS BRETONS
MORTS POUR LA PATRIE !

I

Allons, hardi les gars ! Debout, fils de Bretagne !
Venez, accourez tous : Que ceux de la montagne
Quittent le flanc sévère et morne de l'Arrez,
Et que ceux de la plaine aux habits chamarrés
Laissant le champ fertile où la moisson se dresse
Entonnent à voix haute un sône d'allégresse !
Que les rudes pêcheurs étendent leurs filets
Et tirent leurs bateaux au sec, sur les galets !
A nous, gars du Léon ! A nous, gens de Cornouaille !
A notre appel vibrant que votre âme tressaille.
Venez, accourez tous, les vaillants et les forts,
Pour chanter avec nous la gloire des grands morts !
Et toi, noble cité, lève-toi frémissante,
Contemple avec orgueil ta ceinture puissante
De canons et de forts et les rochers géants
Qui gardent ton vieux port contre les océans.
Des siècles écoulés évoque la mémoire
Et fière d'un passé qui ne fut pas sans gloire,
Forte dans le présent, calme pour l'avenir,
Donne à tes enfants morts un pieux souvenir !

II

A vous, les bons vassaux de nos ducs de Bretagne,
Chevaliers et barons, écuyers et varlets,
Ouvriers, laboureurs, pâtres de la montagne,
Qui chassez au dehors les vieux routiers d'Espagne
Et repoussez au loin les hordes des Anglais !

A vous dont les hauts faits brillent dans notre histoire.
Vieux soldats de Condé, Turenne et Catinat,
Vous qui couriez toujours de victoire en victoire
Et donniez au pays témoin de votre gloire
Les lauriers de la Flandre et du Palatinat !

A vous, dignes héros des grandes épopées,
Compagnons de Kléber, de Hoche et de Marceau,
Fils de la République aux âmes bien trempées
Qui découpiez l'Europe au fil de vos épées
Et menaciez le ciel en montant à l'assaut !

A vous les vieux grognards dont les visages mâles
Se dressaient fièrement sous le vent des boulets,
Vous qui fouliez le sol des vieilles capitales,
Et, défilant au son des marches triomphales
Faisiez trembler les rois au fond de leurs palais !

A vous les vétérans de notre vieille armée,
A vous dont les exploits nous ont enorgueillis,
Héros de l'Algérie et vainqueurs de Crimée
Et vous qui, pour sauver l'Italie opprimée,
Accouriez frémissants à l'appel du pays !

A vous, les combattants de la défaite sombre,
Quand la France râlait sous les pieds du vainqueur,
A vous qui, sans espoir, êtes tombés dans l'ombre,
Vaincus par la fatigue, écrasés par le nombre,
Le fer en main, la honte au front, la rage au cœur !

A vous, les conquérants des terres africaines,
Vainqueurs de Tombouctou et de Madagascar,
Vous dont les os blanchis, dispersés par les plaines,
Marquent sinistrement les étapes lointaines,
D'Alger au Sahara, du Niger à Dakar !

A vous qui de nos jours passant les mers profondes,
Sur la terre de Chine, hostile aux étrangers,
Réprimez les forfaits des égorgeurs immondes
Et montrez bravement aux soldats des deux mondes
Qu'on peut compter sur vous à l'heure des dangers !

A vous, vaillants marins, notre ferme espérance,
Qui sur toutes les mers et sous tous les climats,
Bravez sans sourciller l'exil et la souffrance
Pour voir sous le soleil les trois couleurs de France
Flotter joyeusement au haut de vos grands mâts !

Dormez en paix, amis, là-bas, dans ces contrées
Où la mort vous coucha jeunes et triomphants !
Par de pieuses mains, vos tombes ignorées
Des douces fleurs d'Armor ne seront point parées
Mais votre ville entière honore ses enfants !

Dormez au fond des eaux, dormez sous cette terre
Votre dernier sommeil dans la paix du Seigneur !
La Bretagne en ce jour, au pied des croix de pierre,
Tristement s'agenouille et dit une prière
Pour l'âme de ses gars tombés au champ d'honneur !

C'est elle, par ma voix, qui vient dire à vos mères :
« Femmes, ne pleurez plus, vos fils sont immortels !
» Leurs cœurs n'ont pas connu les succès éphémères,
» Pour chanter leur triomphe ils n'ont pas eu d'Homères
» Mais la patrie en deuil leur dresse des autels ! »

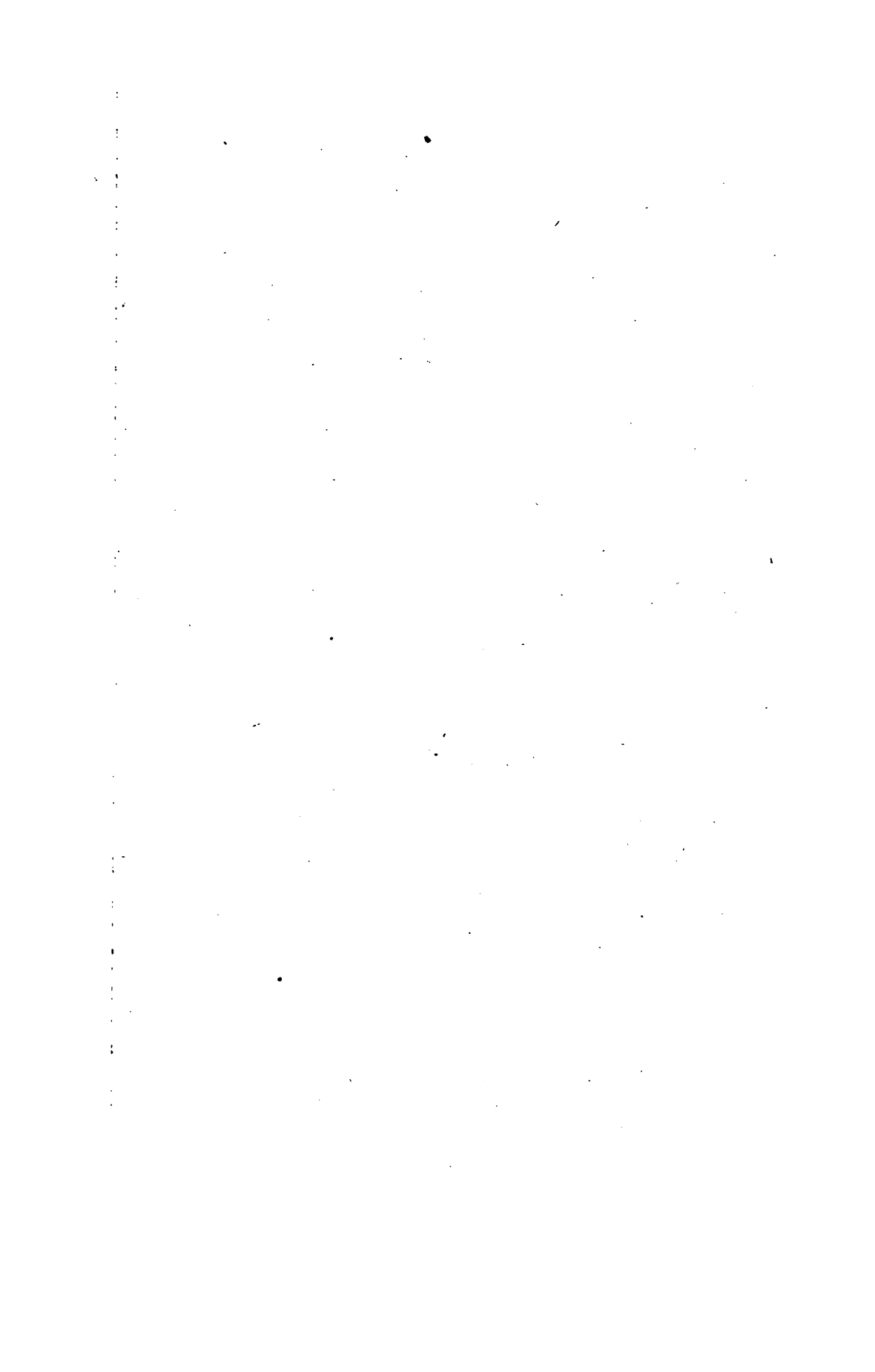
III

Tambours, battez aux champs ; clairons, sonnez la
[charge ;

Cloches, carillonnez ; canons, tonnez au large !
Un peuple se grandit en honorant ses morts.
Mais vous, vous qui gardez, comme un cuisant remords,
Vivante au fond du cœur l'obsédante mémoire
De ces jours où, quittant nos fiers drapeaux, la gloire
Se tourna du côté des Teutons triomphants,
Vous tous qui m'écoutez, hommes, vieillards, enfants,
Relevez haut les fronts ; tournez vers nos frontières
Votre œil où resplendit entre vos deux paupières .
Un sublime rayon de légitime espoir.
L'orage s'amoncelle et le ciel devient noir,
La foudre gronde au loin... c'est la guerre : Qu'importe ?
Vous êtes des Bretons et votre race est forte !
Courez vite aux combats et bravez le danger
Et si, dans la nuit sombre, un soldat étranger
Vous jette son « Qui vive ? » au milieu du silence,
Hé bien, redressez-vous et répondez-lui : « France ! »
Que fièrement lancé, ce grand nom glorieux
Fasse revivre en vous l'âme de vos aïeux !
Pour la France ! en avant ! et pas de craintes vaines !
C'est le sang des héros qui coule dans vos veines,

Le sang des Duguesclin, des Monfort, des Clisson,
C'est le sang des Surcouf, des Cornic, des Bisson,
Imitez leur exemple, honorez leur mémoire
A ces grands jours passés tout rayonnants de gloire
Préparez-nous encore de plus beaux lendemains,
Revenez-nous vainqueurs!... et si, sur nos chemins
Jonchés en votre honneur de lauriers et de roses
Devant quelques maisons aux fenêtres bien closes
Vous trouvez tristement assises sur le seuil
Une mère, une femme en longs habits de deuil
Pleurant un être cher tombé pour la Patrie,
A ce cœur défaillant, à cette âme meurtrie,
Montrez ce monument et dites-leur tout bas :
« Gloire aux héros obscurs tombés dans les combats!
» Si leurs noms ne sont pas au livre de l'histoire,
» Leur pays sait du moins honorer leur mémoire
» Et sous les tertres verts où leurs corps sont rangés,
» Vos morts peuvent dormir : nous les avons vengés. »

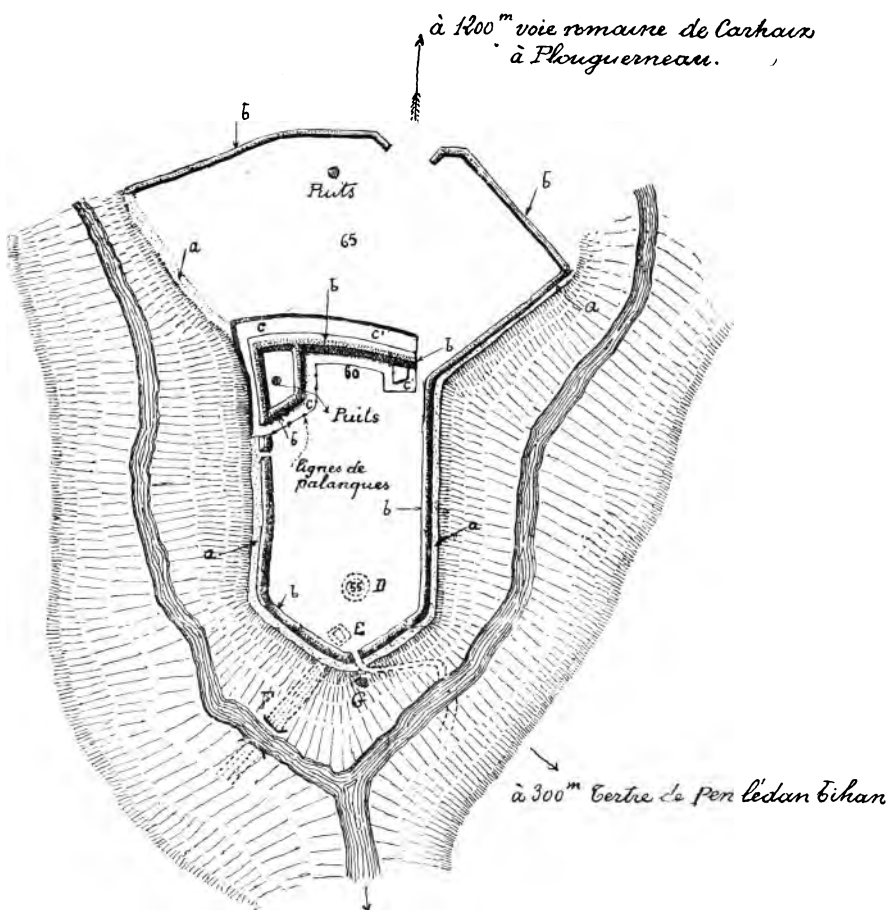
Dr J. HÉBERT.





Position fortifiée de Pen ledan bras.

Echelle $\frac{1}{4000}$.



Légende —.

a — berme, chemin de ronde.

b — parapet.

c — fossé.

D, E fondations de tours en ruines.

F chaussée détruite.

G carrières.

NOTE

SUR LA POSITION FORTIFIÉE DE PEN-LEDAN

Près de Lesneven, arrondissement de Brest

~~~~~

A 1,200 mètres environ au sud du Folgoët et à la même distance de l'ancienne voie romaine qui conduisait de Vorgium (Carhaix) à Vorganium, chef-lieu des Osismii (1), situé près de Plouguerneau, à l'entrée de l'Aber-Wrach, se trouve une ancienne position fortifiée, remarquable tant par son parfait état de conservation que par son importance militaire.

Je ne l'ai trouvée décrite nulle part, et seul M. du Châtelier mentionne brièvement l'existence d'un vieux camp près du Folgoët.

Située à l'extrémité d'une croupe qui domine d'une quinzaine de mètres le confluent des deux ruisseaux qui la baignent sur trois de ses côtés, la position de Pen-Ledan-bras (en celtique : la grande tête large), a été, de tout temps, très facilement défendable.

Les étroites vallées entre lesquelles elle est enserrée, pouvaient être sans peine rendues presque infranchissables : il suffisait, en effet, pour augmenter les difficultés

---

(1) Dans Ptolémée, l'on voit que les Osismii avaient *Ὀδοῦς νηπιον* comme cité. Dans le *De Bello Gallico* (II, 34 et VII, 75), César parle des Osismii et de leur cité maritime; nulle part il ne cite ni Vorgium ni Vorganium.

naturelles du terrain, d'arrêter l'eau dans son cours par une chaussée ou un barrage quelconque ; l'on créait ainsi des fossés larges et profonds et l'on amenait en outre, par ce moyen, à portée des défenseurs du retranchement, l'eau nécessaire à leur subsistance et à celle des animaux qui s'y trouvaient renfermés avec eux.

C'est ce que n'ont pas manqué de faire, à l'époque préhistorique, les premiers occupants de Pen-Ledan, et c'est en quoi les ont imités, aussi bien au moment de l'occupation romaine que lors des guerres qui ont ensanglanté la Bretagne dans les temps modernes, tous ceux qui ont recherché dans cette position un abri sûr et facile à défendre.

L'histoire du camp de Pen-Ledan comprend, par conséquent, trois phases distinctes, que l'on devine, mais sur lesquelles on ne sait rien.

Nous allons donc interroger rapidement ses ruines et nous chercherons ensuite si la tradition locale et les noms de lieux ne pourraient venir à notre secours et nous apprendre quelque chose.



Le camp de Pen-Ledan comprend deux parties absolument distinctes :

La première, située à l'ouest, à environ 180 mètres dans son grand axe orienté E.-O., et 90 mètres de large.

Lorsque, venant du moulin du Folgoët, on entre dans le camp par l'ouverture, large de cinq mètres, qui se trouve à l'extrémité ouest du grand axe, on franchit un parapet très solide en terre mêlée de cailloux, et dont le sommet est arrondi.



Son épaisseur moyenne est de 4 mètres à la base et de 1<sup>m</sup> 50 au sommet ; sa hauteur moyenne est de 1<sup>m</sup> 50 à l'intérieur du retranchement et de 3 mètres à l'extérieur.

Le faite de la croupe a été entaillé, suivant les contours du camp, pour fournir les matériaux nécessaires à la confection de la masse couvrante ; autour de celle-ci, au lieu d'un fossé rendu inutile par la pente abrupte du terrain, court une berme en corniche de 0<sup>m</sup> 50 de largeur environ.

Le terre-plein a lui-même contribué à procurer ces matériaux de sorte que, tout le long du talus intérieur du parapet, la banquette est approximativement à 0<sup>m</sup> 50 en contre-bas du milieu du camp.

A 70 mètres dans la direction de l'est, la face nord est percée d'une ouverture semblable à celle par laquelle nous sommes entrés.

La face sud ne présente aucun passage. A l'est, le front qui termine le camp est d'un tracé, d'un relief et d'une construction excessivement remarquables. Il est vrai qu'il défendait le seul côté accessible et par conséquent le plus faible de la position.

En allant du terre-plein vers la campagne, on rencontre d'abord un fossé de 4 à 5 mètres de large précédant un parapet de 8 à 10 mètres d'épaisseur et de 4 à 5 mètres de hauteur. Cet énorme obstacle est protégé, du côté du plateau, par un fossé de 8 à 10 mètres de large et de 3 à 5 mètres de profondeur.

L'extrémité nord est terminée par une grande redoute dont le terre-plein a 30 mètres de long, dans la direction E.-O. et 20 mètres de large.

Au milieu de cet ouvrage se trouve un puits, profond

actuellement de 2 mètres, et dans lequel il serait peut-être fort intéressant de faire des fouilles.

La crête du saillant sud-ouest domine de 1<sup>m</sup> 50 environ le reste du parapet de la redoute. Les taillis épais qui recouvrent cette partie de l'ouvrage ne m'ont pas permis de reconnaître si, sur cet emplacement, n'aurait pas été élevée une sorte de tourelle de guette.

Quant à l'extrémité sud du front, elle était renforcée par une tour carrée d'une dizaine de mètres de côté, protégeant la partie est du camp.

A 100 mètres en avant de ce front, dans la direction de l'est, un long retranchement, ayant presque une forme semi-circulaire et 250 mètres de développement, a été élevé pour barrer complètement le camp.

La partie centrale, où devait se trouver une porte, n'existe plus.

Cette enceinte formait, en avant du camp principal, un premier camp très vaste et suffisamment sûr.

Le parapet, qui ne semble pas avoir été précédé d'un fossé, devait s'appuyer au nord et au sud, à des palissades solides, de 80 à 100 mètres d'étendue, qui le reliaient au réduit.

La direction et l'emplacement de ces palissades sont encore très visiblement indiqués au sud par la herme en corniche qu'elles devaient surmonter; au nord, on ne peut que supposer la place qu'elles occupaient.

En ce qui concerne la première ligne de ces palissades, l'escarpe entaillée dans le versant sud-ouest de la croupe est encore très visible et elle commande la berme, servant de chemin de ronde, de 1<sup>m</sup> 50 environ.

A l'intérieur du camp principal on voit, près de la

porte ouest, les fondations en ruines d'une petite tour carrée de 6 à 8 mètres de côté.

A 30 mètres à l'est de cette porte, sur le point culminant du terre-plein, on rencontre les restes d'une tour circulaire de 10 mètres de diamètre.

Leurs murailles paraissent avoir été construites en pierres liées entre elles par de la terre battue servant de mortier. En tous cas, je suis convaincu qu'il suffirait de quelques coups de pioche pour en déterminer sûrement l'appareil, et par conséquent l'âge.

Enfin, à quelques mètres en arrière du centre de la première ligne de fortifications, existe une excavation qui peut être considérée comme marquant l'emplacement d'un ancien puits maintenant éboulé.

Les difficultés d'accès du terrain ne permettent pas, pour le moment, de rechercher les détails de construction et de travail qui pourraient nous aider à étudier l'âge et les transformations successives du camp de Pen-Ledan ; aussi la description rapide que j'en trace semble-t-elle pouvoir presque s'appliquer à un ouvrage de fortification panagées de l'époque moderne.

Nous en sommes donc réduit à supposer que, après avoir été un établissement néolithique, Pen-Ledan a vu sur son emplacement se superposer l'une après l'autre les civilisations celtique, romaine et bretonne. Petit à petit le parapet a augmenté d'épaisseur, les défenses secondaires se sont élevées, le campement des auxiliaires a été créé, et ce que nous voyons maintenant nous cache ce qui pourrait le plus nous intéresser.

Si l'on me demande sur quels indices j'appuie mon

hypothèse que ce camp recouvre une station de l'époque néolithique, voici ce que je puis répondre :

Il y a 30 ou 40 ans, M. Roudaut, propriétaire du moulin du Folgoët, dans le but d'améliorer ses prairies, fit abattre une large et haute levée de terre qui traversait la vallée dans une direction nord-sud et reliait Pen-Ledan à la croupe opposée. Dans les terres de cette chaussée, interrompue seulement en son milieu pour laisser passer la rivière, l'on trouva une vingtaine de haches en pierre polie (jadéite, diorite, serpentine, etc.).

J'en conclus donc :

1° Que les habitants de l'époque néolithique avaient une station à Pen-Ledan ;

2° Qu'ils avaient barré par une digue qui leur permettait de tendre une inondation autour de leur établissement, de façon à pouvoir en défendre plus facilement l'accès ;

3° Que cette chaussée, interrompue pour laisser couler la rivière en temps ordinaire, était pourvue d'une passerelle mobile et qu'elle a été le théâtre de plusieurs combats dont les haches en question sont les indices, sinon certains, du moins fort probables (1).

---

(1) L'on a également trouvé, dans les environs de Pen-Ledan, plusieurs objets de bronze provenant de cette obscure période de transition entre l'époque néolithique et l'invasion romaine. Parmi ces objets figurent plusieurs de ces instruments appelés, et improprement à mon avis, *Coins*.

Je suis convaincu que ce soi-disant coin n'est autre chose qu'un sabot de lance. Il se fixait à l'extrémité inférieure de la hampe et avait pour but : 1° de faire contre-poids à la pointe ; 2° d'augmenter sa force de pénétration ; 3° de permettre d'enfoncer l'arme en terre. Quant à l'œil, il donnait passage à un lien qui empêchait le sabot d'être perdu s'il venait par hasard

L'invasion romaine a lieu et les légions occupent l'ouest des Gaules.

Nombreux sont les spécimens de l'art romain que l'on rencontre aux environs de Pen-Ledan et la collection de M. Miorcec de Kerdanet renferme les plus beaux échantillons de la céramique et de la numismatique qu'il soit possible de trouver dans le pays.

Il était donc tout naturel que les premières cohortes qui arrivèrent à Pen-Ledan appropriassent à leur usage le camp qu'elles trouvaient tout préparé, en fissent d'abord un gîte d'étape, sûr et bien approvisionné, pour les légionnaires en marche, et plus tard un lieu de refuge dans lequel les colons et les partisans de Rome pussent, en cas de soulèvement, trouver pour eux et leurs biens un asile inviolable (1).

---

A l'époque moderne, Lesneven et ses environs sont le théâtre de luttes nombreuses.

Au IX<sup>e</sup> siècle, ce sont les barbares qui envahissent le pays et détruisent les témoignages de la civilisation gallo-romaine.

Au XII<sup>e</sup>, c'est par Henri II d'Angleterre que Lesneven est pris et rasé.

Au XIV<sup>e</sup>, pendant la lutte entre Jean de Montfort et

---

à se détacher. A cet œil pouvait aussi être attachée une corde qui, fixée à l'autre extrémité de l'arme, permettait de la porter en sautoir.

(1) Le long de la voie romaine qui passe au nord de Pen-Ledan on a trouvé une colonne militaire, du temps de Claude, très bien conservée.

Charles de Blois, la malheureuse cité est successivement prise et reprise et, suivant les circonstances, elle se range tour à tour sous la bannière de chacun des compétiteurs au duché de Bretagne.

Enfin, au XVI<sup>e</sup> siècle, lorsqu'après la mort des Guises, le duc de Mercœur prend la direction de la Ligue dans sa province, Lesneven se voit tantôt occupée par les Ligueurs et tantôt armée contre eux.

Il ne serait donc pas étonnant, — et c'est l'hypothèse qui me paraît la plus probable, — que ce fût de cette dernière époque que datât la dernière transformation, toute moderne, du camp de Pen-Ledan.

Pour compléter sa défense et barrer la route de Plabennec à Lesneven, cette position devait avoir, à 300 mètres en avant de son point ouest, tout près de l'ancienne route et dans une boucle de la rivière, un poste avancé construit sur une motte de terre paraissant rapportée et qui s'appelle Pen-Ledan-Bihan (en celtique: la petite tête large), par opposition avec le fort principal qui, comme je l'ai déjà dit, porte le nom de Pen-Ledan-Bras (la grande tête large) (1).

C'est à M. Le Jannic de Kervizal que je dois l'indication de ce poste avancé qui m'avait échappé.

Avant de clore cette notice déjà trop longue, je dois maintenant rechercher si les noms de lieux peuvent jeter un peu de lumière sur l'obscurité qui entoure l'histoire de ce camp, nommé par les anciens du pays, le Château de Pen-Ledan.

---

(1) Voir Végèce (*Traité de l'art militaire*), livre III, chapitre VIII; livre IV, chapitres I et X.

Tout près du poste avancé, se trouve un petit moulin qui s'appelle Land-Yvern, c'est-à-dire : Le Pays de l'Enfer.

A-t-on voulu, par cette dénomination, faire allusion aux sanglants combats qui de tout temps ont été livrés aux environs ? Ce nom a-t-il pour but de rappeler les incendies, les pillages, les dévastations de toutes sortes dont les environs de Pen-Ledan ont été le théâtre ?... *sub judice lis est...*

Enfin, à quelques centaines de mètres au nord du camp, se trouve le hameau qui s'appelle Coat-(1) Janval, et non loin de là une fontaine qui passait jadis pour miraculeuse.

N'y a-t-il pas eu là, à l'époque romaine, un bois sacré dédié à Junon ? *Junonis vallum* a-t-il donné naissance à Coat-Janval ? Je laisse à de plus compétents le soin de résoudre cette question. En tout cas, Coat-Janval, qui n'est qu'à quelques centaines de mètres du Folgoët et de Pen-Ledan, prouverait que, de tout temps, ce point fut important, puisque la tradition y a conservé la trace d'un culte célèbre.

Cette constatation peut avoir sa valeur au point de vue de l'histoire générale du pays qui se confond, fort souvent, avec celle des différentes religions qui s'y sont succédées et superposées.

Qu'il me soit permis, en terminant, de remercier, outre les personnes déjà citées, M. Dumont, professeur de dessin, qui m'a signalé l'existence, autour de Pen-

---

(1) Coat, en celtique, signifie : Bois.

Léda, des nombreux débris de l'époque romaine et m'a  
indiqué les emplacements sur lesquels les recherches  
opérées ont jusqu'ici donné les résultats les plus heureux.

GROSSIN,

*Chef d'escadron de Gendarmerie.*

9 Juin 1896.

~~~~~


FRANÇOIS JOSEPH, BARON BOUVET

EN IRLANDE ET ENSUITE A LA GUADELOUPE

Par arrêté du Directoire, du 27 brumaire an V, — 17 novembre 1796 — le vice-amiral Justin Bonaventure, Comte Morard de Gable, avait reçu le titre d'*Amiral temporaire pour la durée de la campagne*, en vertu de l'article 1^{er} de la loi du 3 brumaire an IV.

Avec lui, s'embarqua Lazare Hoche, commandant un corps de débarquement de 13,897 hommes, afin d'opérer un débarquement en Irlande.

L'armée navale se composait de 18 vaisseaux, dont un rasé; 13 frégates; 5 bâtiments armés en flûte; 2 corsaires.

Parmi les 17 vaisseaux de guerre, se trouvait le *Séduisant*, de 74 canons, commandé par Dufossey.

15 vaisseaux et les autres bâtiments appareillèrent ensemble le 25 frimaire — 15 décembre — et allèrent mouiller à Bertheaume, y attendre le *Pégase* et la *Révolution*. Ces bâtiments, placés sous le commandement de l'Amiral Richery, étaient récemment arrivés à Rochefort, venant de Terre-Neuve. Ils avaient quitté Rochefort le 3 frimaire — 23 novembre — et avaient jeté l'ancre en rade de Brest, le 22 frimaire — 12 décembre.

Dès que ces bâtiments furent en vue, l'armée navale mit à la voile. Le 26 après-midi, à 3 heures, l'armée

était sous voiles, le *Pégase* et la *Révolution* paraissant dans le goulet — Journal de Bedout — (1)

Les troupes que portaient ces deux bâtiments augmentaient de 2,000 hommes l'effectif de 13,897 signalé plus haut.

L'ordre donné par l'Amiral était de passer par le Raz de Sein, afin d'éviter la croisière ennemie, commandée par l'amiral Colpoys.

« *Un combat devant être évité autant que possible, il sera préférable de sortir par le Raz plutôt que par l'Iroise et de faire quelque temps route O. S. O. du monde, dans l'espoir que décrivant une portion de cercle, nous les éviterons plus sûrement.* » — L. du 3 frimaire — 25 novembre — au ministre. (2)

L'état de la mer et autres considérations conduisirent

(1) Citoyen Ministre, l'armée navale destinée à l'expédition confiée au général Hoche, vient d'appareiller de Berthaume, où les vaisseaux qui la composent s'étaient rendus dans la journée d'hier. L'escadre légère les a joints aujourd'hui; on ne saurait trop faire d'éloges de la célérité que l'Amiral Richery qui la commande et les capitaines de vaisseau Clément et Dumanoir, qui commandent les vaisseaux le *Pégase* et la *Révolution*, ont apportés pour mettre ces deux vaisseaux qui au retour de leur campagne manquaient pour ainsi dire de tout, en état en aussi peu de temps de se joindre à l'armée. 26 frimaire an-5. — Commandant de la marine.

Le 17 décembre — 27 frimaire, il — Hoche — était à 40 lieues au large, quand le Directoire lui écrivit pour lui annoncer qu'il *renonçait à l'Expédition d'Irlande*, et l'invitait à se rendre à Paris où une nouvelle destination l'attendait; 1793-1805. *Projets et tentatives de débarquement aux îles britanniques*. Edouard Desbrière, p. 170.

(2) 1793-1805. *Projets et tentatives de débarquement aux Îles Britanniques*. Edouard Desbrière, 1, 160.

le commandant en chef à changer de route et à prescrire de passer par l'Iroise.

La corvette l'*Atalante* fut chargée de communiquer aux bâtiments le changement d'itinéraire; quelques-uns d'entre eux exécutèrent cet ordre. Le Raz de Sein fut la route que prirent la plupart des bâtiments. Bouvet le franchit avec 20 voiles dont 8 vaisseaux, le *Séduisant* fut aussi de ce nombre et se perdit.

De 1300, hommes qui le montaient, 45 seulement ont gagné le continent. On espère cependant que plusieurs autres auront été sauvés par les habitants de l'île de Sein ou ont été recueillis par les bâtiments les plus proches, écrivait au Directoire le 29 Frimaire, le Général Hédouville, commandant la 12^e division militaire, à Nantes. (1)

Le contre-amiral Nielly, qui avait son pavillon sur la *Résolue*, avait passé par l'Iroise avec 15 bâtiments; il se trouvait dans les mêmes parages que le *Séduisant* : « il nous héla et nous demanda du secours. Mais, hélas ! dans cet instant à peine étions-nous hors de danger, ayant nous-mêmes très grand besoin de secours. Nous eûmes donc le bonheur de parer à ce très grand malheur. Le vaisseau naufragé ne cessa de tirer toute la nuit et de lancer des fusées. J'eus la douleur de ne pouvoir lui envoyer ma mouche (*l'Affronteur*) qui m'avait quitté » (2).

« On s'occupe toujours, lit-on dans la *Gazette nationale*, de recueillir les malheureux débris du *Séduisant*; » on est jusqu'ici parvenu à en sauver 7 à 800 hommes.

(1) *La France et l'Irlande pendant la Révolution*. E. Guillon, p. 252.

(2) 1793-1805, p. 176.

» On espère encore en conserver quelques autres à la
» vie.

» Ce vaisseau a échoué par la faute du pilote-côtier,
» sur le Grand Stevennet, à l'entrée du Raz : il était mal-
» heureusement chargé de farine. Le capitaine Dufossey
» est du nombre des victimes de cet accident. La carrière
» de ce marin est singulièrement remarquable par le
» nombre des naufrages et des malheurs qu'il a éprouvés
» dans le cours de ses voyages. » (1)

On connaît le résultat désastreux de l'expédition. Au sortir du goulet, l'armée navale se trouva dispersée. Les bâtiments errèrent à l'aventure et parvinrent par fractions au lieu du rendez-vous. La frégate la *Fraternité*, sur laquelle se trouvaient Hoche et Morard de Galle, atterrit à l'île de Ré le 25 nivose — 15 janvier 1797. (2)

Le 2 nivose — 22 décembre. — 15 ou 16 bâtiments jetèrent l'ancre près de l'île Bear; de ce nombre fut *l'Immortalité* portant le pavillon du contre-amiral François-Joseph Bouvet. Emmanuel Grouchy, général de division, se trouvait également sur ce bâtiment.

19 autres navires mouillèrent en dehors. Le 3 nivose, ils avaient disparu, les commandants ne se jugeant pas en sûreté. Ce jour-là, dit Bedout : *on ne put rien faire*.

Le 4 nivose — 25 décembre. Grouchy rédigea pour les troupes l'ordre du jour suivant : (3)

(1) L. de Brest du 1 Nivose. *Gazette nationale*, n° 102, 12 nivose en 5.

(2) Ordre à l'armée du 30 nivose, signé : Chérin. *E. Guillon*, p. 292.

(3) *E. Guillon*, p. 259.

RÉPUBLICAINS,

« Les hasards de la mer nous séparent momentanément du général Hoche. Dépositaire de ses projets, instruit des desseins qu'il eut suivis pour vous conduire à la victoire, je me vois appelé par les circonstances à remplir pendant quelques instants, la tâche glorieuse qui lui était imposée, etc. »

Annotations relevées au cahier d'ordre du général :

« cet ordre ayant été rédigé dans la baie de Bantry, la
» difficulté des communications n'a pas permis d'en
» donner connaissance à l'armée. » (1) Puis on lit :
« Quoique je n'eusse reçu aucune instruction, aucun
» ordre du général Hoche, et que j'ignorasse ses plans,
» ses projets, la marche qu'il eût suivie, j'ai dû parler
» aux troupes comme si j'eusse été parfaitement
» instruit. » (2)

Le 8 pluviôse an V — 27 janvier 1797. — Hoche écrit au Directoire Exécutif :

« Le général Grouchy s'est permis de *repeller* plu-
» sieurs fois dans son journal, et sans doute il l'aura
» écrit au Directoire, qu'il n'avait reçu aucun ordre ni
» instruction de moi. Il est de mon devoir de démentir
» une pareille assertion, et pour ce, je joins ici l'ordre
» secret adressé aux officiers généraux de l'armée, que je
» lui ai remis avec une excellente carte d'Irlande, après
» lui avoir fait connaître, la carte à la main, ce que je
» me proposais d'entreprendre sur la province de
» Munster, etc.

» Le Directoire me permettra de trouver étranges les

(1, 2.) *La France et l'Irlande*, E. Guillon, pp. 260, 294.

» procédés du général Grouchy ; ses membres se rappelleront quels ont été les miens à l'égard de cet officier. » (1)

Par lettre du même jour (4 nivose), Grouchy informait le Directoire de sa résolution. (2)

Il disposait de 6.450 hommes ; mais point d'administration et point de fonds. La caisse était à bord de la *Fraternité*. (3)

Bouvet fit naturellement et comme son devoir le lui imposait, les réserves que comportait la situation. Il s'inclina, toutefois, devant une réquisition écrite. (4)

Le débarquement fut fixé au 5 nivose — 25 décembre.

Dans la nuit du 4 au 5, éclata une tempête, qui dura presque toute la journée du 5.

Bouvet examina la situation au point de vue marin, et la décrivit comme suit, à son journal. (5)

Du 5 au 6. — « Il a continué de venter grand frais, » E. S. E. à E.; la mer très grosse, la partie du S. » très chargée, — à 2 heures 1/2 le vaisseau les *Droits de l'Homme* m'a signalé la rupture du câble de tribord. » D'autres vaisseaux chassent.

» Le vent augmentant toujours, plusieurs vaisseaux » ont mouillé une seconde ancre, et quelques-uns une » troisième.

» Le coup de vent étant bien manifeste et les apparences de saute dans le Sud au N. O. j'ai hélé les » bâtiments auprès desquels j'ai passé pour les faire

(1) *La France et l'Irlande*, E. Guillon, pp. 260, 294.

(2, 3.) *La France et l'Irlande*, pp. 262, 266.)

(4, 5.) *E. Guillon*, pp. 267, 274.

» *appareiller*. Dès que j'ai été hors de danger, j'en ai
» donné le signal à coups de canon, et je l'ai fait
» répéter. »

Il était, en effet, moins exposé en prenant la mer qu'en demeurant au mouillage.

Depuis quatre jours, Bouvet était à la merci des flots ; il lui restait 18 jours de biscuit ; il ne pouvait songer à faire faire du pain, le four ayant été démoli. Une seule ancre était disponible ; pour avoir celle qui se trouvait dans la cale, il lui eût fallu sacrifier sa chaloupe, etc. A son journal, il écrivit : « *Je ne crois pas dans la*
» *circonstance critique où je me trouve, retourner à*
» *Bantry* (1) où je n'eusse certainement retrouvé aucun
» de nos vaisseaux (2). Les mêmes raisons subsistaient
» pour le rendez-vous à la rivière Shannon, où le vent
» du S. au N. O. par l'O., bat en côtes comme dans
» la précédente baie. Toutes ces considérations me
» déterminèrent à faire mon retour à Brest. »

Bouvet, en un mot, s'inspirait des instructions rédigées à la date du 7 décembre par Bruix, major général de l'armée navale. (3)

La *Gazette nationale* du 21 nivose — 10 Janvier 1797 — contient ce qui suit :

« Cinq vaisseaux et trois frégates, faisant partie de

(1) D'après Grouchy, une scène violente aurait eu lieu à ce moment entre Bouvet et ce général qui, *ne pouvant obtenir qu'on fit route pour l'Irlande*, se serait retiré dans sa cabine en refusant d'accepter la responsabilité de la décision prise. Desbrière, p. 206.

(2) Qui dans sa pensée, avaient imité sa manœuvre.

(3) Reproduites. — *E. Guillon*, p. 470.

» l'armée navale, commandée par l'Amiral Morard de
» Galle, sont rentrés, le 12 de ce mois, — 1^{er} janvier 1797
» — dans la rade de Brest. »

Le journal de Chérin donne le nom de ces bâtiments :
« Du 12, à la pointe du jour, nous avons reconnu l'île
» d'Ouessant. En même temps a passé le *Cassard* qui
» s'était arriéré. Nous sommes enfin entrés dans la rade
» de Brest vers 2 heures, avec 5 vaisseaux, une frégate,
» un lougre et une corvette, savoir : l'*Indomptable*, le
» *Wattigny*, le *Patriote*, le *Cassard*, l'*Eole*, la *Coquille*,
» l'*Atalante*, le *Vautour*, l'*Immortalité*, sur laquelle
» étaient Bouvet et Grouchy, venait d'arriver, il y avait
» deux heures.

» Au soir, en rentrant à bord de l'*Indomptable*, dit-il,
» j'ai appris que le *Mucius* était aussi rentré. » (1)

Dans la nuit du 8, le vaisseau les *Droits de l'Homme*, fut séparé par la tempête du groupe des premiers bâtiments désignés ci-dessus ; il périt dans le combat du 24 nivose — 13 janvier — soutenu par ce bâtiment contre *Indefatigable* et *Amazone*.

A l'arrivée à Brest, Grouchy, Chérin et les autres généraux de l'armée de terre, continuèrent contre Bouvet la campagne entamée dès Bantry, ainsi que cela résulte de leurs rapports, donnés en extraits ou en entier, par par M. E. Guillon. *Journal de Grouchy*. — (2) « Je lui » déclarai que je prenais tout sous ma responsabilité ; » que je sauverai la sienne en le requérant par écrit de » me débarquer. Enfin, je ne lui cachai pas que j'appel-

(1) Le 13, la *Bellone* ; le 14, la *Constitution*, E. Guillon, p. 280.

(2) E. Guillon, p. 268.

» lerais sur sa tête la plus haute responsabilité, s'il faisait
» manquer par une honteuse retraite le succès d'une
» expédition sur laquelle le Directoire fondait d'aussi
» grandes espérances. »

Lorsque Bouvet prit la résolution de gagner le large, Grouchy consigna dans son journal les réflexions qui suivent :

« Durant les anxiétés de cette position, le général
» Bouvet qui, depuis le matin, semblait jouir de voir les
» éléments servir aussi bien ses désirs, le général Bouvet,
» qui ne cherchait qu'un prétexte de sortir de la baie, se
» rend sur le pont et, sans m'en prévenir, au moment où
» je m'y attendais le moins, fait tirer le nombre de coups
» de canon servant de signal à la flotte d'appareiller en
» coupant ses câbles. Indigné, je courus pour lui témoi-
» gner mon étonnement. Il me donna pour raison qu'il
» avait la flotte à sauver, que la tempête la ferait périr
» dans la baie, que mes réquisitions ne le mettraient
» point à couvert : enfin je ne pus rien obtenir. » (1)

Voici encore une autre des réflexions de Grouchy, d'après son journal, à propos du départ des 19 vaisseaux restés en dehors du mouillage de l'île Bear :

« Le reste de la flotte, sous Nielly et Richéry, resta
» en dehors de la baie, soit que les vents eussent empê-
» ché l'accès de la baie, soit qu'on n'eût pas envie d'y
» entrer et, dit M. E. Guillon, il penche pour cette
» seconde raison. » (2)

Dans le journal de Chérin, c'est M. E. Guillon qui

(1) E. Guillon, p. 270.

(2) E. Guillon, p. 258.

parle, suit un paragraphe biffé (1) dans le manuscrit, mais qui est pour nous d'une grande valeur. L'auteur de la présente étude vient expliquer le bien fondé de la rature, voici le passage.

« Il est une circonstance remarquable de ma visite à l'*Immortalité* que je ne dois pas passer sous silence ; » c'est que le général Bouvet en donnant l'ordre d'appareiller le même jour, avait conçu le projet de retourner » à Brest, et qu'il n'y renonça que sur la réquisition » expresse du général Grouchy. »

Chérin a tout simplement biffé ce passage parce qu'il s'est aperçu qu'il commettait une bétise.

La visite à l'*Immortalité* a eu lieu le 4 nivose et ce même jour à huit heures du matin Bouvet faisait appareiller ses bâtiments afin de se rapprocher du point A de la carte de Bruix.

Voici ce que dit Bouvet dans son journal du 3 au 4 nivose.. « J'engage le général Grouchy, commandant » les troupes de débarquement par l'absence du général » Hoche, à se concerter avec les autres officiers généraux » de terre et déterminer enfin si l'on tenterait la descente » avec le peu d'hommes qui reste (2), ou si nous sortirions » de la baie pour aller la recherche de l'armée..... Ces » généraux ayant décidé que la descente serait tentée, je

(1) E. Guillon, p. 267. — Et par conséquent très suspect, lit-on dans : 1793 1805. *Projets et tentatives de débarquement aux Iles Britanniques*. Edouard Desbrière, t. 1, p. 198.

(2) Le général Grouchy me déclara — que son parti était pris, et que quelque périlleuses que pourraient en être les suites, il croyait de son devoir et de l'honneur de la République de l'opérer sur le champ. — Journal de Chérin. E. Guillon, p. 267.

» fais faire de suite le signal d'appareiller avec la plus
» grande célérité au reste des vaisseaux et j'y joins celui
» de forcer de voiles pour *tacher de prendre le mouillage*
» *désigné dans le plan A.* » (1)

A la date du 4 nivose Chérin a écrit :

« Au 4 à huit heures du matin, le général Bouvet a
» fait signal à l'armée d'appareiller. *Nous ignorions*
» *quel était son dessein à ce moment.* » (2)

Dans une lettre datée de Brest, 12 nivose — 1^{er} Janvier 1797 — Grouchy écrivit au Directoire : *Non cette Marine n'est pas française* (3). Le 16 nivose — 5 janvier — il entretient Hoche de *l'étonnante rentrée d'une partie de l'escadre* (4). C'est probablement de cette même lettre dont il est question dans l'étude de M. Edouard Desbrière quand il dit, page 198 : « Grouchy maintient et précise » contre l'amiral Bouvet, l'accusation d'avoir, dès le 23 » (3 nivose), voulu retourner à Brest par crainte d'être » bloqué par les Anglais, et de n'avoir cédé que devant » la menace de voir rejeter sur sa tête la honte d'un » échec. »

Chérin écrivait au peintre Champein le 15 nivose (4 janvier) :

« J'entends d'ici les cris de tous les Chouans de Paris :
» l'expédition est manquée, c'était une extravagance ;
» comment a-t-on pu compromettre ainsi les restes de
» la marine ? L'expédition était sûre, infaillible, mon
» ami ; les événements l'ont prouvé, mais nous avons
» été indignement trahis, etc. » (5)

(1, 2.) E. Guillon, pp. 274 et 266.

(3, 4, 5). E. Guillon, pp. 284, 285, 286, 288.

La même confiance dans le succès se trouve exposée dans les rapports des généraux Watrin, du *Fougueux* ; Mermet, de la *Surveillante* ; Gratien, de la *Cocarde* ; Le Moine, du *Nestor*. (1)

Le citoyen Loches, chef de la 94^e demi-brigade, écrivait le 19 janvier, au général Spital : (2)

« J'ignore les causes qui ont pu faire sortir de la baie, pendant la nuit du 4, le général Bouvet ; les instructions que j'ai prises à ce sujet auprès de plusieurs marins, les questions que j'ai faites au capitaine du vaisseau que je montais, n'ont fait que m'assurer davantage dans la persuasion où j'étais que *cette conduite pouvait être regardée comme une fuite honteuse, un lâche abandon.* »

Voilà comment les militaires jugeaient les actes d'un marin.

Dans le rapport du chef de division Bedout au vice-amiral Villaret de Joyeuse, on lit : (3)

« Voilà, mon cher général, les nombreux événements qui ont eu lieu pendant ce peu de temps. Vous vous rappellerez que j'en avais prévu une partie, *excepté pourtant la séparation du général.* »

Villaret, on le sait, avait été primitivement nommé au commandement de l'armée navale.

« Il me déclara, dit Hoche, que l'embarquement était une folie, qu'il ne pouvait me donner que sept vaisseaux, tout au plus, peut-être neuf, mais que c'était le maximum et qu'ils seraient mal armés ; et qu'enfin il

(1, 2) E. Guillon, pp. 284, 285, 286, 288.

(3) E. Guillon, p. 273.

» ne fallait pas songer à emmener des transports.
» Mais, dit-on, les officiers de la marine appuient par
» leurs discours ceux de leurs chefs. On ne peut donc
» mettre en route ! Eh ! quels sont ces officiers ? Cinq ou
» six *marchands* de Lorient qui composent la coterie
» Villaret. J'ai plus d'estime pour le corps de la marine.
» Si six officiers se plaignent, vingt demandent à grands
« cris à sortir, mais ils désirent avoir un bon chef.
» Donnez un chef à la marine et nous partons. N'atten-
» dez rien de celui-ci. (1)

Le 19 vendémiaire — 10 octobre — Hoche avait reçu de l'adjutant général Simon, la lettre dans laquelle on lit :

« V. (Villaret-Joyeuse) vous a joué et trompé
» dans sa dernière entrevue. Il a paru renoncer à ses
» projets sur l'Inde. Il y tient plus que jamais. La preuve,
» c'est qu'il continue ses armements en conséquence et
» qu'au lieu de huit vaisseaux qu'il devait avoir, il en
» prend neuf et qu'il échange deux des vaisseaux desti-
» nés à cette expédition et qui ont besoin de réparations
» contre deux autres. Tous ses efforts tendent à ce but
» et il ne fait rien pour l'autre expédition. il vient
» d'écrire au Ministre de la marine que c'était un projet
» fou, impraticable, impossible et que rien ne pourrait
» le déterminer à aller à la destination projetée. » (2)

Wolf Tone s'exprimait comme suit :

(1) *E. Guillon*, pp. 224-226. Lettre *in extenso* entièrement de la main de Hoche et datée de Brest, le 16 brumaire, an V. — 6 novembre 1796.

(2) 1793-1805. *Projets et tentatives de débarquement aux Iles Britanniques*, Edouard Desbrière, 1, p. 146.

« J'augure les pires résultats d'une affaire dans laquelle la marine de France est engagée. *Foyense désire empêcher notre expédition pour aller aux Indes, où il y aurait plus de butin à faire. C'est pourquoi il met tant de difficultés sur notre route.* E. Guillon, p. 202.

Villaret se conformait aux instructions qu'il avait reçues et qui furent modifiées à la date qui suit :

21 Vendémiaire — 12 octobre.

« J'espérais, mon cher Villaret, que toutes les mesures que j'avais prises pour effectuer l'expédition combinée de l'Irlande et de l'Inde seraient couronnées de succès.

» Le Directoire a décidé que l'expédition de l'Inde serait ajournée pour l'instant et que l'on s'occuperait exclusivement de celle d'Irlande, et que tous les bâtiments, tous les moyens du port, toutes les troupes seront destinés à cette opération.

» Vous voudrez donc bien modifier les dispositions de tout genre que vous avez faites, de manière qu'elles s'adaptent à ce nouveau plan, etc. (1)

Hoche écrivait à Clarke le 24 vendémiaire — 15 octobre :

« Je me rendais à Paris, lorsque j'ai reçu, par le courrier que j'avais expédié au Ministre de la marine, la lettre de ce dernier et la vôtre. Mon intention était de faire connaître au Directoire la manière perfide dont Villaret vient tout récemment de me jouer. Le contenu des lettres que j'ai reçu et l'envie d'éviter une scène qui eut été vive m'ont fait rétrograder. Je pars pour Brest, croyez que je n'en sortirai que par la bonne

(2) 1793-1805. *Projets et tentatives de débarquement aux Iles Britanniques*, Edouard Desbrière, 1, p. 147.

» porte..... N'en doutez pas, nous aurons des succès. » (1)

Le 7 brumaire — 28 octobre — c'est au Directoire qu'écrivit le général Hoche.

« Je ne puis vous dissimuler que bientôt je vous proposerai de conduire où il vous plaira les 16.000 hommes destinés à l'expédition. Je doute que les hommes qui sont chargés de nous conduire en aient la volonté. Ils ont trompé l'espoir du gouvernement, la vigilance du Ministre et moi-même. J'ai dix fois été leur dupe. Je ne crois plus à leurs promesses et je déclare que sans un changement *dans les chefs*, il est inutile, dangereux même, d'attendre plus longtemps pour faire sortir de Bretagne les troupes qui la surchargent. » (2)

Voici ce qu'écrivait à son beau-père, le capitaine Le Ray, Pierre-Augustin Moncousu, commandant le vaisseau le *Redoutable*, l'un des marchands, selon l'expression de Hoche :

30 vendémiaire — 21 octobre 1796 (3) — « Plusieurs soldats disaient hier devant moi : On ferait mieux de nous envoyer en Irlande par terre que par mer..... Tout en riant de cette idée, je me suis imaginé que ces gens étaient initiés dans le secret. On veut nous faire partir sans matelots, rien qu'avec des soldats. J'ai répondu au général qui me faisait part de cette disposition que, sans matelots, les officiers de marine étaient inutiles à bord d'un vaisseau. Le Directoire a

(1, 2) 1793-1805. *Projets et tentatives*, etc. Edouard Desbrière, 1, pp. 147 et 149.

(3) *Commune et milice de Nantes*, t. XI, p. 95.

» refusé la démission de Villaret. On l'obligera de s'en-
» gouffrer, ainsi que nous tous, sous les débris de notre
» malheureuse marine, dont le gouvernement travaille
» l'oraison funèbre.

» Voilà donc ce fantôme d'opération auquel je ne con-
» çois rien, et qui, dit-on, doit porter le plus terrible
» coup à nos ennemis. Et comment veut-on qu'elle ait
» lieu? Nous n'avons ni matelots ni argent (1). C'est
» l'agonie de nos dernières ressources. Il faut que cela
» ait été conçu par des généraux de terre, et que d'après
» leurs idées, le gouvernement y ait donné son assenti-
» ment et ait vu de la même manière qu'eux, qui disent
» qu'à bord de chaque vaisseau il ne faut que 16 gabiers
» pour tous gens de mer (2) et qu'eux fourniront le reste
» de l'armement, ayant beaucoup de troupes à ne rien
» faire. En effet, cette opération ne peut réellement avoir
» lieu qu'en armant nos vaisseaux de cette manière :
» car la plus grande partie n'a pas de quoi guinder leurs
» mâts de hune, quand ils sont calés..... Tout cela
» est un charlatanisme dans lequel je me perds et une
» misère à laquelle beaucoup d'honnêtes gens suc-
» combent. Si cela ne change pas, mon tour ne sera pas
» lent à venir. Nous avons 17 vaisseaux *grayés* et quatre

(1) Ceux qui ont de l'argent ne manquent de rien ; mais ceux qui, comme nous, n'ont que des assignats, sont bien embarrassés. Nos appointements de 4,200 l. valent à peu près 72 l. en argent. Jamais les capitaines de vaisseau n'ont été à si bon marché. — Si je suis forcé de continuer ce métier, la probité me mettra sur la paille. (*Mellinet*, t. xi, pp. 94 et 99).

(2) On manque de gabiers et qui donc empêcherait d'en former dans la rade de Brest? Hoche au Ministre, 27 vendémiaire an V. *Vie de Lazare Hoche*, Rousselin, t. II, p. 243.

» dans le port, beaucoup de frégates et de corvettes.
» Dans tout cela, j'estime qu'il y a en matelots, tant
» bons que mauvais, de quoi armer quatre vaisseaux.....
» Notre pauvre général Villaret en perd la tête.

» Hoche a tous les pouvoirs ; (1) il dit que nous aurons
» des soldats ; que chaque transport chargé de troupes
» vaudra un vaisseau de guerre.

» Si tous mes camarades pensaient comme moi, je
» dirais : on veut perdre le reste des vaisseaux ; puisque
» vous le voulez, il faut bien le vouloir ; mais si vous me
» destinez à un sort aussi cruel que celui de coopérer à
» une telle perte, je ne veux sortir que lorsque je serai
» bien armé. Mon vaisseau sera perdu, puisque vous le
» voulez ; mais je ne veux pas que l'honneur soit perdu
» avec lui.

» Hoche dit lui-même qu'il sait bien que si l'on tire
» un coup de canon, tout sera perdu. D'après cela com-
» ment peut-il s'imaginer que les Anglais laissent opérer
» un débarquement en Irlande sans s'y opposer de toutes
» leurs forces qui sont beaucoup plus que suffisantes
» pour nous anéantir. Mais ces messieurs de terre

(1) 9 brumaire — 30 octobre. — N'oubliez pas que vous avez dans les mains l'autorité et que tout doit plier sous celle du Directoire dont vous êtes l'organe. (A) Suspendez vos coups ; la prudence et la politique l'exigent peut-être..... Mais si vous entrevoyez des lenteurs passives et des sentiments pusillanimes, ne voyez que la patrie, ne consultez que vos devoirs et frappez indistinctement sur les coupables.....

Je vous embrasse, etc.

Signé : *Truguet*.

(A) Arrêté du 9 vendémiaire an V — 30 septembre 1796 — se terminant comme suit : Charge le Ministre de la marine et des colonies du présent arrêté qui ne sera pas imprimé. — *E. Guillon*, pp. 214-215.

» comptent sur un miracle : ils disent que saint Patrice
» les demande. (1)

15 Frimaire — 5 décembre 1796. (2) « L'armée expédi-
» tionnaire est embarquée. Les Anglais sont sous Oues-
» sant au nombre de 15 vaisseaux (3). J'ai donc tout lieu
» de croire que cette sortie ne sera pas longue, mais
» chaude. Les grands faiseurs ont l'oreille un peu basse,
» ils ne jappent plus, comme ces jours passés ; mais ils
» sont allés trop loin pour reculer. Tous les généraux de
» terre persistent à répéter, après Hoche, que nous som-
» mes assez forts, parce qu'il nous est défendu de nous
» battre, et que si nous tirions un coup de canon à la mer
» l'expédition serait manquée. Ils ont bien raison, car
» une fois dégrésés où irions-nous ? C'est cependant ce
» qui nous attend. Toutefois si les vents passent à
» l'Ouest, et qu'ils y restent 10 à 12 jours, comme nous
» n'avons de vivres que pour 15, il faudra compter sur le
» miracle des Cinq pains.

» Au cas d'événement je vous recommande ma femme
» et mes enfants (4) ; quant à moi, tout ce que je puis
» vous promettre, c'est de faire mon possible pour avoir
» soin de l'honneur. »

Conformément au désir exprimé par Hoche, Villaret

(1) *Mellinet*, t. XI, pp. 95-97.

(2) Aux ordres du vice-amiral Colpoys.

(3) *Mellinet*, t. XI, p. 97.

(4) Un fils âgé de 3 mois. — Si notre petit marmot a un grand nez un peu rabattu, un grand menton un peu fourchu, de petits yeux et la bouche creuse, de grandes oreilles, de petites jambes et de grands pieds, ce sera une tournure et une figure à la Moncousu. *Mellinet*, t. XI, p. 99.

fut remplacé le 15 brumaire (1) 5 novembre, par Morard de Galle, commandant la marine à Brest. (2)

Le chef de division Bedout, commandant l'*Indomptable*, et dont il vient d'être parlé, était *personna grata* du général Hoche. « Le brave Bedout qui défendit si bien » le *Tigre* l'an dernier n'est pas employé. » (3)

Jacques Bedout était également très apprécié par Villaret, Nielly et autres.

L'enseigne non entretenu Bedout avait été fait, le 13 fructidor, an II, capitaine de vaisseau et capitaine de pavillon de Nielly sur le *Terrible*. Le 29 fructidor an III, l'agent maritime à Brest avait reçu la communication suivante relative à Bedout :

« Le témoignage que me rend le citoyen Villaret des » talents qu'a développés le citoyen Bedout, commandant du *Tigre*, dans les deux combats qu'il a eu à » soutenir, me fait vivement désirer de pouvoir le rendre » au service. Je vous invite donc à vous occuper principalement de son échange et de celui des braves marins » dont son équipage était composé. »

A la date du 21 brumaire, an IV, Bedout avait été rendu à la liberté.

Bedout avait gagné Bantry avec Bouvet.

Voyons quelle fut sa conduite.

A Bantry, lit-on dans son rapport du 25 nivose an V — 14 janvier 1797 :

« Le 5 nivose, à 6 h. 1/2 du soir, un bâtiment qui me » paraissait aller en drive, — *to drive*, disent les Anglais

(1, 2) *E. Guillon*, pp. 221, 226.

(3) Hoche au Directoire — 16 brumaire an V — *E. Guillon*, p. 225.

» — passa près de moi. Je le hélai. Les officiers me dirent
» qu'il m'ordonnait d'appareiller et de couper mes câbles. (1)

L'ordre était positif. *C'était Bouvet ou une personne autorisée qui le donnait.* Bedout cependant demeura à son poste. *J'avais peine à croire que ce fut lui (Bouvet)... Je me décidai à rester.* (2)

A son arrivée à Brest, il écrivit à Villaret :

« Je n'ai point d'inquiétude sur la conduite que j'ai
» tenue; mon cœur ne me reproche rien. Quelque soit le
» jugement que l'on en porte, je croirai toujours avoir
» sauvé les vaisseaux qui étaient sous mes ordres. Si
» elle est jugée par des marins éclairés et impartiaux,
» elle ne peut qu'être approuvée. » (3)

J'avais prévu une partie de ces événements, excepté pourtant la séparation du général, avait-il écrit à Villaret.

Or, après le départ de Bouvet, Bedout devint commandant en chef.

« Le 6 au matin, dit-il, je me trouvais commandant
» en chef, vous concevez, général, que ma position était
» embarrassante; le temps était terrible; je n'avais pas
» les instructions du général..... » (4)

Le 7 nivose un conseil de guerre fut réuni à bord de l'*Indomptable*. *E. Guillon*, p. 277.

« Le capitaine Bedout, invité à assister au Conseil, a
» déclaré qu'il ne voyait pas la possibilité de débarquer

(1) *E. Guillon*, p. 272.

(2) 1793-1805. *Projets*, etc., p. 204.

(3) *E. Guillon*, p. 272.

(4) 1793-1805, p. 207.

» à Bantry, parce qu'il n'y avait pas moyen de tenir
» plus longtemps dans la baie ; que tout présageait une
» violente tempête, et que, si l'on tardait d'en sortir, les
» vaisseaux étaient menacés de se briser sur la côte par la
» force des rafales ; que, fidèle à ses instructions, il était
» décidé à prendre le large, ayant resté au delà du terme
» indiqué et qu'une fois hors de la baie, il se rapproche-
» rait de l'embouchure de Shannon ; que là, si nous
» trouvions d'autres bâtiments qui nous avaient quittés
» et que la descente fut praticable, il la ferait. »

Par la force des choses, Bedout raisonnait comme Bouvet et cependant il avait tout prévu, excepté pourtant la réparation du général.

Chérin, dans un ordre du jour à l'armée, daté du 13 nivose — 2 janvier — faisait la déclaration suivante :

« Cette mesure (le débarquement) fut arrêtée le 4, à
» bord de l'*Immortalité*, où se trouvaient le général di-
» visionnaire Grouchy et le contre-amiral Bouvet.

» *Le lendemain, les gros tems ne nous ont pas permis*
» d'approcher du lieu de débarquement. Depuis les vents
» toujours contraires nous ont éloignés encore davantage,
» et sans la prévoyance du commandant de l'escadre,
» tous les vaisseaux mouillés dans la baie allaient être
» brisés sur la côte. » (1)

L'armée, on le voit, ne pardonnait pas à Bouvet de ne

(1) Le général Chérin gardera les arrêts huit jours pour s'être permis de faire imprimer sans ordre du général commandant l'armée, l'ordre général du 13 au 14 nivose. *Ordre du jour du 12 au 13 pluviose* (31 janvier au 1^{er} février), *E. Guillon*, p. 293.

lui avoir pas permis, par une circonstance indépendante de sa volonté, de conquérir l'Irlande.

Avant son départ de Brest, l'adjutant général Simon écrivait à Hoche, à la date du 3 vendémiaire an V — 23 septembre 1796 :

« D'un autre côté, je crois qu'en ayant l'air de faire ce
» que vous demandez, on y mettra cependant beaucoup
» de tiédeur. Peut-être me trompé-je et jugé-je légèrement
» ment; mais j'ose vous dire que telle était déjà mon
» opinion en partant de Rennes : la marine n'a ni votre
» zèle ni votre activité. » (1)

Moncousu, commandant le *Redoutable* depuis le 1^{er} juillet 1794, jeta l'ancre en rade de Brest le 16 nivose — 5 janvier 1797.

Le lendemain, il écrivit : « Nous allons avoir à débrouil-
» ler avec les juges militaires. Quant à moi, j'ai fait mon
» devoir : il n'est pas entré un vaisseau à Brest en plus
» mauvais état que le mien, et je me suis trouvé seul à
» faire le Don Quichotte.

» Tous les projets irlandais sont à bas. Dieu les bénisse.
» Bruix, notre major général, va à Paris. Je ne crois
» pas qu'il lui reprenne envie, ainsi qu'à Hoche, de faire
» désormais des châteaux en Irlande. » (2)

Hoche, dit M. E. Guillon, page 295, se rendit à l'armée de Sambre et Meuse, que venait de lui confier le Directoire, après la retraite de Jourdan. Mais sa pensée restait

(1) E. Guillon, p. 201. Il eut été intéressant d'avoir la suite de cette lettre.

(2) Mellinet, t. XI, p. 98. — Jacques Moncousu, né à Angers le 26 août 1756, fut tué sur *l'Indomptable* à Algésiras, le 18 messidor, an IX — 6 juillet 1801.

fidèle à l'Irlande, car il écrivait à Hedouville, des bords du Rhin :

« Ma fortune me mènerait-elle avec cette armée aux
» portes de Vienne, ce que j'espère, je la quitterais encore
» pour aller à Dublin, et de là à Londres. »

Pour s'y rendre, il eut fallu traverser la Manche et les expéditions maritimes ne le tentaient plus, comme on va le voir.

Dans un ordre du jour à l'armée du 17 messidor an V — juillet 1897 — Hoche lui disait :

« C'est avec la joie la plus parfaite que le général leur
» annonce que, renonçant au Ministère de la Guerre, où
» il a été élevé, à la gloire de toute expédition maritime,
» il se rend dans le sein d'une armée qui lui a donné des
» preuves de confiance, etc. » (1)

Le 19 thermidor — 6 août 1797 — s'adressant au Ministre de la guerre, il lui disait :

« Je vous réitère, citoyen ministre, que je n'irai ni à
» Brest ni à Rennes, ni à Avranches, l'expédition ne
» pouvant avoir lieu. Je me bornerai désormais à défendre
» la République de toute invasion et n'irai plus faire le
» Don Quichotte sur les mers pour le plaisir de quelques
» hommes qui voudraient me savoir au fond. » (2)

Telle était l'opinion presque unanime sur Bouvet : aussi n'est-on pas surpris de lire, dans la *Gazette nationale*, du 21 nivose an V — 10 janvier 1797.

(1, 2). *Vie de Lazare Hoche*, Alexandre Rousselin, t. II, pp. 466 et 470, 1793-1805. *Projets et tentatives*, etc., Edouard Desbrière, t. I, chapitre III. *Le plan du 21 juin 1797 et l'expédition hollandaise*, p. 263.

« Les manœuvres de l'amiral Bouvet ne paraissent
» pas exemptes de reproches ; cet officier général a été
» provisoirement suspendu de ses fonctions, et l'examen
» de sa conduite va être déféré à un tribunal maritime. »

Depuis quelques jours le port avait reçu la dépêche qui
suit :

17 nivose, l'an V — 6 janvier 1797

Le ministre de la marine au général — contre-amiral
— Delmotte, commandant des armes à Brest.

« J'ai examiné avec la plus sérieuse attention, citoyen
» général, le compte qui m'a été rendu par l'amiral Bou-
» vet de sa conduite et de ses manœuvres depuis sa sor-
» tie de Brest jusqu'à sa rentrée dans le port. Les motifs
» que cet officier général a allégués pour justifier le
» parti qu'il a pris de quitter la côte d'Irlande et de revenir
» en France me paraissent susceptibles d'être déferés à un
» jury militaire ; vous voudrez bien lui intimier l'ordre de
» quitter son commandement et de se rendre aux arrêts
» chez lui et vous prendrez les précautions nécessaires
» pour s'assurer de sa personne. Vous lui demanderez en
» même temps de vous remettre les instructions qui lui
» avaient été données par l'amiral Morard de Galle et
» le journal de sa navigation et vous les conserverez
» comme pièces au procès après les avoir paraphées et
» fait parapher par le contre-amiral Bouvet. Je vous
» adresserai prochainement les ordres pour la convoca-
» tion du jury qui devra examiner l'affaire.

» Le Directoire exécutif a cru devoir confier provisoi-
» rement le commandement des forces navales de Brest
» au contre-amiral Villeneuve et j'écris par ce courrier
» à cet officier général pour lui annoncer cette marque de

» confiance. Dans le cas où un des officiers généraux ses
» anciens serait rentré à Brest, ou y arriverait ultérieu-
» rement, vous voudrez bien m'en rendre compte, afin
» que je puisse faire connaître si le Directoire juge con-
» venable de confirmer ou non cette nomination.

« Signé : *Truguet.* »

Le 23 pluviôse — 11 février 1797 — Truguet adressait à Delmotte l'ordre qui suit, écrit de sa main :

« Au reçu de ma lettre, citoyen général, vous lèverez
» les arrêts du contre-amiral Bouvet.

» Je vous transmettrai très incessamment les ordres
» ultérieurs du Directoire à l'égard de cet officier. »

Cette lettre fut reçue le 30 au soir et il en fut accusé réception le 11 ventose.

Truguet était tout aussi ardent que Hoche pour l'expédition d'Irlande.

En adressant à Villaret ses instructions, sous la date du 27 vendémiaire, an V — 18 octobre — il lui disait :

..... « Rien n'aura été fait de plus brillant, de plus
» audacieux et de plus utile depuis des années et depuis
» bien des guerres. On pourra juger des entreprises ulté-
» rieures de notre marine régénérée et dirigée par un
» gouvernement républicain, par les efforts qu'elle aura
» faits dans l'état de pénurie où elle se trouve et au sortir
» du néant..... Tout le monde a des préventions contre
» la marine et peut-être contre le Ministre qui la dirige.
» C'est donc à nous tous, ministre, généraux et officiers, à
» nous conduire avec un zèle, un dévouement et une
» loyauté qui imposent silence à tous nos ennemis. Le
» Directoire attend de la marine le coup de force, et moi,

» mon cher Villaret, je l'attends de votre valeur, et j'ose
» ajouter de vos sentiments personnels pour le Minis-
» tre.....

» Sans doute un des plus beaux jours de ma vie serait
» celui où je recevrais la nouvelle de votre retour à
Brest, après avoir exécuté les ordres du Directoire. »

Le 7 brumaire — 28 octobre — Truguet écrit :

« Vous m'avez écrit le 27 vendémiaire que je pouvais
» compter sur vous comme sur moi-même..... Je sais
» que déjà des officiers lâches se permettent de marmo-
» ter qu'on veut les mener à la boucherie. Je sais que
» d'autres, en feignant un dévouement scélératement per-
» fide, déclarent qu'ils périront avec joie, mais qu'ils
» s'apitoient sur le sort de tant de malheureux.
» Hé bien, sachez mon cher Villaret, sachez vous tous,
» mes camarades, que si j'éprouve une peine vive et un
» tourment d'âme inexprimable, c'est de ne pouvoir par-
» tager vos dangers..... Mais personne n'a l'âme éle-
» vée, personne ne sent tout ce qu'il doit à l'honneur, à
» son pays, à la marine enfin. Il semble que l'on soit
» abruti. Hé bien, c'est vous que je charge de me rem-
» placer et de relever le courage de tous les hommes qui
» ont besoin d'être remontés et de connaître leurs de-
» voirs, etc. »

Après la lecture de ces diverses communications, dont
le texte entier a été reproduit par M. E. Guillon (218-221),
on comprendra le désappointement de Truguet en appre-
nant la rentrée de Bouvet.

Le 17 nivose — 6 janvier 1797 — Truguet écrivait au
commandant des armes et à l'ordonnateur de la marine
à Brest.

Pour vous seuls.

« Le courrier que vous m'avez expédié le 12 de ce
» mois, citoyens, vient de me remettre votre dépêche ;
» c'est avec la peine la plus vive que j'ai appris le retour
» d'une partie des vaisseaux de l'armée navale sans avoir
» rempli la mission dont elle avait été chargée. Le Di-
» rectoire exécutif à qui j'ai rendu compte de cet événe-
» ment en a été sensiblement affecté ; mais il appartient
» à un gouvernement républicain d'opposer aux revers
» ce courage et cette persévérance qui doivent triompher
» de tous les obstacles, etc. »

Puis, Truguet prescrivait certaines dispositions pour le cas où Morard de Galle aurait gagné Bantry.

Plusieurs officiers ayant sollicité leur débarquement aussitôt arrivés à Brest, le port reçut la communication ci-après :

17 pluviôse — 5 février 1797.

« Depuis le retour de l'armée navale à Brest, citoyens,
» plusieurs officiers de la marine, qui y ont été employés,
» m'ont demandé, les uns à quitter leur commandement,
» d'autres leur démission ou des congés. Le Directoire
» exécutif a décidé que personne ne devrait quitter son
» poste avant que le Gouvernement ait porté son juge-
» ment sur la dernière *expédition d'Irlande*.

» Je vous recommande d'annoncer cette disposition au
» corps de la marine. »

Le 26 pluviôse an V — 14 février 1797 — le Gouver-
nement rendit son jugement.

26 pluviôse an V — 14 février 1797

Le ministre de la marine et des colonies au commandant des armes à Brest.

« Je vous préviens, citoyen général que le Directoire »
» exécutif, après avoir examiné la conduite du contre- »
» amiral Bouvet, dans l'expédition d'Irlande, a pris au- »
» jourd'hui un arrêté par lequel il destitue cet officier de »
» son commandement et de son grade.

» Vous lui notifierez cette disposition.

» Signé : *Truguet*. » (1)

Le vice-amiral Morard de Galle, commandant l'escadre, reçut à la même date une lettre conçue dans des termes identiques ; elle se terminait comme suit :

« Je marque au commandant des armes de lui notifier »
» cette disposition ; le Directoire s'occupe de la conduite »
» des officiers commandants employés dans cette expé- »
» dition et il se prononcera ultérieurement sur chacun »
» d'eux.

» Signé : *Truguet*. »

Le général Hédouville porta cette décision à la connaissance du général Hoche qui, à la date du 26 ventose an 5 — 16 mars 1797 — répondit :

« Je savais la destitution de B. Je l'estime fort »
» heureux d'en être quitte à si bon marché. Les cris de »
» la marine mécontente pourront bien parvenir jusqu'au »
» Gouvernement, mais ne lui feront pas changer d'opi- »
» nion sur le respectable amiral ; ses vertus, ses prin-

(1) E. Guillon, p. 295.

» cipes et sa loyauté lui sont aussi connus que le mauvais
» esprit et l'ignorance de ses détracteurs. » (1).

Voici l'opinion de la Réveillère-Lepaux sur cette expédition. (2)

• « Je ne sais pourquoi il prit fantaisie à l'amiral
» Morard de Galle de monter une frégate et non le
» vaisseau-amiral (3) et d'engager Hoche à s'embar-
» quer avec lui. »

Cette circonstance singulière de l'embarquement de l'amiral et du général en chef sur une frégate ; le refus que le contre-amiral qui commandait la division entrée dans la baie de Bantry fit de débarquer les troupes, ainsi que le lui demanda avec les plus vives instances le général Grouchy, qui se trouvait en chef pour les commander, le signal du départ de la baie de Bantry, donné

(1) *Vie de Hoche*. Alexandre Rousselin, t. II, p. 434.

(2) *Journal le Soleil*, 10 juillet 1895, n° 199.

(3) Décision de Jeanbon Saint-André du 24 prairial an II — 12 juin 1794. — Truguet à Morard de Galle, 6 frimaire an IV — 27 novembre 1796. Je vois que les généraux de l'armée navale se disposent à passer sur les frégates au moment du combat, quoique cet usage ait été abrogé par la loi du 18 prairial an III — 6 juin 1795. — Suivant l'esprit de cette loi, les contre-amiraux commandant les divisions doivent rester constamment à leur bord, le général en chef seul peut porter son pavillon sur le bâtiment qu'il juge convenable de choisir..... Vous sentez qu'après les revers que l'ignorance et la pusillanimité nous ont fait éprouver, que les généraux doivent donner l'exemple du courage et qu'il n'est pas moins essentiel que les frégates de l'armée ne soient pas affectées à un service qui paralyse entièrement le service qu'elles doivent plus particulièrement remplir. Je vous prie de donner connaissance de cette loi aux contre-amiraux sous vos ordres. — 1793 1805. *Projets et tentatives*, etc., E. Desbrière t. I, p. 161.

sans attendre le général en chef qui y arriva en effet peu après ce départ, ce signal qui fut une sorte de sauve qui peut, puisque le contre-amiral fila le premier, lorsque son devoir était au contraire de faire sortir son escadre sous ses yeux et de ne quitter la baie que le dernier ; Hoche auquel on fait battre la mer pendant un mois avec sa malheureuse frégate ; toutes ces circonstances jointes à plusieurs autres particularités, me portent fortement à croire que, soit jalousie, soit corruption, soit tout autre motif qui les fit agir, les chefs de l'armée navale étaient mal intentionnés pour le succès de l'expédition.

Un arrêté du Directoire du 20 messidor an V — 9 juillet 1797 — avait placé Bouvet sur la liste des officiers réformés, c'est-à-dire lui avait reconnu une solde.

Cela ne suffisait pas à Bouvet qui réclamait des juges. A la suite de sollicitations nombreuses, le contre-amiral Georges-René Pléville Le Peley, appelé à remplacer Truguet, le 28 messidor an V — 16 juillet 1797 — fit adresser au port la dépêche suivante :

Au citoyen Nielly, contre-amiral, commandant des armes à Brest.

1^{er} fructidor, l'an V — 18 août 1797.

« Le Directoire exécutif ayant reconnu qu'il était de
» la justice du Gouvernement d'accorder aux instances
» de l'ex-contre-amiral Bouvet, d'être mis en jugement
» relativement à sa conduite dans l'expédition d'Irlande ;
» je marque en conséquence à l'amiral Morard de Galle
» de faire assembler un jury militaire sur le vaisseau qui
» porte son pavillon. »

Les pièces nécessaires au procès furent envoyées à Brest par dépêche du 8 fructidor — 25 août.

Trois jours après, le ministre ordonnait de surseoir à la convocation du jury militaire.

Que s'était-il donc passé se demande M. Eugène Fabre : *Voyages et combats*, 1^{re} partie, p. 207 et il répond :

« Quelques jours avant l'arrivée de la dépêche du » 8 fructidor, le bruit de la mise en accusation de Bouvet » s'était répandu dans le port ; plusieurs officiers généraux » avaient donné clairement à entendre au vice- » amiral Morard de Galle, que s'ils étaient appelés à » faire partie du jury, ils ne sauraient se prononcer dans » le sens qu'on attendait d'eux. Morard de Galle avait » instruit le Ministre de cette disposition des esprits. »

A la date du 1^{er} septembre 1797 — 15 fructidor an V — le vice-amiral Martin, commandant des armes à Rochefort, écrivait à Nielly, contre-amiral, commandant des armes à Brest.

« Je désire, mon cher camarade, ainsi que tous les » amis du général Bouvet, que la conduite qu'il a tenue » dans la trop fameuse affaire d'Irlande, soit rendue publique. Il importe peut-être à l'honneur de la marine » que les juges soient entièrement pénétrés de l'importance de cette affaire qui a paru un jeu pour bien des » hommes et qui, par sa nature, est de la première » importance. »

Une résolution du Conseil des Cinq Cents, du 18 vendémiaire an VI — 9 octobre 1798 — applicable à la marine, portait qu'il serait constitué un Conseil de révision près les Conseils de guerre établis par la loi du 13 brumaire an V.

L'article 1^{er} statuait qu'au cas d'insuffisance d'officiers, on pourrait y suppléer par des officiers du grade correspondant retirés chez eux par suite de réforme.

Le vice-amiral Morard de Galle, commandant des armes à Brest, désigna pour cette présidence le contre-amiral Bouvet, admis à la solde de réforme et en rendit compte au ministre par lettre du 5 nivose — 25 décembre.

• Pléville Le Pelley répondit :

Paris, le 19 nivôse an VI de la République Française
une et indivisible — 8 janvier 1798.

Le ministre de la marine et des colonies
au vice-amiral Morard de Galle.

Pour vous seul,

« J'ai vu, citoyen général, par votre lettre du 5 de ce
» mois, les motifs qui vous ont portés à nommer le ci-
» toyen Bouvet, président du conseil de révision. La cir-
» constance où il s'est trouvée, citoyen, la défaveur qui
» en a été la suite, tout me fait penser que le Directoire
» exécutif pourrait improuver ce choix. J'ai cru devoir
» vous en prévenir en particulier et cette lettre est pour
» vous seul. Si vous voyez des inconvénients à retarder les
» opérations de ce conseil, jusqu'à l'arrivée à Brest d'un
» officier général, vous pourrez y suppléer dès ce mo-
» ment par un chef de division dont le grade quoique
» inférieur correspond à celui de général de brigade. Je
» suis persuadé que vous apprécierez, citoyen général,
» les observations que j'ai cru devoir vous faire à cet
» égard.

» Signé : *Pléville Le Pelley.* »

En marge de cette lettre, on lit : Reçu le 24 ; répondu le 25, *à lui seul*. Je n'ai point trouvé la minute.

Puis le silence se fit sur Bouvet jusqu'à l'an X.

Depuis le 4 frimaire an VIII — 24 novembre 1799 — le ministère de la marine et des colonies était occupé par l'Ingénieur de la marine, Pierre-Alexandre-Laurent Forfait.

Un arrêté des Consuls de la République du 7 floréal an VIII — 27 avril 1800 — divisa la France maritime en six arrondissements.

A la tête du 3^e — Brest — l'arrêté du 1^{er} thermidor an VIII — 20 juillet 1800 — plaça Louis-Marie-Joseph comte de Caffarelli, né le 21 février 1760, au château du Falga (Haute-Garonne).

Lieutenant de vaisseau le 1^{er} mai 1786, il donna sa démission en 1791. Il fut nommé Conseiller d'État en décembre 1799 et prit le service de la préfecture de Brest, le 25 thermidor — 13 août. (1)

(1) Brest, le 20 thermidor an VIII — 8 août 1800. — Le conseiller d'État préfet maritime à Brest au citoyen Terrasson, contre-amiral chef militaire. — « Citoyen, j'ai l'honneur de vous prévenir, qu'en exécution des ordres du 1^{er} Consul qui me nomme » préfet maritime au port de Brest, j'en exercerai les fonctions à compter du 25 courant. Salut et considération. Signé : » *Joseph Caffarelli*. — P.-S. Je recevrai tous les jours depuis » 11 heures jusqu'à une heure les différents rapports qui me » seront faits. »

Il cessa ses fonctions le 31 mai 1810 et reprit son service au Conseil d'État.

Il mourut, le 14 août 1845, au château de Lavenalet (Haute-Garonne).

Le 5 fructidor — 23 août — Forfait lui écrivit :

« Je remarque avec une satisfaction que je dois vous
» exprimer, qu'à peine entré dans vos nouvelles fonc-
» tions, vos regards et vos soins se sont déjà étendus à
» toutes les parties de l'administration. Je vois dans les
» dispositions déjà faites la certitude que les opérations
» du port de Brest recevront par vous une impulsion
» d'activité que désire le 1^{er} Consul et que je n'aurai tou-
» jours qu'à lui présenter des comptes satisfaisants. »

Caffarelli esseyà, mais sans succès, d'intéresser Forfait
au sort de Bouvet.

Forfait ayant été remplacé le 10 Brumaire an IX —
1^{er} octobre 1801 — par le contre-amiral Denis De Crès,
Cafarelli renouvela sa demande près son ancien cama-
rade de promotion, et il lui écrivit :

Du 6 brumaire an X — 28 août 1801

« J'avais eu l'honneur d'écrire à votre prédécesseur
» pour qu'il donnât de l'emploi au contre-amiral Bouvet.
» Ses titres sont assez connus des marins et de vous sur-
» tout ; aussi les rappeler serait faire croire qu'ils ne sont
» pas appréciés. Je ne me permettrai pas de comparai-
» sons ; elles ont toujours un caractère injurieux. Mais si
» l'on veut un officier général qui unit une grande va-
» leur, la connaissance de ses devoirs, la fermeté dans
» le commandement, la pratique de la navigation et des
» armées, l'austérité dans ses principes, peut-on trouver
» mieux que le général Bouvet.

» Réduit à de faibles appointements, il a de la peine à
» faire subsister sa famille, malgré le travail auquel elle

» se livre. J'ai appris qu'on lui avait offert de commander des vaisseaux pour l'Inde ; qu'il était balancé par le respect et la dignité du rang qu'il occupa dans la marine ; mais le besoin est plus impérieux et je crains qu'il ne prenne ce parti qui amènera le bien-être de ses enfants par le bénéfice bien légitime de son travail. Quand je considère ce militaire par rapport à la marine, il me semble qu'il est honteux pour elle qu'il en soit réduit à ce point et que cela ne peut inspirer que du dégoût aux autres officiers en les humiliant.

» Il n'en est point de même des officiers d'un rang inférieur ; ainsi un lieutenant ou un enseigne ne peuvent gagner qu'en pratique : mais un officier supérieur, un officier général, ne doivent point être réduits à cela. (1) Il leur faut une élévation d'âme, nourrie par le sentiment de la supériorité de leur état et par une honnête aisance.

» Le général Bouvet ignore ce que j'écris ; mais le voyant rongé d'inquiétudes, j'ai dû en rechercher la cause et je vous l'expose. »

Le 5 pluviôse an X — 5 février 1802, — De Crès répondit :

« Vous apprendrez sans doute, citoyen préfet, avec autant de plaisir que j'en ai à vous l'annoncer, que le

(1) Et cependant, en parcourant la correspondance de l'époque, on trouve :

Bedout, Jacques, contre-amiral du 23 germinal an VI, commandant la *Flore*, dép. des 18 et 27 brumaire an VI demi-solde.

Ganteaume Honoré, chef de division, commandant la *Vengeance*, armée en course, 9 frimaire an VI demi-solde.

Le Cour Jean-Baptiste-Charles, capitaine de vaisseau, commandant le corsaire l'*Hydre*, 17 prairial an VI demi-solde.

» 1^{er} Consul a, par un arrêté du 13 de ce mois, mis le
» contre-amiral Bouvet en activité pour l'an X et qu'il
» lui a confié le commandement de la division dont il
» vient de faire l'armement. Je joins ici la lettre par la-
» quelle je prévient cet officier général de ces disposi-
» tions et de l'ordre qui lui est nécessaire pour suivre sa
» destination. »

La division Bouvet se composait comme suit : *Redoutable, Fougueux, Didon, Romaine, Consolante, Volontaire, Salamandre, Constant-Trader, La Sally, Sandwich et Cerf.*

Ces bâtiments devaient emporter 3.700 hommes et Caffarelli proposait d'en réduire le chiffre à 3.200. A l'arrivée du général en chef, le 4 germinal an X — 25 mars 1802 — le chiffre fut définitivement fixé à 3.600 hommes : (1) c'était le général Antoine Richepance.

De Crès donna en ces termes avis de son arrivée.

11 ventose an X — 2 mars 1802.

« Le 1^{er} Consul, citoyen préfet, a confié le titre de général en chef de l'armée de la Guadeloupe au général Richepance, qui va incessamment se rendre à Brest pour s'embarquer sous les ordres du contre-amiral Bouvet, avec lequel il aura à se concerter dans le cours de l'expédition.

» Le général Richepance est autorisé par le 1^{er} Consul à n'employer sous ses ordres que les officiers de troupe

(1) Les corps arrivent de Lesneven, de Landerneau, de Crozon où ils étaient cantonnés. L. du 5 Germinal an X. Signé : Caffarelli.

» du département de la guerre qu'il jugera nécessaires,
» et il est bien disposé à en borner l'embarquement au
» nombre de ceux que nécessitent les besoins du ser-
» vice.

» Vous vous entendrez avec lui sur les ordres à donner
» pour cet objet, et sur tout ce qui pourra accélérer le
» départ de l'armée.

» Signé : *De Crès.* »

La division quitta la rade de Brest, le 10 germinal an X — 31 mars 1802. — Le 17 floréal — 6 mai — elle entra en rade de la Pointe-à-Pitre.

Le récit des événements nous entraînerait beaucoup trop loin. On peut d'ailleurs consulter le rapport de Richepance au ministre de la guerre et daté du 5 prairial (*Moniteur universel*, du 22 messidor an X, n° 292, p. 1200, col. 2 et 3). •

« Le contre-amiral Bouvet, dit Richepance, vous don-
» nera sans doute les détails relatifs à l'escadre. Je ne
» pense pas que l'escadre du contre-amiral Bouvet puisse,
» avant quinze jours, appareiller pour son retour en
» France. »

Le 2 fructidor an X — 20 août 1802 — Bouvet, parti de la Guadeloupe le 20 messidor, jetait l'ancre en rade de Brest en même temps que le *Fougueux*, et il recevait communication de la dépêche qui suit :

Du 29 messidor an X — 17 juillet 1802.

Le ministre au préfet maritime à Brest.

« Lorsque j'ai été promu au ministère, citoyen préfet,
» la première volonté que m'a manifesté le 1^{er} Consul, a

» été de donner à la marine toute la force et l'énergie
» qui doivent essentiellement constituer le caractère de
» cette arme.

» Ayant la ferme résolution de remplir les intentions
» du 1^{er} Consul, j'ai cherché les officiers les plus propres
» à remplir cet objet. Je les ai cherchés non-seulement
» dans la ligne, mais même en dehors de la ligne d'ac-
» tivité.

» Le citoyen Bouvet, éprouvé depuis longues années
» à l'école du malheur, jouissait généralement d'une ré-
» putation de grande fermeté, ma paru digne d'être pro-
» posé au 1^{er} Consul pour commander une partie des
» forces navales de la République.

» J'eus la satisfaction de voir approuver par le 1^{er}
» Consul la proposition de donner à cet officier général
» le commandement de l'escadre destinée à la Guade-
» loupe.

» Ce commandement lui fut confié avec toute l'indé-
» pendance propre à donner cours entier à son énergie,
» et en même temps avec l'ordre d'établir entre lui et le
» général des troupes embarquées à son bord, le concert
» indispensable à une opération mixte entre les deux
» armes.

» Cet ordre était tel que, dans aucun cas, le contre-
» amiral ne devait se croire subordonné au général.

» Avec de pareilles instructions et l'opinion que l'on
» m'avait donnée du caractère du citoyen Bouvet, je ne
» craignais rien moins que de voir compromettre sa di-
» gnité personnelle et celle du commandement. Pour
» maintenir l'un et l'autre, le citoyen Bouvet n'avait
» qu'à se renfermer dans l'exécution des ordres qu'il

» avait reçus de moi. Quel a été mon étonnement, lors-
» que par la lettre du 30 floréal — 19 mai — que je viens
» de recevoir, et qui m'est écrite par le citoyen Bouvet,
» j'apprends que dès son arrivée à vue des Petites Antilles,
» ce contre-amiral a presque abandonné au général de l'ar-
» mée de terre la direction des forces navales qui lui étaient
» confiées, et comme une première faiblesse ne peut con-
» duire un officier de mer qu'à des faiblesses plus inexcusa-
» bles, je vois par un procès-verbal, en date du 18 floréal
» — 8 mai — signé des premiers officiers du *Redoutable* et
» du citoyen Bouvet lui-même, qu'étant mouillé au (illi-
» sible) Ile Guadeloupe, ce contre-amiral tout pénétré
» qu'il était de son indépendance envers l'autorité du
» général Richepance, a cédé à de vaines menaces, que
» le procès-verbal dit avoir été proférées par ce général
» de l'armée de terre et dans le moment même d'une
» mesure essentielle, il s'est indignement laissé dépouil-
» ler du commandement naval par le général de cette
» armée de terre, embarqué à son propre bord.

» Il résulte de cette incroyable conduite, que la con-
» fiance par laquelle le gouvernement lui a remis le com-
» mandement des forces navales a été déchu par la fai-
» blesse de ce contre-amiral ; qu'il a donné le spectacle
» d'un amiral dépouillé de son commandement à son pro-
» pre bord par un officier qui n'avait aucun ordre à lui
» donner, et qu'il était de son devoir de repousser dès
» l'instant qu'il affecta la prétention usurpatrice d'une
» autorité qu'il ne pouvait avoir. Le scandale est, je
» crois, unique dans les annales d'aucune marine euro-
» péenne.

» Le procès-verbal, qui m'a été adressé par le citoyen

» Bouvet, dit qu'ayant reçu publiquement et sur son
» pont l'ordre de se rendre aux arrêts, il s'est retiré pour
» éviter de recevoir de nouvelles humiliations et d'être
» conduit aux arrêts par quatre grenadiers comme il en
» avait été menacé.

» Je le demande à toute l'armée navale. Quel est donc
» le théâtre où un amiral n'aura pas à craindre des humiliations, s'il ne sait pas s'en garantir sur l'escadre qu'il
» commande ? Il a craint d'être conduit aux arrêts par
» des grenadiers ? N'avait-il pas son autorité à opposer à
» ces grenadiers ? En supposant, ce qui n'est pas vraisemblable, qu'elle n'eut pas suffi, n'avait-il pas des
» armes ? Ce n'est pas le tout, le contre-amiral Bouvet misérablement dépouillé de son autorité s'est trouvé obéir
» à un officier, qui a obéi à d'autres ordres qu'aux siens ;
» celui-là est aussi coupable.

» Dans cet état de choses, je vais faire un rapport au
» 1^{er} Consul, tendant à faire prononcer la destitution du
» citoyen Bouvet, pour avoir eu la faiblesse de se laisser
» dépouiller de son commandement contre tous droits
» dans le moment même où l'exercice de ce commandement exigeait de lui une manœuvre dont l'exécution
» pouvait perdre les vaisseaux de la République qui lui
» étaient confiés.

» Je demanderai aussi la destitution du capitaine Le
» Bozec (1) qui, ayant un amiral à son bord a appareillé
» sans avoir reçu ses ordres.

(1) Charles, capitaine de vaisseau, 28 thermidor an III, 15 août 1795. — Mon intention, citoyen Préfet, est de confier au capitaine de vaisseau Charles Le Bozec le premier vaisseau qui sera vacant et je vous fais, en conséquence, passer un

» Lorsque l'amiral Bouvet arrivera vous lui communi-
» querez cette lettre, que vous pourrez d'abord faire con-
» naître à toute l'armée navale. Vous direz à cette armée
» navale que l'attention du 1^{er} Consul est également fixée
» sur ses devoirs et sa dignité, et que l'omission des uns
» et l'oubli de l'autre, sont des délits égaux à ses yeux.
» Que l'armée navale se pénétre bien de cette idée
» qu'elle est à charge au gouvernement si on peut ajou-
» ter à son dévouement ou à l'énergie de son carac-
» tère (1).

» Autant les vaines et ridicules prétentions de notre
» arme seront comprimées par le gouvernement, autant
» il entend que sa dignité soit inaltérée. C'est respect
» réciproque que se doivent le pavillon des marins et les
» drapeaux des soldats des troupes de ligne.

» Je vous salue.

» Signé: *De Crès.* »

Le préfet maritime Caffarelli répondit :

Brest, le 4 thermidor an X — 23 juillet 1802.

« J'ai lu avec les sentiments de l'affliction la lettre que
» vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, le 29 messidor,
» au sujet de la conduite tenue par le général Bouvet ou-
» tragé à son bord par le capitaine général Richépance.

» Ce contre-amiral victime une première fois de sa
» grande rigidité, a cru sans doute sa condescendance
» nécessaire au succès de ses opérations.

ordre en blanc que vous lui remettrez pour en prendre le
commandement. Vous voudrez bien de suite me faire con-
naître le nom du vaisseau. Signé: *De Crès*, 7 pluviôse an X. —
Réponse: *Le Redoutable*, 15 pluviôse an X.

(1) C'est ce que porte la copie sous mes yeux.



» Les conséquences de cette première faute ont été le
» mépris, l'abjection et l'insulte la plus grave faite à la
» dignité du commandement.

» Mais, quelle n'a pas été la violence de général Ri-
» chepanse ?

» Je me suis acquitté de l'ordre que vous me donnez
» par votre lettre. L'amiral en fera connaître le contenu
» à ses officiers-généraux de terre et de mer, aux com-
» mandants des bâtiments sous ses ordres ; le chef mili-
» taire aux capitaines et autres officiers commandants.
» J'en envoie une copie au général Villeneuve ainsi qu'au
» général La Touche, commandant des forces navales à
» Saint-Domingue. J'ai pensé que je ne pouvais donner
» trop de publicité à cette lettre, dans une colonie dont
» tous les rapports des officiers qui y sont employés,
» me font connaître l'état d'abjection où on les a ré-
» duits.

» Quelle énergie pourra-t-on attendre d'une marine
» que l'on ne considère plus que comme un corps destiné
» à des charrois d'hommes et de vivres ? »

Le 21 thermidor Caffarelli rendit compte de l'exécution
de l'ordre du 29 messidor, notifié à Bouvet :

« J'ai communiqué au contre-amiral Bouvet la lettre
» que vous m'avez envoyée le 29 messidor, sur l'opinion
» que vous avez prise de lui, d'après le compte qu'il
» vous avait rendu d'un outrage commis envers lui par le
» général en chef à la Guadeloupe

» Cet officier-général fortement affecté du contenu de
» votre lettre et des dispositions que vous ordonnez a
» fait un exposé succinct des faits et de ses motifs qu'il
» me prie de vous faire passer, jaloux de mériter votre

» estime et celle du 1^{er} Consul. Serait-ce trop présumer
» de votre justice, que de vous prier de la mettre sous
» ses yeux après avoir été soumise à votre examen.

» Chargé de se concerter avec le général Richepance
» pour la reprise de la colonie, le général Bouvet ne pou-
» vait se dissimuler que la direction des opérations ne
» pouvait qu'être l'ouvrage du premier ; qu'il était de
» son devoir de l'aider de tous ses moyens ; sa conduite
» sans être passive était cependant subordonnée aux pro-
» jets de ce général. Il n'y avait aucune raison de croire
» que son caractère serait méconnu ; que la violence se-
» rait employée pour le forcer à faire ce qu'il croyait peu
» convenable pour les vaisseaux qu'il commandait.

» Si les effets de cette violence furent subits, à plus
» forte raison ne pouvait-il employer aucun moyen de
» persuasion, de raisonnement pour en prévenir les
» effets.

» Fallait-il qu'il résistât ? Son écrit fait voir qu'il n'eut
» pu opposer la force ; qu'il était d'une conséquence bien
» majeure de ne pas le tenter.

» S'il fit le sacrifice de céder, l'on voit qu'il ne s'occu-
» pait pas moins de la direction des vaisseaux ; qu'il les
» conduisait au feu ; qu'il donna tous les ordres nécessai-
» res pour opérer le débarquement des hommes, des mu-
» nitions ; qu'il y concourut de tous ses moyens. L'action
» de son autorité fut à peine suspendue et la scène scan-
» daleuse qui s'était passée dans la chambre interrompit
» à peine le cours des opérations et les élans de son zèle.

» La plus parfaite harmonie se rétablit entre lui et le
» général Richepance. Il força celui-ci à l'estimer par sa
» conduite. »

Avant son départ de la Basse-Terre, lit-on dans *Voyages et combats* par Eug. Fabre, p. 212. Bouvet reçut une lettre de remerciements de ce brave général pour le concours qu'il lui avait prêté.

Les incidents que nous venons de relater ne sont pas isolés.

La correspondance de Napoléon 1^{er} nous en fournit deux preuves.

« Vous me dites que les généraux Soult et Bruix (1) » sont brouillés. » (L'empereur à De Crès, 27 frimaire an XII — 19 décembre 1803).

« Faites imprimer dans le *Moniteur* les 1, 2, 3, 4, 5^e et » 6^e pages jusqu'à l'endroit marqué du n° 45 du rapport » du général De Caen. » (2) (L'empereur à De Crès, 25 fructidor an XII — 12 septembre 1804. (3))

L'organisation de l'armée coloniale fera revivre de plus belle des incidents de même nature.

L'incident Bouvet n'eut aucune suite fâcheuse pour lui. Le 25 vendémiaire an XII — 18 octobre 1803 — il fut appelé à exercer, sous les ordres de Caffarelli, les fonctions dévolues aux chefs militaires par l'article X de la section III de l'arrêté du 7 floréal an VIII sur l'organisation de la marine. Il occupa ces fonctions jusqu'au 3 janvier 1813, époque à laquelle il prit les fonctions de préfet maritime P. I. Un décret impérial du 26 février 1813 le confirma dans sa fonction. Commandeur de la Légion d'honneur

(1) En présence à Calais, Correspondance de Napoléon, t. I, p. 204.

(2) Contre Durand-Linois.

(3) Correspondance, t. I, p. 660. La conduite de *Linois* est misérable, etc.

en 1804, il fut fait chevalier de l'ordre de Saint-Louis, le 28 juin 1814. Une ordonnance royale, du 9 juillet 1814, le créa baron. Il cessa les fonctions de préfet maritime à Brest le 10 avril 1815, vice-amiral, le 8 juillet 1816, il était préfet maritime à Lorient lorsque le 20 octobre 1817, il fut mis à la retraite. Des lettres-patentes du 17 avril 1819 lui confirmèrent le titre de baron.

François-Joseph Bouvet de Précourt, né à Lorient le 23 avril 1753, du mariage de Joseph-René Bouvet et de Marie-Servane Dordelin, avait épousé à Brest le 31 janvier 1788, Marie-Louise La Biche (1); fille de Jean-François, directeur-général des vivres de la province de Bretagne, et de Marie-Hélène Brisson.

Il mourut à Brest le 21 juillet 1832.

Bouvet est mort sans avoir pu se justifier en ce qui concerne l'expédition d'Irlande. Devant une assemblée de marins, seuls compétents à mes yeux, pour approuver

(1) Le général Durpaire, commandant la place, au *général* Caffarelli, préfet maritime à Brest, 28 janvier 1807 : « Ma maison » a été remplie hier, mon *général*, d'habitants de la ville me » portant plainte contre des aspirants de marine qui se réunissent 10 à 12 avec des chirurgiens de marine, provoquent » les citoyens, les insultent, et se portent en paroles et en » gestes à toutes les ordures que leur jeunesse peut inventer.

» Je vous ai fait part, mon général, de la scène du spectacle, » d'œufs pourris répandus dans le parquet ; mais vous serez » étonné d'apprendre que cela était dirigé contre M^{me} Bouvet » et autres dames dont les pères ou les maris ont des places » marquantes dans la marine. Peut-être en connaîtrai-je les » noms : mais on ne veut pas me les dire. J'ai la certitude » seulement que ce sont des aspirants et des chirurgiens, etc. »

ou désapprouver ce que l'on a appelé la *fuite honteuse* (1) de Bouvet, la lumière se fut faite mais je doute que la conclusion eut été celle de M. E. Guyon dans son étude: *la France et l'Irlande pendant l'expédition*, pp. 274 et 275: mais quand elle — fut dans les eaux de Bantry à qui doit-on l'insuccès? Entre l'indécision prétendue de Grouchy et la malveillance de Bouvet, il n'est pas permis d'hésiter maintenant.

A. KERNÉIS.

(1) Quant au départ précité de l'amiral Bouvet, il paraît hors de doute également, d'après l'aveu même de Grouchy, que sa frégate fut mise à la voile au moment d'un danger imminent d'être brisée contre la pointe est de Bear-Heaven. Cette manœuvre était absolument nécessaire au moment où elle fut faite, sous peine d'un désastre, 1793-1805. *Projets*, etc., t. I, p. 205.

Le " Noël " de Maurice Bouchor

Il y a neuf ans, le 25 décembre 1890, Maurice Bouchor faisait représenter pour la première fois, par les marionnettes du petit théâtre de Signoret, ce mystère de Noël qui a rendu son nom familier à tous ceux qui se préoccupent d'art et de littérature. La pièce étant déjà ancienne il ne semblera peut-être pas hors de propos d'en rappeler les charmantes scènes. D'autre part elle est si connue que nous ne pouvons songer à l'étudier en elle-même, après tant d'autres qui l'ont déjà fait avec une compétence littéraire que nous ne saurions nous attribuer. Il nous semble plus intéressant de l'expliquer en montrant ses rapports avec l'œuvre entière du poète, puisque aussi bien le *Noël* dérive immédiatement de poèmes antérieurs et contient en germe toutes les œuvres qui sont venues après lui. Sans doute le délicat mystère peut être goûté et apprécié comme il le mérite sans aucune étude générale et abstraction faite de tout le reste. Mais si l'on veut aller plus loin et le comprendre réellement, il faut considérer l'ensemble des poèmes de Maurice Bouchor, comme nous nous proposons de le faire aujourd'hui.

Dans cette étude très rapide et sans prétention nous éviterons, autant qu'il se peut, de substituer nos appréciations et nos commentaires aux œuvres elles-mêmes.

C'est, la plupart du temps, le poète lui-même qui aura la parole — et personne ne s'en plaindra. Notre seule ambition étant de le faire mieux connaître et d'en appeler de ce jugement sommaire qui fait surtout de lui l'auteur du *Noël* et le poète des marionnettes, les citations ne seront jamais trop nombreuses.



En lisant le *Noël*, ce mystère qui, l'auteur nous le dit lui-même « fut pieusement écrit » on s'aperçoit vite qu'il faut entendre ici par piété cette sorte de respect, voire même de vénération qu'inspirent à tout vrai poète des sujets religieux, mais qu'il ne s'agit ni de ferveur ni de foi. Le *Noël* n'est pas dévotement écrit ; le poète s'incline profondément devant la mystérieuse Nativité, il ne s'agenouille pas. Dès le prologue nous entendons l'archange Gabriel en personne prononcer un étonnant discours :

... La grâce, en dépit de vos doutes moqueurs
Saura bien retrouver le chemin de vos cœurs.
Pour que jaillisse en vous la foi, comme une eau vive,
Ecoutez sans malice une chose naïve.
Jésus, vous le savez, prenant l'homme en merci,
Va naître, entre le bœuf et l'âne que voici.
Vous verrez certain rustre à l'âme dure et basse
Accueillir saint Joseph et la Vierge en ce lieu
Que doit illuminer le sourire d'un Dieu.
Puis dans les champs bleuis par la lune, moi-même
Ami du pauvre monde et désireux qu'il m'aime,

A des pâtres gardant leurs troupeaux endormis
J'annoncerai l'enfant qui leur fut tant promis,
Guidés par la chanson d'une voix jeune et fraîche
Tous alors se mettront en route vers la Crèche
Après avoir juré, car la nuit donne faim
De s'offrir au retour un réveillon sans fin.

.....

Ecoutez donc, amis, comme de vrais enfants.
Oubliez pour un soir que vous êtes savants,
Tâchez tout en riant aux plus joyeux passages
D'être jusqu'à la fin recueillis et bien sages.
Parmi vous, j'en suis sûr, il n'est pas un méchant.
Si le bon saint Joseph arrive en trébuchant,
Si je lève le bras d'une façon trop raide,
Si les rois, appelant le Seigneur à leur aide,
Après que la mystique étoile a disparu
Sont moins majestueux que vous ne l'auriez cru,
Sans voir à tout cela matière à raillerie,
Ayez un indulgent sourire.

La foi la plus exemplaire est peut-être conciliable avec la naïveté, mais le poète nous avoue sincèrement « qu'on lui a fait honneur d'une naïveté à laquelle il croit » peu. » Il faudra donc expliquer autrement la légère irrévérence de ce prologue et de beaucoup d'autres passages. Laissons de côté le brutal Bartomieu et ses opinions très hérétiques sur les anges et la naissance immaculée ; ne parlons que du joli chant de Marjolaine :

Las, je suis bergère,
Ma bourse est légère
Mais je veux offrir à ce pauvre amour,
Une chemisette
Et pour amulette
Un lièvre mignon qui bat du tambour.

Même dans ces tendres couplets on sent la libre fantaisie qui se joue finement des gravités du dogme.

Ailleurs nous trouvons ainsi décrit le premier réveil-
lons de l'ère chrétienne :

LE SERVITEUR

Pardon, j'ai quelque chose à dire

LE MAITRE

Quoi, mon brave?

LE SERVITEUR

Une chose tout à fait grave.
Quand nous aurons vu le petit
Nous reviendrons pleins d'appétit ;
Déjà, me semble-t-il, j'entends crier mon ventre.

LE MAITRE

Ne crains rien, Farigoul, je vous invite.

LE SERVITEUR

Diantre !

Il est changé le maître.

LE MAITRE

O le bon nez que j'eus
De faire mijoter ces tripes dans leur jus !

Elles seront à point. Près d'elles, jusqu'à l'aube,
Dans l'ail, l'huile et le vin se parfera ma daube.
Puis, au retour, j'irai cueillir en mon jardin
Le cerfeuil tout nouveau, la tendre ciboulette ;
Ça nous parfumerait richement l'omelette ;
Et, comme il faut avoir la panse bien replète
Nous ferons rissoler trois aunes de boudin !

Par contre il faut reconnaître qu'en maint passage, le poète ému par la beauté de ce sujet « qui pour dénou- » ment sublime a le salut du monde » s'élève au ton de la plus belle poésie sacrée. Il n'est pas de cantique plus doux que les paroles du roi Chaldéen à Marie :

Hélas, puisque sa mort est le salut des hommes
Ne nous maudissez pas, nous pécheurs que nous sommes,
Pour qui votre fils doit mourir
Ayez pitié de nous ! Grâce au nom de nos mères !
Souriez-nous parfois sous vos larmes amères
Dont la source, un jour, doit tarir.

Lorsque le Fils de l'Homme aura bu le calice
Vous, sa mère, en baisant les marques du supplice
Vous ensevelirez son corps.
C'est pourquoi, le cœur gros de larmes, je vous prie
De recevoir en don funéraire, ô Marie,
La myrrhe, embaumeuse des morts.

Et Marie de répondre par cette berceuse adorable :

Si tu dois mourir pour sauver la terre,
Que cela, du moins, te soit un mystère.
Sans même rêver que tu souffriras
Dors entre mes bras.

Dors, mon bien-aimé dans tes pauvres langes,
Un jour transportée au ciel par les anges
Ta Mère, ô mon Fils, parmi les élus,
Ne pleurera plus.

Dors petit Jésus, dans tes pauvres langes
Dors paisiblement, petit roi des anges.

Lorsque les Rois-Mages conversent entre eux, est-il
rien de plus simplement beau que ces paroles du roi
Chaldéen :

..... Aux pures nuits d'été,
Sur nos monts chaldéens j'ai souvent médité
Devant l'espace vierge, ami, le clair abîme.
Les astres me parlaient un langage sublime,
Qu'après de longs efforts, je crus entendre : « Dieu,
Me disaient-ils parfois, fera naître en un lieu
Misérable son Christ, hélas son Fils unique,
Son divin Fils..... »

Citons enfin le récit du Roi noir :

Un soir, je dis au Maître inconnu : « Pense à nous ! »
Je demeurai longtemps, bien longtemps à genoux
Dans la montagne solitaire,
Priant sans remuer mes lèvres, en esprit,
Pour que l'amour, un tendre et chaste amour, fleurît
Éternellement sur la terre.

Une voix me cria : « Marche vers l'Orient !
» Tu verras le Sauveur, doux être souriant
» Né sur la paille d'une crèche. »
Alors, avec mes gens et mes bêtes, joyeux
J'allai dans le désert, et nous fermions les yeux
Rêvant d'eau vive et d'ombre fraîche.

Puis c'était l'oasis. De gracieux palmiers
Pleins du roucoulement sauvage des ramiers
Se balançaient dans les airs calmes ;
Et sous nos yeux, parfois, surgie on ne sait d'où,
Dans l'ombre, une girafe, élevait son long cou
Pour atteindre de jeunes palmes.

Mais, le désert franchi, je me sentis troublé.
Je vis les champs où dort la semence du blé,
L'arbuste qui vous donne à boire.
Hésitant j'invoquai le Père en qui je crois ;
La nuit vint, et voilà que votre Etoile, ô Rois,
M'apparut dans toute sa gloire.

On ne peut contester que de telles strophes aient été pieusement écrites, mais la Berceuse et le chant des Rois ne sont pas tout le *Noël*, nous l'avons suffisamment montré. Le poète rappelle qu'il a voulu faire et a fait « œuvre de poète, cherchant avant tout la vie, la grâce, » l'émotion, sans craindre de mêler le comique, la fantaisie » et la passion. » La poésie a ses droits comme la foi a ses devoirs. Avons-nous tort de penser que le poète a fait passer la poésie et ses exigences avant celles de la foi ?

Mal avisé, du reste, qui le lui reprocherait. Un mystère n'est pas écrit spécialement pour l'édification des fidèles ou la conversion des incrédules. Puisque le dogme catholique, par sa précision inflexible, exclut toute liberté d'interprétation il faudrait condamner toutes les œuvres qui s'inspirent de ce dogme. C'est à quoi personne vraisemblablement ne songe. Que Maurice Bouchor mette en scène, à côté de la crèche de Bethléem, le maître brutal de l'âne et du bœuf, le goinfre Bartomieu,

l'amoureux Myrtil et la tendre Marjolaine ; que l'Etoile voyageuse chante comme le rossignol et le rossignol comme l'Etoile, que l'âne et le bœuf subitement éloquentes et prophétiques annoncent avant même la naissance du Christ la montée sanglante du Golgotha, — qu'est-ce que tout cela peut faire à l'Evangile ?

Toutefois il demeure avéré que le poète a pris avec l'histoire des libertés grandes et, sans les trouver excessives, il serait curieux d'en découvrir les secrètes raisons. Or, rien n'est plus aisé, si l'on songe à une œuvre longtemps méditée que le poète lassé abandonna momentanément pour faire jouer des pièces ingénues par des acteurs plus ingénus encore. Nous voulons parler des *Symboles*.

Quelle est la signification exacte de ce titre ? Maurice Bouchor remarque lui-même que le sens en a beaucoup varié dans son esprit. Le propre d'une pensée vivante et sincère étant de se transformer lentement au cours de l'expérience acquise et d'évoluer toujours vers le mieux, un poète qui entreprend une œuvre de longue haleine où il espère exprimer ses idées et ses convictions, finit souvent par trouver cette œuvre disparate car elle contient effectivement des pièces écrites à des époques diverses de sa vie et par conséquent très différentes d'inspiration. C'est le cas des *Symboles*. Tout d'abord le poète a tenté de se construire une religion, une métaphysique personnelle, et il a entrevu, pour tous les problèmes importants qui solliciteront toujours l'effort de la raison humaine, des solutions qui l'ont satisfait un instant. Mais comme la métaphysique est abstraction pure et se prête mal à la forme poétique, il lui fallait trouver

un biais, une sorte de subterfuge pour faire œuvre de métaphysicien sans cependant cesser d'être poète. Ne pouvant faire parler à la poésie le langage de la métaphysique sans lui faire perdre son naturel, son charme et aussi un peu du mystère qui l'enveloppe toujours, il s'est vu forcé de vivifier, d'animer les pensées abstraites et froides en les traduisant par des images concrètes et poétiques. Ainsi naquirent les premières pièces des *Symboles*. Les légendes, les mythes, les œuvres d'art prêtaient pour ainsi dire leur voile transparent aux rêveries transcendantes du philosophe. S'il songe à la Renaissance, s'éveillant enfin après des siècles d'ascétisme au culte de la Nature, et s'il veut nous montrer combien la Nature impassible — et ironique à force de sérénité — dédaigne les ardeurs qu'elle inspire, il peint en beaux vers l'énigmatique Joconde du Vinci qui demeure

Ignorant la terre qui l'envie
Depuis trois siècles, plus vivante que la vie.

Plutôt que d'insister longuement sur la valeur de ce procédé symbolique il est préférable d'en emprunter à l'œuvre elle-même quelques modèles qui permettront d'en apprécier le mérite. Pour exprimer cette grande idée que toute violence s'expie et que la vraie justice est faite de douceur, le poète imagine qu'Apollon apparaît en rêve à Hercule et lui dit :

Quel fleuve de sang noir a jailli sous ta lance !....
La souffrance mordra tes os et tu crieras,
Invouant tous les dieux et te tordant les bras.

Puis afin d'abrèger ton supplice, ô mon frère,
Tu construiras toi-même un bûcher funéraire
Sans cesser de souffrir et de hurler tes maux.
Tes mairs entasseront les pins et les ormeaux,
Les puissants oliviers, les chênes séculaires —
Et le vaste incendie, étouffant tes colères,
Parmi des tourbillons de feu t'emportera
Vers l'Olympe de Zeus.

Si la colère ne peut entrer dans l'Olympe Dieu doit
être incapable de cruelles vengeance et doit châtier
le vice avec mansuétude. C'est ce que nous montre
le mythe de Bacchus. Des voleurs se sont un jour
emparés du Dieu et l'ont jeté enchaîné dans leur barque
pour le vendre comme esclave.

Mais de ses beaux yeux noirs sourit le jeune Dieu —
Et ses liens d'osier tombent. Le golfe bleu
Se remplit de parfums et de légers murmures.
Comme si le pressoir broyait des grappes mûres,
Un flot de pourpre, avec de joyeuses rumeurs
Environne la barque et mouille les rameurs.
Une vigne aux beaux fruits le long du mât s'élance ;
Et la nef se fleurit tout entière en silence.
Pleins de terreur, troublés par ces signes divins,
Tous plongent sous la vague ; et, changés en dauphins,
Par leurs écailles d'or, leurs bonds, leur vaste queue,
Ils font rire Bacchos debout sur la mer bleue.

Mais à la suite d'une réflexion plus profonde le poète
s'aperçut que ses rêveries solitaires et indépendantes
étaient vagues, contradictoires, de la dernière inconsis-

tance. Alors il renonça à formuler une métaphysique personnelle et se tourna vers l'étude des religions. On peut se demander ce qu'il espérait tirer de cette étude. Comptait-il rencontrer la religion idéale, celle qui lève tous les doutes et satisfait à toutes les objections ? Allait-il, sans trop y compter, mais avec un trouble désir, au devant d'une conversion possible ? Il se défend d'avoir conçu cet espoir. Ce qui l'intéressait ce n'était pas tant le sens vrai des dogmes religieux que l'aide qu'il pouvait recevoir de ces dogmes pour exprimer sa propre pensée, ou tout au moins ce qui survivait encore en lui, à défaut des convictions disparues, « de croyances » à l'état de rêve. » Libre à nous d'imaginer qu'une âme aussi profondément religieuse que la sienne n'est pas restée indifférente à la tentation de croire et que ce long voyage à travers toutes les religions n'a pas eu pour seule cause une curiosité chercheuse de belles impressions ou de beaux motifs poétiques. Toujours est-il que, dans les religions, il n'envisagea que des moyens d'exprimer ses opinions personnelles. Ainsi s'explique une seconde série de *Symboles* dont la forme et les sujets sont religieux tandis que l'esprit en est essentiellement libre et philosophique.

Enfin, l'évolution de la pensée s'achève : le poète renonce définitivement — du moins pour un temps, car est-il en nous rien de définitif ? — à la solution des éternels problèmes. Ses croyances lui semblent de plus en plus fragiles. Dès lors, à quoi bon charger les religions de traduire si vaguement des conceptions s'effaçant ? Ne vaut-il pas mieux les exposer telles qu'elles sont, sans plus songer à tirer d'elles un

si pauvre parti ? C'est cè qu'il confesse franchement. « Toutes les religions après avoir été pour moi des » voiles splendides laissant transparaître une lueur de » l'ineffable, ne m'inspirèrent bientôt plus qu'une sym- » thie désintéressée..... J'aimai les religions de tous les » âges et de toutes les races pour la pénétrante poésie, la » grâce, la splendeur de leurs rêveries, pour la paix » qu'elles surent donner à tant d'âmes ». Et précisément parce que le poète aime ces religions auxquelles il ne croit pas, il veut s'associer à elles, au moins par le cœur, en contribuant à les répandre. Puisqu'elles ont déjà fait tant de bien, elles méritent d'être condensées dans ces poèmes d'une simplicité touchante qu'il semble dédier aux âmes tranquilles et candides qu'elles pourront encore satisfaire. Quant à lui il est bien près de s'écrier avec Renan : « Les dieux sont une injure à » Dieu ; un jour viendra où Dieu lui-même sera une » injure au divin. » Tels sont les derniers *Symboles* ; résumés exacts et impartiaux des croyances de l'humanité. A proprement parler ce ne sont plus des symboles ou, du moins, les religions n'accepteront jamais ce nom. A l'incrédule seul un dogme peut paraître une forme passagère et incomplète, sorte d'approximation lointaine d'une vérité absolue qu'il trahit en la traduisant. Cependant les croyants eux-mêmes emploient pour désigner le résumé des articles de leur foi ce terme de symbole, lorsqu'ils parlent du « Symbole de Nicée ». En prenant le mot dans ce sens Maurice Bouchor peut donc appeler *Symboles* ses derniers poèmes et ceux qu'il se propose d'écrire encore. Il renonce à toute liberté d'interprétation et voici le vaste plan qu'il se trace : « Je parlerai au

nom de tous les hommes, prenant le droit de le faire dans une sympathie irrésistible pour les nobles rêveries qu'a suscitées en eux l'angoisse du mystère universel. Je dirai ce que furent à divers degrés les religions : un effort pour expliquer l'explicable... Je les bénirai sans attendre d'elles rien de précis, sans la trouble espérance d'une foi subite, mais ému par ce qu'il y eut en elles de vie profonde, de beauté, de grandeur morale..... Je m'arrêterai en frémissant au seuil du mystère qu'elles n'ont pu rendre moins impénétrable.

Voilà donc le résultat de l'évolution sincère d'une pensée qui, née pour la vérité, soutenue d'abord par les plus hauts espoirs, retombe enfin sur elle-même et se renie. L'aveu d'ignorance et d'impuissance absolue, tel est donc le dernier mot d'un si long et pénible effort. Sans amertume mais avec tristesse et une sorte de rancune contre l'inaccessible objet qu'il a si longtemps cru possible d'atteindre et qui définitivement échappe à ses prises, le poète, désabusé de toute croyance, avoue la stérilité de sa tentative. A cette époque de sa vie ce qui domine en lui c'est ce sentiment de profonde lassitude que laissent derrière eux les espoirs déçus et les rêves brisés. Dans quel travail simple et calmant pourra-t-il trouver le repos, et, avec le repos, des forces pour de nouvelles luttes ? A tout prix il veut renoncer aux méditations chimériques qui n'aboutissent à rien, se dépenser dans une action quelconque, si frivole qu'elle puisse être.

De cet état d'âme que tous les penseurs ont connu, naquirent les « Mystères » : Tobie, Noël, S^{te} Cécile, les Mystères d'Eleusis. « J'ai été distrait des Symboles par » une occupation très absorbante. Cinq ou six années de

» ma vie ont été consacrées exclusivement à un théâtre de
» marionnettes, pour lequel j'ai écrit une vingtaine
» d'actes. » Occupation calmante entre toutes pour un penseur, que d'écrire et réciter des rôles de marionnettes dont il tient lui-même les fils .. Qui sait ? Tout dépend de ce que disent les marionnettes, les « naïves poupées » moins naïves qu'on ne croit. Demandons-nous comment un métaphysicien, qu'a soutenu pendant des années la passion du vrai, peut y renoncer. Selon le mot profond de La Rochefoucauld, ce sont les passions qui nous quittent lorsque nous nous flattons de la créance que c'est nous qui les quittons. Or il est des passions tenaces qui ne nous abandonnent jamais et auxquelles il est par conséquent impossible de se soustraire. La passion métaphysique est de celles-là. Aussi devons-nous croire le poète lorsqu'il nous déclare que les désillusions ont tué en lui le métaphysicien mais que les morts ne demandent qu'à ressusciter. Nous n'avons même pas besoin de ces aveux explicites pour savoir que fatalement l'œuvre inachevée devait le poursuivre et que l'auteur dramatique ne pouvait que continuer le religieux auteur des *Symboles*. Ce qui était inévitable arriva. Les marionnettes exprimaient docilement de hautes pensées religieuses et morales ; « les religions créèrent l'atmosphère » de toutes les pièces » et Maurice Bouchor n'a jamais écrit pour le petit théâtre autre chose que des *Symboles*, parmi lesquels, au premier rang, prend place le « Mystère de Noël. »

Le Noël est un symbole. On s'explique alors aisément les libertés qu'il prend avec le récit traditionnel. Il importait au poète non de représenter le Noël de tout le

monde, mais de faire comprendre au moyen d'un thème vénéré qu'il se réservait de rajeunir pour le rendre plus expressif, la belle conception philosophique que cette naissance du Christ au monde lui suggère invinciblement. On sentait, disions-nous, la libre fantaisie, le caprice qui se joue de la tradition — mais cette fantaisie, ce caprice apparents obéissent à une loi, reflètent une intention : celle de rendre plus frappante l'idée dont le naïf Mystère n'est qu'une expression symbolique.

Et parce que le *Noël* est avant tout la mise en scène d'une idée, il convenait que la *représentation* fût aussi simple que possible — et que les acteurs fussent gauches, par crainte que la perfection du jeu n'intéressât plus à l'action qu'à la pensée. Il fallait éviter « la personnalité » des comédiens, trop réelle et trop connue, qui détruit « toute impression de mystère et de surnaturel ». Il fallait en un mot une scène idéale et presque immatérielle. Le poète la trouva ou la créa au petit théâtre : les marionnettes étaient les interprètes indispensables.

Mais interprètes de quel idéal, de quelle espérance ? On se rappelle les trois premiers tableaux du *Noël*. Dans la nuit de Bethléem le Christ n'est pas encore né — et voilà qu'à la seule annonce du Dieu de charité « l'amour » va fleurir sur la terre ». Un grand souffle de concorde, de tendresse et de pardon caresse les cœurs et les pénètre d'une vie nouvelle. Une ineffable et chrétienne bonté traverse le ciel et nul être n'échappe aux douceurs de ce printemps. On dirait que jusqu'aux plus humbles tous veulent être dignes de ce Dieu dont la bienfaisante influence précède victorieusement la venue. Dans la pauvre étable, l'âne et le bœuf se pardonnent mutuellement leurs fautes :

L'ÂNE

Mon frère, si parfois, te voyant réfléchir,
J'ai fourragé dans ta mangeoire ;
Si je fus même assez indélicat pour boire
L'eau qui devait te rafraîchir,
Au nom du Saint Enfant dont nous serons les hôtes
Daigne me pardonner mes fautes.

LE BŒUF

Mon frère, si parfois j'ai raillé lourdement
Tes oreilles, ces purs calices,
Si je t'ai reproché de braire avec délices,
Moi qui tiens à mon beuglement,
Par le Seigneur Jésus, par sa divine Enfance,
Oh ! pardonne-moi cette offense.

L'ÂNE

Oui, mon aimable bœuf.

LE BŒUF

Que je t'aime, âne exquis !

Bientôt, c'est le maître brutal de l'âne et du bœuf qui
se sent profondément ému de compassion lorsque
Joseph et Marie viennent lui demander l'hospitalité.

JOSEPH

Nous n'avons rien, on nous repousse de partout,
Il fait nuit et j'ai peine à me tenir debout.
Ma femme sur un banc de pierre s'est assise...
Hélas, je le vois bien, votre âme est indécise
Mais, je vous en supplie, ayez pitié de nous...

LE MAITRE

. Malgré
Ma bassesse, j'éprouve une profonde joie
Père, à vous dire : Entrez, c'est Dieu qui vous envoie.

Ce cupide et grossier Barthomieu qui prend les anges
pour des voleurs et enjoint à son fils de les recevoir à
coups de bâton, cette tête de païen que rien ne peut
convertir, finit par pleurer de tendresse en écoutant le
chant des anges invisibles.

GABRIEL

Oui, pleure maintenant à chaudes larmes, pleure...
Ils vont chanter ainsi jusqu'à l'aube. Ah c'est l'heure,
C'est l'heure de bénir l'ineffable bonté
Du Dieu qui nous créa, nous tous, tant que nous sommes
Gloire à Dieu dans le ciel; paix sur la terre aux hommes
De bonne volonté.

Si les êtres les plus durs éprouvent ainsi dans cette
nuit solennelle la douce volupté des larmes, combien les
cœurs tendres doivent s'épanouir : leur bonté devient
profonde comme la charité, et dans l'étonnement où les
plonge ce sentiment nouveau ils ne savent quel nom don-
ner à ce qu'ils éprouvent.

MYRTIL

Petite Marjolaine,
Quelle suave haleine
A passé sur les champs?
Quel est ce doux mystère
Que l'oiseau solitaire
Annonçait par ses chants?

Petite Marjolaine
Entends-tu dans la plaine
Une âme soupirer ?
N'es-tu pas attendrie
Par cette voix qui prie
Douce à faire pleurer ?
Je rêve à l'enfant qu'un Dieu bon nous envoie
Et le bonheur de tous me donne plus de joie
Que mon propre bonheur.

MARJOLAINE

Va, je suis bien heureuse.....
Mais je rêve à Jésus qui près d'ici repose
Et tout au fond de moi je ressens quelque chose
De plus doux que l'amour.

Et cette ivresse d'aimer gagne jusqu'aux rois Mages.
Ce n'est pas assez pour eux d'avoir foi en l'immortelle
voyageuse, en cette étoile qui les guide au lieu sacré ; ils
l'aiment d'un amour sans bornes et la pleurent lorsqu'ils
la croient perdue, disparue à jamais du ciel.

LE ROI CHALDÉEN

Quelle âme ne se fut chastement réjouie
De la pure splendeur et du sourire aimant
De cette vierge un soir éclore au firmament ?
Car je la sentais vivre et j'admirais en elle
Une divine sœur de mon âme.....
Jaillis fleur de clarté. — Parais, ô notre sœur !
Et fais que nous goûtions l'ineffable douceur
D'ouïr ta voix céleste.

Pâtres et rois, vieillards et jeunes gens restent confondus de la joie qui les soulève et les porte en foule heureuse au devant du miraculeux berceau. La source de cette félicité inconnue est dans l'élan de fraternité qui les anime; et peu à peu de l'idylle sentimentale qui se joue devant nos yeux se dégage cette idée : Un jour — il y aura bientôt 2000 ans, — l'humanité fut, pour un moment, transportée d'allégresse parce qu'un moment elle a connu l'amour, la mutuelle indulgence, le pardon des fautes, le total abandon des cœurs. Ce ne fut là qu'une trêve éphémère aux divisions, aux haines douloureuses qui s'étaient apaisées par prodige — pour mieux renaître. Peut-être même cette halte d'amour n'a-t-elle jamais existé, peut-être cette paix des âmes n'a-t-elle jamais régné sur la terre. Qu'importe? La fraternité n'en est pas moins la vertu suprême puisqu'elle est une source de joie et nous devrions tous, comme les héros de ce conte de Noël, ouvrir notre porte à l'étranger sans asile, notre cœur à tous les hommes, nos frères.

Leçon bien grande, dira-t-on, pour une pièce de si modeste apparence. Mais l'apparence n'est rien : il n'y a que les petits esprits qui écrivent de petites choses. D'un bout à l'autre du *Noël* palpite une pensée, une espérance et si tout d'abord on se laisse charmer par les naïvetés ou les drôleries du dialogue on en vient bientôt à comprendre les intentions du poète, du moraliste qui tout doucement semble nous dire :

Souriez du tableau enchanteur que je vous présente; je sais que c'est un conte où j'ai mis avec un sourire un peu de ma fantaisie; mais pourquoi n'avouerais-je pas que j'y ai mis aussi beaucoup de ma pensée et tout mon

cœur ? Si vous savez l'entendre, vous oublierez les marionnettes, innocents moyens dont je me sers pour me faire comprendre, et vous écouterez chanter dans mes vers mon acte de foi en l'avenir, mon invincible croyance en l'avènement d'une humanité qui devra son bonheur au culte de l'amour sous ses deux formes inséparables, la justice et la charité. Car il me reste de mon long pèlerinage à fravers toutes les croyances autre chose qu'un cruel découragement. *Sur les débris de mes illusions passées une croyance nouvelle a surgi qui ne m'abandonnera jamais* : je crois que l'Idéal se réalise à mesure qu'on le poursuit et que le bonheur de l'humanité n'est pas une chimère, pour peu qu'on travaille de toutes ses forces à le créer. Je suis arrivé à discerner « le vrai sens » de la destinée humaine qui est de vivre non en soi et » pour soi, mais en tous et pour tous ». Commencez, si vous le voulez, par me traiter de rêveur, d'utopiste, de poète. Mais dites-moi, pourquoi ne travaillerions-nous pas à faire de ce rêve la réalité future ?

J'ai vu s'évanouir ces rêves éclatants,
Suscités par l'esprit des races et des temps.
J'en souffre ; leur départ m'attriste comme un blâme.
Tous eurent leur beauté, tous manquent à mon âme ;
Et je me suis armé d'un courage cruel
Pour étouffer en moi l'espérance du ciel...
Si je ne suis point fait pour les luttes viriles
Je me sens soulever par de nobles élans
Et je marche guéri de mes songes troublants.
Du moins il me fallait quelque puissante idée
Par qui mon âme fût longuement possédée,

Un magnifique amour, je ne sais quel bonheur
Pour exalter ma vie et me grandir le cœur...
Je compris que le peuple inquiet de mes frères
En proie aux sombres flots, battus des vents contraires,
Par dessus toute chose est ce qu'il faut aimer.

Ces beaux vers datent de 1885 et formaient l'Epilogue des *Symboles*. Faut-il s'étonner qu'en 1890 le *Noël* qui semble écrit pour les petits enfants et les esprits sans malice traduise à sa manière les mêmes élans philanthropiques? Où l'Eglise ne voit que la naissance du Juste, le poète annonce l'avènement de la justice. Ce n'est plus le Dieu de charité et d'amour qui daigne naître à l'humanité, c'est l'humanité tout entière qui naît à la charité, à l'amour. Le poète oublie le berceau du Dieu qui s'est fait homme pour songer à l'irréel et splendide berceau de l'humanité s'élevant par le cœur et par l'intelligence jusqu'à ressembler à ce Dieu. Tout cela n'est-il qu'une rêverie humanitaire?

Originalité singulière — alors que tant d'autres se contentent de répéter : cette humanité rêvée doit être et elle sera, Maurice Bouchor s'est demandé ce qu'il faut faire pour qu'elle soit. Elle ne peut se réaliser que par nous, par notre effort. De la pensée il faut aller à l'action, c'est-à-dire à la seule chose du monde qui soit certaine et féconde. Il ne suffit pas d'aimer les hommes, il faut leur faire tout le bien dont on est capable — et quel plus grand bien que de les rendre, par tous les moyens en notre pouvoir, justes et bons ?

Je ne cherche plus Dieu dans la nuit où nous sommes.
Pourtant j'ai conservé le plus pur de ma foi.
J'espère en l'avenir et c'est l'amour des hommes
Qui me prendra ma vie et le meilleur de moi.

.
Heureux quand l'avenir flotte encore incertain
L'homme dont la vertu fait pencher le destin,
Celui qui dédaigneux d'une force usurpée
Dans le plateau du droit jette sa fière épée.
Heureux l'homme inspiré, le mâle citoyen
Dont la voix guiderait un peuple vers le bien
Et qui, ne laissant point fléchir sa foi robuste
Montrerait ce que peut la parole d'un juste !
Puisse-je m'approcher de ce haut idéal...
Et je pourrai mourir. Que l'oubli soit vainqueur,
Que le fruit de ma vie, oui, l'œuvre de mon cœur
Si l'avenir le veut ainsi, s'anéantisse ;
Mais qu'il me soit donné de servir la justice.

Cette généreuse profession de foi date de quinze ans
Le poète se la rappelait en écrivant cette Naissance de
Jésus, ce symbole d'une Nativité dont les jours passés
ne nous offrent aucun exemple, mais que nous réservent
sans doute les temps futurs. Ce *Noël* de l'avenir, cette
éclosion merveilleuse de la fraternité universelle, ce
règne de la justice et du bien sur la terre, Maurice Bou-
chor en nous les faisant entrevoir et désirer prenait par
devers lui la ferme résolution de travailler à leur accom-
plissement :

J'espère en l'avenir et c'est l'amour des hom nes
Qui me prendra ma vie et le meilleur de moi.

Il s'est tenu parole. Les œuvres qu'il nous reste à étudier en seront la preuve. L'examen de ces œuvres s'imposent car, après avoir montré que le « Mystère de » Noël » est avant tout dans la pensée de son auteur l'expression symbolique d'une haute conception de l'humanité future, nous devons maintenant passer en revue les moyens que le poète emploie pour préparer — autant qu'il est en lui — cette ascension du monde aux purs sommets du Bien, et ce n'est pas la partie la moins attrayante de notre tâche.

Nous assistons en effet à ce beau spectacle d'un poète qui se fait l'éducateur du peuple, qui passe de la scène minuscule du petit théâtre à la grande scène du monde, pour devenir poète au sens le plus élevé du mot, pour façonner des âmes. Ecrivain et porte-parole, auteur, acteur, sorte de Molière de la pédagogie, il se prodigue sans compter dans ce rôle fait à sa taille et auquel il s'est préparé par dix ans de méditation.

Mon âme, si tu veux un jour être bénie,
Ressemble aux chants sacrés, fruits d'un mâle génie
Que ces maîtres savants à dérouler un chœur
Bach ou Vittoria tiraient de leur grand cœur ;
Et, les voix se taisant, lorsque la nef sonore
En sera toute émue ou frémissante encore,
La foule aux yeux songeurs, plus ferme dans sa foi,
Peut-être emportera quelque chose de toi.

Il a donc entrepris cette grande œuvre qui est une bonne action : le perfectionnement de l'éducation des humbles. Il sait que dans la France entière une légion dévouée d'instituteurs et d'institutrices se consacrent à

cette admirable tâche de jeter la bonne semence dans les esprits. Il veut seconder leur effort mais avant tout il leur adresse un salut fraternel car de tout son cœur il est des leurs ; et comme il sait que leur dur labeur, trop souvent critiqué et mal apprécié, peut leur inspirer à la longue des sentiments de lassitude et de défaillance, il leur rappelle la noblesse de leur rôle, il les encourage par de vaillantes exhortations et, en faisant appel à leur désintéressement, il les convie à n'espérer comme récompense que la joie d'avoir bien mérité de la patrie. Il dédie à l'institutrice des strophes émues :

Qui ne te bénirait pour ton œuvre féconde ?
Afin qu'avec douceur et force il te réponde
Va, jeune fille, va poser tes frêles mains
Sur le brillant clavier des âmes enfantines ;
Il n'est pas d'instrument dont les notes divines
Vaillent celles des cœurs humains.

Et à l'instituteur il donne ces graves conseils :

Prudent comme un grand frère et doux comme une femme,
Tâche de leur parler avec toute ton âme
Et quand tu leur feras aimer la sainte Loi
Que dans leur conscience ils apprennent à lire,
La France, t'approuvant par un grave sourire,
Sera debout derrière toi.

N'est-il pas vrai qu'en lisant ces vers où l'éducation populaire apparaît comme la question vitale d'une démocratie, l'instituteur prend plus pleinement conscience de lui-même et du rôle essentiel qu'il joue et que sa tâche doit lui paraître moins ingrate par cela seul qu'un poète

l'a si noblement chantée ? Et qu'on ne reproche pas à ces éloges ou à ces conseils d'être vagues : le poète sait préciser ce qui doit l'être. Il énonce nettement le principe de toute éducation profonde quand il écrit :

Si les choses n'ont pas la forme de ton rêve,
Laisse un rêve stérile : allons, regarde ailleurs !
Fillettes et bambins viennent d'entrer en classe ;
Va, prends-les comme ils sont et que rien ne te lasse
Aime-les pour qu'ils soient meilleurs.

Il faut aimer pour instruire, aimer pour corriger efficacement, aimer pour embellir les âmes. Socrate, le bon maître, l'a dit il y a longtemps. Seul l'amour peut inspirer la patience, découvrir les utiles méthodes, vaincre les inintelligences ou les volontés rebelles parce que seul il accomplit ce miracle de mettre un esprit instruit et cultivé au niveau des âmes ignorantes, parce que seul il attire la confiance et l'affection de l'enfant qui travaille souvent pour le maître plus que pour lui-même sans se douter que son esprit obéit docilement à son cœur.

Mais les exhortations, les conseils sont un mode d'action qui ne saurait suffire à Maurice Bouchor. En 1893 un concours est ouvert entre les poètes de France pour doter les écoles de chants et de rondes enfantines. Il s'agissait de remplacer définitivement par de jolies choses ces puérilités souvent ridicules que tout le monde, pendant des années, a entendu chanter aux abords des écoles et qui justifiaient trop le mot fameux de Beaumarchais : « Tout ce qui ne vaut pas la peine d'être dit on le chante. » Maurice Bouchor saisit avec empressement ce moyen qui s'offrait à lui de contribuer si peu que ce fût à l'œuvre

écolaire et il eut la joie bien méritée de voir son œuvre obtenir le prix du concours. Je dis la joie car il se rendait compte de la portée de cette réforme qu'on serait d'abord tenté de juger frivole. N'est-ce rien que d'éveiller sans qu'elle y songe la nature de l'enfant, dès sa première jeunesse, au sentiment de la beauté, de la grâce, de l'harmonie — et cela sans efforts, par des chants dont la musique empruntée aux mélodies populaires est aussi charmante que les paroles. Je n'ose rien citer de ces délicats poèmes que Maurice Bouchor chante si joliment et qui perdraient trop à être dits par moi — mais je n'hésite pas à penser que la valeur éducatrice en est très grande. Le poète convie l'enfant à tout sentir pour devenir un jour capable de tout comprendre, les joies de l'héroïsme, de la lutte généreuse pour la patrie, les mélancolies de la Toussaint, les deuils que laissent derrière eux les marins perdus sur la mer grande, l'amour du pays natal.

Tendre pays d'Armor
Te reverrai-je encor ?
Genêts, blés noirs, bruyère rose,
Où mainte abeille erre et se pose,
Ah ! quand je pense à vous
Combien c'est triste et doux.

Ainsi se réalise déjà le souhait du poète : l'âme des enfants gardera quelque chose de lui.

Vous dont les jeunes cœurs, tendres et confiants
Viennent de s'entrouvrir et se donnent si vite,
Demain vous penserez à celui qui vous quitte
Aussi triste que vous, enfants.

Triste et pourtant joyeux en songeant à ces heures
D'élan vers l'idéal et de labeur fécond,
Toujours dans sa mémoire elles rayonneront :

Il n'en connaît pas de meilleures.

Vous penserez à lui, je le sais, bien des fois
Car il vous a donné son âme tout entière.
Vous garderez au cœur, lorsqu'il sera poussière
Un vivant écho de sa voix.

.....
Quelque chose de lui restera parmi vous,

.....
Il vivra de lui quelque chose.

Bientôt Maurice Bouchor se fait le collaborateur des maîtres en écrivant un livre destiné aux adolescents, un beau livre de lectures expliquées dont il compose le texte et le commentaire. Pour donner une idée des grandes et simples leçons de morale que ce livre contient, il est bon de citer un de ces poèmes. Nous le choisissons à dessein pour faire justice en passant du reproche de cosmopolitisme qu'on a follement adressé au plus grand patriote qui soit parmi tous nos poètes, sans exception.

LE PÈRE

La patrie était en danger.
L'émigré s'alliait contre elle à l'étranger.
Les trois couleurs pures et fières
Entraînaient nos soldats pour la première fois,
Et, d'une formidable voix,
La France criait : « Aux frontières ! »

Or, un citoyen, pauvre et vieux,
Avait quatre fils. Un jour, l'air soucieux,
Les deux aînés lui dirent : « Père,
» Ecoutez-nous. » Mais lui qui les a devinés :
« Partez, dit-il, mes deux aînés ;
» Car j'approuve une juste guerre. »

Il va les presser dans ses bras,
Lorsque le plus âgé dit avec embarras :
« Nous voudrions partir ensemble ;
» Tous les quatre, mon père. » Il tressaille. Un instant
Le cœur serré, pâle, hésitant,
Il ne dit rien ; sa lèvre tremble.
« Je serai bien seul désormais.
» Fils vous étiez ma joie et tout ce que j'aimais,
« Depuis que votre mère est morte.
» Si la France pourtant à tous vous a parlé,
» Soit, quittez-moi. Je suis troublé...
» Mais la France est la plus forte. »

Le départ a lieu dans trois jours ;
Trois jours bientôt passés ! Au fracas des tambours,
Il arrive à la place d'armes.
Ses quatre enfants sont là, graves, sur, un seul rang.
« Adieu mes fils ! Adieu mon sang ! »
Dit-il, en refoulant ses larmes.

En avant, soldats ! En avant !
Le clairon sonne ; on part ; le drapeau flotte au vent.
Le vieillard reste sur la place,
Disant : « Comme ils vont vite ! » Il aperçoit, là-bas,
Le drapeau qui vole aux combats ;
Les pleurs ruissellent sur sa face.

Tous ont pitié, grands et petits.
Sans doute, lui dit-on, vos enfants sont partis
A la frontière ? — Oui, tous les quatre.
Mais reprend le vieillard en essuyant ses yeux
Si je pleurè, c'est d'être vieux,
Lorsque les jeunes vont se battre.

Le commentaire de ces poèmes doit être fait par l'instituteur lui-même, improvisé et approprié à son auditoire. Mais n'est-il pas à craindre que le maître ne soit pas préparé à ce travail d'éclaircissement et d'accommodation qu'on lui demande ? Est-il capable de répandre avec toute la simplicité et l'intérêt désirable, l'éducation morale ? Sans en douter le moins du monde, Maurice Bouchor songe aux écoles normales dont les élèves-maîtres seront les instituteurs de demain et il leur consacre son dernier livre : *Vers la pensée et vers l'action*. Il a résumé sous ce titre les pages principales de son œuvre, qu'il explique et commente avec un talent dont ses lecteurs reconnaissants n'auront qu'à s'inspirer pour remplir plus aisément et plus parfaitement leur tâche de moralistes.

Ce n'est pas tout encore. Après s'être fait le collaborateur de l'école pour le peuple, il veut s'adresser directement au peuple. Il institue pour lui des lectures populaires, auxquelles tout le monde est convié et qui rencontrent déjà le plus légitime succès. Il lit et explique les grands classiques, et plus heureux que Geffroy dont le rêve est de fonder le musée du soir, il a réussi du premier coup, à créer ces lectures, ce musée des belles idées où le goût du peuple s'épure et où son intelligence

se fortifie. Il y a des esprits à courte vue qui ne voient pas que les conséquences sociales et morales de cette culture esthétique peuvent être incalculables. C'est avoir fait un grand pas vers la concorde et l'union des esprits que de les avoir appelés à une commune admiration pour la beauté. L'art n'atteindrait qu'à une perfection stérile s'il ne jouait pas un rôle social, s'il n'unissait pas autour de soi les hommes que tant d'intérêts opposés divisent et s'il ne leur inspirait pas un fraternel élan vers l'idéal. Assez longtemps l'art a été considéré comme le sanctuaire fermé où se délectent les seuls délicats ; il n'est pas d'œuvre meilleure que d'élargir cette étroite chapelle pour qu'elle devienne un temple de la concorde humaine.

Et même si l'art était incapable d'accomplir ce prodige d'unir tous les hommes en une même religion esthétique, en un même culte pour la beauté, son influence serait encore grande sur les âmes individuelles. Goethe ne disait-il pas : « Je voudrais avoir toujours » devant moi la tête de Jupiter Olympien que les Grecs » ont tant admirée ; il me semble que j'en deviendrais » meilleur ? » La beauté moralise d'une façon subtile et souveraine ; le cœur qui a appris à se complaire aux nobles et pures émotions qu'elle engendre devient progressivement incapable de sentiments mesquins et vils, d'actions basses et honteuses ; il finit par répugner à l'immoralité qui est une forme de la laideur. N'est-ce pas dans ce sens que Deherme, le vaillant fondateur des Universités populaires a pu écrire : Nous voulons moraliser le peuple « en lui faisant comprendre le beau » des formes, le beau des idées, le beau des actions ? »

Mais n'exagérons pas ; il est certain que l'Esthétique peut acheminer à la morale, le beau au bien ; mais la culture artistique est par elle-même impuissante à créer autre chose qu'un dilettantisme moral ; elle est incapable, à elle seule, de former une conscience. Tel est l'avis formel de Maurice Bouchor : « Je ne penserai » jamais que la morale soit une partie de l'esthétique. » Ceux qui s'abstiennent du mal uniquement pour éviter » certains actes laids ou malpropres, ceux-là, j'en ai la » ferme conviction, ignorent la vie morale en ce qu'elle » a d'essentiel. »

Maurice Bouchor est donc persuadé, comme tous les Kantien, que rien ne peut faire naître la claire notion du devoir chez ceux qui en seraient totalement dépourvus ; mais il affirme aussi, avec l'optimisme des moralistes militants, que la conscience est aussi naturelle à l'homme que la raison elle-même. Or que tout homme soit moralement conscient, qu'il éprouve pour le bien une attraction spontanée, rien de moins certain. Il y a des dépravations morales profondes qui ne sont pas le résultat d'une éducation malsaine ou d'un milieu hostile à la vertu, mais qui proviennent d'une tare originelle, d'une nature profondément vicieuse. Ce n'est pas le moindre sujet d'étonnement pour le psychologue que cet amour du mal pour le mal que de profonds observateurs comme Edgard Poë ont si justement signalé. Et n'a-t-on pas pu soutenir, avec quelque raison, que l'homme est le seul animal méchant de la création, loin que l'amour du bien soit inné en lui ?

Mais il faut que l'homme d'action croie fermement à l'efficacité de son dévouement et c'est pourquoi Maurice

Bouchor est porté à se représenter la foule comme fondamentalement bonne, d'une bonté qui dort, d'une bonté latente qui n'attend que la bonne parole, le bon enseignement pour se traduire effectivement en pensées, en actions.

Loin de nous la prétention de désapprouver cette manière de voir. Qu'est-ce qui nous prouve que les pessimistes ont raison ? Soutenir que les hommes sont méchants, n'est-ce pas avouer implicitement qu'ils connaissent le bien ? N'est pas méchant et cruel celui qui accomplit le mal aussi naturellement que le tigre dévore sa proie, mais celui qui fait le mal en sachant qu'il est le mal. Or connaître le bien c'est réaliser la première condition requise pour le faire. L'éducation se chargera du reste. — Et sans doute aussi il y a des perversions morales. Mais sommes-nous sûrs que la plupart d'entre elles ne sont pas le résultat d'une instruction rudimentaire et d'une éducation déplorable ? Dans le doute, pourquoi nous abstiendrions-nous ? Il serait pusillanime de renoncer au bien que l'on peut faire en prévision et par crainte de celui qui dépassera nos forces. Renoncer à l'enseignement moral, parce qu'il y a des fous moraux, serait aussi puéril que de renoncer à la démonstration mathématique sous prétexte que l'humanité compte des esprits réfractaires à ce genre de beautés.

Rien donc, affirme M. Bouchor ne doit décourager notre ferme volonté d'agir ; nous n'avons pas le droit d'hésiter quand il s'agit de l'avenir du monde : les résultats nous édifieront toujours sur la valeur de notre espoir. Dans une ode à Michelet, il exprime ainsi sa conviction :

Toi, Michelet, qu'emplit le souffle, des ancêtres,
Fais-nous sans reproche et sans peur !
Nous voulons avec toi, nous tous, conclure un pacte
Et c'est de susciter par la parole et l'acte
Un vrai peuple selon ton cœur.

Que sous la majesté des lois il reste libre !
Que son âme virile et frémissante vibre
A tout appel de l'opprimé !
Qu'il soit juste ! qu'il soit loyal ! qu'il soit sincère !
Qu'il soit compatissant à l'humaine misère,
Aimant et digne d'être aimé !

Pacte admirable auquel Maurice Bouchor ne se soustraira jamais. Il est devenu et il restera ce que promettait déjà son *Noël*, l'éducateur du peuple, par amour pour la justice, la charité, la concorde.

Ardent patriote, il croit bien servir la patrie en dédiant des chansons à tous les enfants, des hymnes à toutes les idées, des odes à tous les héros. Non content d'exalter la patrie, il la sert et les modestes lectures auxquelles il consacre actuellement la plus grande partie de son temps sont une œuvre pieuse et désintéressée dont il n'attend rien pour lui, mais dont il espère un accroissement de valeur morale pour la France et pour son peuple. Et je ne crois pas qu'il puisse exister de patriotisme plus sincère et plus éclairé. « Non, écrivait-il dernièrement, il ne faut jamais dire que la patrie a le droit de tout faire ou qu'il est légitime de la servir par tous les moyens. Que la France soit forte, prospère, glorieuse, je le souhaite ardemment, mais avant tout qu'elle soit juste, qu'elle soit pure, qu'elle commande le respect du monde et que,

malgré les puissances de haine et d'envie soulevées contre elle, ma patrie se fasse aimer de tous les hommes. »

Ainsi se poursuit dans l'œuvre entière de Maurice Bouchor la même idée, devenue, à force de générosité et de désintéressement, une volonté : créer une humanité meilleure par la science, l'art et la morale mis à la portée de tous, une humanité juste et forte qui mette sa force au service de la justice. Or ce rêve, c'est celui-là même qu'il y a tantôt 2,000 ans ont fait ceux qui à Bethléem virent naître le Messie promis par les prophètes. S'ils ont tressailli d'espérance à la naissance du Christ, c'est qu'ils ont pensé dans un élan de foi que cet avènement d'un Dieu au monde était vraiment le premier jour d'une ère nouvelle, d'une humanité rachetée et purifiée.

Mais rien, pas même la naissance d'un Rédempteur, ne peut bouleverser la loi des choses et cette loi veut que les progrès s'accomplissent par des degrés insensibles. Insensiblement peut-être sommes-nous devenus meilleurs, au moins d'intention, mais à regarder les actes, que notre bonté est encore loin de la perfection ! Il faut donc aspirer sans fin à de nouvelles conquêtes sur le mal. Nul plus que Maurice Bouchor ne sent de telles aspirations. Il veut contribuer pour sa part à arracher la foule à ses passions, à sa servitude intellectuelle, pour que l'admirable force d'intelligence et d'activité qui repose en elle ne meure pas inemployée ou n'éclate pas au hasard en brutal aveuglement. Il veut que le jour vienne où le peuple affranchi se soumettra au seul joug de la raison. Il veut. . . . mais quand donc pourra-t-on chanter l'hosanna de cette naissance intellectuelle et morale, de

ce *Noël* triomphant ? Que le sort en décide. Le but qui semble inaccessible est le seul qui puisse tenter l'effort des vaillants — et Maurice Bouchor en est un. Le poète qui chantait, il y a neuf ans, le lointain *Noël* de Palestine, est devenu l'homme de cœur et d'action qui rêve et prépare un autre *Noël*, celui de l'avenir : la naissance improbable et toujours attendue d'une humanité régénérée par la justice et l'amour. — Après l'avènement de Dieu, celui de l'homme. Alors ce sera l'époque bénie :

Tous, quand luira le jour d'une paix fraternelle,
Entendront retentir de sublimes accords ;
Tous n'étant plus qu'une âme en d'innombrables corps
Ecouteront chanter l'harmonie éternelle.

.

..... L'auguste mort sera sans agonie.
Chacun, d'un ferme cœur, verra venir son tour,
Content d'avoir été, dans ces siècles d'amour,
Un frémissant anneau de la chaîne infinie.

Votre félicité ne me rend point jaloux,
Hommes puissants et bons des époques futures !
Mais nous aurons subi, nous, de longues tortures ;
Quand vous serez heureux, frères, pensez à nous.

Ah ! terre, souviens-toi, terre transfigurée !
Et songe avec tristesse, avec fierté pourtant
A ceux qui préparaient ton triomphe éclatant,
Et qui doutaient parfois de leur œuvre sacrée.

Sommes-nous à l'aurore de ces temps promis ? Luirait-il bientôt le grand *Noël* de Maurice Bouchor ?

15 décembre 1899.

MARCEL BELLIN.

Le Monde vu par un Poète Lyrique :

THÉODORE DE BANVILLE PROSATEUR

*Conférence faite le 30 Mars 1900, Salle de la Bourse,
par M. P. Pasquier, Professeur au Lycée de Brest.*

~~~~~

MESDAMES, MESSIEURS,

Si les Conférenciers avaient à se choisir un patron, il me semble que Don Quichotte serait tout désigné pour cette présidence d'honneur ; quel est celui d'entre eux qui ne profite pas de ce qu'il tient un public dans une salle, je ne dis pas pour s'escrimer contre des moulins à vent, mais pour tenter de redresser quelque tort, d'abolir quelque préjugé et se faire le défenseur de l'écrivain méconnu, de l'œuvre mal comprise, de l'artiste incomplètement honoré ? Si vous le voulez bien, Mesdames et Messieurs, nous réparerons ce soir une grande injustice.

Submergée par le flot toujours grossissant des écrivains de toute nature, dont il s'agit pour elle de classer les œuvres en prose, en vers, en un style qui souvent n'est ni prose, ni vers, — mais seulement du charabia, — la Critique moderne, en droit de légitime défense, a adopté, une fois pour toutes, un procédé de simplification tout bureaucratique : pour se débarrasser des gens et n'avoir plus à s'occuper d'eux, elle se hâte de leur coller une

étiquette sur le front, de les cataloguer et de les ranger dans un carton vert d'où personne n'aura l'idée de les sortir pour les mettre dans un autre : on ne s'y reconnaîtrait plus ! Victor Hugo, pour se délivrer du titre d'« enfant sublime » dont Chateaubriand l'avait sacré dans son adolescence, n'eut d'autre parti à prendre que de vivre 83 ans et d'entasser les chefs-d'œuvre. — Balzac, menacé de rester toujours « l'auteur d'Eugénie Grandet », dut, pour obtenir une autre fiche, tirer de son cerveau les cent actes de la *Comédie humaine*. — Théophile Gautier, s'il faut en croire Banville, eut beau faire, un jour, tondre, raser jusqu'à la peau ses cheveux noirs qu'il portait jusque-là longs comme ceux d'une femme, il n'en demeura pas moins dans l'opinion le romantique farouche et chevelu de la première d'*Hernani*, et se hâta de laisser repousser cette crinière inutilement sacrifiée. — De même, il est entendu, aujourd'hui, que Th. de Banville est un poète, et rien autre chose, et comme cette désignation, incomplète déjà, semblait encore trop complexe et trop peu particulière, les critiques contemporains l'ont précisée, rapetissée, réduite, et de ce travail de simplification est sortie la notion généralement admise d'une sorte de poète-acrobate qui fait de son vers tout ce qu'il veut, comme l'homme-serpent de son corps désarticulé, qui jongle avec les rythmes et les rimes comme d'autres avec des boules dorées, des poignards ou des torches en feu, et triomphe des difficultés de la versification aussi aisément que le sauteur du cirque franchit les banderolles et crève des cerceaux de papier dans un étincellement de paillons et de paillettes ; on reconnaît d'ailleurs que sa poésie fantaisiste, bouffonne, pittoresque, ailée, atteint

souvent au grand art et que, suivant une métaphore de Banville dont il est maintenant victime, le clown éblouissant peut sauter si haut, si haut, qu'il aille heurter du front les étoiles (1). En d'autres termes, c'est en vain que Banville a écrit le *Sang de la Coupe* et les *Idylles Prussiennes* : il est et restera, selon toute apparence, « le poète des *Odes Funambulesques* » : c'est là son étiquette ; bien habile qui l'en délivrera. Je n'ai pas l'intention de rechercher aujourd'hui si Banville n'est pas mieux qu'un poète qui fait de l'art pour l'art et qui se contente, comme dit J. Lemaître, de « célébrer sans arrière-pensée et même sans pensée la gloire et la beauté des choses dans des rythmes magnifiques et joyeux » : il serait facile de montrer que si le poète ne fait pas de son cœur métier et marchandise et ne l'accommode pas en mélodie pour piano, il n'est pas pour cela étranger aux passions humaines ni aux sentiments patriotiques de ses contemporains. J'aime mieux vous faire un peu connaître ses ouvrages en prose, très injustement ignorés, sans doute parce que sa poésie, nouvelle et brillante, a détourné d'eux à son profit l'attention du public lettré. Je me sens encouragé dans cette entreprise moins encore par l'espérance de servir un peu la gloire posthume d'un écrivain sympathique entre tous que par le désir de vous rendre un bon office, en vous indiquant des livres qui ont toutes les qualités qu'il faut pour charmer des lecteurs délicats.

L'œuvre en prose de Banville est assez importante, puisqu'elle comprend, outre une comédie assez connue, *Gringoire*, inscrite au répertoire de la Comédie Fran-

---

(1) *Odes funambulesques* (le Tremplin).

çaise, et des chroniques théâtrales et artistiques qui n'ont pas, à ma connaissance, paru en librairie, une série de Contes, que Banville intitule effrontément *Scènes de la Vie* (*Contes pour les Femmes, Contes héroïques, Contes féeriques et Contes bourgeois*), un bon nombre d'études sur Paris et les Parisiennes :

(*Esquisses Parisiennes;*

— *Paris vécu;*

— *L'âme de Paris;*

— *Dames et Demoiselles;*

— *Les Belles Poupées*),

un recueil de lettres fictives, intitulé *Lettres Chimériques*; un roman : *Marcel Rabbe*, dont la psychologie est étrangement déraisonnable; enfin : *La Lanterne Magique* et *Mes Souvenirs*. Le tirage d'un seul de ces livres, les *Contes pour les Femmes*, a atteint le 4<sup>e</sup> mille : nous sommes loin, comme vous voyez, des 130 milles de *La Terre* et de *l'Assommoir* publiés, eux aussi, dans la Bibliothèque Charpentier. Je voudrais vous convaincre que c'est grand dommage : ne pouvant, bien entendu, vous faire les honneurs de tous ces volumes, je vais seulement vous en présenter deux, des plus aimables, *Mes Souvenirs* et *La Lanterne Magique*, et, plutôt que d'en faire une analyse presque impossible (car ce sont des morceaux détachés qui ne doivent qu'au relieur un semblant d'unité), analyse qui d'ailleurs ne vaudrait pas, à beaucoup près, la lecture directe, — je me propose d'en dégager quelques renseignements sur l'état d'âme d'un poète d'une espèce assez rare, sans m'interdire d'appeler quelquefois à la rescousse *Paris vécu* et les *Lettres Chimériques*.

Banville qui tient à passer, et il a raison, pour un bon ouvrier, aussi utile à la société que les autres, et non pour un amateur de poésie, parle en toute occasion de « son état de poète lyrique » ; ce n'est pas assez dire : lyrique, il l'est non seulement par métier et par habitude professionnelle, mais par nature : pendant plus d'un demi-siècle, par un singulier privilège, il est demeuré dans cette disposition merveilleuse où l'âme, par l'intensité même de sa vie, est comme l'oiseau, contrainte de chanter ; il était parfaitement impropre d'ailleurs, il le dit avec autant d'orgueil que d'humilité, à toute autre fonction que la Poésie. Les poètes, dit-on, sont bien heureux : ils vivent dans un univers enchanté, plein de dieux et de déesses, et ils voient tout à travers un voile bleu d'azur ou rose tendre. Cela est vrai surtout d'un poète lyrique, auquel le spectacle du monde procure des jouissances que personne n'éprouve au même degré. Ainsi dans les Odes d'un Pindare ou d'un Ronsard se reflètent presque uniquement la beauté des choses et la splendeur de toutes les gloires ; dans certains chœurs de Sophocle ou d'Aristophane frémit un enthousiasme, circule une joie, contenue ou bruyante, que n'inspire pas pour l'ordinaire la contemplation scientifique et raisonnée du monde tel qu'il est. Comme ses devanciers, Banville a la joie, la joie de la couleur et des sons, la joie suprême qui dicte les Odes. Remontons à la source de cette joie lyrique ; voyons, en prenant Banville pour sujet d'observation,

comment elle résulte d'une conception particulière de la vie, d'une vision originale et bienheureuse des choses et des hommes : la démonstration sera faite, si dans ses œuvres en prose, où rien ne le forçait d'être un poète ébloui, Banville nous apparaît tel que nous le montrent ses vers. Mais d'abord il me semble nécessaire de vous faire faire rapidement connaissance avec l'homme : on s'explique mieux la tournure d'esprit et les bizarreries des gens, quand on a vu un peu de leur visage, de leurs gestes et de leur costume.

Dans les *Camées Parisiens* édités en 1883, dans le même volume que la *Lanterne Magique*, Banville, alors âgé de soixante ans, fait, d'après lui-même, avec une mélancolie souriante, une amusante miniature : il n'est plus le Banville aux longs cheveux de Gavarni ; décidément l'âge a dénudé son crâne, aminci ses lèvres qui savaient si bien sourire et mis à son cou ses cordes cruelles. L'œil seul avec ses très longs cils persiste et n'a pas voulu s'éteindre. On a trop souvent comparé sa tête à celle de son ami Pierrot pour qu'il n'ait pas fini par lui ressembler un peu, avec la double bosse du front au-dessus des yeux, le nez droit et la face entièrement rasée : car il ne pense pas qu'un simple poète soit tenu d'avoir l'air plus guerrier que Hoche ou Napoléon. — Un portrait de Banville enfant, dessiné par une demoiselle qui ce jour-là fut prophétesse, le représentait malicieux et calme, tenant à la main un livre. Ce livre, à soixante ans, devenu, comme il dit, un vieillard podagre, un Géronte, Banville le tient encore, aux très rares instants où il n'écrit pas. Ses cheveux absents, il les remplace par un béret de soie pareil à celui de Scara-



mouche. — Ce béret me paraît capital pour qui veut avoir une idée exacte de Banville; j'y vois pour ma part un indice de son goût pour la comédie italienne, qui réalise pour lui le théâtre idéal; une sorte de profession de foi; la manifestation du désir qu'il a toujours eu de rester étranger aux ennuis, aux tourments, aux vulgaires brutalités de la vie réelle. — Voyons-le maintenant marcher et parler : « Il était charmant, écrit Anatole France, en mars 1891, au lendemain de la mort du poète. Nous ne le rencontrerons plus les jours d'été sous les platanes du Luxembourg qui lui parlaient de sa jeunesse chevelue; nous ne le verrons plus, pâle, glabre, l'œil agile et noir, marchant à petits pas au soleil, roulant sa cigarette et vous disant bonjour avec des petits mouvements courts et si gentils qu'on ne croyait pas tout à fait que ce fussent des mouvements humains..... Nous ne le verrons plus se coulant sans bruit, petit, discret et tranquille, et pourtant laissant deviner dans toute sa personne je ne sais quoi de rare et d'exquis, de chimérique aussi, qui faisait de ce vieux monsieur un personnage de fantaisie, échappé d'une fête à Venise, au temps de Tiepolo..... Il était charmant. »

## II

Ce qu'il y avait de singulier, d'amusant et de chimérique dans la personne et les manières de Banville, nous allons le retrouver dans ses idées sur le monde et sur la vie. Ses principes de conduite, nés de sa fantaisie, contrariaient presque toujours quelque opinion traditionnelle, et le poète n'a aucune révérence pour ce que pense le

commun des hommes, gens positifs, pratiques et qui pèsent tout au poids de la froide raison. On serait à chaque instant déconcerté par les paradoxes de ce fantaisiste, si l'on ne faisait la part du badinage et du plaisir qu'il éprouve à consterner ceux qu'il appelle « les bourgeois ». — La sagesse consiste pour lui précisément à ne pas prendre la raison ou la tradition pour guide, mais à obéir à ses impulsions spontanées, à des caprices qui sont souvent de mystérieuses et surnaturelles inspirations. Il avait de quoi tenir : il raconte dans ses *Souvenirs* que son grand-père, M. Huet, et sa mère encore enfant, la petite Zélie, en errant ensemble dans la campagne, étaient entrés souvent dans une riante propriété, un vignoble, où on les avait très bien reçus : l'enfant aimait follement ces jolis fruits qu'on nomme les sorbes et, comme il y avait là un sorbier géant, le vigneron lui en donnait autant qu'il en pouvait tenir dans ses poches et dans ses petites mains. Un jour qu'ils passaient sur la route voisine, M. Huet vit que sa fille regardait en soupirant du côté du vignoble, mais elle gardait le silence, ne voulant être indiscrete. — « Ah ! dit le père, qui lisait dans sa pensée, ce serait bien amusant d'entrer chez notre ami le vigneron et de lui demander des sorbes ! » — « Oh ! oui ! » fit la petite fille en soupirant plus fort. — « Seulement, voilà ! peut-être trouvera-t-il que nous en demandons trop souvent. Après cela, il y aurait bien un moyen qui arrangerait tout, ce serait d'acheter le sorbier, car alors nous prendrions des sorbes autant que nous en voudrions. » — « Oh ! oui. » — « Mais ces gens seraient peut-être gênés quand nous entrerions chez eux à toute heure pour aller à notre sorbier. Je crois que le plus

simple serait d'acheter le vignoble aussi ! » — Chose dite, chose faite. Justement le propriétaire était là ; M. Huet entra avec sa petite fille et, séance tenante, acheta la propriété. C'était cette Font-Georges qui enchantait la petite enfance de Banville et que plus tard il célébra si bien dans les *Stalactites*. — « En achetant à sa fille tout un vignoble pour qu'elle eût des sorbes, remarque Banville, M. Huet avait prouvé qu'il était sage ; il l'était avec génie et au delà de toute expression : il enseignait à sa fille, et plus tard elle me l'enseigna à son tour, que si l'on a un morceau de pain et un morceau de gâteau, il faut toujours commencer par manger le gâteau, » parce qu'on ne sait jamais si on vivra assez longtemps pour le manger, si on commence par le pain. — Ainsi Banville émet naïvement les idées les plus contestables, sans avoir l'air de se douter qu'elles peuvent paraître folles à ses contemporains : il avance, par exemple (1), d'un air convaincu que si les hommes recherchent avec tant d'ardeur les décorations, c'est que ne pouvant se vêtir comme les femmes, les roses et les pivoines, ils veulent du moins égayer par une tache éclatante de rouge ou de jaune la sombre monotonie de l'habit moderne et s'affranchir, coûte que coûte, du deuil auquel les condamne la féroce tyrannie des tailleurs. — Ce que l'on regarde d'ordinaire comme le principal de la vie, Banville n'y voit que des billevesées, et inversement. Un ami lui a indiqué une combinaison culinaire, qui consiste à ouvrir un maquereau œuvé pour en enlever les œufs, mettre à leur place une laitance de hareng, et à

---

(1) *Paris vécu*, p. 100.

faire cuire le tout à la maître d'hôtel. « Je n'ai jamais eu l'occasion, dit Banville, de vérifier l'excellence de cette recette, car la vie est dévorée par tant de travaux et de soins chimériques et frivoles qu'il ne reste pas de temps pour s'occuper des choses utiles. » — De même, au mépris du sens commun, un de ses dogmes, c'est que dans la vie rien n'est invraisemblable, ni incroyable, si ce n'est le vrai : aussi remplace-t-il l'explication naturelle des faits par des hypothèses bizarres qui transforment la vie en roman et entre des phénomènes lointains établissent des rapports insoupçonnés de cause à effet. Nestor Roqueplan raconte dans son livre de *Parisine* les circonstances dans lesquelles apparut pour la première fois dans l'histoire Marie Duplessis, celle qui devait être un jour la Dame aux Camélias : le jour où il la rencontra, elle était encore enfant, maigre comme un manche à balai, délicate, malpropre comme un colimaçon mal tenu : elle regardait à ce moment de ses beaux yeux impérieux et avides des pommes de terre qui achevaient de frire dans la graisse tumultueuse, elle les regardait comme un pauvre regarde des louis à l'étalage d'un changeur : entre elle et cet idéal il y avait un abîme, et elle n'avait aucun moyen de se procurer la croquante friandise. Roqueplan lut tout cela dans ses prunelles, acheta un gros cornet de pommes de terre frites et le mit dans la main de la petite qui, sans même murmurer un remerciement, rayonnante et la tignasse emmêlée, s'en alla avec une joie farouche (1). — Banville ne fait aucune difficulté d'admettre que de là date la vocation de la

---

(1) *Paris vécu*, p. 398.

svelte courtisane : avec la nette intuition de la Parisienne, elle avait compris qu'une fille peut avoir pour ses beaux yeux tout ce qui a la couleur de l'or. — Au temps de sa gloire, Marie Duplessis n'avait jamais faim : selon Banville, ce n'est pas parce qu'elle était phthisique (l'explication serait en effet trop simple et prosaïque); c'est parce qu'elle se rappelait ses premières pommes de terre frites et désespérait de jamais pouvoir retrouver les bienheureuses et pénétrantes jouissances que lui avait données ce festin tombé du ciel. » Chaque fois qu'ainsi la légende se trouve en conflit avec l'histoire, c'est à l'histoire que Banville donne tort et, quand il arrive qu'elles sont mêlées, il ne craint pas de déclarer que c'est puérilité de vouloir les séparer. Dans ces dispositions, vous pensez bien que rien ne le surprend, rien ne lui paraît incompréhensible : sa fantaisie transcendante lui fournit deux explications pour une; il s'éprend un jour d'un tableau exposé à la devanture d'un marchand; trop pauvre pour l'acquérir, il vient le contempler tous les jours pendant de longues heures, et parce que, tout jeune encore, il était déjà plein de sagesse et d'expérience, il pense que les dieux, comme c'est leur devoir, imagineront un moyen de satisfaire son désir; et l'événement lui donne raison, ainsi, dit-il, qu'il arrive toujours lorsqu'on a fait un raisonnement juste : l'auteur du tableau le voit, prend la toile, la met sous le bras du poète, et s'éloigne d'un pas rapide. Banville trouve cela tout naturel : « il n'est pas dans ma nature d'être étonné par les choses étonnantes, car j'ai toujours vu que les événements qualifiés d'ordinaires

sont une pure illusion de notre esprit et n'arrivent jamais ». (1)

Mais ce n'est pas tout : quand on ne se soucie pas de la Raison, qu'é devient la Logique ? Comme la vraisemblance, Banville se fait un jeu de la mépriser, et ne se pique nullement d'être toujours d'accord avec lui-même. Baudelaire disait que le droit le plus sacré de l'homme était de se contredire. Banville trouve encore cet aphorisme timide et va plus loin : le droit de se contredire, affirme-t-il, est le seul et unique droit que l'homme possède en effet, et il le démontre avec le plus grand sérieux ; « si l'homme agissait toujours de même dans des circonstances identiques, il serait pareil aux animaux de la terre, aux poissons de la mer et des fleuves, aux oiseaux de l'air céleste, et ce n'aurait pas été la peine de lui donner une âme immortelle. Qu'il puisse se conduire d'une façon en apparence illogique, c'est la seule chose qui prouve son libre arbitre et son origine divine. »

L'homme a aussi, quand il vit en des pays trop civilisés, le droit de se défendre à tout prix contre les pièges que tend à sa bourse ou à son indépendance la Finance ou l'Importun ; Banville admire fort le système de placement d'argent tout à fait initial de l'acteur Frédéric Lemaître qui se faisait payer, avant d'entrer en scène, toujours en pièces d'or qu'il jetait, entassait dans un grand tiroir de commode sans cesse vidé et rempli ; « que de malheurs, s'écrie-t-il, que de banqueroutes évitées par ce moyen grandiose et primitif, grâce auquel le propriétaire du trésor est invulnérable aux flèches sub-

---

(1) *Mes Souvenirs*, p. 90.

tiles de la Finance ! » — Il n'en aurait sans doute pas employé d'autre lui-même, s'il avait eu à cette époque des fonds à placer. — On croit généralement que les lettres sont faites pour qu'on y réponde, ou tout au moins qu'on les lise. A l'imitation de Roqueplan (1) qui s'abstenait fidèlement d'ouvrir les lettres qui lui étaient envoyées et les enfouissait avec grand soin au bas d'une commode antique, dans un large tiroir affecté à cet usage, Banville considère l'envoi d'une lettre comme une provocation et une injure directe, une violation de domicile : pour lui, il ne possède et ne possédera jamais de papier à lettres, et l'homme qui envoie une lettre à son semblable, avec la complicité du Directeur des Postes, lui fait l'effet d'un tyran et d'un scélérat : « Quoi ! écrit-il dans l'avant-propos des *Lettres Chimériques*, lorsque je suis tranquillement assis dans mon fauteuil à oreilles, brodé au petit point, dont le dos représente Orphée attendrissant les bêtes, et que je lis l'*Intermezzo* ou le *Scarabée d'Or*, le premier importun venu, uniquement parce qu'il a donné trois sous, aurait le droit de me raconter ses ennuis dénués d'intérêt et ses ridicules passions ! Non, par Hercule ! »

Un homme qui professe un tel dédain des opinions communes a, comme l'on peut penser, des idées particulières sur une question capitale pour la majorité des hommes, celle de l'éducation des enfants. Il vous semblera sans doute comme à moi que les théories de notre auteur, sans être absurdes absolument, ne sont applicables qu'à des natures d'élite, à des enfants exception-

---

(1) *Mes Souvenirs*, p. 333.

nels : en effet le système que le grand-père de Banville lui a légué, et qu'il a suivi lui-même fidèlement, consiste à laisser faire aux enfants tout ce qu'ils veulent et à leur donner tout ce qu'ils désirent, en s'abstenant seulement de leur laisser jamais entendre des mensonges ou des bêtises. M. Huet pensait, et son petit-fils pense avec lui (1) « qu'il faut se hâter de donner beaucoup de bonheur aux petits enfants, parce qu'on ne sait jamais s'ils en auront plus tard. Ceux qui à l'aurore de la vie ont été tendrement choyés et caressés supportent ensuite facilement toutes les épreuves ; au contraire, ceux qui tout d'abord ont été blessés, torturés, heurtés sur les plaies vives, ne s'en consolent et ne s'en remettent jamais, et plus tard, en pleine vie heureuse, sont encore brûlés et martyrisés par le souvenir des blessures cicatrisées depuis longtemps déjà. » — « M. et M<sup>me</sup> Huet n'étaient jamais si joyeux que lorsqu'ils voyaient leur fille, tout enfant, courir libre, déchevelée, souriante, en robe blanche, marchant sur les bordures vertes, cueillant des groseilles et des mûres et ravageant les fleurs dans leur immense jardin coupé d'ombrages, de balustres, de pièces d'eau et de vieilles statues. La petite fille était divinement bonne, parce qu'on avait toujours été bon pour elle, et intelligente, intuitive, parce qu'on ne lui avait pas appris à ne plus l'être ; le père l'emmenait dans ses lointaines promenades et, tout en jouant, lui enseignait la botanique, l'entomologie, sans l'abominable tracasserie des cahiers et des livres. » C'est, vous le voyez, le système d'éducation exposé par J.-J. Rousseau dans l'*Emile* ; il

---

(1) *Mes Souvenirs*, p. 14.



repose sur une idée très contestable : que l'enfant est bon naturellement et qu'il le restera si on laisse se développer librement toutes ses facultés ; comme si l'habitude du travail et de la lutte contre ses instincts ou ses caprices pouvait s'acquérir sans effort et en jouant ! — La méthode qu'ils avaient suivie pour leur petite Zélie, M. et M<sup>me</sup> Huet n'avaient aucune raison d'y renoncer pour leur petit-fils : Banville fut un enfant féeriquement heureux, et sans doute faut-il voir là une des causes de son rare optimisme dans le reste de sa vie ; sa grand'mère, devenue veuve, « effeuillait toutes les joies et les jetait sous les pieds de son petit-fils comme des tapis de fleurs. » L'enfant, toutes les après-midi, dînait chez elle, quand il revenait de l'école : « En arrivant, dit-il, j'étais serré, embrassé, étouffé, baisé sur toutes les coutures ; je voyais la table mise, où fumaient des plats délicieux ; mais avant de m'y asseoir, je ne manquais pas de m'écrier du ton le plus convaincu : « Maman Huet, j'ai bien besoin d'un violon rouge ! » Si, en entendant ces mots, les servantes qui allaient et venaient derrière nous ne s'étaient pas-déjà mises en route, ma grand'mère leur lavait la tête de la belle façon : « Eh bien ! Lise, Nanon, Marion, qu'est-ce que vous faites-là, immobiles comme des souches ! Vous n'êtes pas encore parties chez Chapie ? Vous n'avez donc pas entendu que cet enfant a besoin d'un violon rouge ! » Oh ! chère âme ! comme elle me comprenait bien ! Elle savait, en effet, que je lui demandais le violon, non pas du tout par caprice et comme un jouet enfantin, mais parce qu'il me le fallait cet qu'il m'était utile. Et, mon cher petit

Georges (1), vois ce que c'est que d'avoir été bien élevé ! Plus tard, bien plus tard, lorsque c'est moi qui ai été vieux et que tu m'as dit : « J'ai bien besoin d'une boîte de soldats ! », à mon tour je t'ai parfaitement compris, ce qui ne serait pas arrivé si, tout petit enfant, on ne m'avait pas appris à quel point sont indispensables et nécessaires les choses qui nous amusent. » Quand, après le dîner, l'enfant s'était, avec sa petite sœur, fatigué à courir dans le jardin, il s'asseyait, écoutait chanter les oiseaux et les accompagnait sur son beau violon rouge (2). « A vrai dire, ce violon ne produisait que des sons vagues et bizarres, et d'ailleurs je n'en savais pas jouer. J'en jouais cependant pour le plaisir de me figurer que j'étais un petit musicien ; plus tard, j'ai encore vécu d'une illusion pareille à celle-là ; j'ai passé ma vie à jouer d'un petit violon rouge que personne n'écoute, et qui peut-être reste muet sous mes doigts agiles, quand je me figure qu'il pleure et qu'il chante. »

En effet ce goût, ce besoin de l'illusion, Banville l'a gardé toute sa vie : de là son indifférence pour la vérité scientifique : ce qu'il y a de meilleur dans le monde, c'est ce que notre imagination y met : le rêve nous empêche de voir les mesquineries, les hontes de la réalité stupide, nous fait oublier pour un temps nos misères et nous tient lieu de tout. Rêver même, c'est le seul moyen pour nous d'apercevoir les choses telles qu'elles sont, non pas dans leur apparence transitoire et imparfaite, mais dans leur beauté absolue : encombrée par la

---

(1) Georges Rochegrosse, beau-fils de Th. de Banville.

(2) *Mes Souvenirs*, p. 17-18.

niaiserie des objets matériels, la pure beauté reste cachée pour nous, si nous ne la voyons avec les yeux de l'esprit. Il y a des instants où un beau paysage, souillé de boue et d'objets vils, où une belle femme en désordre ne se ressemblent plus à eux-mêmes, et c'est seulement dans notre mémoire exaltée et purifiée qu'ils retrouvent leur harmonie et leur grâce essentielle. C'est, à peu de chose près, l'Idéalisme de Platon, qu'une curieuse parenté d'esprit unit à Banville. « Croyons, écrit-il, à ce que nous ne pouvons ni toucher, ni voir, et soyons assurés qu'au delà de nos sens infirmes, il y a tout ! » Il y a même, suivant lui, une Académie idéale des esprits, vraiment immortelle celle-là, dont le siège n'est nulle part : pour y être admis, il suffit d'une seule voix, mais c'est celle de la Vérité, de l'infinie Justice ; la pensée qu'il est compris, admiré par cette académie idéale, doit consoler le penseur ou l'artiste de la haine, des attaques, de l'affreux silence : il n'est jamais seul.

D'aussi réconfortantes illusions soutiennent le poète et le font plus riche que Rothschild lui-même : comparé à elles, qu'est-ce donc que l'or, ce métal plus méprisable que la boue, et tous les papiers qui, chez les peuples civilisés, représentent de l'argent ? Il faut voir le dédain amusant de notre poète pour les affaires commerciales, les opérations de Bourse et tout ce qui passe pour lucratif ; s'il ne voue pas l'or à la destruction totale, c'est uniquement en faveur de son fauve éclat et des brillantes comparaisons qu'il fournit à un écrivain.

Quand on a le rêve si facile, on n'a pas de peine à concevoir un monde meilleur que le nôtre et à croire possible une meilleure organisation sociale : je dis sociale

et non politique, car en fait de politique Banville avoue qu'il n'a pas du tout d'idées et déclare qu'il appartient au parti..... romantique. Comme son maître, Th. Gautier, il attache peu d'importance aux formes de gouvernement, estimant que la grande question est de faire des citoyens qui accomplissent fidèlement le devoir accepté. S'il lui fallait absolument opter pour une constitution, Banville accorderait sa préférence à la république athénienne, où il voit la démocratie idéale; « là, les charges étaient données aux citoyens les plus riches, qui étaient fiers de dépenser au service de l'Etat leur fortune personnelle et de sortir du pouvoir, gueux comme des rats et nus comme des vers, s'étant dépouillés au profit de la mère adorable..... Lorsque l'archonte-roi, le premier magistrat de la cité et le plus chargé de dépenses, se trouvait, en quittant ses fonctions, plus pauvre qu'un mendiant des routes, il pensait être suffisamment payé de sa ruine et de ses peines par l'honneur qui lui était accordé de donner son nom à l'année de sa magistrature. Combien connaissons-nous de millionnaires aux yeux de qui la qualité de rentier est infiniment préférable à celle d'archonte-éponyme ! » Il est certain que si les hommes étaient tous animés de cet esprit de sacrifice, le gouvernement des peuples ne serait qu'un jeu; à Athènes même les choses ne se passaient pas tout à fait ainsi : mais le poète n'est pas tenu à l'exactitude de l'historien, et son rôle est de montrer les hommes tels qu'ils devraient être ! Sur l'administration des Etats, Banville a encore de vraies idées de rêveur nourri de chimères, qui ne soupçonne pas les complications de la vie pratique, ni la multiplicité nécessaire des rouages de ces grandes

machines. Si on voulait, s'imaginer-t-il, tout serait simple et il n'y aurait pas de difficultés; un ministère, ce serait trois messieurs assis autour d'une table qui vous donneraient la réponse à votre question tout de suite; on pourrait brûler les cartons d'aspect sévère dans lesquels aucun employé, même pour sauver sa tête, ne pourrait trouver aucun papier. « Mais le Roi-Peuple qui de ses fortes mains a pu briser les diadèmes, abolir les tailles, émietter les bastilles, n'a pu triompher du grattoir, de la boîte de pains à cacheter rouges, des pelotes à épingles et de la bouteille de sandaraque ! » — Tout le monde sait pourtant qu'il y a parfois dans les bureaux des ministères des cartons qui ne sont pas vides et même des gens occupés !

Il existe dans la société des maux plus graves que le fonctionnarisme. Banville n'est pas embarrassé d'y trouver des remèdes; on se plaint de voir s'accroître le nombre des femmes de mauvaise vie? — Il serait si simple d'ouvrir aux femmes des carrières réelles! — On empoisonne avec du vin comparable aux philtres de Locuste le peuple de Paris? — Cela n'arriverait pas si une bonne loi interdisait, sous les peines les plus redoutables, au chef de l'Etat et aux ministres de posséder dans leur cave, ou dans toute autre partie de leurs domiciles, la moindre pièce, la moindre feuillette, la moindre bouteille, la moindre goutte de vin! Une demi-heure avant le repas de ces personnages, deux conseillers municipaux tireraient au sort dans une urne le nom d'un des innombrables marchands de vin de Paris : c'est chez lui qu'à l'improviste les serviteurs du personnage, réglementairement accompagnés par les deux conseillers municipaux,

iraient acheter les vins nécessaires au repas. Puissante combinaison ! Ce serait alors au chef de l'Etat et aux ministres de s'arranger de façon que les marchands de vin vendissent de bon vin. — Mais le moyen serait trop simple, et le hardi réformateur n'espère pas qu'on suive jamais ce conseil, dicté par la sagesse elle-même. C'est seulement dans les *Mille et une Nuits* que l'on voit les maux des peuples abolis par une tournée incognito d'un bon khalife Haroun-al-Raschid ou par la décision d'un sage tout puissant.

Après cela, je vous étonnerais sans doute en vous parlant de la métaphysique de Banville ; et le fait est que, s'il se pose parfois le problème de la divinité ou de la vie future, il n'a recours pour le résoudre à aucune philosophie, pas plus à celle de Leibniz qu'à celle de Kant ou même de Confucius : « Les rimeurs, êtres purement instinctifs, dit-il lui-même, ne sont pas tenus à avoir autant de raisonnement que les grandes personnes. » La naïve théologie des enfants le satisfait pleinement et lui semble bien plus pittoresque qu'aucune autre : voici l'idée qu'il se fait de Dieu : j'emprunte ce passage à la *Lanterne Magique* où, très logiquement, le « montreur » nous fait voir le Créateur avant de faire défiler les spectacles du monde, de tous les mondes et même du demi-monde. « Sous le portique dont les pierres sont de la lumière extasiée, brûlée d'amour, et dont le moindre atome, s'il pouvait s'enfuir, aveuglerait le troupeau fou des soleils, le bon Dieu, en habit d'empereur, voit et contemple les Infinis, assis sur son trône. Sous ses pieds se déroule l'éther frémissant, avivé d'imperceptibles points étincelants, qui sont les Univers. Près de lui sont les

Anges terribles, qui s'émeuvent parce qu'ils entendent venir jusqu'à eux des plaintes, des sanglots et des râles : sur la Terre, un féroce conquérant a dévasté les royaumes, détruit les villes, teint les fleuves de sang rouge. Il a lui-même égorgé des tas d'hommes qu'il a fait manger à son lion, et il a écrasé les cohortes sous les pieds de ses éléphants. Derrière lui il laisse des femmes éventrées aux lèvres blanches, des pyramides faites de têtes coupées, des champs où l'herbe ne repoussera plus, des squellettes de hameaux calcinés, et des chemins nus où il n'y a plus que de la cendre noire. » — Mêlé aux lamentations des peuples désolés, un cri plaintif et doux arrive comme un murmure aux oreilles de Dieu : Il se renseigne. — C'est, dit l'ange Zadakiel, un petit enfant de Moulins (Allier) qui voudrait avoir un polichinelle. — Le bon Dieu, vers qui nulle douleur ne crie en vain, guérit les maux et les désastres semés par le conquérant, mais il envoie aussi vite son ange inspirer de bonnes pensées à la mère du pauvre être ingénu qui se plaignait : « Je tiens beaucoup, dit-il, à ce que le petit enfant de Moulins ait son polichinelle. » (1)

La Providence, si indulgente aux désirs des enfants, doit, dans la vie future, traiter les poètes en privilégiés, surtout les poètes lyriques. Banville n'en doute pas ; il sait « que le Maître des innombrables univers, le Berger silencieux et pensif des troupeaux d'étoiles a besoin de tous les bons poètes dans ses bleus paradis ; autrement, par qui ferait-il composer les vers sur lesquels doit être adaptée la musique des harpes célestes ? »

---

(1) *La Lanterne Magique*, p. 6.

Tel est le système philosophique de Banville, si l'on peut donner ce nom prétentieux à des idées souvent déraisonnables, éparses dans plusieurs livres, et qui quelquefois sont moins des *idées* que des *images* ; cette sagesse (que le poète donne d'ailleurs pour ce qu'elle est), a quelque chose de généreux sans doute, mais aussi de chimérique et d'enfantin. — Que faut-il penser, Mesdames et Messieurs, de cette naïveté, de la crédulité dont ce singulier philosophe semble se faire gloire, sans doute parce qu'elle est l'indice d'une âme que n'a pas encore gâtée la funeste civilisation ? Comment distinguer ce qu'il croit vraiment de ce qu'il imagine ? Lui-même aurait sans doute quelque peine à le démêler. Ce qui est certain, c'est, je le répète, qu'il n'est pas si naïf qu'il veut bien le dire, puisqu'il constate sa naïveté ; il avoue quelque part (1) que, les moineaux de Paris, ironiques et gouailleurs, lui ont appris dès son enfance à prendre le temps comme il vient et aussi à se moquer du monde. Voilà un aveu à retenir : il nous gardera d'être dupes d'un certain nombre de déclarations, bien faites pour effarer des lecteurs mal avertis. Nous avons affaire à un humoriste, ne l'oublions pas ; d'ailleurs l'énormité de ses hyperboles indique de temps en temps qu'il ne prétend pas être cru sur parole. Le moyen de prendre son récit au pied de la lettre lorsqu'il vient nous dire qu'à l'époque où il publia son premier livre de poèmes, à force de s'entendre traiter par les Classiques d'être criminel et subversif, il en était presque arrivé à se croire un buveur de sang justement voué à l'opprobre, et qu'à cer-

---

(1) *Mes Souvenirs*, p. 20.



tains moments, en se regardant au miroir, il s'imaginait se voir tatoué comme Achille au siège de Troie, et portant à sa ceinture des chevelures sanglantes ! (1) — Il exagère encore visiblement quand il prétend qu'il est et restera jusqu'à ses derniers jours un vieil enfant, sur lequel sa femme doit veiller avec une sollicitude maternelle. — Il est enfant tout juste comme La Fontaine, il a des finesses à la Meilhac, des ironies narquoises qui nous avertissent de nous tenir en défiance et, si nous nous prêtons à son badinage, de ne pas trop nous y laisser prendre ; il professe à maint endroit une vive amitié pour le personnage à la fois élémentaire et complexe de Pierrot, « vêtu de blancheur comme un lys, » qu'il a représenté au naturel dans le *Baiser* : s'il l'aime tant et le comprend si bien, n'est-ce pas précisément parce qu'il lui ressemble comme un frère et qu'il trouve en lui comme en soi-même un curieux mélange d'idéale candeur et de rouerie, de malice et d'ingénuité ?

### III

Nous connaissons ce qu'on peut appeler les principes directeurs de Banville : son dédain pour la raison, son goût pour le rêve, sa haine de la civilisation moderne, sa conception d'une société idéale. Regardons-le maintenant, ainsi cuirassé contre le réel, flâner à travers la vie, promenant sur les choses et les gens un regard admiratif, voyant ce que personne n'aurait seulement l'idée de voir, embellissant, déformant tout presque à son insu,

---

(1) Voir dans *Mes Souvenirs*, le chap. sur A. de Vigny.

comme si quelque fée sa marraine lui avait, à sa naissance, chaussé le nez des bienfaisantes lunettes de l'illusion.

Banville décrit dans un de ses livres (1) un grand jardin sauvage, étrange et délicieux, plein d'ailes, d'oiseaux chanteurs, de vols de colombes blanchissant le ciel ; il y a là un rosier au tronc noueux, rugueux, tourmenté, énorme, et dont les longues, les vastes, les innombrables branches trop chargées de fleurs, précipitent une avalanche de roses vermeilles et rougissantes jusque sur le sol, où elles rampent, foisonnent, se multiplient encore et cachent fastueusement la terre noire sous un riche et flamboyant tapis de roses ; une partie de ce jardin est occupée par des pépinières qui sont un pêle-mêle de tout : arbres, fleurs, labyrinthes, collines et descentes, allées d'épais lilas formant berceaux, et dans ces chemins verdoyants et fleuris, où passent dans les brises de douces haleines de parfums, se presse une foule de fillettes, de jeunes gens rêveurs, de couples amoureux et de vieux savants — En quel heureux songe vous demandez-vous, Banville a-t-il pu contempler cet invraisemblable jardin plein de jeunesse et de roses ? — Il était bien éveillé pourtant quand, tout enfant, il y épelait les vers de ses maîtres et même quand, plus tard, il y rencontra maintes fois Baudelaire, alors beau comme un dieu, Pierre Dupont, blond, rose, fort comme un athlète, Murger avec sa chère Mimi, Nadar, ivre de joie et coiffé d'une vivante flamme, et aussi un promeneur pensif, Victor Hugo. » Car il s'agit tout simplement du Luxembourg

---

(1) *Mes Souvenirs*.

au temps où on n'avait pas encore détruit ses pépinières pour ouvrir des rues entre la rue d'Assas et le boulevard Saint-Michel ; du Luxembourg où sourit aujourd'hui le buste en marbre blanc du poète qui en a si souvent chanté les délices.

Quand on a le bonheur de voir sous ces couleurs de féerie le jardin du Luxembourg, il est bien inutile d'aller demander à des pays orientaux de poétiques sensations ; à quoi bon même dépasser les coteaux de Sèvres et les bois de Chaville ? Nulle locomotive ne mène à des spectacles radieux comme ceux que le poète découvre autour de lui et surtout, quand il ferme les yeux, dans son cerveau enchanté. « Pourvu, dit-il, qu'on puisse se promener dans un beau jardin, il est oiseux d'aller chercher sous des cieux lointains des bougies à un franc cinquante la pièce et des punaises inconnues. » A la rigueur, une prison suffirait à son rêve. N'est-ce pas là qu'on trouve la vraie liberté ? C'est du moins notre poète qui le déclare, à propos d'une visite qu'il fit jadis à Félix Pyat, interné à Sainte-Pélagie (1) : « La prison a cela d'admirable que la conversation, comme dans un hôtel de Rambouillet, peut s'y déployer à loisir, sans que rien la trouble jamais ; les ennuis, les chagrins, les tumultes, les absurdes événements de la vie ne pénètrent pas là ; on y possède vraiment le temps, ce monstre insaisissable qui partout ailleurs nous échappe et nous fuit ; et le jour y contient réellement 24 heures, comme en province... Enfin on y jouit de ce privilège refusé

---

(1) *Mes Souvenirs*, p. 262.

même aux rois que là les indiscrets, les importuns, n'ont aucun moyen humain d'arriver jusqu'à vous. Ce n'est pas vous qui êtes en prison dedans ; ce sont eux qui sont en prison dehors. »

On ne peut pas mieux, vous le voyez, prendre les choses par leur bon côté. Pour un tel esprit, rien dans la vie n'est prosaïque ; il n'est rien qui ne puisse échauffer l'âme et en tirer des cris lyriques : tout est dans la manière de regarder ; un cuisinier habile devient pour lui un génie encyclopédique qui possède l'histoire, la géographie, l'histoire naturelle, la physique, la chimie et même la philosophie la plus raffinée. Ne faut-il pas tout cela pour combiner les voluptueuses saveurs d'un de ces plats exquis, délicats, subtils qui valent un long poème, et aussi un sonnet sans défaut ? Banville prétend qu'un cuisinier qui sait son métier « gouverne, impressionne, façonne à son gré le convive dont il dispose et, de même que le musicien chez son auditeur, éveille en lui comme il lui plaît les rêves, les sensations et les pensées, et joue de son âme comme d'une lyre docile » ; quel moyen de dominer les hommes ! Mais cet enthousiasme amusant pour un art auquel il paraît avoir été fort sensible n'est rien encore auprès de celui où le jette un objet qui à tout autre qu'un poète lyrique paraîtrait peut-être médiocre et mesquin : la pomme de terre frite : il faut être Banville pour entendre d'une oreille ravie la chanson des pommes de terre que vend l'hiver la marchande en plein vent : il les entend qui « dans une mer de graisse bouillante crépitent et frémissent, se dorant peu à peu dans la four-

naise » ; il retrouve sur leur robe éblouissante comme celle de Peau d'Ane toutes les ardeurs et toutes les fauves splendeurs du soleil envolé. « Rien n'est plus joli qu'une pomme de terre frite, colorée comme l'ambre et comme la topaze, mais vivante, appétissante, saupoudrée de bon sel comme une fleur est poudrée de givre, et surtout rien n'est plus blond sur la terre ! Si les Grecs avaient connu le précieux légume, ils n'auraient pas hésité à nous montrer Cypris, mère des sourires, blonde comme les pommes de terre frites ! » Mais elle a encore un autre mérite que sa beauté : elle est le régal des pauvres gens, « elle n'est pas seulement délicieuse, elle est sacrée comme tout ce qui ne coûte qu'un sou ! (1) » — Étonnons-nous maintenant qu'une friteuse pâle apparaisse à Banville, avec ses traits nobles et ses bandeaux lissés, comme une matrone romaine qui avec des gestes de prêtresse égoutte, au-dessus du rouge feu de coke, les pommes de terre puisées dans la graisse bouillante ; — et qu'une jeune servante lui semble porter les plats « avec une allure de reine, comme la fille d'Hérodiade porte la tête de saint Jean-Baptiste ! » (2)

Dans ses souvenirs, Banville parle avec une douce ironie du poète Méry (3), dans la chronique théâtrale duquel les pièces apparaissaient étonnantes, singulières, originales, amusantes et poétiques : et il n'y avait pas à douter, puisque le critique vous les racontait par le menu,

---

(1) *Feuilles volantes*, p. 398.

(2) *Mes Souvenirs*, p. 429.

(3) *Mes Souvenirs*, p. 306.

seulement, sans le savoir, il les avait inventées. Un soir, pendant un entr'acte, Méry prend le bras de Banville, qui faisait aussi à ce moment un feuilleton dramatique, lui parle de la pièce qu'ils sont en train de voir et se met à la lui raconter avec un lyrisme débordant. « Ah ! dit-il, quel beau drame ! » Et il avait tout à fait raison : le drame tel qu'il le racontait était superbe et n'avait qu'un tort, si s'en était un, celui d'avoir été entièrement construit par Méry sur la donnée absurde imaginée par M. X<sup>xxx</sup>.

— Banville ressemble à Méry beaucoup plus qu'il ne croit : il lui arrive souvent de changer la boue en or et avec les plus vils cailloux de faire des saphirs et des escarboucles. Aussi le monde est-il pour lui une fête perpétuelle et enivrante. Il y a une expression qui revient sous la plume de Banville aussi souvent que sous celle de Fénelon le mot *aimable* et sous celle de V. Hugo le mot *sombre* : c'est le mot *extasié* (1). Cet adjectif me semble merveilleusement propre à représenter la disposition d'esprit où se trouve presque toujours ce protégé des fées. Nul n'a jamais mieux joui de la beauté des choses : Banville la goûte d'autant mieux qu'il est plus désintéressé : sa pauvreté le met à l'abri des tentations ou des sollicitations qui troublent la vie des autres hommes. Dans *Paris Vécu* (2), il décrit avec son habituelle virtuosité une vitrine de joaillier « où éclosent avec leurs feux bleus, jaunes et délicieusement blancs,

---

(1) Suivant l'expression de P. Stapfer « *Le dernier terme de l'état lyrique est l'extase.* » (article publié dans la *Revue Bleue*, novembre 1900, sur d'Aubigné et Victor Hugo.)

(2) Page 143.

des fleurs de diamants éblouissantes, frissonnantes, *extasiées*, pareilles à des floraisons de constellations et d'astres. Cette resplendissante exposition lui paraît avoir été organisée pour lui seul ; excepté lui, en effet, qui peut la voir sans en être ennuyé et profondément troublé ? Les femmes regardent ces splendeurs avec le désir fou de les posséder et la crainte de ne pas les obtenir ; les amants, les maris, les financiers, les seigneurs, s'en approchent comme des chiens qu'on fouette, sachant très bien qu'à un moment donné on les leur demandera ; quant au peintre, il reste interdit et stupéfait devant les diamants, comprenant que ses broses vaincues se hérissèrent comme les moustaches d'un chat irrité avant qu'il n'ait pu exprimer ces scintillantes clartés dont la couleur est absente et qui sont comme des gouttes d'une immortelle rosée pénétrée par le frémissant incendie d'un intense et pâle soleil. »

Dans le monde magique où voltigent les fées, où pleuvent les fleurs, où étincellent tous les diamants connus et d'autres encore, il semble bien qu'il n'y ait pas place pour la laideur ou la misère. Banville est-il à ce point émerveillé par ce qu'il voit ou croit voir qu'il en oublie ses frères qui souffrent et qui, eux, ne peuvent s'échapper par l'imagination hors de la cruelle réalité ? La beauté des choses l'aveugle-t-elle assez pour qu'il ne soupçonne pas qu'il y a là, à côté de lui, du sang et des larmes ? Son heureux optimisme ne fait-il pas de lui un indifférent, un égoïste, un de ces hommes qui trouvent que tout est bien pour tous, si tout est bien pour eux-mêmes ? Beaucoup s'y sont trompés. Suivant A. France, l'optimisme de Banville aurait été inaltérable et parfait ;

pas un moment le goût amer de la vie et de la mort ne serait monté à ses lèvres. — Je tiens beaucoup à affirmer que c'est là une erreur. Rappelez-vous la *Ballade des Pauvres gens* dans *Gringoire*, où vibre une si profonde émotion, où brûle un si ardent amour des humbles : l'œuvre de Banville contient plusieurs passages non moins décisifs. L'homme ivre qui tombe par terre la tête en avant, cognant le pavé du front lui paraît faire honte à la société qui tolère qu'en vidant son verre de vin, l'ouvrier, au lieu de boire le réconfort et la consolation, avale la haine, la fureur, la folie, le dégoût du travail, le désespoir de vivre ; et Banville qui ne s'indigne guère, en général, ne pardonne pas à Gambetta, présidant le banquet des marchands de vin, le ton léger avec lequel il a parlé des falsifications comme de jeux de peu d'importance. Pour lui, il ne trouve pas qu'il y ait là de quoi rire : « Du vin sacré, du jus sanglant de la grappe les Anciens avaient fait un jeune dieu inspirateur, joyeux, beau comme une femme, entouré de femmes charmées et dansantes, nées de sa pensée ; et nous en avons fait, nous, par des lois criminelles et absurdes, une ordure, un poison qui mine le peuple, l'affaiblit et le rend mauvais, lui si généreux et si bon ! (1) »

Ce n'est pas seulement une boisson saine que Banville réclame pour le peuple. Il est choqué de lire dans les journaux tant de comptes rendus de bals blancs, de bals roses et d'autres bals, et de fêtes Watteau, et de fêtes japonaises et de divertissements auxquels le peuple reste étranger ; et pourtant le peuple est souverain : il a droit à sa part

---

(1) *Paris Vécu*, p. 39.



de Beauté. Pourquoi ne s'offrirait-il pas des fêtes pareilles à celles qui furent l'honneur de la Grèce ? Gounod, Massenet, Reyer écriraient la musique des odes triomphales à la gloire du Peuple, dont les paroles seraient composées par Leconte de Lisle et les autres grands poètes ? Ce même peuple trouverait parmi ses plus humbles filles et parmi les débardeuses des quais, des jeunes femmes vigoureuses et belles que nos peintres sauraient costumer et qui formeraient des processions pareilles à celles qu'on admire sur les frises du Parthénon (1). Nous revenons là au royaume d'Utopie et Banville oublie une fois de plus que la France n'est pas Athènes et qu'un peuple moderne, ce ne sont pas quelques milliers de citoyens assez peu occupés. Ne retenons donc de ce tableau que l'intention. Je veux vous en lire un autre, tiré de la *Lanterne Magique*, dont la portée symbolique ne vous échappera pas et dont l'ironie vengeresse me paraît plus puissante que toutes les déclamations des démagogues (2).....

Les illusions de Banville n'éteignent donc en lui ni pitié pour la souffrance, ni amour des déshérités ; enviable visionnaire, il ne prétend pas garder pour lui seul ses paradis, et ses paradis seraient plus beaux s'ils n'étaient attristés par le spectacle des inégalités et des cruautés sociales. Tels qu'ils sont, ils dépassent encore tellement, nous l'avons vu, la réalité, que le poète nous

---

(1) Comparer les fêtes rêvées dernièrement par le musicien G. Charpentier, l'auteur populaire de *Louise*.

(2) Dans la *Lanterne Magique*, p. 73-76, le chapitre intitulé : *Les Affaires*.

fait sourire quand il affirme que c'est pourtant ce qu'il a vu, de ses propres yeux vu.

#### IV

Cette bienveillance qui transforme tout, Banville en favorise aussi les hommes qu'il a vus de près : et cela un peu volontairement. Il détourne les yeux des infirmités humaines : c'est le seul moyen de trouver des héros et de se donner la joie d'admirer : « Il se peut, dit-il (1), que je tombe dans la tente d'Achille au moment où il panse ses chevaux, règle ses comptes et s'occupe des soins les plus vulgaires ; je ne veux le connaître et me le rappeler que l'épée à la main, égorgeant les guerriers stupéfaits, ses cheveux d'or envolés et les bras teints de sang. » C'est selon ce principe que Banville dans ses amusants *Souvenirs* évoque une trentaine de ses plus illustres contemporains : Jules Janin, Daumier, Balzac, Dumas père, par exemple ; l'esprit qu'il a lui en fait trouver partout et il découvre aux actes et aux paroles de tel ou tel des raisons dont nul ne s'aviserait ; pour ceux qu'il admire ou qu'il aime, il a toutes les complaisances, tous les aveuglements que Lucrèce attribue à l'amour, « et chez l'objet aimé, tout lui devient aimable » : la froideur, la correction hautaine d'A. de Vigny, vivant enfermé dans sa tour d'ivoire, et gardant jalousement le secret de son âme solitaire, Banville croit en deviner la cause dans le désir qu'a le poète beau, riche, gentilhomme, de venger les pauvres

---

(1) *Lettres Chimériques*, p. 345.

rimeurs bafoués et humiliés jadis, au temps où, comme Villon, ils n'étaient que des vagabonds affamés sans coiffe et sans semelle. — Chaque fois que la comtesse de Vigny devait quitter pour un instant le salon, Vigny lui offrait sa main et la conduisait jusqu'à la porte, comme à la cour ; de même quand elle rentrait, il marchait vers elle et, après l'avoir saluée, la ramenait cérémonieusement à son fauteuil. Ces manières exagérées inspirèrent à Banville un profond respect mêlé d'attendrissement, car il croit savoir la raison de cet air aristocratique et princier ; il pardonne même à Vigny d'être entré à l'Académie : il y a moins été admis qu'il ne l'a prise d'assaut, au nom de ceux qui avaient eu froid et faim. — Baudelaire, à vingt-cinq ans, avait déjà dépensé trois fortunes. Cette prodigalité semble infiniment sage à son ami, car l'auteur des *Fleurs du Mal* y avait gagné de savoir l'exacte valeur de tout ce qui se vend et s'achète, de n'envier jamais rien, d'aimer d'autant plus les choses supérieures et idéales, et de garder au milieu des traverses les plus inattendues l'ineffable sérénité de celui qui a possédé tout. — Avec la même indulgence paradoxale Banville prend la défense d'un aventurier, sorte de bandit des lettres et des théâtres, Fiorentino, qui fut à Paris une manière de personnage, et il veut nous faire accroire que Fiorentino pouvait dans les réunions mondaines avoir de l'esprit pendant trois ou quatre heures de suite, sans dire une méchanceté contre un de ses confrères : au contraire il trouvait, même pour les absents, de sobres et ingénieuses louanges. — Cette fois, Banville va vraiment trop loin et abuse de notre confiance ! Vous savez comme moi, mesdames, que ne pas médire de son

prochain plusieurs fois en dix minutes est déjà au-dessus des forces humaines et que seuls les saints, après une longue vie d'efforts et de macérations, parviennent à accomplir ce miracle !

Mais Banville ne transfigure et ne magnifie personne plus complaisamment que les Grands Comédiens, ceux d'autrefois, « qui n'étaient pas encore des bourgeois considérés et millionnaires, mais qui, pauvres, n'en parlaient pas moins habituellement la langue céleste de la poésie, luxe inouï et surnaturel que nul empereur ne peut se permettre ». Ce furent, selon Banville, des êtres à part, doués pour être princes, héros d'amour, conducteurs d'hommes, qui, réduits par le hasard de la naissance, à vivre pauvres et misérables, remplaçaient la réalité par le rêve : ainsi M<sup>lle</sup> George (1), qu'une erreur du sort avait empêchée d'être une Sémiramis, plus royale sur la scène de Tilsitt que tout le fameux parterre de rois, et qui, vieillie, mangeait de petits charbons, bourrait son nez de tabac en poudre, sans arriver à avilir ses traits d'Aphrodite ; — ainsi Fréd. Lemaître qui, faute de pouvoir être empereur d'Occident, jouait au théâtre les rois et les héros, si naturellement noble qu'il paraissait un dieu déguisé quand il portait des vêtements bourgeois, et marchait sur l'ignoble pavé comme on marche sur des tapis de pourpre : si beau d'ailleurs que même les haillons dont il s'affublait dans Robert Macaire, les crayons avec lesquels il grimaît affreusement son visage, ne pouvaient éteindre l'idéal rayonnement de son masque apollonien.

---

(1) *Mes Souvenirs.*

Indulgence, tendance à ne voir dans les hommes que leur beauté, à leur prêter libéralement le génie, la passion de l'idéal et la sagesse, voilà ce qu'on trouve chez Banville spectateur du monde humain. Cependant il a des ennemis pour lesquels il n'a pas assez de malédictions et d'anathèmes : ce sont les « philistins » les profanes, dont le crime, le plus grand de tous pour les romantiques, (et Banville est le dernier des romantiques) est de ne pas aimer la poésie pure ; comme si la poésie n'était pas le principal de l'existence et comme si sans elle la vie valait d'être vécue ! Banville ne voit en eux que des bourgeois satisfaits, occupés d'écus, des rogneurs d'or, des vendeurs à faux poids : puisqu'ils ne protègent pas les poètes, ils les persécutent ! — Dans un de ses *Camées Parisiens*, les personnifiant tous dans le célèbre Prudhomme au nez crochu, aux yeux de hibou, il représente celui-ci (1) tragiquement penché avec l'expression d'une joie féroce sur le cadavre de la Poésie qu'il a tuée, « crevant du bout de son parapluie rouge l'œil de sa victime, lui défonçant le front à grands coups de talons de bottes, tandis que, pareilles à l'écharpe d'Hamlet, les basques de son habit noir s'envolent désordonnées et fougueusement tordues par le vent du Nord. »

V

Nous avons vu au nom de quels principes à lui Banville jugeait le monde, sous quel jour avantageux son imagination de poète lui faisait voir la nature et les

---

(1) *Camées Parisiens*, p. 293.

hommes. Je voudrais maintenant, très rapidement, vous montrer en lui le créateur d'images. Comment Banville, non plus quand il voit ou se souvient, mais quand il rêve, se représente-t-il ce qui échappe à la perception directe ? — Vous pressentez la réponse : la réalité est pour lui si semblable à une féerie qu'il a peu de chose à faire pour créer d'éblouissantes fictions : il n'a qu'à embellir encore ce qu'il voit en beau. Il imagine pour ses contes les dieux et les déesses de la mythologie homérique comme s'il avait vu leurs membres immortels se mouvoir et resplendir sous le ciel lumineux de la Grèce, et, de fait, son esprit est tout grec : incapable d'abstraction, il personnifie tout ce que les sens ne peuvent saisir et donne un corps à l'intangible : c'est ainsi qu'il représente les Heures « s'enfuyant éperdues comme si quelque dieu furieux les chassait à grands coups de fouet à travers le vaste azur » ; le symbole éclôt tout naturellement dans son cerveau plein d'images et vient animer les idées abstraites : Louis-Philippe, cet honnête roi en pantalon blanc, faisait venir son dîner de chez le traiteur : plus de cuisiniers au palais ! Banville qui, comme la Nature, a horreur du vide, se représente sans peine les cuisines des Tuileries « éteintes et gelées, dans lesquelles le néant, le chimérique : rien du tout, était fricoté dans des casseroles pleines de silence et d'ombre par les vagues marmitons de la Solitude. » — Comme les Grecs et les conteurs orientaux, il répugne au mystère, à l'invisible, aux ténèbres : son imagination n'a rien de scandinave, rien de nébuleux ; il a la passion de la couleur et de la lumière. Un peintre de ses amis (1) faisait des tableaux où les feuilles semblaient

---

(1) H. Balzac, *Mes Souvenirs*, p. 379.

d'émeraude, les ciels de flamme ensanglantée, les terrains d'or et de pourpre violette, les eaux d'argent en fusion et de diamant : ainsi dans les descriptions imaginaires de Banville, ruissellent les métaux précieux, rougeoient les crépuscules, rosissent les aurores ; ce ne sont que pierreries, robes de brocart splendides, fleurs surnaturelles, bleus paysages de rêve : d'aucuns trouvent qu'il est un peu trop prodigue de ces merveilles qui ne coûtent rien. Il est incontestable que ce genre de décoration est assez facile et que le premier venu peut, comme Banville, le charme du style en moins, semer à pleines mains les topazes, les rubis et les saphirs, énumérer toutes les fleurs de la création ou toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, avec les nuances intermédiaires. Ce qui est moins aisé, c'est de donner l'impression de la lumière frémissante des astres, des blancheurs embrasées des espaces célestes ; et c'est à quoi excelle Banville. Nul poète n'a mieux évoqué « les étincelants jardins de joie où s'enfuit le vol fulgurant des Anges et où passent les pensives Béatrices traînant dans la clarté leurs blanches robes de lumière, parmi les mystiques roses au cœur de neige et de flamme et les glorieux lys éperdus qui jaillissent resplendissants dans le ruisselant fourmillement des étoiles. » Ce qui me semble distinguer Banville de tous les autres descriptifs, c'est que non seulement il se représente les contours et les couleurs, mais voit en esprit tous les rayonnements, tous les feux, toutes les fêtes de la lumière.

VI

Quant au style où s'expriment tant de conceptions fantaisistes et bouffonnes, tant de visions lumineuses, c'est, vous l'avez vu, le style d'un poète dont le cerveau est un répertoire inépuisable de mots, un arsenal de tournures, un magasin d'images inédites. Au premier appel de sa pensée accourent les épithètes expressives et pittoresques, les mots qui font qu'un poète, quand il écrit en prose, est roi parmi les prosateurs ; certaines pages, écrites de verve, rappellent la prodigieuse invention verbale d'un Aristophane ou d'un Rabelais, sans que pourtant Banville emploie d'autres ressources que celles de la langue consacrée, de la pure et claire langue française, toujours assez riche pour qui la connaît bien ; comme son vocabulaire, sa syntaxe est d'un scrupuleux écrivain : il n'invente pas de tournures et se contente de celles qui ont suffi à Pascal, à La Bruyère et à Voltaire : on le lit avec sécurité, sans craindre de rencontrer de ces phrases laborieusement contournées et disloquées, hérissées de barbarismes pédants et inutiles, sentant la fièvre des nuits blanches, que certains auteurs ont mises à la mode, sous le nom d'« écriture artiste » et qui, tant l'effort y est visible, semblent l'œuvre non de ciseleurs, mais de forgerons. — Son esprit alerte n'ignore d'ailleurs aucune des figures qui donnent à la pensée de l'éclat, du relief et de l'agrément ; il n'y a pas de style plus souriant, ni d'une gaieté plus spirituelle ; ce ne sont que contrastes



plaisants, oppositions narquoises d'idées et de mots qui s'effarent de se voir accouplés, comiques hyperboles, circonlocutions savantes ou bouffonnes qui permettent de faire entendre ce que l'on ne veut point appeler par son nom, comparaisons ingénieuses grâce auxquelles les idées abstraites deviennent des êtres réels et vivants. Enfin, et ce n'est pas la moindre originalité de cette prose, il semble que la plume obéisse au même rythme que la lyre coutumière.

C'est que notre poète est un musicien ; il a le sens et le don de l'harmonie ; on voit qu'indépendamment de leur signification il aime les phrases pour elles-mêmes, pour leur éclat, pour la grâce de leur mouvement, pour leur douceur enchanteresse ; il sent que les mots ont une valeur musicale et que les syllabes sont comme des notes mystérieusement évocatrices. Ces notes, il sait admirablement les faire résonner ; sans nul effort il trouve « les énergies et les caresses du son et les rythmiques entrelacements des syllabes sonores », il a le secret des belles phrases mélodieuses qui sont un délice pour l'oreille ; et quelle diversité dans les syllabes finales, celles où la voix s'arrête comme sur une rime ! Je veux vous donner un exemple, pris presque au hasard, de cette variété dans l'harmonie. Il s'agit de peindre une petite fille qui, ses prières terminées, s'endort dans son petit lit blanc. Un ange gardien à la belle chevelure lui inspire des visions du Paradis ; les finales, éclatantes d'abord et lumineuses, s'assourdissent ensuite et, à mesure que le sommeil gagne l'enfant, la phrase semble s'assoupir : « *En soulevant pour Alix un lambeau du céleste azur, il lui montre un coin du Paradis, les bleus ombrages pénétrés de lumière,*

*les fleuves de diamant liquide, les hautes forêts de lys, les roses palais transparents, les ponts construits avec des rochers d'or, où veillent les archers divins, les vols d'Ames dans les frémissements blanchissants des vastes éthers, et, le sang doucement caressé et rafraîchi, la jeune fille s'endort parmi ces visions charmées, dans une tranquillité délicieuse (1).* » Une telle phrase, d'un rythme si pur, d'un ton si juste, n'est-elle pas une véritable strophe, et comme il y en a une foule d'autres semblables, ne peut-on pas dire que dans son style comme dans sa conception du monde, dans sa vision des choses comme dans son talent de les exprimer, partout, Banville est poète lyrique ?

## VII

J'espère, Mesdames et Messieurs, vous avoir fait entrevoir ce qu'il y a d'original et de charmant dans l'esprit de Th. de Banville. En un siècle positiviste, épris de vérité scientifique et obsédé par les méthodes rationnelles et expérimentales, à une époque où l'on mesure la valeur des choses beaucoup moins à leur beauté qu'à leur immédiate utilité, où les artistes même se préoccupent plus de faire de l'argent que de l'art, Banville réalise avec l'obstination la plus sincère cet être d'exception qui demain sera fabuleux, parce qu'il est presque impropre à la lutte pour la vie, parce qu'il est, plus que jamais, un étranger parmi les

---

(1) La Lanterne Magique. Le Soir, p. 38.

hommes : le Poète. Ses livres valent déjà par ce qu'ils révèlent d'un état d'esprit qui bientôt aura disparu, traduit en la langue la plus spirituelle et la plus amusante. Mais peut-on aussi tirer de leur lecture quelque profit moral ? Il me semble que oui. Evidemment Banville n'est pas un éducateur ni un directeur de conscience, et ne prétend point d'ailleurs passer pour tel : il a pour cela trop de confiance dans « la bonne loi naturelle ». Sa morale est la morale indulgente et souriante de Rabelais, de La Fontaine, de Molière : en un mot, du paganisme ; avec la Grèce maternelle il croit que l'homme est bon par nature et que c'est une civilisation excessive qui le rend mauvais, en le forçant à dissimuler sa pensée, à s'avilir, à lutter contre ses frères. Nous avons besoin aujourd'hui d'une règle de vie plus sévère, qui oblige l'individu à exercer sur lui-même, dans l'intérêt de tous, une surveillance rigoureuse, à se méfier de ses instincts, qui le poussent moins souvent au bien qu'au mal. — Ne demandons pas à Banville ce qu'il ne peut nous donner : inspirons-nous plutôt de son enthousiasme pour la Beauté sous toutes ses formes, empruntons-lui son indépendance intellectuelle. Sachons-lui gré, surtout, d'avoir voulu rendre à l'imagination ses droits méconnus et d'avoir affirmé qu'elle a, comme toute faculté, ses inaliénables titres de noblesse. L'homme ne doit pas pouvoir se passer de l'Illusion : c'est une des formes de l'Idéal ; la Raison toute seule n'a jamais produit qu'une sagesse prosaïque et froide, une morale sans flamme, une vertu sans élan : maîtresse unique de notre intelligence, elle nous montrerait la vie sous des couleurs si décourageantes que seuls les héros consentiraient à y rester ; quant à nos semblables,

les voir meilleurs qu'en réalité, ce n'est pas toujours être dupe : nous y gagnons de les mieux aimer ; les apercevoir tels qu'ils sont, ne serait-ce pas perdre la force de nous dévouer pour eux, comme l'espoir d'une humanité meilleure ?

P. PASQUIER.



## COMPTE DE GESTION

PRÉSENTÉ AU BUREAU DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

DANS SA SÉANCE DU 9 JUILLET, 1900.

POUR L'ANNÉE 1899-1900

*Par le Trésorier de la Société*

### RECETTES

|                                                                           |              |
|---------------------------------------------------------------------------|--------------|
| 1° En caisse au 30 juin 1899. . . . .                                     | 664 fr. 34   |
| (Y compris 613 fr. 99 sur le livret de la Caisse d'épargne).              |              |
| (Voir le <i>Bulletin</i> 1898-99).                                        |              |
| 2° Intérêts annuels rente 3 o/o et livret ci-dessus. . . . .              | 124 08       |
| 3° Cotisations des membres de la Société perçues pendant l'année. . . . . | 1.340 »      |
| 4° Subvention municipale annuelle. . . . .                                | 300 »        |
| 5° Recettes diverses. . . . .                                             | 5 90         |
| TOTAL DES RECETTES. . . . .                                               | 2.434 fr. 32 |

### DÉPENSES

|                                                              |              |
|--------------------------------------------------------------|--------------|
| 1° Loyer, impôts, assurance . . . . .                        | 295 fr. 04   |
| 2° Impression du <i>Bulletin</i> et imprimés divers. . . . . | 930 »        |
| 3° Conférences et soirées. . . . .                           | 65 »         |
| 4° Correspondances et frais de bibliothèque. . . . .         | 64 15        |
| 5° Concierge de la bibliothèque (Mois du). . . . .           | 240 »        |
| 6° Dépenses diverses . . . . .                               | 8 »          |
| TOTAL DES DÉPENSES. . . . .                                  | 1.602 fr. 19 |

BALANCE

|                              |                   |
|------------------------------|-------------------|
| Recettes . . . . .           | 2.434 fr. 32      |
| Dépenses . . . . .           | 1.602 19          |
| <b>-RESTE EN CAISSE.</b> . . | <u>832 fr. 13</u> |

Y compris 778 fr. 07 c., montant du livret de la Caisse d'Epargne.

NOTA. — La Société possède en outre deux titres de rente 3 o/o sur l'Etat Français de 110 fr. de rente, ce qui représente au cours normal un capital de 3,666 fr. 66.

Brest, le 9 juillet 1900.

*Le Trésorier,*  
E. FOURNIER.

Vu et approuvé par les membres du Bureau de la Société Académique.

*Le Président,*  
J. HÉBERT.

*Les Vice-Présidents,*  
A. DE LORME, P. BRÉMAUD,  
D. MAURER.

*Les Secrétaires,*  
E. FEILLARD, L. CAVALIER,  
GOOD.

*Le Bibliothécaire,*  
A. KESNÉIS.

# LISTE DES MEMBRES

COMPOSANT

LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE BREST

EXERCICE 1899-1900

*Président d'Honneur* : M. le Vice-Amiral BARRERA,  
C. \*, O. \*\*, commandant en chef, Préfet maritime du  
2<sup>e</sup> arrondissement.

## BUREAU ÉLU LE 1<sup>er</sup> JUILLET 1899

*Président* : M. HÉBERT (J.), Docteur-Médecin.

### 1<sup>RE</sup> SECTION

SCIENCES

*Vice-Président* : M. le docteur BRÉMAUD (P.), \*, \*\*,  
Médecin principal de la Marine.  
*Secrétaire* : M. GOOD, Pharmacien civil.

### 2<sup>E</sup> SECTION

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS

*Vice-Président* : M. MAURER, Avocat.  
*Secrétaire* : M. FEILLARD Fils, Avocat.

### 3<sup>E</sup> SECTION

GÉOGRAPHIE

*Vice-Président* : M. DE LORME (A.), O. \*\*, Professeur  
au Lycée de Brest.

*Secrétaire* : M. CAVALIER, pharmacien de la Marine.

*Bibliothécaire-Archiviste* : M. KERNÉIS (A.-A.), ✱,

Sous-Commissaire de la Marine, en retraite.

*Trésorier* : M. FOURNIER (P.-E.), ✱, ancien Avoué.

---

## COMITÉ DE PUBLICATION

1<sup>o</sup> LES MEMBRES DU BUREAU.

2<sup>o</sup> MM. GUENEAU DE MUSSY, Avocat.

BOURGEOIS, O. ✱, lieutenant-Colonel d'Artillerie territoriale.

AUDOUARD, Capitaine du Génie.

BAILLY, ✱, Professeur au Lycée.

M<sup>me</sup> PERDRIEL-VAISSIÈRE.

M. LEMOINE, O. ✱, Pharmacien en chef, en retraite.

---

## PRÉSIDENTS HONORAIRES

MM.

LAFONT, G. C. ✱, ✱, Vice-Amiral, en retraite.

DUBURQUOIS, G. O. ✱, Vice-Amiral, en retraite.

DE LA JAILLE, C. ✱, Vice-Amiral.

BESNARD, C. ✱, Vice-Amiral, ancien Ministre de la Marine.

LANGERON, Professeur honoraire de l'Université.

---

## MEMBRES HONORAIRES

MM.

THOUAR (Arthur), ✱, Voyageur géographe.

SAVORGNAN DE BRAZZA, O. ✱, Capitaine de frégate.

COTTEAU, Voyageur géographe.



## MEMBRES RÉSIDENTS

MM.

- ABALAN, Juge au Tribunal de Commerce, rue de Paris, 36, en Lambézellec.
- ALLAIN (L.), Avoué, rue Neptune, 2.
- ALLAIN, Docteur-Médecin, rue de la Porte, 97.
- ALLÈGRE, Professeur de musique, rue de Siam, 61.
- 5 ARDOUIN, Agent comptable de la Marine, rue Duguay-Trouin, 18.
- ARNOULT (Mme), place Carnot, 9.
- AUFFRET, O. \*, Directeur du Service de Santé de la Marine, rue Saint-Yves, 25.
- BAISNÉE, Négociant, rue de la Rampe, 55.
- BASTARD, Inspecteur des Télégraphes, en retraite, place du Château, 11.
- 10 BASTIT (Joseph), Négociant, place du Château, 5.
- BENOIT, \*, Négociant, ancien Président du Tribunal de Commerce, rue de la Mairie, 12.
- BERGER (Charles-Victor), \*, O. 3, ancien Médecin de la Marine, Maire de Brest, rue de Paris, 54.
- BERRÉHAR, Pharmacien civil, à Saint-Renan.
- BIACABE (Armand), Propriétaire, rue Foy, 5.
- 15 BLOIS (DE), \*, Conseiller Général, rue Voltaire, 34.
- BOELLE (Mme Léon), rue Traverse, 14.
- BOHY, Professeur de musique, rue de Siam, 26.
- BONAMY (Léon), Propriétaire, rue Traverse, 1.
- BONNEAU (Paul), \*, Agent comptable principal de la Marine, en retraite, rue d'Algésiras, 21.
- 20 BOURGEOIS, O. \*, Lieutenant-Colonel d'Artillerie territoriale, rue d'Aiguillon, 38.

- BRÉMAUD (Paul), \*, ☿, Médecin principal de la  
Marine, rue du Château, 1.
- BRETON (Paul), Négociant, rue Armorique, 40.
- CANY (Mme), rentière, rue Foy, 11.
- CARADEC (Théophile), ☿, Docteur-Médecin, rue  
du Château, 15.
- 25 CARON, Greffier, rue de Paris, 107.
- CAVALIER, \*, Pharmacien de la Marine, rue  
d'Aiguillon, 52.
- CHABAL (Abel), Architecte, rue de la Rampe, 46.
- CHALMET, Docteur-Médecin, à Landerneau.
- CHEVILLOTTE (Jean), rue du Château, 11.
- 30 CHEVILLOTTE (Charles), ancien député, Cité  
d'Antin, 2.
- CHIC (Léon), \*, ☿, Chef de musique des Equipages  
de la Flotte, en retraite, rue Voltaire, 31.
- CLÉREC, Avocat, rue Saint-Yves, 24.
- COLLOT-BÉRANGER, Avocat, r. de la Rampe, 51.
- CORBÉ, Pharmacien civil, à Brest, r. de Paris, 148.
- 35 CORNUT-GENTILLE (I.-J.-A.) O. \*, Capitaine  
de vaisseau en retraite, place du Château, 5.
- CROSNIER, Architecte, rue de Traverse, 1.
- DELALANDE (Julien), Professeur au Lycée, rue du  
Château, 62.
- DELESTRE (Paul), Rentier, rue du Château, 15.
- DELOBEAU, \*, Avoué honoraire, Sénateur et  
Maire de Brest, rue d'Aiguillon, 54.
- 40 DELOURMEL, Archiviste de la Ville, rue Victor-  
Hugo, 57.
- DENOUEL, Propriétaire, rue de la Porte, 77.
- DESHAYES (Eugène), rue Traverse, 5.

- DESORMEAUX, Sous-Directeur d'Artillerie de terre, rue du Château, 39 bis.
- DEVOIR, Lieutenant de vaisseau, rue Traverse, 31.
- 45 DIDELOT (M<sup>me</sup> la Baronne), Rampe, 19.
- DOYNEL, Commissaire en chef.
- DUCHATEAU (A.), \*, Médecin en chef de la Marine, à Toulon.
- ÉLY-LABASTIRE, Négociant, rue de la Rampe, 53.
- FARVACQUES, Docteur-Médecin, rue de Paris, 10, Lambézellec.
- 50 FOUCARD, Notaire, rue de la Maire, 15.
- FOURNIER (P.-E.), \*, ancien Avoué, rue Saint-Yves, 33.
- FEILLARD, Avocat, rue d'Aiguillon, 38.
- FRIOCOURT, O. \*, Médecin en chef de la Marine, place Latour-d'Auvergne, 14.
- GALACHE (François), C. \*, Contre-Amiral, en retraite, rue d'Aiguillon, 54.
- 55 GAUTHIER (M<sup>me</sup> Eugène), rue de la Mairie, 21.
- GAYET, \*, Médecin principal de la Marine, rue du Château, 42 bis.
- GEFFROY, Pharmacien de la Marine, r. de Siam, 18.
- GÉRARD (Victor), Avoué, rue de Siam, 24.
- GHILINO, Propriétaire à Kerhuon.
- 60 GUILLERMIT, Maître de Chapelle, Grand'Rue, 19.
- GLEIZES DE FOURCROY (Charles - Philippe), O. \*, Inspecteur en chef de la Marine, en retraite, rue Voltaire, 36.
- GOURY (Gustave), Landerneau.
- GOUYET (L.-M.), Professeur à l'Ecole Navale, rue d'Aiguillon, 38.
- GOOD, Pharmacien civil, rue de la Rampe, 37 bis.

- 65 GRALL, Pharmacien civil, rue de Siam, 49.  
GRENETIER, Négociant, rue de Siam, 59.  
GROSSIN, capitaine de la Gendarmerie nationale.  
GUENEAU DE MUSSY, Avocat, rue Voltaire, 40.  
GUÉRANDEL, Chef de bataillon du Génie, rue de  
Siam, 24.
- 70 GUYADER, Docteur-Médecin, rue de Paris, 83.  
HAMON, Notaire, rue de Siam, 43.  
HÉBERT (Jules), Docteur-Médecin, rue d'Ai-  
guillon, 6.  
IMHOFF (V.), \*, Capitaine de vaisseau, rue de la  
Mairie, 3 bis.  
JEHANNE, \*, Médecin de la Marine, en retraite,  
rue de Siam, 55.
- 75 KERDONCUFF, Commissaire-Adjoint de la Marine,  
en retraite, rue Neptune, 3.  
KERMAREC, O. \*, Colonel d'Artillerie en retraite,  
rue Voltaire, 4 bis.  
KERNEIS (A.-A.), \*, Sous-Commissaire de la  
Marine, en retraite, Grand-Rue, 74.  
KERROS (Edouard DE), Négociant, Agent consu-  
laire, rue du Château, 19.  
LAMARQUE, ancien Notaire, Conseiller d'arron-  
dissement, rue de Siam, 36.
- 80 LE BAIL, Pharmacien civil, place Latour-d'Au-  
vergne, 12.  
LE BESCOND DE COATPONT, Avocat, rue de  
Siam, 44.  
LE BEURRIER, fils, Négociant, rue de Brest, 2.  
en Lambézellec, et rue de la Rampe, 27.

- LE BORGNE DE KERAMBOSQUER, O. ✱, Contre-Amiral, rue Voltaire, 22.
- LE GUEN (Madame), Rentière, rue Neptune, 1.
- 85 LEHIDEUX (A.-M.-E.), Négociant, rue St-Yves, 19.
- LE HOUERF, Négociant, rue d'Algésiras, 9.
- LE JANNIC DE KERZIVAL, Rentier, au Château de Lesgall, en Lesneven, et rue de Paris, 148.
- LE JEUNE (Constant), Notaire honoraire, rue de la Rampe, 25.
- LE MOINE (E.-J.-T.), O. ✱, Pharmacien en chef de la Marine, en retraite, rue du Château, 9.
- 90 LE MONNIER (Mme Henri), rue Voltaire, 31.
- LE NOBLE, Docteur-Médecin, rue de la Mairie, 2.
- LE PIVAIN (René), Négociant, Juge au Tribunal de Commerce, rue de la Rampe, 5.
- LEVOT-BÉCOT, Propriétaire, rue Chaussée-d'Antin, 20, Paris.
- LORME (A. DE), O. ✱, Professeur au Lycée, rue de la Rampe, 25.
- 95 LORSA, ancien Négociant, rue d'Aiguillon, 42.
- LOUVET, ✱, ✱, Pharmacien en chef, Grand'Rue, 32.
- LULLIEN, Juge suppléant au Tribunal de Commerce, Grand'Rue, 26.
- MARFILLE, Négociant, Président du Tribunal de Commerce, Grand'Rue, 49.
- MATHIEU (Etienne-Jean-Ernest), O. ✱, Capitaine de vaisseau, en retraite, rue de la Rampe, 37 bis.
- 100 MAURER, Avocat, Docteur en Droit, rue de Siam, 26.
- MAUROY, Chef de Bataillon au 19<sup>e</sup> de ligne, rue de Traverse, 29.

- MERLANT, O. ✱, Inspecteur en chef des Services  
Administratifs de la Marine, rue Duguay-Trouin,  
18 bis.
- MILIN, Receveur des Postes, en retraite, rue Vol-  
taire, 29.
- MINIAC (DE), Directeur des Travaux hydrauliques,  
place du Château, 3.
- 105 OLLIVIER (Henry), Capitaine au 2<sup>e</sup> de Marine, rue  
Foy, 10.
- PAILLET, Négociant, rue Amiral-Linois, 2.
- PARIN-LAMARQUE, Négociant, rue du Châ-  
teau, 47.
- PASQUIER, Professeur au Lycée, rue de Paris, 96.
- PASSINI, père, Propriétaire, rue du Moulin, 31.
- 110 PERDRIEL-VAISSIÈRE (Mme), rue Voltaire, 13.
- PITEL, Négociant, rue Saint-Yves, 11.
- PITTY, Chimiste, rue du Château, 28.
- PITON, Docteur-Médecin, à Cherbourg.
- POULLAOEC, Notaire, rue de Siam, 30.
- 115 RAMBAUD, Pasteur protestant, rue de Paris, 38.
- RÉGURON, Négociant, rue de la Rampe, 10.
- RENAUT, Pharmacien, Grand'Rue, 42.
- RIVET (L.-J.), O. ✱, Contre-Amiral, rue du Châ-  
teau, 15.
- ROBERT fils, Libraire, rue d'Aiguillon, 44.
- 120 ROLLAND, Avoué, rue de la Rampe, 12.
- ROSUEL, Propriétaire, rue du Château, 15.
- ROUGET, Sous-Directeur de la Compagnie du Gaz,  
rue du Château, 28.
- ROULLIN, Lieutenant de vaisseau, rue Duguay-  
Trouin, 5.

- SEGONDAT, Contrôleur des Contributions directes,  
rue Voltaire, 2.
- 125 THÈSÉE, Docteur-Médecin, rue d'Algésiras, 17,  
THIERRY, propriétaire, rue de Traverse, 18, et au  
Merle-Blanc.
- THIELEMANS, Docteur-Médecin, Tour de la  
Mothe-Tanguy.
- TROBRIANT (Comte Alphée DE), Sous-Inspecteur  
de l'Enregistrement, rue de la Rampe, 38.
- TROBRIAND (Denis DE), \*, Capitaine de frégate,  
rue de Traverse, 7.
- 130 Weill, Professeur au Lycée.

---

## MEMBRES CORRESPONDANTS

### MM.

- AUBERTIN (Emile), Commissaire de 1<sup>re</sup> classe, rue  
Amiral-Duperré.
- BERTIN, O. \*, Directeur des Constructions navales,  
à Paris.
- CALVET, O. U, Professeur d'Histoire au Lycée  
Michelet, à Vanves.
- CLAPARÈDE, Ingénieur, à Paris.
- 5 COMBETTE, \*, O. U, Inspecteur général de  
l'Instruction publique, à Paris.
- DALIMIER, Proviseur au Lycée Michelet, à Paris.
- D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.
- DAURIAC (Lionel), U, Professeur à la Faculté des  
lettres de Montpellier.
- DAURIAC, \*, Bibliothécaire, à la Bibliothèque  
Nationale, à Paris.

10 DELAUAUD, O. \*, O. \*, Pharmacien inspecteur de la Marine.

DENNIÈRE, Archéologue, en retraite, à Paris.

DERAUGLAUDRE, Professeur d'Agriculture, à l'Université Catholique de Lille.

DESCHANEL, \*, ancien Sous-Préfet de Brest, Président de la Chambre des Députés.

DEVAUX, Professeur de Physique, au Lycée de Lorient.

15 DUCHATELIER (Paul).

DUPUIS, O. \*, Contre-Amiral, rue de Berlin, 6. à Paris.

FIERVILLE, O. \*, Proviseur en retraite.

FLEURIOT DE LANGLE, C. \*, Contre-Amiral, en retraite.

GARNAULT, \*, \*, Examineur de la Marine, en retraite, à Paris.

20 GAUGUET, Publiciste, à Paris.

GUENNOU, Publiciste, 33, rue Linnée, à Paris.

HÉLAIN, \*, Agent-Comptable principal de la Marine, en retraite, à Paris.

HERLAND, Chimiste, Pharmacien, à Concarneau.

JARRY, O. \*, Recteur de l'Académie de Rennes.

25 JOUAN, O. \*, O. \*, Capitaine de vaisseau, en retraite, à Cherbourg.

KERVILER, \*, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à Saint-Nazaire.

KLEINHANS (Mlle), Professeur à Sainte-Barbe, à Paris.

LANGERON (Maurice), Botaniste, à Dijon, rue Chabot-Charny, 79.



- LANGERON (Edouard), O. , Professeur honoraire de l'Université, rue Vauquelin, 5, Paris.
30. LE BALLE, O. , Inspecteur d'Académie à La Roche-sur-Yon.
- LE GROS, O. , Colonel d'infanterie de Marine, en retraite.
- LE JANNE, , Pharmacien de la Marine, en retraite.
- LOUDUN, Bibliothécaire à la Bibliothèque de l'Arsenal, à Paris.
- LOZÉ, O. , ancien Sous-Préfet de Brest, Ambassadeur de France, à Vienne.
- 35 LOYER, O. , ancien Professeur au Lycée de Brest.
- LUZEL, , , Archiviste du Finistère.
- MILLIEN, Architecte à Beaumont-Laferrière (Nièvre).
- MILNE, Professeur d'Anglais, au Lycée Henri IV.
- ORTOLAN, , Lieutenant de vaisseau.
- 40 PARIS, C. , Général de Brigade.
- PIÉDANIEL, Homme de Lettres, à Paris.
- SAULNIER, , Conseiller à la Cour de Rennes.
- THOMAS (Félix), O. , Professeur au Lycée de Versailles.
- VIEL DE HAUTMESNIL (l'abbé Emile).
- 45 WILLOTTE, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à Vannes.
-

## Membres de la Société décédés ou démissionnaires

DURANT L'ANNÉE ACADEMIQUE 1899-1900

---

- 1 ALLANIC, Professeur honoraire de Philosophie.
- 2 ALLANIC, Médecin en chef de la Marine.
- 3 ANJOT, Professeur au Lycée.
- 4 BAUDOUIN (Mlle), à Kérinou, en Lambézellec.
- 5 BELLIN, boulevard Gambetta.
- 6 BURNETT-STEARS (Mme).
- 7 COLLARD-DESCHERRES, Chef de bataillon.
- 8 DUVAL, Directeur du Service de Santé.
- 9 FALLIER, Docteur-Médecin.
- 10 GOEZ, Capitaine de vaisseau.
- 11 GUICHON DE GRANPONT, Commissaire général.
- 12 JOUBERT, Avoué honoraire.
- 13 LE GO, rentier.
- 14 LANGERON, Professeur honoraire de l'Université.
- 15 LE LOUP DE VARENNE, Propriétaire.
- 16 MARION, Médecin de la Marine, Biblioth. de la Ville.
- 17 PIÉBOURG, Lieutenant-Colonel d'Artillerie.
- 18 SILGUY (Mme la Comtesse DE), rue du Château.
- 19 TONNENS, Chirurgien-Dentiste.

## Listes des Académies, Sociétés Savantes

AVEC LESQUELLES SE FAIT L'ÉCHANGE DU BULLETIN  
(Ordonnance royale du 16 mai 1847)

### 1<sup>re</sup> SECTION. — GÉOGRAPHIE

#### SOCIÉTÉS FRANÇAISES

- 1 BOUCHES-DU-RHONE : *Marseille*. — Société de Géographie.
- 2 — *Montpellier*. — Société Languedocienne de Géographie.
- 3 COTES-D'OR : *Dijon*. — Société Bourguignonne d'Histoire et de Géographie.
- 4 CHARENTE-INFÉRIEURE : *Rochefort*. — Société de Géographie.
- 5 GIRONDE : *Bordeaux*. — Société de Géographie commerciale.
- 6 GARONNE (HAUTE-) : *Toulouse*. — Société de Géographie.
- 7 INDRE-ET-LOIRE : *Tours*. — Société de Géographie.
- 8 LOIRE-INFÉRIEURE : *Saint-Nazaire*. — Société de Géographie commerciale.
- 9 — *Nantes*. — Société de Géographie commerciale.
- 10 MEURTHE-ET-MOSELLE : *Nancy*. — Société de Géographie de l'Est.

- 11 MORBIHAN : *Lorient*. — Société Bretonne de Géographie.
- 12 NORD : *Douai*. — Union Géographique du Nord de la France
- 13 — *Lille*. — Société de Géographie.
- 14 RHONE : *Lyon*. — Société de Géographie.
- 15 SEINE : *Paris*. — Société de Géographie.
- 16 — *Paris*. — Revue de Géogr. internationale.
- 17 — *Paris*. — Société de Géographie.
- 18 — *Paris*. — Société des Études coloniales et maritimes.
- 19 — *Paris*. — Bibliothèque des Sociétés savantes.
- 20 SEINE-INFÉRIEURE : *Le Havre*. — Société de Géographie commerciale.
- 21 — *Rouen*. — Société Normande de Géographie.
- 22 VAR : *Toulon*. — Société de Géographie.
- 23 CONSTANTINE : *Constantine*. — Société de Géographie.

---

## SOCIÉTÉS ÉTRANGÈRES

---

- 24 ANGLETERRE : *Manchester*. — Manchester Geographical Society.
- 25 BELGIQUE : *Bruxelles*. — Société royale belge de Géographie.
- 26 — *Anvers*. — Société royale de Géographie d'Anvers.
- 27 BRÉSIL : *Rio-de-Janeiro*. — Sociedade de Geographia de Lisboa do Brazil.

- 28 EGYPTE : *Le Caire*. — Société khédiviale de Géographie.  
29 FINLANDE : *Helsingfors*. — Fennia. — Société de Géographie.  
30 PORTUGAL : *Lisbonne*. — Sociedade de Geographia de Lisboa.  
31 — *Porto*. — Sociedade de Geographia Commercial do Porto.  
32 SUISSE : *Genève*. — Le Globe.  
33 — *Neuchâtel*. — Société Neuchâteloise de Géographie.  
34 WURTEMBERG : *Stuttgart*. — Société Wurtembergeoise de Géographie.
- 

2<sup>e</sup> ET 3<sup>e</sup> SECTIONS. — SCIENCES, LITTÉRATURE  
ET BEAUX-ARTS.

---

SOCIÉTÉS FRANÇAISES

---

- 1 AISNE : *Château-Thierry*. — Société historique et archéologique de Château-Thierry.  
2 — *Laon*. — Société académique.  
3 — *Saint-Quentin*. — Société académique des sciences, belles-lettres, agricole et industrielle.  
4 — *Soissons*. — Société archéologique, historique et scientifique.  
5 ALLIER : *Moulins*. — Société d'émulation et des beaux-arts du Bourbonnais.

- 6 ALPES-MARITIMES : *Nice*. — Société centrale d'agriculture, d'horticulture et d'acclimatation des Alpes-Maritimes.
- 7 — *Nice*. — Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.
- 8 ARDÈCHE : *Privas*. — Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Ardèche.
- 9 AUBE : *Troyes*. — Société académique d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Aube.
- 10 AUDE : *Carcassonne*. — Société des arts et des sciences.
- 11 — *Narbonne*. — Commission archéologique et littéraire.
- 12 AVEYRON : *Rodez*. — Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron.
- 13 BOUCHES-DU-RHÔNE : *Aix*. — Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres.
- 14 — *Marseille*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- 15 — *Marseille*. — Société de statistique.
- 16 — *Marseillaise*. — Comité médical des Bouches-du-Rhône.
- 17 CALVADOS : *Caen*. — Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres.

- 18 CALVADOS : *Caen*. — Société des Antiquaires de Normandie.
- 19 — *Caen*. — Société Linnéenne de Normandie.
- 20 — *Caen*. — Société des beaux-arts.
- 21 CHARENTE : *Angoulême*. — Société archéologique et historique de la Charente.
- 22 CHARENTE-INFÉRIEURE : *La Rochelle*. — Société des belles - lettres , sciences et arts.
- 23 — *Saintes*. — Revue de Saintonge et d'Aunis. — Bulletin de la Société des Archives historiques.
- 24 CHER : *Bourges*. — Société historique, littéraire statistique et scientifique du Cher.
- 25 COTE-D'OR : *Dijon*. — Académie des sciences, arts et belles-lettres.
- 26 — *Dijon*. — Société Bourguignonne d'histoire et de géographie.
- 27 — *Semur*. — Société des sciences historiques et naturelles.
- 28 — *Beaune*. — Société d'histoire, d'archéologie et de littérature.
- 29 COTES-DU-NORD : *Saint-Brieuc*. — Société d'émulation des Côtes-du-Nord.
- 30 — *Saint-Brieuc*. — Société archéologique et historique.
- 31 CREUSE : *Guéret*. — Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse.
- 32 DOUBS : *Besançon*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.

- 33 DOUBS : *Besançon*. — Société d'émulation.
- 34 — *Montbéliard*. — Société d'émulation.
- 35 DROME : *Romans*. — Comité d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse du diocèse de Valence.
- 36 EURE : *Evreux*. — Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure.
- 37 FINISTÈRE : *Morlaix*. — Société d'études scientifiques du Finistère.
- 38 — *Quimper*. — Société archéologique du Finistère.
- 38 GARD : *Nîmes*. — Académie de Nîmes.
- 40 GARONNE (HAUTE-) : *Toulouse*. — Académie des jeux floraux.
- 41 — *Toulouse*. — Académie de législation.
- 42 — *Toulouse*. — Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres.
- 43 — *Toulouse*. — Société académique franco-hispano-portugaise.
- 44 — *Toulouse*. — Société d'histoire naturelle.
- 45 — *Toulouse*. — Société archéologique du Midi de la France.
- 46 GIRONDE : *Bordeaux*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- 47 — *Bordeaux*. — Société Linnéenne de Bordeaux.



- 48 GIRONDE : *Bordeaux*. — Société des sciences physiques et naturelles.
- 49 HÉRAULT : *Béziers*. — Société archéologique, scientifique et littéraire.
- 50 — *Montpellier*. — Académie des sciences et lettres.
- 51 ILLE-ET-VILAINE : *Rennes*. — Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine.
- 52 INDRE-ET-LOIRE : *Tours*. — Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres, du département d'Indre - et - Loire.
- 53 ISÈRE : *Grenoble*. — Académie delphinale.
- 54 — *Grenoble*. — Société de statistique des sciences naturelles et des arts industriels du département de l'Isère.
- 55 LANDES : *Dax*. — Société de Borda.
- 56 LOIRE (HAUTE-) : *Le Puy*. — Société agricole et scientifique de la Haute-Loire.
- 57 LOIRE-INFÉRIEURE : *Nantes*. — Société académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure.
- 58 — *Nantes*. — Société archéologique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure.
- 59 — *Nantes*. — Revue de Bretagne et de Vendée.
- 60 LOT : *Cahors*. — Société des études littéraires, scientifiques et artistiques.
- 61 MAINE-ET-LOIRE : *Angers*. — Société nationale d'agriculture, sciences et arts.

- 62 MAINE-ET-LOIRE : *Angers*. — Société industrielle et agricole.
- 63 MANCHE : *Cherbourg*. — Société des sciences naturelles et mathématiques.
- 64 MARNE : *Châlons-sur-Marne*. — Société d'agriculture, commerce, sciences et art du département de la Marne.
- 65 MEURTHE-ET-MOSELLE : *Nancy*. — Académie de Stanislas.
- 66 MORBIHAN : *Vannes*. — Société polymathique du Morbihan.
- 67 NORD : *Cambrai*. — Société d'émulation.
- 68 — *Douai*. — Société centrale d'agriculture, sciences et arts du département du Nord.
- 69 — *Dunkerque*. — Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts.
- 70 — *Lille*. — Société des sciences, de l'agriculture et des arts.
- 71 — *Lille*. — Société régionale des architectes du nord de la France.
- 72 — *Valenciennes*. — Société d'agriculture, sciences et arts.
- 73 — *Roubaix*. — Société d'émulation.
- 74 OISE : *Beauvais*. — Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise.
- 75 — *Compiègne*. — Société Française d'archéologie.

- 76 PAS-DE-CALAIS : *Arras*. — Comité des antiquités départementales et monuments historiques du Pas-de-Calais.
- 77 — *Boulogne-sur-Mer*. — Société académique.
- 78 — *Saint-Omer*. — Société des antiquaires de la Morinie.
- 79 PYRÉNÉES-ORIENTALES : *Perpignan*. — Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales.
- 80 RHONE : *Lyon*. — Société littéraire, historique et archéologique.
- 81 — *Lyon*. — Société des sciences, belles-lettres et arts.
- 82 — *Tarare*. — Société des sciences naturelles et d'enseignement populaire.
- 83 SAONE-ET-LOIRE : *Autun*. — Société éduenne.
- 84 — *Chalon-sur-Saône*. — Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire.
- 85 — *Chalon-sur-Saône*. — Société d'histoire et d'archéologie.
- 86 — *Mâcon*. — Académie des arts, sciences, belles-lettres et d'agriculture.
- 87 SARTHE : *Le Mans*. — Société d'agriculture, sciences et arts.
- 88 — *Le Mans*. — Société historique et archéologique.
- 89 SAVOIE : *Chambéry*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.

- 90 SAVOIE : *Chambéry*. — Société savoissienne d'histoire et d'archéologie.
- 91 — *Saint-Jean-de-Maurienne*. — Travaux de la Société d'histoire et d'archéologie de Maurienne.
- 92 SAVOIE (HAUTE-) : *Annecy* — Société florimontane.
- 93 SEINE : *Paris*. — Société académique indo-chinoise de France.
- 94 — *Paris*. — Société de Médecine de Paris.
- 95 — *Paris*. — Société philotechnique.
- 96 — *Paris*. — Bibliothèque de la Sorbonne.
- 97 — *Paris*. — Société des Antiquaires de France.
- 98 — *Paris*. — Société de topographie de France.
- 99 — *Paris*. — Société des sciences naturelles de l'ouest de la France.
- 100 SEINE-INFÉRIEURE : *Le Havre*. — Société havraise d'études diverses.
- 101 — *Le Havre*. — Société des sciences et arts agricoles.
- 102 — *Rouen*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- 103 — *Rouen*. — Société libre d'émulation, du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure.
- 104 SEINE-ET-MARNE : *Fontainebleau*. — Société historique et archéologique du Gâtinais.
- 105 — *Meaux*. — Société d'agriculture, sciences et arts.

- 106 SEINE-ET-OISE : *Versailles*. — Société des sciences naturelles et médicales de Seine-et-Oise.
- 107 — *Versailles*. — Société des sciences morales, des lettres et des arts.
- 108 SOMME : *Abbeville*. — Société d'émulation.
- 109 — *Amiens*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- 110 — *Amiens*. — Société des Antiquaires de Picardie.
- 111 — *Amiens*. — Société Linnéenne du nord de la France.
- 112 TARN-ET-GARONNE : *Montauban*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts de Tarn-et Garonne.
- 113 VAR : *Draguignan*. — Société d'études scientifiques et archéologiques.
- 114 — *Toulon*. — Académie du Var.
- 115 VIENNE : *Poitiers*. — Société des Antiquaires de l'Ouest.
- 116 VIENNE(HAUTE-) : *Limoges*. — Société archéologique et historique du Limousin.
- 117 VOSGES : *Épinal*. — Société d'émulation.
- 118 — *Saint Dié*. — Bulletin de la société philomatique vosgienne.
- 119 YONNE : *Auxerre*. — Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne.
- 120 — *Sens* — Société archéologique.
- 121 — *Avallon*. — Société d'études.
- 122 CONSTANTINE : *Bône*. — Académie d'Hippone.
- 123 — *Constantine*. — Société archéologique du département de Constantine.

- 124 COCHINCHINE : *Saïgon*. — Société des études indo-chinoises de Saïgon.
- 125 ÎLE DE LA RÉUNION : *Saint-Denis*. — Société des lettres, sciences et arts.
- 126 MINISTÈRE *Revue des travaux scientifiques.*
- 127 DE L'INSTRUCTION *Bulletin du Comité des travaux*  
PUBLIQUE *historiques et scientifiques.*
- 128 ET DES *Bulletin archéol. du comité des*  
BEAUX-ARTS *travaux hist. et scientifiques.*
- 129 — *Répertoire des trav. historiques.*
- 130 — *Musée Guimet.*
- 131 (Ordon. du 27 juil- *Biblioth. des sociétés savantes.*  
132 let 1845. Art. 2) — —
- 133 MINISTÈRE *Archives de médecine navale.*
- 134 DE LA *Revue maritime et coloniale.*
- 135 MARINE *Société des études maritimes et*  
*coloniales.*
- 136 MINISTÈRE *Service Géographique.*  
DES COLONIES

---

## SOCIÉTÉS ÉTRANGÈRES

---

- 137 ALSACE-LORRAINE : *Colmar*. — Société d'histoire naturelle.
- 138 — *Metz*. — Académie de Metz.
- 139 AMÉRIQUE : *Washington*. — Smithsonian Institution.
- 140 — *Washington*. — U.-S. Geological Survey.
- 141 — *Washington*. — National Academy of Sciences.

- 142 BELGIQUE : *Bruxelles*. — Société royale de botanique.
- 143 BRÉSIL : *Rio-de-Janeiro*. — Revisia do observatorio.
- 144 CROATIE : *Zagreb-Agram*. — Société d'histoire naturelle.
- 145 ITALIE : *Rome*. — Reale academia dei Lincei.
- 146 NORWÈGE : *Christiania*. — Académie royale des lettres, histoire et antiquités.
- 147 — *Christiania*. — Université royale.
- 148 RÉP. ARGENTINE : *Cordoba*. — Academia nacional de ciencias en Cordoba.
- 149 SUÈDE : *Lund*. — Université de Lund.
- 150 SUISSE : *Sion* (Canton du Valais). — Société Murithienne (société Valaisanne des sciences naturelles).
- 151 — *Genève* — Institut national genevois.
- 152 — *Genève*. — Société d'histoire et d'archéologie.
- 153 — *Neufchâtel*. — Société des sciences naturelles.
- 154 — *Zurich*. — Stadtbibliothek Zurich.
- 155 — *Sion*. — Bulletin des travaux de la Murithienne (société Valaisanne des sciences naturelles).
-





## TABLE DES MATIÈRES

---

|                                                                                      |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <i>La Femme dans les romans d'Alphonse Daudet</i> , par M. ERNEST                    |     |
| GOETT. . . . .                                                                       | 5   |
| <i>L'Industrie de la Gutta-Percha</i> , par M. LAURENT LÉON . . . . .                |     |
|                                                                                      | 51  |
| <i>L'Art Breton</i> (xviii <sup>e</sup> siècle), par M. A. DE LORME. . . . .         |     |
|                                                                                      | 121 |
| <i>Vers le Crucifix</i> , par M. A. DE LORME. . . . .                                |     |
|                                                                                      | 169 |
| <i>Aux Soldats et Marins morts pour la Patrie</i> , par M. le Docteur                |     |
| J. HÉBERT. . . . .                                                                   | 189 |
| <i>Notes sur la position fortifiée de Pen-Lédan</i> , par M. GROSSIN. . . . .        |     |
|                                                                                      | 195 |
| <i>François-Joseph, baron Bouvet</i> , par M. A. KERNÉIS. . . . .                    |     |
|                                                                                      | 205 |
| <i>Le Noël de Maurice Bouchor</i> , par M. MARCEL BELLIN. . . . .                    |     |
|                                                                                      | 251 |
| <i>Théodore de Banville prosateur</i> , par M. L. PASQUIER. . . . .                  |     |
|                                                                                      | 287 |
| <i>Compte de gestion</i> , par M. E. FOURNIER . . . . .                              |     |
|                                                                                      | 329 |
| <i>Liste des Membres de la Société.</i> . . . .                                      |     |
|                                                                                      | 331 |
| <i>Membres honoraires</i> . . . . .                                                  |     |
|                                                                                      | 332 |
| <i>Membres résidents.</i> . . . .                                                    |     |
|                                                                                      | 333 |
| <i>Membres correspondants.</i> . . . .                                               |     |
|                                                                                      | 340 |
| Liste des Académies, Sociétés savantes :                                             |     |
| <i>Première Section : Géographie. — Sociétés françaises.</i> . . . .                 |     |
|                                                                                      | 343 |
| — — — Sociétés étrangères . . . .                                                    |     |
|                                                                                      | 344 |
| <i>2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> Sections : Sciences, Littérature et Beaux-Arts</i> |     |
| — — — Sociétés françaises. . . .                                                     |     |
|                                                                                      | 345 |
| — — — Sociétés étrangères . . . .                                                    |     |
|                                                                                      | 354 |

